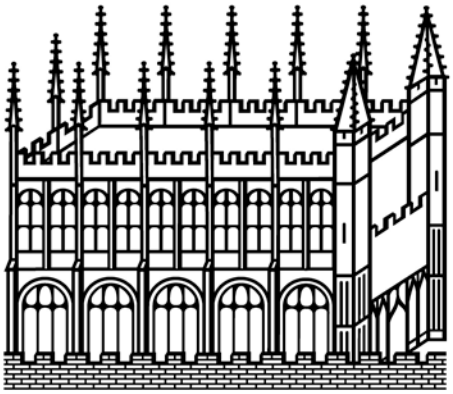


Bodleian Libraries

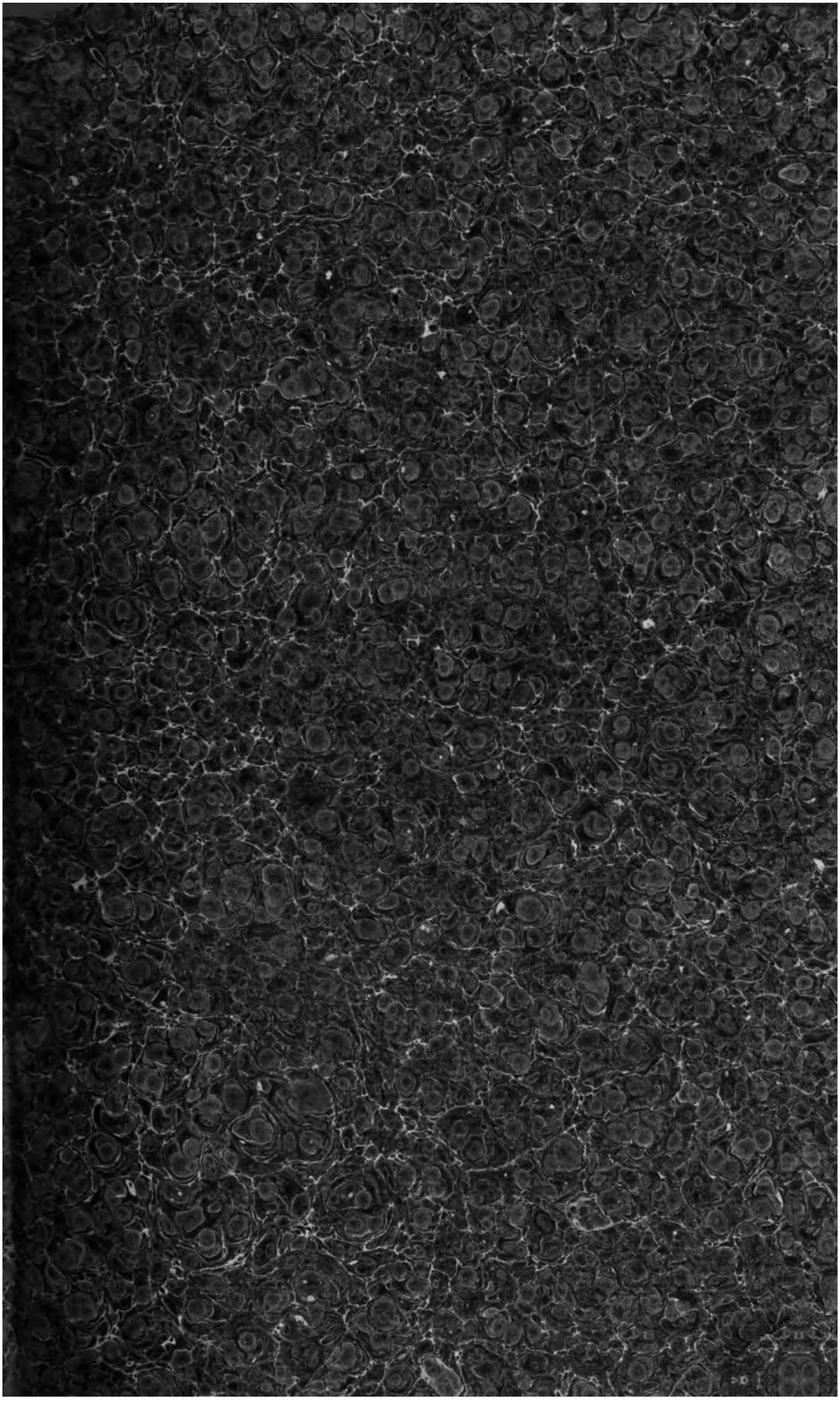
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



8° Σ. 924.

VICTOIRES
CONQUÊTES

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS

VICTOIRES
CONQUÊTES

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQUES ET COMPRIS

LA BATAILLE DE NAVARIN

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MILITAIRES

ET DE GENS DE LETTRES

Suum cuique decus posteritas rependit.
TACITE, *Annales*, liv. IV, 35.

Seconde Édition et seconde Publication
ornées de Cartes et de cent cinquante-deux Portraits.

TOME PREMIER

Depuis l'an 162 de la fondation de Rome
jusqu'au règne de Clovis.

PARIS
IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE
RUE DES POITEVINS, N° 14.

1828.

PLANS

CONTENUS DANS LE TOME PREMIER [1].

Le Tome premier est accompagné de quatre planches, dont une simple, une double, et deux triples : ce qui forme 9 planches.

Pages.

Carte de la Gaule (planche triple). 1
Carte de l'Italie ancienne (planche triple) 8
Plan de Rome ancienne (planche double). 25
Plan de la bataille de Telamon. 143

[1] Tous ces Plans sont dressés par M. Ambroise TARDIEU, d'après le texte même, et d'après les meilleurs matériaux.

TABLE

DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.

LIVRE I.

CHAPITRE PREMIER.

Pages.

Conjectures sur l'origine des Gaulois..... 3
Premières émigrations des Gaulois..... 5
Etablissement des Gaulois en Italie..... 8
Siége de Clusium..... 11
Ambassade des Romains auprès de Brennus, chef des Gaulois..... 12
Conduite imprudente des envoyés romains..... 14
Les Gaulois demandent réparation aux Romains de la conduite des Fabius..... 16
L'armée gauloise s'avance vers Rome..... 18
Bataille d'Allia..... 21
Camille bat les Gaulois devant Ardéa..... 29
Nouvel échec éprouvé par les Gaulois dans une seconde attaque du Capitole..... 31
Capitulation des Romains..... 35
Les Gaulois quittent le territoire romain, et vont combattre les Venetes..... 57
Manque de documens sur l'histoire des Gaulois..... 40
Nouvelle guerre des Gaulois contre les Romains..... 42
Bataille de Sentinum..... 49
Destruction des Gaulois senonais..... 57
Les Gaulois boiens sont vaincus par le consul Emilius Papus..... 63

CHAPITRE II.

Dissertation sur les émigrations gauloises en Germanie, en Grèce et dans l'Asie Mineure..... 66
Première expédition des Gaulois dans la Grèce, sous la conduite de Cambaules..... 73

Pages.

Deuxième expédition commandée par Cerethrius, Brennus, Arichorius et Belgius 74
Brennus conduit une troisième expédition des Gaulois en Grèce.... 77
Les peuples grecs se liguent pour arrêter l'invasion des Gaulois conduits par Brennus 79
Passage du Sperchius par l'armée gauloise 81
Premier combat des Thermopyles 83
Affaire de Trachynes 85
Sac de la ville de Callion. Les Gaulois sont battus par les Etoliens.. 86
Deuxième combat des Thermopyles ou du mont Œta 89
Siége de Delphes par les Gaulois 92
Défaite de l'armée gauloise devant Delphes 93
Mort de Brennus 97
Les Gaulois s'établissent en Thrace 98
Les Gaulois passent en Asie et s'y établissent 99
Les Gaulois sont battus par Antiochus Soter 102
Nouvelle défaite des Gaulois par Attale, roi de Pergame 105
Les Gaulois s'établissent sur le territoire appelé depuis Galatie ..... *Id.*
Guerre des Gaulois d'Asie avec les Romains 109
Bataille du mont Olympe 111
Bataille de Magaba; défaite des Gaulois tectosages 118
La Galatie est réduite en province romaine 125
Considérations sur les mœurs et les usages militaires des Gaulois... 126

CHAPITRE III.

La guerre recommence entre les Gaulois cisalpins et les Romains, après un intervalle de quarante cinq ans 131
Les Gaulois cisalpins se brouillent avec leurs alliés, et demandent la paix aux Romains 133
Les Romains se partagent les terres des Gaulois senonais 134
Les Gaulois se préparent à recommencer la guerre 135
Les Gaulois entrent en campagne 137
Dispositions prises par les Romains 139
Combat de Fesule 141
Bataille de Telamon 143
Les Romains font la paix avec les Gaulois boiens et insubriens 153
Les Romains violent le traité conclu avec les Insubriens 154
Bataille de l'Addua 150
Nouvelle irruption des Romains dans l'Insubrie; combat de Clastidium 160

Pages.
Les Romains s'emparent de Mediolanum, de Como, et de presque toutes les places de l'Insubrie. Fin de la campagne..... 162
Les Gaulois prennent parti pour les Carthaginois dans la seconde guerre punique; défaite du préteur romain L. Manlius..... 165
Annibal pénètre en Italie et s'unit aux Gaulois cisalpins..... 167
Coopération des Gaulois dans les campagnes d'Annibal en Italie... 170
Nouvelle guerre entre les Gaulois cisalpins et les Romains..... 173
Défaite des Romains en Insubrie..... 174
Les Romains reprennent l'offensive et battent les Gaulois..... 175
Les Gaulois boiens sont défaits par les consuls Marcellus et L. Furius Purpureo..... 178
Suite des succès des Romains contre les Boiens..... 181
Entière soumission de la Gaule cisalpine..... 185
Les Romains font la guerre aux Gaulois de l'autre côté des Alpes; première défaite des Salluviens..... 187
Nouvelles défaites des Salluviens..... 188
Les Romains battent les Allobroges et les Arvernes..... 189
Les Romains s'établissent dans la partie méridionale de la Gaule... 193
Invasion des Teutons et des Cimbres dans les Gaules..... 194
Suites de l'invasion des Teutons et des Cimbres..... 195
Défaite des Cimbres et des Teutons par Marius..... 196

CHAPITRE IV.

Campagnes de César dans les Gaules..... 201
Les Helvétiens se préparent à quitter leur pays pour envahir le territoire des autres peuples gaulois..... 202
Dispositions prises par César, nommé proconsul, pour repousser les Helvétiens..... 205
Les Helvétiens envahissent la contrée des Séquaniens; ils sont battus par César dans une première rencontre..... 208
Défaite complète des Helvétiens; ils rentrent dans leur pays par l'ordre de César..... 210
Plaintes formées par les Gaulois contre le roi Arioviste..... 214
Entrevue de César et d'Arioviste..... 217
Arioviste est défait et repasse le Rhin..... 220
Une partie des peuples de la Gaule se soulève contre les Romains. 222
Siége de Bibrax par les Gaulois confédérés; les Gaulois, battus au passage de l'Axona, se dispersent..... 224
Nouvelle ligue de plusieurs peuples de la Belgique; César les défait sur la Sambre..... 226

Pages.
Campagne de César dans l'ouest de la Gaule celtique et dans la Belgique..... 232
Nouveaux soulèvemens dans les Gaules. Les Romains sont vaincus par Ambiorix..... 236
César remporte une victoire sur l'armée d'Ambiorix..... 238
Les Trévériens sont défaits par Labienus, lieutenant de César..... 289
César demande des renforts au sénat de Rome; nouvelle guerre en Belgique..... 240
Ambiorix disperse son armée..... 241
César fait ravager le pays des Eburons..... 242
Guerre de Vercingentorix contre les Romains..... 243
Les Romains assiégent Avaricum..... 248
Prise d'Avaricum par les Romains..... 252
Expédition de Labienus dans le pays des Parisiens; Lutèce est incendiée..... 258
César pense à se retirer dans la Province romaine..... 260
Vercingentorix, après un échec, se replie avec son armée sous les murs d'Alesia, et est suivi par l'armée romaine..... 261
Commencement du siége d'Alesia par César..... 263
Formation d'une nouvelle armée gauloise..... 264
L'armée des Gaulois confédérés arrive au secours de Vercingentorix. 268
Bataille d'Alesia..... 269
Vercingentorix se met lui-même à la discrétion de César..... 273
Les Gaulois reprennent les armes et sont encore vaincus par César. 274
Siége d'Uxellodunum par César..... 280
Entière soumission des Gaules..... 282
César assiége et prend Massilia..... *Id.*
Considérations sur la guerre de César dans les Gaules..... 283

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Conduite politique de Jules-César envers les Gaulois..... 287
Les Gaulois servent comme auxiliaires dans les armées romaines, pendant la guerre civile..... 289
Situation des Gaules à l'époque de la mort de Jules César..... 290
Etat de la Gaule sous le règne d'Auguste..... 291
Insurrection dans les Gaules sous Tibère..... 293
Révolte de Vindex..... 297
Odieuse conduite des troupes romaines dans les Gaules..... 299

Pages.
Révolte de Maricus..... 302
Insurrection des Bataves; guerre de Civilis dans la Gaule septentrionale..... 303
Civilis assiége deux légions romaines dans le camp romain..... 309
Combat de Gelduba..... 312
Civilis lève le siége de Vetera..... 313
Les Trévériens et les Lingons se révoltent contre les Romains..... 314
Les troupes romaines prêtent serment de fidélité à l'empire des Gaules..... 316
Le gaulois Julius Sabinus prend le titre de César ; il est battu par les Séquaniens..... 319
Vespasien envoie une nouvelle armée dans les Gaules; défaite des Trévériens..... 321
Bataille de Trèves; les Gaulois sont battus par le général romain Cerialis..... 322
Civilis et les autres chefs gaulois proposent l'empire à Cerialis.... 323
Seconde bataille de Trèves..... 325
Suites de la bataille de Trèves..... 326
Bataille de Vetera..... 328
Civilis se retire dans le pays des Bataves..... 331
Combat de Grinnès et de Vada..... 333
Civilis s'empare d'une partie de la flotte romaine; danger couru par Cerialis..... *Id.*
Les Bataves commencent à se lasser de la guerre..... 335
Fin de la guerre; soumission de Civilis..... 336

CHAPITRE II.

Les troupes gauloises forment partie intégrante de la milice romaine. 342
Première apparition des Francs dans les Gaules..... 344
Le gaulois Posthumus règne dans les Gaules avec le titre d'empereur..... 345
Tetricus remet l'empire des Gaules entre les mains d'Aurélien..... 347
Nouvelle invasion des Francs et d'autres peuples germains dans les Gaules..... 348
Maximien Hercule défait un rassemblement de Gaulois insurgés sous le nom de *Bagaudes*..... 349
Premier établissement des Francs dans les Gaules..... 351
Les Gaulois forment exclusivement la milice de l'empire employée dans leur pays..... 352

Pages.

Magnence proclamé empereur par les troupes gauloises..... 354
Constancius appelle les Francs et les Allemands dans la Gaule... 356
Campagnes de Julien dans la Gaule..... *Id.*
Bataille d'Argentoratum..... 359
Julien empereur par son armée..... 359
Belle conduite d'un corps de troupes gauloises en Asie..... 360
Irruptions de plusieurs peuples de la Germanie dans les Gaules, sous les successeurs de Julien..... 361
Les troupes gauloises sont employées au service de l'empire d'Orient.
Suite des événemens militaires dans les Gaules..... 366
Défaite des Francs..... 367
Les Gaules sont livrées presque sans défense au débordement des nations germaniques..... 372
Confédération armorique..... 374
Les Visigoths s'établissent dans la Gaule méridionale, et les Bourguignons dans la partie orientale..... 377
Théodemir ou Pharamond, chef des Francs, fonde un royaume dans la Gaule septentrionale..... 378
Clodion, roi des Francs, est battu par Aetius..... 380
Portrait des Francs..... 382
Triste situation de la Gaule envahie par Attila, roi des Huns..... 383
Aetius défait les Huns dans une première rencontre près Orléans.. 384
Bataille de Châlons ou des Champs Catalauniens; Attila se retire au-delà du Rhin..... 384
Mort d'Attila..... 386
Mort d'Aetius..... *Id.*
Le gaulois Avitus élevé à l'empire par les Visigoths..... 387
Childéric, roi des Francs, est déposé par ses sujets..... 388
Les Visigoths sont battus près d'Orléans par Ægidius..... 389
Childéric remonte sur le trône des Francs..... *Id.*
Partage de la Gaule (l'Armorique exceptée) entre les Visigoths, les Bourguignons et les Francs..... 390
Clovis succède à son père Childéric..... 393

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.

BRIT
Silures
Belgæ
Dumnonii
Cassiterides I.
Ocrinum Pr.
Parmia I.
Cæsarea I.
I. Uxisama
Briwates Portus
Osismii
ARMORI
LUGDUNENSIS
Veneti
Vindilis I.
Namnetes
Pictones
ATLANTICUM
MARE
Uliarus I.
AQUITANICUM MARE
Aquæ Augustæ Tarbellicæ
Cantabri
Oceano
HISP
Iberus
Lieues
25
30.
Milles Romains
600
1200.
8
6
4
51
50
49
48
47
46
45
44
43
42
41

VICTOIRES, CONQUÊTES,

REVERS ET GUERRES CIVILES

DES FRANÇAIS.

PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

I.re EPOQUE. Depuis l'an 162 de la fondation de Rome, jusques et compris la conquête des Gaules par Jules César.

CHAPITRE PREMIER.

De l'année 591 à l'année 282 avant la naissance du Christ.

Topographie des Gaules. Conjectures sur l'origine des Gaulois. Premières émigrations de ces peuples. Ils s'établissent en Germanie, sous la conduite de Sigovèse ; en Italie, sous celle de Bellovèse. Ils mettent le siége devant Clusium. Ambassade des Romains auprès de Brennus, chef des Gaulois. Conduite imprudente des envoyés romains. Les Gaulois demandent au sénat de Rome réparation de la conduite des Fabius. Marche d'une armée gauloise sur Rome. Bataille d'Allia. Les Romains abandonnent leur ville, et se retirent au Capitole. Sac de Rome par les Gaulois. Premier assaut du Capitole ; les Gaulois sont repoussés. Ils sont défaits devant Ardéa par le Romain M. Furius Camillus. Nouvel échec éprouvé par les Gaulois dans une seconde attaque du Capitole. Capitulation des Romains. Les Gaulois quittent le territoire romain pour aller combattre les Venetes. Manque de documens sur l'histoire des Gaulois. Nouvelles guerres de ces peuples avec Rome. Bataille de Sentinum. Destruction des Gaulois senonais. Le consul Æmilius Papus défait les Gaulois boiens.

Nous nous sommes proposé de retracer sans réserve, comme sans exagération, les premières époques de l'histoire

militaire des peuples dont les Français descendent, et de montrer d'abord les Celtes ou Gaulois, et, plus tard, les Francks, tels qu'ils étaient dans les temps que nous aurons à parcourir. Malgré l'obscurité qui enveloppe les époques les plus reculées de l'histoire de l'ancienne Gaule, on pourra remarquer, dans les vestiges des mœurs premières de ses habitans, au milieu des vices inséparables de l'état de barbarie, les qualités et les vertus que le peuple français a recueillies comme un héritage incontesté.

L'orgueil des nations leur a fait toujours attacher une haute importance à leur origine, souvent fabuleuse; mais ce n'est pas sans raison que les Gaulois ont pu se croire, dans leurs rapports avec les Romains, bien supérieurs à un peuple descendu d'un ramas d'aventuriers, de brigands et d'esclaves fugitifs. Si la colonie fondée par Romulus, et que les destins appelaient à donner un jour des lois à presque tout l'univers connu, épura son sang en le prodiguant dans un si grand nombre d'expéditions et de conquêtes glorieuses; les peuples de la Gaule n'eurent, en s'avançant vers la civilisation, qu'a modifier l'âpreté de leur courage, et amollir la rudesse de leurs mœurs, sans être contraints de retremper entièrement leur caractère national.

Topographie des Gaules. — Plus heureusement située que les autres pays qui l'environnent, favorisée d'ailleurs par la douceur d'un climat tempéré, la vaste contrée des Gaules n'est point exposée aux tremblemens de terre, aux éruptions volcaniques, qui causent encore l'effroi de l'antique Italie. Bornée au levant par le Rhin et les Alpes, au couchant par la mer océanique, au midi par la Méditerranée et les monts Pyrénées, au nord par les canaux que forment le Rhin, la Meuse et la Moselle, l'ancienne Gaule se trouvait naturellement divisée en trois parties, distinctes par

une différence de dialecte et de mœurs, mais homogènes sous le rapport de la religion et du caractère national.

La Gaule *belgique* comprenait le pays situé entre le Rhin, la Seine et la Marne; la Gaule *aquitanique*, celui qui se trouve entre la Garonne et les monts Pyrénées; enfin, la Gaule *celtique* renfermait le vaste terrain qui s'étend du Rhin à l'Océan, de la Seine à la Garonne, et de la Méditerranée et des Alpes à la Marne et à la Moselle.

Tout ce territoire, dont la fécondité égale l'étendue, offrait sans doute d'immenses ressources à ses habitans; mais la fertilité du sol, ses richesses productives devaient aussi lui devenir funestes, en excitant l'envie des peuples du nord, en décidant l'émigration de ces innombrables tribus hyperboréennes, qu'un excès de population et la soif du pillage pouvaient seuls organiser en armée d'invasion. Une ancienne tradition, soigneusement conservée parmi les prêtres nommés Druïdes, qui, seuls dépositaires de la science comme de la religion, gouvernaient les Gaules avec un empire absolu, enseignait qu'une partie des peuples de ces contrées était indigène; que d'autres, chassés de leur sol natal par l'accroissement subit de l'Océan, ou par des guerres malheureuses, étaient venus des îles les plus éloignées au nord, et des pays situés au-delà du Rhin, chercher un asile chez les Gaulois belges et même chez les Celtes. Soit qu'on admette, ou qu'on rejette cette tradition des Druïdes, pour adopter une tradition plus brillante, mais qui appartiendra plutôt à la fable qu'elle ne résultera des probabilités historiques, toujours est-il que la Gaule eut une population primitive, dont les commencemens ont été ceux des peuples sauvages, chasseurs ou pasteurs.

Conjectures sur l'origine des Gaulois. — Ce n'est point par des traditions obscures, ou des récits fabuleux, que nous devons essayer de faire connaître les premiers Celtes

ou Gaulois. Les débris des temps où ils ont vécu, les vestiges de leur existence en corps de nation, les monumens qui indiquent ou attestent leurs mœurs : tels sont les objets nécessaires d'une investigation raisonnée; c'est à la terre qui les a engloutis, à nous apprendre, par l'inspection de leurs dépouilles, ce qu'ils ont été, ou ce qu'ils ont dû être. Ainsi donc, loin de suivre exclusivement les inductions d'une érudition systématique, nous nous attacherons surtout aux preuves pour ainsi dire matérielles, et nos récits recevront de celles-ci leur vérité et leur force de conviction.

Les documens principaux qui nous servent de point de départ, démontrent que les Gaulois n'étaient pas descendus des Scythes, ainsi que quelques auteurs l'ont avancé. Tout porte à croire, au contraire, que leur origine fut celle de plusieurs autres peuples du globe. Ils étaient, au débarquement des Phocéens et des Phéniciens sur les côtes du golfe auquel Lyon a depuis donné son nom, ce qu'étaient les Grecs à l'arrivée des Egyptiens; les Saturniens ou Ausoniens à l'arrivée des Phrygiens échappés au sac de Troies, sous la conduite du pieux Enée; enfin, ce qu'étaient les Ibériens ou Espagnols au moment de l'invasion des Phéniciens ou des Carthaginois. L'Egypte elle-même, le flambeau de toutes ces contrées, avait reçu des Chaldéens les premières notions des arts et des sciences; ceux-ci les tenaient des Persans, ces derniers des Indiens, qui probablement en étaient redevables aux Chinois, ou à d'autres peuples plus anciens encore, dont l'origine et le nom se perdent dans la nuit des temps.

De cette communication des peuples, on peut conclure que les Celtes ne tiraient point leur origine des Scythes, par cette raison que les nations sorties de la Scythie ou Tartarie, telles que les Chinois, les Indiens, les Persans, les Chaldéens, possédaient, de temps immémorial, une cer-

taine idée des arts et des connaissances en astronomie, tandis que les Celtes n'en avaient aucune [1].

Quoi qu'il en soit, les Gaulois ne commencent à être connus, et ne viennent occuper une place dans l'histoire, que vers l'année 162 de la fondation de Rome, sous le règne de Tarquin l'ancien. On s'obstinerait vainement à remonter plus haut vers le berceau de cette nation, que la longue série des siècles dérobe aux regards des plus érudits. La fable elle-même ne fournit sur ce sujet aucune de ces inductions qui séduisent l'imagination du poète ou du romancier, mais que doit négliger l'historien fidèle [2].

Premières émigrations des Gaulois. — La première émigration connue des Gaulois eut lieu vers l'an 591 avant l'ère chrétienne [3]. Un chef nommé Ambigat régnait alors sur la Gaule celtique. Ce prince s'était fait craindre et respecter des nations voisines, autant par le succès de ses armes que par ses qualités personnelles. Ceux des peuples environnans qui n'étaient point ses alliés, lui payaient tribut, et tout semblait promettre à sa vieillesse un règne tranquille et florissant. Il jouissait, depuis sept années, d'une paix obtenue par de glorieux travaux, et rien ne paraissait devoir trou-

[1] « Laissons Gomer, presque au sortir de l'arche, aller subjuguer les Gaules et les peupler en quelques années..... Ces impertinences sont débitées dans tant de livres, que ce n'est pas la peine d'en parler. Les enfans commencent à en rire : mais par quelle faiblesse, ou par quelle malignité secrète, ou par quelle affectation d'éloquence déplacée, tant d'historiens ont-ils fait de si grands éloges des Scythes qu'ils ne connaissaient pas? » (VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*)

« [2] Gaulois, Allemands, Espagnols, Bretons, Sarmates, nous ne savons rien de nous avant dix-huit siècles, sinon le peu que nos vainqueurs ont pu nous en apprendre. Nous n'avions pas même de fables; nous n'avions pas osé imaginer une origine. Ces vaines idées que tout cet occident fut peuplé par Gomer, fils de Japhet, sont des fables orientales. » (*Id. Ibid.*)

[3] Tit.-Liv. — Plutarc., *In Camil.* — Diod. Sicil.

bler, de long-temps, ses relations avec l'Aquitanique et la Belgique, lorsque des divisions intestines lui apprirent que si les chances de la guerre l'avaient délivré de ses ennemis du dehors, il s'en trouvait de plus redoutables peut-être parmi ses propres sujets. Fatigués d'un repos auquel ils n'étaient point accoutumés, habitués à vaincre sous leur roi, quelques-uns des principaux chefs de l'armée, honteux de leur loisir, fomentaient des dissensions, et s'efforçaient de faire partager leur mécontentement à la masse d'un peuple inquiet et belliqueux, pour l'associer ensuite plus sûrement à leurs projets. Une faction puissante s'était formée; elle comptait parmi ses meneurs les guerriers les plus illustres, anciens compagnons d'Ambigat, et se composait d'une grande partie de la jeunesse, dont une trève de sept ans avait accru le nombre. Deux neveux du prince, Bellovèse et Sigovèse, étaient à la tête de ce parti. Ambigat, indigné de l'ingratitude dont ses plus proches parens, ses amis les plus chers, payaient les faveurs et les bienfaits qu'il leur avait prodigués, s'abandonna d'abord aux transports de sa colère, avec toute la violence d'un maître absolu, d'un guerrier farouche, qui, dans ces temps de barbarie, ne pouvait connaître d'autre justice que le glaive; mais, ramené bientôt, par les réflexions d'un âge mûr, à des mesures moins rigoureuses, il arrêta les flots de sang près de couler, et ne voulut plus écouter que les conseils d'une politique adroite, plus conforme à ses propres intérêts.

Depuis la paix, la population de la Celtique s'étant augmentée, comme nous venons de le dire plus haut, l'étendue du territoire ne suffisait déjà plus. Ses habitans, presque tous guerriers, et peu familiarisés d'ailleurs avec les travaux et la prévoyance qu'exige la culture des terres, y trouvaient difficilement une subsistance nécessaire. Si l'on ajoute à cet état de choses, les considérations tirées de l'esprit national,

on connaîtra l'origine de cette disposition à la révolte, dont Ambigat résolut de prévenir les effets.

Ayant réuni les principaux de la nation dans une forêt épaisse qui avoisinait la cité d'*Avaricum*[1], alors capitale de la Gaule celtique, ce prince rappela d'abord à l'assemblée tout ce qu'il avait fait pour la gloire des peuples soumis à son empire, et le prix que les conjurés, qu'il ne nomma point, réservait à ces services. Il indiqua ensuite comme source du mal la disproportion existante entre la population et les ressources du territoire, et proposa pour remède une expédition lointaine, ou plutôt une émigration volontaire, à laquelle se trouveraient naturellement appelés ceux des Gaulois qui n'avaient point encore porté les armes, et ceux qui ne les avaient déposées qu'à regret. Il ajouta que, pour imprimer aux émigrans un souvenir durable de leur première patrie, il placerait à leur tête deux membres de sa propre famille, les deux princes Bellovèse et Sigovèse, qu'il chérissait à l'égal de ses enfans.

Ce discours d'Ambigat fut accueilli par des acclamations unanimes. La forêt retentit au loin du bruit des boucliers que les Gaulois frappaient en signe d'approbation et de joie. Ils saluèrent le prince du nom de père et de sauveur. Bientôt la multitude demanda que les conjurés lui fussent livrés ou désignés, pour les sacrifier en expiation aux dieux protecteurs des Gaules; mais Ambigat, satisfait de pouvoir, sans obstacles, mettre à exécution un projet qui conciliait à la fois la sûreté de son trône et les intérêts de ses peuples, opposa aux vœux du plus grand nombre une résistance à laquelle les conspirateurs effrayés étaient loin de s'attendre. Ce fut ainsi que se décida une première émigration, qui devait être suivie de beaucoup d'autres. Le départ eut lieu au

[1] Depuis *Bituriges*, aujourd'hui Bourges (Danville, *Géog. ancienne*).

bout de quelques jours, ainsi qu'il avait été décidé dans l'assemblée.

Sigovèse s'établit en Germanie. — L'expédition, trop nombreuse pour marcher réunie sous un seul guide et dans la même direction, se partagea en deux colonnes, à peu près d'égale force, et l'on consulta le sort pour l'indication des contrées où ces bandes guerrières devaient aller s'établir. Sigovèse s'avança vers la partie méridionale du Rhin, traversa ce fleuve et la forêt Hercynie [1], qui couvrait une certaine étendue de la Germanie, commençant au bord du Rhin et se prolongeant au-delà du pays auquel les *Boiens* [2] donnèrent ensuite leur nom [3]. Après s'être ouvert le passage par la force des armes, le neveu d'Ambigat s'empara de cette dernière contrée, de quelques parties du territoire qui l'avoisinait, et s'y établit.

Nous ne suivrons pas ce prince dans la fondation de sa colonie; il nous suffira de dire que les Gaulois ou Boiens se mêlèrent bientôt avec les peuples conquis, et que, par suite des affinités sociales qu'établirent entre eux la religion, l'hospitalité, le mélange du sang, la défense d'une patrie devenue commune, ils ne furent plus connus que sous la dénomination générique de *Germains*, sous laquelle ils reparaissent dans l'histoire.

Etablissement des Gaulois en Italie. — Bellovèse, dont la colonne se composait d'une partie de la population du centre de la Celtique, ayant pris sa direction vers l'Italie, trouva au pied des Alpes une troupe d'étrangers, qui venaient de leur côté tenter un établissement dans les Gaules: c'étaient les Grecs phocéens, fondateurs de Massilia (au-

[1] Aujourd'hui la Forêt Noire.

[2] C'est ainsi que les géographes anciens désignent les Celtes ou Gaulois qui formaient l'expédition de Sigovèse.

[3] Aujourd'hui la Bohême.

CARTE
DE L'ITALIE
Ancienne.
Savia
Briga
Ebrodun
Scardona
Salona
Dalmatia
Narona
Corcyra
Melita I.
Epidaurus
Sinus Urias
Cannes
Barium
Peucetia
Calabri
Brundusium
MESSAPIA OU IAPIGIA
Tarentum
Bradanus F.
Casuentum
Grumentum F.
Metapontum
Salentini
Heraclea
Hydrontum
Uxentum
Iapygium Pr.
Sybaris
Paternum
Brutii

jourd'hui Marseille). Cette rencontre fut considérée, par le prince gaulois comme un augure favorable à son entreprise; et, après avoir accordé protection et secours aux arrivans, il franchit avec confiance les montagnes qu'il avait devant lui, et dont la hauteur l'avait d'abord étonné. Les habitans du pays n'ayant pu opposer qu'une faible résistance aux forces nombreuses que Bellovèse déploya contre eux, il réussit à s'emparer, sans avoir livré aucune bataille importante, de la belle et riche vallée de l'Eridan (aujourd'hui le Pô), d'une partie des côtes de l'Adriatique, et fonda dans la Haute-Italie une puissance redoutable. La cité de *Mediolanum* (Milan), qu'il bâtit, devint la capitale de cette Gaule cisalpine.

Un an après le premier établissement des Gaulois dans l'Insubrie[1], une seconde émigration de ce peuple passa les Alpes, et Bellovèse s'empressa de fournir à ses anciens compatriotes tous les secours que sa situation l'avait déjà mis à même de leur donner. Ils se fixèrent dans le voisinage des terres déjà occupées, et élevèrent les cités de *Brixia*, de *Cremona* et plusieurs autres. Toutefois, quelques obstacles s'opposèrent, pendant un certain temps, aux progrès de la prospérité de cette grande colonie; ils prenaient leur source dans la variété des populations qui la composaient. Ses premières institutions étant celles de la mère-patrie, elle se trouvait naturellement divisée, ainsi que la Gaule transalpine, en un grand nombre de petits Etats isolés, peu en harmonie les uns avec les autres, et jaloux surtout de conserver leur indépendance particulière avec les noms de Bituriges, d'Ambares, de Senonnais et des autres cités gauloises qu'ils avaient abandonnées pour faire partie de l'expé-

[1] On appelait ainsi le pays qui depuis prit le nom de Gaule cisalpine, et plus tard celui de Lombardie.

dition. Il est juste de dire cependant que ce système étroit d'égoïsme, toujours si funeste aux Etats naissans, qui fait préférer un faux amour-propre national à l'intérêt général, n'était point propre aux seuls Gaulois. Il leur était commun avec les autres peuples de l'Europe, qui se gouvernaient alors par tribus, par cantons, réunis quelquefois, sous un nom générique, en corps de nation, mais constamment divisés entre eux par des dénominations particulières et des rivalités individuelles.

Ce système suivi en Europe de partager indéfiniment les peuples et le pouvoir, était directement opposé à celui pratiqué alors en Asie et en Afrique, où plusieurs peuples réunis en un seul corps politique, sous une dénomination unique, formaient de grands et formidables empires. Au surplus, il est à remarquer que l'établissement du régime féodal et celui du régime despotique, bien que dans des climats différens, datent de la même époque.

A partir de leur première expédition en Italie, sous la conduite de Bellovèse, les Gaulois disparaissent entièrement de l'histoire pendant un espace de deux cents ans; soit que les documens aient été anéantis par le temps, soit que le récit des événemens particuliers à ces peuples ne soit point parvenu à la connaissance des anciens annalistes. On sait seulement, de tradition certaine, que, non contens de s'étendre dans l'intérieur des terres, ils agrandirent leurs possessions littorales; qu'ils consolidèrent, par de nouveaux triomphes, les usurpations qu'ils devaient à leurs premiers succès; que, presque toujours en guerre avec leurs voisins, ils eurent constamment les armes à la main pour dompter les nations italiques qui cherchaient à se soustraire au joug militaire que ces étrangers exerçaient sur elles, et pour repousser les peuples des Alpes et les Transalpins qui leur enviaient le beau ciel et les délicieuses productions de l'Au-

sonie ; enfin, que les guerres civiles ne contribuèrent pas peu à entretenir le caractère violent de ces peuples, et mirent long-temps des bornes à leur ambition, en retardant leurs projets d'envahissement. Ce fut vers l'an de Rome 363, et sous les murs de Clusium, ville d'Etrurie, dont ils faisaient le siége, que les Gaulois entrèrent, pour la première fois, en conflit avec les Romains, et c'est à cette même époque qu'ils reviennent prendre place dans l'histoire.

Siége de Clusium. — Les auteurs anciens ne sont point d'accord sur celui des peuples gaulois qui le premier combattit contre les Romains. Selon les uns, l'armée commandée par Brennus, et qui tint long-temps Clusium assiégée, se composait des descendans des guerriers de Bellovèse. Selon d'autres, cette expédition appartenait à des Gaulois attirés en Italie par les mêmes motifs que ceux qui les avaient devancés [1]. Ils y furent conduits par un Toscan nommé Aruns, qui avait à se venger d'un affront de la part de ses concitoyens de Clusium. Ces historiens ajoutent que, séduits par la douceur du vin que leur porta le transfuge, les Gaulois, auxquels cette liqueur enivrante était inconnue, se déterminèrent à passer les Alpes, pour faire la conquête du pays qui la produisait ; et qu'afin de donner à leur guide un témoignage de leur gratitude, ils entreprirent le siége de sa patrie [2].

Quoi qu'il en soit, les Clusiens, hors d'état de résister long-temps aux forces qui les pressaient, et redoutant le joug de ces barbares, réclamèrent le secours des Romains,

[1] Telle est l'opinion de Tite-Live.

[2] La première version nous paraît préférable à celle-ci, qui tient d'ailleurs de la fable. Il est beaucoup plus vraisemblable de supposer que les guerriers de Brennus appartenaient à ces peuplades gauloises établies depuis près de deux cents ans aux environs de la mer Adriatique.

en faisant valoir leur neutralité dans la guerre de ceux-ci avec les Véiens, alors que tous les peuples de l'Etrurie avaient pris le parti de ces derniers. Mais Rome, fatiguée des luttes continuelles qu'elle s'était vue dans la nécessité de soutenir contre ses voisins, jugea plus convenable à la dignité de la république et à ses intérêts, de tenter en faveur de Clusium la voie des négociations. Le sénat députa donc vers Brennus les trois fils du patricien M. Fabius Ambustus.

Ambassade des Romains auprès de Brennus, chef des Gaulois. — A l'arrivée de ces ambassadeurs au camp des Gaulois, les travaux du siége furent suspendus, et Brennus, entouré des principaux chefs de son armée, reçut les Fabiens avec toute la pompe guerrière usitée dans ces temps antiques. Les envoyés du sénat exposèrent, avec fierté et en peu de mots, l'objet de leur mission. Ils dirent que « le sénat et le peuple romain engageaient les Gaulois à cesser d'attaquer les Clusiens, qui ne pouvaient avoir aucun tort envers eux; qu'ils les invitaient à quitter sans délai le territoire toscan, leur déclarant que, dans le cas contraire, la république se trouverait dans l'obligation de prendre les armes pour défendre le peuple qui avait invoqué sa médiation, et repousser une agression injuste; mais qu'avant d'en venir à cette extrémité, Rome avait voulu essayer des moyens de conciliation, pour donner aux Gaulois une preuve de son désir de vivre en paix avec eux. »

Il n'y avait rien que de juste et raisonnable dans ces représentations; et peut-être auraient-elles été accueillies, si les délégués du peuple romain avaient eu un caractère moins altier et moins fougueux. La république apportait, en effet, dans cette première démarche, un esprit de modération et de désintéressement qui n'était pas ordinaire à sa politique. Toutefois, quoi qu'en aient dit les historiens romains dont on peut accuser la partialité, la conduite de

Brennus fut bien moins digne d'un chef de hordes barbares, ainsi qu'ils l'appellent, que d'un guerrier loyal qui ne se refusait pas à soumettre le droit de conquête à celui des gens; il répondit aux Fabiens que « le nom des Romains était à peine connu de sa nation avant le siége de Clusium; qu'il les tenait d'ailleurs pour des hommes forts et vaillans, puisque les Clusiens avaient eu recours à eux dans le danger; que comme les Romains avaient préféré les voies de conciliation aux chances de la fortune des armes pour secourir leurs alliés, les Gaulois, de leur côté, étaient disposés à la paix; que, loin de persister dans leur premier dessein de s'emparer de Clusium, ils bornaient leurs prétentions à la cession volontaire de quelques terres pour leur établissement en Etrurie, attendu que les Clusiens en possédaient plus qu'ils n'en pouvaient cultiver : enfin, que, sans cette dernière condition expresse, il n'y avait point de rapprochement à espérer ».

Il ajouta « qu'il désirait recevoir la réponse des Clusiens, sur cette ouverture, en présence des ambassadeurs de Rome; qu'en cas de refus, les Gaulois ressaisiraient leurs armes et combattraient sous les yeux de ces mêmes envoyés, afin qu'à leur retour à Rome, ils pussent apprendre au sénat et au peuple assemblé, combien les peuples de la Gaule l'emportaient par le courage et le mépris de la vie sur tous les autres mortels ».

—« Les Gaulois cherchent vainement, répliquèrent les Fabiens avec arrogance, à masquer leurs projets de conquête, sous les apparences de la bonne foi et de la modération; mais Rome leur demande ici par notre organe, à quel titre ils osent reclamer la possession de terres qui ne sont pas libres; qui peut les autoriser à faire la guerre aux Clusiens, et quels sont leurs droits sur la Toscane »?

— « Quels droits! s'écria Brennus, indigné de cette apos-

trophe de l'envoyé romain qui portait la parole? Ceux que vous aviez sur les Albains, les Fidenates et les Ardéates; ceux que vous exerciez naguère sur les Véiens, les Capenates, les Falisques et les Volsques. N'avez-vous pas pris les armes contre ces peuples sans y être provoqués? Ne leur avez-vous pas déclaré une guerre d'extermination, parce qu'ils cherchaient à échapper au joug de votre servitude, en s'opposant au partage de leurs terres, au pillage de leurs biens, à l'incendie et à la ruine de leurs cités? Cette conduite que vous condamnez chez les autres, nous ne vous l'imputons pas à crime : en cela vous avez suivi la loi naturelle qui met le plus faible à la discrétion du plus fort. Cette loi régit tout l'univers; elle commence aux dieux et finit aux animaux chez lesquels l'instinct détermine les mêmes effets, que le raisonnement chez les hommes. Que les Clusiens se hâtent d'accepter les conditions que nous leur proposons, ou qu'ils redoutent tout de la valeur gauloise; et vous, Romains, cessez d'avoir pour ce peuple une pitié qui vous deviendrait plus funeste qu'elle ne lui serait utile, en ce qu'elle nous enseignerait à plaindre et à venger, peut-être, tous ceux que vous avez opprimés ».

Conduite imprudente des envoyés romains. — Ce dernier discours et les dispositions mutuelles des interlocuteurs faisaient évanouir tout espoir d'accommodement. Toutefois les fils d'Ambustus, bien qu'irrités de l'indomptable fierté de Brennus, dissimulèrent le profond ressentiment qu'ils devaient garder de cette entrevue. A la faveur du rôle de médiateurs, auquel ils ne crurent pas devoir renoncer officiellement, ils demandèrent qu'il leur fût permis d'entrer dans Clusium, sous le prétexte de conférer avec les magistrats de cette ville, et de les amener à l'arrangement proposé. Le chef des Gaulois y consentit; mais au lieu de remplir cette mission conciliatrice, les imprudens Fabiens, emportés par

la fougue de leur âge [1], exhortèrent les assiégés à se défendre avec vigueur, en leur représentant la honte dont ils se couvriraient aux yeux des autres Toscans, s'ils consentaient au partage de leur territoire avec des barbares. Relevant ainsi le courage des habitans effrayés, ils leur promirent de prompts et puissans secours de la part de Rome. Non contens de ces incitations qui compromettaient à la fois la dignité du caractère dont ils étaient revêtus et la loyauté de la république dont ils outrepassaient le mandat, les envoyés romains se mirent à la tête des Clusiens dans une sortie. Quintus Fabius, l'aîné des trois frères, et chef de l'ambassade, monté sur un cheval superbe, et couvert d'armes brillantes, s'avance dans l'intervalle qui séparait les deux armées, et tue de sa main un jeune chef gaulois, qu'une bravoure inconsidérée avait entraîné loin des siens, et s'empare de ses dépouilles. Les soldats avancent pour secourir leur chef; mais Fabius, bientôt soutenu par les Clusiens, se dérobe à leur vengeance; la mêlée devient générale. Brennus dirigeant tous ses efforts contre l'audacieux agresseur qu'il brûle de combattre, reconnaît en lui l'un des envoyés romains qu'il avait reçus la veille dans son camp, et dont il avait favorisé l'entrée dans la ville assiégée.

A cette vue, le chef des Gaulois ne put contenir sa juste indignation et prit les dieux à témoin d'un pareil acte de perfidie, en invoquant leur justice; puis il donna le signal de la retraite, décidé à abandonner le siége de Clusium pour ne plus s'occuper que du soin de se venger des perfides Romains.

Il réunit en conseil les principaux chefs de l'armée, et s'en remit à leur prudence pour prononcer sur ce qu'il convenait de faire à ce sujet. Les plus jeunes, animés par le dé-

[1] Tite-Live nous apprend qu'ils étaient fort jeunes tous les trois.

sir d'une réprésaille légitime, opinèrent pour que l'armée marchât de suite sur Rome. Ils dirent que « c'était au milieu de leur cité, dans les temples de leurs Dieux protecteurs des parjures, que devaient être immolés les violateurs de la foi jurée; que des flots de sang romain pourraient à peine laver l'affront que venait de recevoir la nation, et apaiser les mânes du guerrier tombé sous les coups de Quintus Fabius, et que toute transaction serait désormais indigne de la valeur gauloise.

« Marchons, ajouta l'un d'entre eux, marchons sur cette ville odieuse qui ne renferme que des traîtres; faisons disparaître jusqu'au nom romain de la mémoire des hommes; frappons sans distinction d'âge et de sexe; que leurs lâches sénateurs soient nos premières victimes, et que ceux des habitans qu'auront épargnés nos glaives fatigués, soient réduits au plus dur esclavage; que l'Italie apprenne en un seul jour comment les Gaulois vengent un affront et punissent la déloyauté, et combien ils sont supérieurs en courage à ces Romains naguère l'effroi des autres peuples ».

Les Gaulois demandent réparation aux Romains de la conduite des Fabius. — Applaudi par une partie de l'assemblée, ce discours d'un parent d'un jeune guerrier mort n'exerça aucune influence sur l'opinion des chefs anciens; Brennus déféra à l'avis de ces derniers qui proposèrent d'envoyer des ambassadeurs à Rome pour demander raison de la conduite des fils d'Ambustus, et exiger qu'on livrât ces trois Romains aux Gaulois, comme coupables d'avoir violé le droit des gens et abusé du caractère sacré dont ils étaient revêtus [1].

[1] On ne peut qu'applaudir au système de modération suivi par les Gaulois dans cette circonstance; il offre, en effet, un contraste frappant entre la conduite franche et loyale de ces peuples, et la politique astucieuse et dominatrice de la république romaine.

Les envoyés des Gaulois exposèrent leurs griefs et leur demande au sénat assemblé au Capitole, en alléguant le bon droit et la justice de leur cause; ils ajoutèrent que le refus de la réparation qu'ils sollicitaient, serait considérée par Brennus comme une déclaration positive de guerre; que ce prince, à la tête d'une armée vaillante et nombreuse, les suivait à petites journées, et qu'on avait tout à craindre de sa juste vengeance.

Un grand nombre de sénateurs blâmaient hautement la conduite des Fabius, et voulaient qu'on les désavouât comme ambassadeurs de la république. Le collége des *Féciaux* [1], appelé de droit à la délibération, déclara que les auteurs du mal devaient en subir le châtiment; que la religion, la foi due aux traités, l'intérêt, l'honneur du nom romain se trouvaient également compromis; que l'état ne pouvait se rendre responsable de la conduite de trois jeunes imprudens qui n'avaient pas craint d'attirer l'étranger sur le territoire de la patrie, en méconnaissant le droit des nations, et la mission conciliatrice dont ils étaient chargés.

En suivant cet avis sage, le sénat eût épargné de grands malheurs à la république; mais il n'osa point l'adopter, par condescendance pour la famille des Fabiens, qui jouissait d'un grand crédit dans l'assemblée où se trouvait un certain nombre de ses membres, et dans le peuple parmi lequel elle avait une nombreuse clientèle. La majorité des sénateurs céda à ces considérations d'une importance secondaire. Toutefois, cherchant à concilier les apparences de la justice qu'il déniait ainsi tacitement aux Gaulois, avec l'indulgence dont il voulait user envers les fils d'Ambustus, le sénat renvoya la dé-

[1] *Feciales*, collége de prêtres institués par Numa; leur principale fonction regardait les déclarations de guerre et de paix (*Voyez* Tite-Live et Denis d'Halicarnasse).

cision de cette affaire à l'assemblée du peuple : c'était livrer le sort de Rome à la merci des créatures intéressées des Fabiens.

Aucune intrigue, aucuns moyens ne furent négligés, en effet, par ces derniers pour adoucir les torts des trois frères, et présenter leur conduite sous l'aspect le moins défavorable. Après une délibération aussi courte que tumultueuse, le peuple se déclara unanimement en faveur des accusés, et fit notifier aux envoyés gaulois, par l'un de ses tribuns, que, loin de blâmer l'acte de Quintus Fabius, il le jugeait plutôt digne de louanges que de reproches. Non contens de cette réponse peu mesurée, et comme pour insulter encore à la mission des ambassadeurs gaulois, avant leur départ, en leur présence même, les comices se hâtèrent de nommer les trois Fabius tribuns militaires pour l'année suivante.

Les envoyés de Brennus, le cœur rempli d'une juste indignation, regagnèrent le camp gaulois. En rendant compte au conseil des chefs du peu de succès de leur ambassade, ils peignirent avec les couleurs les plus fortes le nouvel affront que la nation venait de recevoir en leur personne; affront qui maintenant n'était plus le tort d'un seul, mais celui de tout le peuple romain, et qu'une guerre d'extermination pouvait seule effacer.

L'armée gauloise s'avance vers Rome. — A ce récit, ceux des chefs qui s'étaient d'abord opposés à ce qu'on tentât des voies conciliatrices, plutôt que de s'en remettre à la fortune des armes, seule chance digne de la fierté gauloise, frémirent de honte et de colère. Bientôt l'armée entière, avide de gloire et de butin, entoura la tente de Brennus; et, frappant sur leurs boucliers, en signe de guerre et de vengeance, les enfans de la Gaule demandèrent à grands cris qu'on les menât contre les Romains.

Brennus n'avait pas vu sans une secrète joie la première

disposition des esprits après le combat devant Clusium, et il n'avait feint de vouloir retenir l'impétuosité de ses guerriers, que pour augmenter leur ardent désir d'en venir aux mains avec un peuple qui, dans sa propre pensée, devait joindre bientôt l'insulte au parjure de ses audacieux envoyés. Trop prudent pour manifester une opinion différente de celle des anciens, auxquels, malgré sa jeunesse, il était redevable du commandement suprême, plusieurs motifs puissans lui faisaient d'ailleurs désirer que la guerre éclatât. Outre que les liens du sang et de l'amitié qui l'unissaient au jeune chef tué par Quintus Fabius, lui prescrivaient en quelque sorte de venger son trépas, il entrait dans l'intérêt de sa politique d'occuper le caractère inquiet et remuant de ses guerriers, en leur ouvrant une nouvelle carrière pour signaler cette valeur par laquelle ils se flattaient de l'emporter sur les autres peuples. La prise de Clusium ne pouvait être suivie d'autre avantage pour eux, que de la cession d'une petite portion de territoire qu'il faudrait cultiver et féconder; mais, vainqueurs de Rome, ils se trouvaient tout à coup possesseurs de grandes richesses, et maîtres d'une des belles parties de l'Italie.

Aux cris tumultueux des soldats, Brennus sort de sa tente, et se montre à cette multitude irritée; sa présence rétablit le calme; il fait approcher les ministres de la religion : par son ordre, un pompeux sacrifice est offert aux divinités guerrières protectrices des Gaules, et, les prenant à témoin de la justice de sa cause, ce prince jure de ne déposer le glaive de la vengeance qu'après la ruine de Rome, qu'il voue au courroux céleste.

Le départ fut ordonné à l'issue de cette imposante cérémonie, et l'armée gauloise s'avança dans la direction de Rome. Le nombre de ces guerriers, leur appareil, leur haute stature, leur force prodigieuse, la fureur qui paraissait sur

leur visage, jetèrent l'épouvante et l'effroi dans tous les lieux de leur passage. Toutefois, ils ne commirent aucune hostilité, ils ne firent aucune violence; les propriétés, les villes neutres furent respectées. Partout où l'armée s'arrêtait, les chefs et les soldats annonçaient à haute voix qu'ils ne faisaient la guerre qu'aux seuls Romains, et qu'ils étaient les alliés naturels, les amis des autres peuples.

La ville de Clusium, à peine sortie du danger qui l'avait menacée, et auquel elle n'avait échappé que par un hasard inespéré, se trouvait hors d'état d'envoyer des secours d'aucune espèce aux Romains. Ses citoyens toutefois, liés par la reconnaissance, et mus par l'aspect de périls devenus communs, rendirent à leurs alliés le seul service qui fût à leur disposition. Des courriers, dépêchés par eux au sénat, devancèrent les premières colonnes gauloises, et portèrent la nouvelle de l'arrivée prochaine de ces redoutables ennemis. L'alarme et la consternation se répandirent d'abord dans Rome. La frayeur semblait avoir enchaîné tous les bras, et glacé le cœur des plus vaillans. La république qui, dans toutes les autres guerres soutenues contre les nations voisines, avait souvent créé un dictateur, et employé ses dernières ressources, ne prit en cette circonstance aucune mesure de résistance positive, ne fit, pour ainsi dire, aucun effort énergique pour repousser un peuple nouveau, terrible, qui venait l'attaquer dans son sein, et menaçait d'anéantir jusqu'au nom romain.

L'imminence du danger, que les comices avaient si inconsidérément provoqué, en abattant tous les courages, semblait paralyser jusqu'aux moyens que fournit le désespoir [1]. Les Gaulois étaient presque aux portes de Rome, et, du

[1] *Adeo occœcat animos fortuna, ubi vim suam ingruentem refringi non vult.* (Tit.-Liv.)

haut du Capitole, on pouvait apercevoir leur armée couvrant au loin la campagne de ses masses profondes. En ce moment critique, les seules dispositions prises par les consuls consistaient dans la réunion de quelques troupes levées à la hâte, et qui sortirent de la ville pour aller camper sur l'Allia, près de l'endroit où cette rivière se jette dans le Tibre, au pied des monts Crustumériens [1].

Les Gaulois, au nombre de soixante-dix mille combattans, se présentèrent devant le camp romain le surlendemain de son établissement [2]. Les hurlemens affreux qu'ils jetaient selon leur coutume ordinaire, faisant retentir au loin les montagnes, ne contribuaient pas peu à intimider de plus en plus leurs adversaires.

Bataille d'Allia. — Cependant on se prépara de part et d'autre au combat. Les six tribuns militaires n'avaient songé ni à choisir un terrain avantageux pour l'emplacement de leur camp, ni à retrancher les légions par des fossés et des palissades, afin de trouver un refuge en cas d'échec. Loin de s'occuper à relever les esprits abattus, à rappeler la vigueur des soldats par tous les moyens qui étaient en leur pouvoir, les trois Fabius, dont le crédit l'emportait sur celui de leurs collègues dans l'armée, affectaient encore ce même orgueil, cette même témérité qui les avait si malheureusement signalés dans leur mission précédente. Ils publiaient que la seule vue des aigles romaines suffirait pour forcer à la fuite cette multitude de barbares sans lois et sans discipline. 6 juillet 365 de Rom. 387 av. J.C.

Négligeant encore de consulter les dieux par les auspices, et d'implorer leur faveur par des sacrifices, cérémonies essentielles chez un peuple superstitieux, qui tirait son cou-

[1] A onze milles romains (environ deux myriamètres) de la ville de Rome.

[2] Le sixième jour du sixième mois de l'an 365 de la fondation de Rome (387 ans avant J. C.)

rage et sa confiance des signes propices que les augures lui annonçaient, les tribuns rangèrent l'armée en bataille devant le camp, la gauche appuyée à l'Allia et la droite à une hauteur ; donnant une grande étendue à leur ligne, pour éviter qu'elle ne fût tournée par l'ennemi, supérieur en nombre ; mais, en prolongeant ainsi leurs ailes, ils affaiblirent le centre au point que son peu de profondeur offrait la possibilité d'isoler la droite ou la gauche, et de les battre ensuite séparément. Au lieu de placer leurs réserves derrière ce centre, afin de remédier au besoin à l'inconvénient que nous signalons, les tribuns commirent encore la faute de les poster sur la hauteur où s'appuyait leur droite.

Cependant Brennus avait également fait ses dispositions. En voyant les réserves romaines occuper les hauteurs dont nous venons de parler, il pensa que le projet de ses adversaires, lorsque l'action serait engagée, était de descendre de cette position pour attaquer l'armée gauloise de flanc et par ses derrières. Pour déjouer cette combinaison, le général gaulois, ayant rangé ses troupes dans un ordre oblique [1], forma à la gauche une colonne d'attaque présentant la figure d'un coin ou angle saillant, à l'effet de séparer les troupes de la hauteur de l'aile ennemie qu'elles flanquaient, persuadé que s'il parvenait à les forcer dans ce poste, il aurait bon marché de

[1] Il y a lieu de croire que cela fut ainsi. Tite-Live dit que Brennus donna à son armée la forme d'un coin ou d'un angle saillant ; mais cette disposition ne pouvait convenir qu'à une simple colonne d'attaque.

On sait que le coin ou *la tête de porc* était la colonne d'attaque des Romains ; ils lui donnaient la figure d'un triangle, dont l'angle supérieur, formé des centurions et des soldats les plus éprouvés, tâchait de percer la ligne ennemie, tandis que les soldats placés sur les côtés du triangle l'accablaient d'une grêle de traits. Les Grecs connaissaient aussi cette manœuvre, qu'ils appelaient ἔμβολον (proue de navire). Elien, dans sa Tactique, en fournit quelques exemples.

celles qui étaient en rase campagne. L'attaque commença donc vers ce point. Les Gaulois enfoncèrent la ligne des Romains à leur aile droite, et, continuant à s'avancer, ils la séparèrent entièrement du centre, qui, pendant ce temps, avait à se défendre de son côté contre des corps séparés qui l'attaquaient sur son front. Cette manœuvre et la marche de plus en plus menaçante de leurs adversaires effrayèrent à tel point les Romains, qu'ils prirent la fuite avec précipitation. L'aile gauche, au lieu de gagner Rome, prit le chemin de Veies, bien qu'il fallût traverser le Tibre pour y arriver.

Les troupes placées sur la hauteur de droite, profitant de cette position avantageuse, opposèrent une plus longue résistance, mais elles durent céder au nombre et partager la déroute générale. C'est alors que les Gaulois firent un grand carnage des fuyards, qui s'embarrassaient les uns dans les autres. Le plus grand nombre périt sur les rives du Tibre, où toute l'aile gauche s'était retirée après avoir jeté bas ses armes. Ceux qui ne savaient pas nager, ou qui, chargés de leurs cuirasses, ne pouvaient faire de grands efforts, furent entraînés par la rapidité du courant et engloutis dans les eaux; le reste se sauva à Veies, et leur frayeur était si grande, qu'il ne leur vint pas dans la pensée d'envoyer un courrier à Rome pour y porter la triste nouvelle de leur défaite. Une partie de l'aile droite et les réserves qui avaient fui à travers les monts Crustumériens, non sans éprouver encore de nouvelles pertes, étant toutefois parvenues jusqu'à cette ville, y répandirent le bruit que toute l'armée était taillée en pièces, et, sans s'attacher à défendre les approches et les portes mêmes de la ville, elles se réfugièrent confusément au Capitole.

Telle fut la bataille d'Allia. Les historiens portent la perte des Romains à 22,000 hommes, tant tués sur le champ de bataille, que noyés dans le Tibre, ou tombés entre les mains

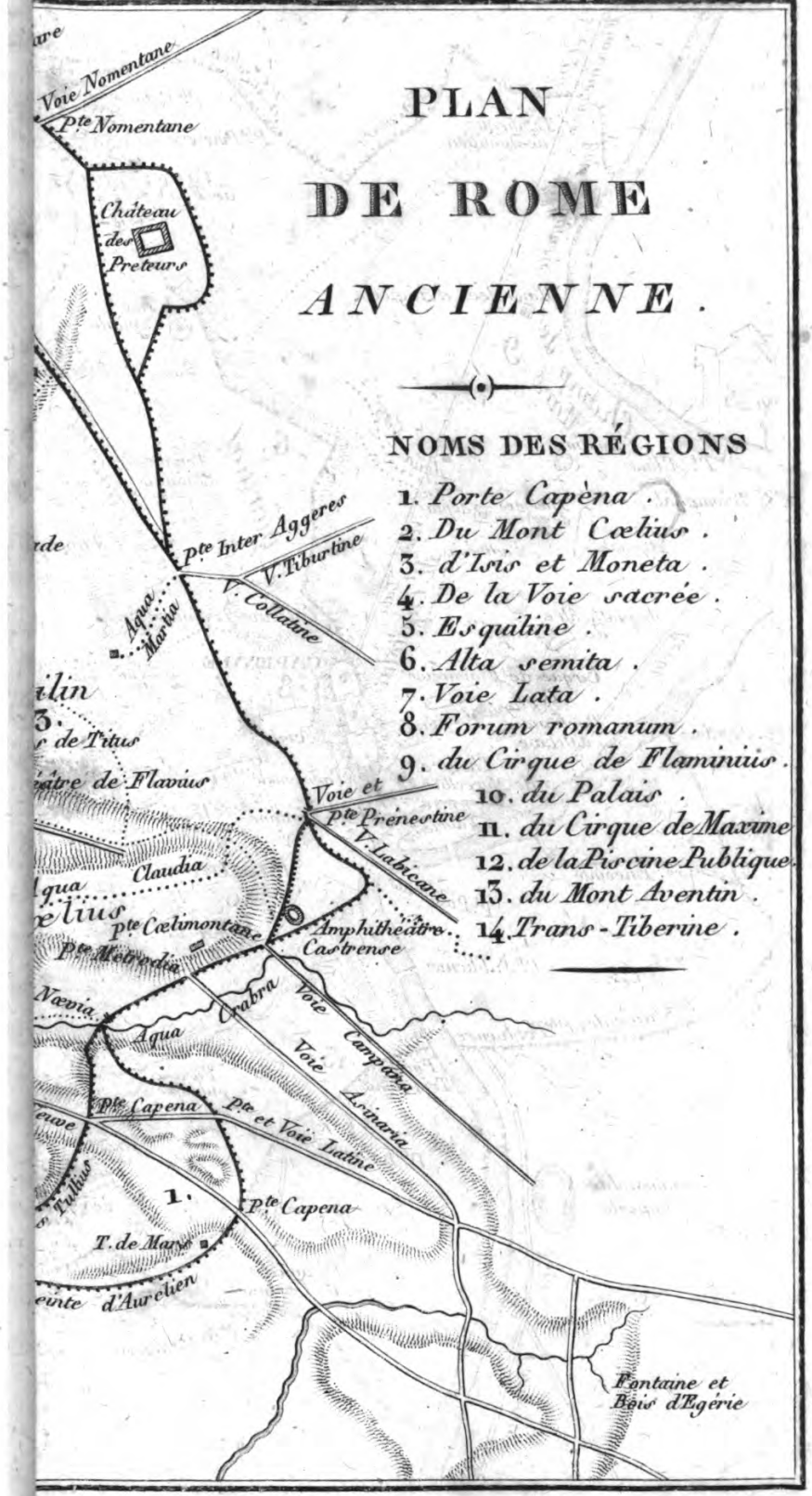
des vainqueurs; ceux-ci n'en eurent pas plus de trois mille hors de combat [1].

Les Romains abandonnent leur ville pour se retirer au Capitole. — Après cette victoire complète, si Brennus se fût attaché à poursuivre les vaincus jusqu'aux portes de Rome, rien ne pouvait alors sauver cette ville d'une entière destruction, et ses habitans n'avaient plus d'autre chance à espérer que d'être passés au fil de l'épée; mais ce prince, étonné lui-même de son triomphe facile, et redoutant qu'une fuite aussi extraordinaire ne couvrît quelque secrète embûche, perdit dans une incertitude fâcheuse les instans où il aurait pu achever la ruine de ses ennemis. Les Gaulois s'arrêtèrent pendant deux jours à dépouiller les morts sur le champ de bataille, et à élever, selon leur usage, un trophée formé de toutes les armes qu'ils avaient ramassées.

Ce court délai suffit pour sauver Rome. Les citoyens restés dans cette ville montrèrent plus de sang-froid et de courage que ceux qui venaient de fuir si honteusement sur les bords de l'Allia; et mettant à profit les instans de relâche que leur donnait l'ennemi, ils employèrent les dernières ressources qui restaient à leur disposition pour tenter d'échapper à un danger aussi inévitable. Trop peu nombreux pour défendre la ville sur toute son enceinte, ils prirent le parti d'y laisser les vieillards, tout ce qui était hors d'état de combattre, et de se retirer sur le Capitole et dans la citadelle avec l'élite du sénat et de la jeunesse, l'or, l'argent, les armes et les vivres nécessaires pour soutenir un long siége. Les femmes, les enfans, et le reste de la population sortirent par la porte Janicule, pour chercher un asile, les uns dans la campagne, les autres dans les villes voisines. Quelques-uns des

[1] La journée d'Allia fut mise par les Romains au nombre des jours *nefastes*, c'est-à-dire, de ces jours malheureux où l'on ne vaquait à aucune affaire publique.

PLAN
DE ROME
ANCIENNE.



NOMS DES RÉGIONS

1. *Porte Capèna.*
2. *Du Mont Cœlius.*
3. *d'Isis et Moneta.*
4. *De la Voie sacrée.*
5. *Esquiline.*
6. *Alta semita.*
7. *Voie Lata.*
8. *Forum romanum.*
9. *du Cirque de Flaminius.*
10. *du Palais.*
11. *du Cirque de Maxime*
12. *de la Piscine Publique.*
13. *du Mont Aventin.*
14. *Trans-Tiberine.*

p
s
re
P
n
d
le

le
av
ta
de
fe
pa
rê
er

pontifes et des anciens sénateurs, autrefois honorés du consulat ou du triomphe, plutôt que de courir la chance d'une retraite pénible, au-dessus de leur âge et de leurs forces, préférèrent l'attente de la mort, sous le vestibule de leurs maisons, assis dans leurs chaises curules, revêtus de robes de pourpre, et des habits de cérémonies qu'ils portaient dans les solennités publiques.

Cependant l'armée gauloise s'était remise en mouvement le troisième jour après sa victoire; la cavalerie envoyée en avant pour éclairer la marche et reconnaître l'ennemi, ne tarda pas à informer Brennus qu'elle avait trouvé les portes de la ville ouvertes, sans qu'aucun soldat parût pour sa défense. Le général gaulois, dans la crainte que ce calme apparent ne fût une ruse de guerre, jugea convenable de s'arrêter à quelque distance des murs, et fit camper son armée entre l'Anio et Rome, se bornant à envoyer une partie de sa cavalerie faire le tour des murailles à l'extérieur, à l'effet d'observer si les Romains restaient toujours inactifs. Rassuré par le calme qui continuait de régner, Brennus se détermina enfin à pénétrer dans l'intérieur de la ville.

Les Gaulois entrent dans Rome; mort de M. Papirius; la ville est livrée au pillage. — Les Gaulois, dont la fougue était apaisée par leur séjour dans le camp des Romains, et par le nouveau retard que leur chef avait apporté à leur entrée dans la ville, ne montrèrent point en cette circonstance l'ardeur et l'emportement qui signalent d'ordinaire les prises de ville par assaut. Ils s'avancèrent de la porte Colline jusqu'au *Forum*, en bon ordre et dans le plus grand silence, considérant avec surprise les temples des dieux, et la citadelle qui seule offrait quelques indices d'appareil de guerre. Brennus, après avoir placé des postes pour veiller à ce que de la citadelle, ou du Capitole, on ne vînt point attaquer ses troupes à l'improviste, laissa celles-ci se répandre dans la ville,

Les Gaulois la parcourent en tous sens et la trouvent déserte. Toutes les maisons des plébéiens étaient fermées et barricadées; ils en enfoncent les portes pour y chercher inutilement un butin que les habitans ont dérobé à leur avidité. D'autres plus apparentes sont ouvertes; mais ils n'y rencontrent que des vieillards, qui, placés dans une attitude immobile sous leur vestibule, attendent le trépas. Interdits par un spectacle aussi extraordinaire, les Gaulois admirent d'abord la constance héroïque et l'air de dignité de ces figures vénérables, et restent quelque temps sans oser les approcher; enfin l'un d'entre eux, plus hardi que les autres, promène sa main sur la barbe du sénateur M. Papirius. Celui-ci frappe de son bâton, et blesse à la tête le soldat ennemi, qui tire à l'instant son épée et le tue.

Ce fut le signal d'un massacre général; les Gaulois passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontrèrent et qui n'avaient pu s'échapper; ils pillèrent la ville, et incendièrent plusieurs maisons.

Malgré ces premiers excès, que Brennus s'efforçait de modérer autant qu'il était en son pouvoir, l'intention des Gaulois n'était point de livrer Rome à une destruction totale, souvent presqu'aussi funeste aux vainqueurs qu'aux vaincus. Le plus grand nombre désirait conserver à l'armée des ressources dont l'incendie de la ville entière l'eût privée; d'un autre côté ils espéraient que la vue de quelques habitations en flamme effraierait l'imagination des citoyens renfermés dans la citadelle ou retranchés sur le Capitole, et les déterminerait à se rendre, pour éviter l'embrasement général de Rome; mais les assiégés avaient pris l'inébranlable résolution de défendre jusqu'au dernier soupir, et au prix de tout leur sang, le poste confié à leur courage, l'unique asile et le dernier espoir du salut et de la liberté des Romains.

Premier assaut du Capitole ; les Gaulois sont repoussés. — Cependant le temps s'écoulait ; trompé dans son attente, et voyant qu'il ne parviendrait à réduire les assiégés que par la force, Brennus se prépara à livrer un assaut général. Le huitième jour après la prise de la ville, au lever du soleil, et à un signal donné, l'armée gauloise se réunit sur le Forum. Brennus la divisa en trois corps qui devaient attaquer simultanément, mais sur des points différens, les retranchemens des Romains.

Ces dispositions faites, les Gaulois s'avancèrent en bon ordre vers le Capitole, en jetant de grands cris, et se couvrant la tête de leurs boucliers, pour se garantir des traits et des pierres qu'on pouvait leur lancer d'en haut. Attentifs à tous les mouvemens de leurs adversaires, les Romains avaient placé des postes à toutes les avenues ; l'élite de leurs soldats défendait les endroits les plus accessibles.

Sans témérité, comme sans précipitation, ils s'efforçaient de suppléer à leur faible nombre par l'activité de leurs dispositions et la précision de leurs manœuvres. En un mot, l'opiniâtreté de leur résistance était en raison de l'ardeur des assaillans. Déjà ceux-ci étaient parvenus jusqu'à l'endroit où l'escarpement du Capitole a le plus de roideur ; et leurs colonnes qui se trouvaient à peu près à la même hauteur, allaient tenter un assaut général, lorsque les assiégés, puisant de nouvelles forces dans le désespoir qui les anime, font pleuvoir une grêle de traits et de pierres, roulent d'énormes quartiers de rochers qui, dans leur chute rapide, écrasent des groupes entiers de Gaulois ; mettant à profit la confusion qui s'est introduite parmi leurs adversaires, les Romains se précipitent du Capitole sur les plus avancés, les égorgent, ou les renversent de toute la hauteur des premiers murs d'enceinte, que, dans leur aveugle courage, les soldats de Brennus étaient sur le point de franchir.

Cet échec coûta au chef gaulois l'élite de ses guerriers. Plus de deux mille avaient péri, tués par les traits, ou écrasés par les rochers; un pareil nombre se trouvaient grièvement blessés. Une perte aussi considérable dut le faire renoncer à l'espoir d'emporter le Capitole de vive force. Maître du reste de la ville et de tout le terrain d'alentour, il résolut d'affamer les Romains, en les tenant étroitement bloqués dans leur asile. Toutefois ce projet, qui, dans les premiers jours de l'occupation de Rome, n'eût rencontré que peu d'obstacles, présentait maintenant de grandes difficultés.

Dans l'opinion des guerriers gaulois, Brennus n'avait pas compté sur une résistance aussi vive; une poignée d'hommes réfugiés sur un rocher, ne pouvaient pas tenir plus de trois ou quatre jours contre une armée avec laquelle ces fiers Romains, alors plus nombreux, avaient craint de se mesurer une seconde fois en plaine, dans un moment où il s'agissait de préserver leurs foyers domestiques de l'invasion d'ennemis implacables; et c'est ainsi que, par une fatale imprévoyance, les assiégeans avaient détruit les ressources que la ville aurait pu leur offrir, et gaspillé les vivres que les assiégés n'avaient pas eu le loisir de transporter au Capitole. Depuis huit jours que les Gaulois occupaient Rome, tout entier au dessein d'achever l'anéantissement du peuple de Romulus, leur chef avait négligé d'envoyer des partis au dehors, à l'effet de ramasser toutes les provisions des campagnes environnantes, et d'empêcher les cultivateurs de chercher un refuge assuré dans la ville de Veies.

Les Gaulois étaient à la veille de manquer de vivres; encore quelques jours, et leur position allait devenir plus fâcheuse que celle des Romains bloqués au Capitole. Brennus sentit la nécessité de parer à cette disette prochaine. A cet effet, gardant avec lui la moitié de ses troupes pour continuer le siége, il divisa l'autre en plusieurs colonnes qui,

sous la conduite de chefs expérimentés, devaient parcourir la campagne pour la fourrager et ramasser les vivres nécessaires à la subsistance du corps principal employé au blocus du Capitole.

Camille bat les Gaulois devant Ardéa. — Cette mesure, quoique tardive, procura à l'armée gauloise des ressources pendant deux mois. Au bout de ce temps, le pays se trouvant entièrement épuisé, plusieurs des colonnes mobiles, fatiguées de faire des recherches inutiles, se hasardèrent à pousser jusqu'à la ville d'Ardéa, dont le territoire, grâce à son éloignement de Rome, n'avait point encore été fouillé par elles.

Après avoir rendu les plus grands services à sa patrie, M. Furius Camillus, exilé par le peuple, était venu habiter Ardéa. Confondu parmi les plus obscurs habitans de cette ville, il s'affligeait plus du malheur de ses concitoyens ingrats que de sa propre infortune. Ne comprenant rien aux événemens qui venaient de se passer à Rome, il se demandait, dans sa douloureuse surprise, où étaient ces nobles enfans du Tibre, qui avaient pris avec lui Veies et Faleries, et qui, dans toutes les guerres entreprises ou soutenues par eux, avaient toujours montré plus de courage et de constance qu'ils n'avaient obtenu de succès. Tout à coup il apprend que les Gaulois approchent. Mu, dit Tite-Live, par une inspiration divine, il se rend à l'assemblée des Ardéates, les harangue, parvient à leur communiquer l'ardeur qui l'anime; et nommé par eux chef d'une troupe levée à la hâte, il sort de la ville au coucher du soleil. Précédé par quelques éclaireurs, à minuit il arrive, avec sa colonne, en vue du camp que le détachement ennemi venait d'établir à quelques lieues d'Ardéa, après avoir fourragé les environs de cette place. Harassés de leurs courses, les Gaulois campaient en désordre et se gardaient mal; ils avaient passé la soirée à s'enivrer, ne croyant pas qu'ils eussent d'autres ennemis à redouter que

ceux renfermés dans le Capitole; et ils étaient, en ce moment, plongés dans un sommeil profond. L'obscurité favorisait d'ailleurs l'entreprise de Camille.

Les premières sentinelles sont poignardées en silence; mais faisant aussitôt sonner les trompettes et pousser des cris à tous ses soldats, l'illustre Romain se précipite avec eux sur les Gaulois endormis. Les uns, dans leur première surprise, se laissent massacrer sans défense : les autres, en essayant de se sauver par la fuite, se jettent d'eux-mêmes entre les mains des assaillans. Plusieurs ayant gagné les montagnes d'Antium, furent taillés en pièces par les habitans de cette ville. Le plus grand nombre ayant réussi toutefois à se reformer derrière le camp, Camille craignit d'avoir bientôt sur les bras une masse plus considérable que celle qu'il venait de vaincre, et s'empressa de regagner les murs d'Ardéa avant que le jour ne parût.

La nouvelle de ce succès obtenu par les Ardéates, sous la conduite du vainqueur de Veies [1], et dont on exagérait encore l'importance, ne tarda pas à se répandre dans toutes les villes voisines; il eut pour les Romains l'avantage d'indiquer un point de ralliement à beaucoup de jeunes gens, qui manquaient de chefs et de direction, et surtout à ceux des légionnaires qui s'étaient réfugiés à Veies, après la défaite d'Allia. Ces divers partis réunis formèrent bientôt un corps assez imposant, et auquel il ne fallait plus qu'un général expérimenté. Le commandement en fut offert à Camille qui ne voulut point l'accepter sans l'autorisation du sénat.

Cependant le siége du Capitole traînait en longueur; de part et d'autre on restait dans l'inaction. Les Romains se jugeaient trop faibles pour tenter une sortie utile; les Gaulois se bornaient, de leur côté, à une surveillance rigoureuse,

[1] Camille.

afin d'enlever aux assiégés tout espoir de s'échapper partiellement, ou de recevoir aucun secours du dehors. Toutefois Camille trouva les moyens de tromper cette vigilance, et de faire prévenir le sénat qu'il était prêt à tout entreprendre pour délivrer sa patrie des formidables ennemis qui l'avaient envahie, si les citoyens renfermés au Capitole confirmaient, en prononçant son rappel, le choix que les Romains du dehors avaient fait de sa personne pour les conduire au combat [1]. Un décret nomma Camille dictateur de la république.

Le premier soin du dictateur, dans l'exercice de son autorité, fut d'organiser une armée régulière, et d'y établir cette austère discipline, par laquelle les Romains se distinguaient déjà depuis près d'un siècle, entre tous les autres peuples de l'Italie; il s'occupa de compléter l'armement des nombreuses recrues qui lui arrivaient incessamment, et de les dresser aux travaux de la guerre.

Nouvel échec éprouvé par les Gaulois dans une seconde attaque du Capitole. — Mais tandis que Camille se préparait ainsi à reprendre une vigoureuse offensive pour chasser les Gaulois de Rome et délivrer le Capitole assiégé, cette forteresse était sur le point de tomber au pouvoir de Brennus. A force de recherches, les assiégeans avaient remarqué que, de la roche Carmentale, l'assaut n'était pas aussi impraticable qu'il l'avait paru d'abord, et ils résolurent de tenter une seconde attaque de ce côté. Afin de mieux entretenir la sécurité des assiégés, Brennus affecta, pendant quelques jours, du relâchement dans ses précautions habituelles. Il avait, à dessein, diminué le nombre de ses sentinelles à la porte Carmentale; mais en même temps il doublait les postes dans le quartier du *Forum*. Quand il crut le moment favorable à

[1] Les lois romaines défendaient, sous peine de mort, à un banni de quitter le lieu de son exil sans l'aveu du peuple.

l'exécution de son dessein, il choisit les plus braves de ses guerriers, et surtout ceux qui avaient l'habitude des pays montueux, et qui pouvaient gravir avec plus d'agilité les endroits les plus escarpés. Pour mieux stimuler leur ardeur, il leur promit un butin proportionné aux efforts qu'ils auraient faits pour la réussite de l'assaut projeté.

Tous les préparatifs étant achevés, ces hommes d'élite se mettent en marche au milieu de la nuit, sous la conduite de l'un de ceux qui, ayant plus particulièrement exploré le terrain, s'étaient convaincus de la possibilité d'assaillir le Capitole par la roche Carmentale. Ce Gaulois, précédant ses compagnons, attacha son bouclier et son épée sur ses épaules, afin de conserver le libre usage de ses mains, qui devaient lui servir à sonder et reconnaître les difficultés du passage. Après avoir gravi les uns après les autres, s'accrochant tantôt aux saillies des rochers, tantôt aux racines et aux broussailles qui poussaient entre les pierres, s'aidant et se soutenant mutuellement, autant que cela était possible dans un pareil trajet, les Gaulois atteignirent le sommet de la montagne. Le bruit des eaux du Tibre, qui venaient se briser au pied de la roche Carmentale, avait protégé ce mouvement. Il s'était opéré avec un tel silence, que non-seulement les sentinelles, mais les chiens même, ces animaux si vigilans et si alertes, n'en eurent aucun éveil [1]. Les assaillans avaient déjà franchi la première enceinte, et s'apprêtaient à faire main basse sur les gardes avancées, dont une partie était plongée dans un sommeil profond, lorsqu'ils furent signalés par des vigies d'une espèce toute nouvelle [2].

[1] *Tanto silentio in summum evasere, ut non custodes solum fallerent, sed ne canes quidem, sollicitum animal ad nocturnos strepitus, excitarent.* (Tit.-Liv.)

[2] Ici nous ne faisons que rapporter une tradition généralement accréditée chez les historiens romains, sans en garantir l'authenticité.

On entretenait au Capitole une troupe d'oies consacrées au culte de Junon. Par respect pour cette déesse, les assiégés les avaient épargnées, malgré la disette de vivres où le Capitole commençait à se trouver : ce fut le salut de la république. Le cri aigu de ces animaux donna l'alarme. La garde de la première porte intérieure de la citadelle s'éveille et saisit ses armes. M. Manlius, qui trois ans auparavant avait exercé le consulat, commandait à ce poste. Il était d'une taille colossale, et son courage surpassait encore la vigueur de son bras. Le premier il se précipite vers le lieu du danger ; ses soldats ne tardent pas à le suivre. Les Gaulois, découverts, poussent alors leurs cris de guerre accoutumés, et démasquent leur attaque. Manlius les joint, abat de son épée le poignet d'un Gaulois, qui se préparait à le frapper de la sienne, en renverse un autre avec son bouclier sur ceux qui continuaient à escalader la seconde enceinte. Soutenu bientôt par une troupe nombreuse, accourue sur ce point, le vaillant Romain nettoie le haut de la muraille, et la garnit de ses soldats. Les Gaulois, voyant leur surprise déconcertée, se retirent en toute hâte, pour regagner le pied de la roche qu'ils venaient de gravir avec tant de peine. Mais cette retraite ne fut pas aussi fâcheuse que les Romains l'espéraient : leurs adversaires, abrités par les parties saillantes du rocher, réussirent à la descendre sans éprouver de grandes pertes, bien qu'on fît pleuvoir sur eux, du haut des remparts du Capitole, une grêle de traits et de pierres.

A partir de ce moment, les deux partis se bornèrent à redoubler de précaution et de vigilance, sans tenter ou renouveler aucune attaque sérieuse : les Romains, en raison de leur faiblesse numérique ; les Gaulois, parce qu'ils voulaient se trouver constamment en mesure de repousser l'attaque dont Camille semblait les menacer. Déjà même le plus grand nombre de ces guerriers commençaient à se rebuter

de la longueur d'un siége qui durait depuis six mois. La pénurie de subsistances était d'ailleurs presque aussi grande dans leur camp et dans la ville dont ils étaient maîtres, qu'au Capitole. Camille avait disposé plusieurs détachemens de son armée réunie à Veies, de manière à couper toutes les communications, et à empêcher désormais les excursions des fourrageurs de Brennus. Ceux-ci ne pouvaient plus s'écarter du cercle étroit où l'habile général romain tenait, pour ainsi dire, l'armée gauloise bloquée elle-même, sans s'exposer à être taillés en pièces par des soldats combattant pour leurs dieux et leurs foyers. Aux privations qu'imposait ce commencement de disette dans l'armée assiégeante, vint se joindre bientôt une fièvre pestilentielle qui moissonnait les guerriers les plus robustes. Elle avait pris son origine dans la position malsaine où Brennus avait assis son camp. Cet emplacement se trouvait dans des bas-fonds entourés de collines, sur un sol que les ravages de l'incendie avaient imprégné d'exhalaisons méphitiques, et où l'air ne circulait que difficilement. Si quelquefois le vent s'engouffrait dans cette enceinte, il y élevait des nuages de poussière, de cendres réchauffées par les rayons du soleil, et dont l'âcreté corrosive desséchait les entrailles des Gaulois. La chaleur de la saison, d'ailleurs excessive, était d'autant plus funeste à ce peuple, qu'habitué à un climat plus froid et plus humide, cette nouvelle température l'énervait, et agissait sur ses dispositions morales. Les hommes atteints par l'épidémie tombaient dans un état de dépérissement et de langueur auquel ils ne résistaient que fort peu de temps. Enfin, le mal s'accrut au point que, dans l'impossibilité de donner individuellement la sépulture à ceux qui succombaient chaque jour, Brennus ordonna que les cadavres fussent amoncelés sur un bûcher commun pour y être brûlés, contre la coutume des Gaulois, qui ordinairement enterraient leurs morts.

Toutefois, l'extrémité à laquelle se trouvaient réduits les assiégeans, n'améliorait en rien la situation fâcheuse des assiégés. Ceux-ci toujours étroitement bloqués, sans la moindre communication avec l'extérieur, éprouvaient, outre la crainte de périr par la famine, les anxiétés de l'incertitude sur le sort de l'armée commandée par Camille, dont ils trouvaient, dans leur impatience, la marche et les opérations trop lentes. Les vivres touchaient à leur fin, malgré la sévère économie apportée dans leur distribution; à peine en restait-il pour trois ou quatre jours.

Dans cet état de choses, on reconnut la nécessité d'une trève, pendant laquelle il y eut quelques communications entre les combattans des deux partis. Brennus et le sénat, dirigés par les mêmes motifs, espéraient un résultat heureux de ce rapprochement auquel ils affectaient cependant de n'attacher aucune importance. Dans les entrevues qui eurent lieu en cette occasion, les Gaulois, paraissant plaindre les Romains de l'extrême disette qui les affligeaient, mettaient cette considération en avant pour les déterminer à se rendre et à se confier à la générosité de Brennus. Mais ceux-ci, afin de donner le change à leurs adversaires, imaginèrent de jeter, de plusieurs points du Capitole, des pains au milieu des groupes gaulois, qui profitèrent de cette largesse, sans toutefois être dupes de la ruse qui y donnait lieu.

Capitulation des Romains. — En effet, la famine devint bientôt si pressante, qu'il ne fut pas plus possible de la dissimuler désormais, que de la supporter. La garnison du Capitole, réduite à un petit nombre de combattans, autant par les pertes qu'elle avait essuyées dans les différentes actions, que par les privations qu'elle s'imposait depuis quelque temps, n'avait plus aucune énergie. Accablés par les fatigues et par les veilles qui ne leur donnaient aucun relâche, exténués par la faim, les malheureux Romains, n'ayant plus

d'ailleurs aucun espoir d'être secourus ni ravitaillés, fléchissaient, en quelque sorte, sous le poids de leurs armes. Ils finirent par demander à se rendre ou à se racheter à quelque prix que ce fût.

Les dispositions manifestées par les Gaulois justifiaient, s'il est possible, cette résolution honteuse. Ils avaient annoncé, pendant l'armistice, qu'ils consentiraient à lever le siége sous des conditions raisonnables, et ils étaient d'autant plus portés à une transaction également urgente pour eux, sous le double rapport de l'épidémie et de la famine qui régnaient dans leur camp, qu'ils s'attendaient à être très-prochainement attaqués par Camille. Des partis de cavalerie ardéate rôdaient déjà audacieusement jusqu'aux environs de Rome, et tombaient avec succès sur tous les détachemens que Brennus tentait encore d'envoyer au fourrage. Ces pressantes considérations, que les Romains du Capitole ignoraient, avaient engagé le chef dont nous parlons à se montrer moins inflexible dans les arrangemens qui lui seraient proposés.

Après une assez longue hésitation, à laquelle les soldats romains mirent un terme, en menaçant d'ouvrir eux-mêmes à l'ennemi les portes de la forteresse, le sénat s'assembla, et remit aux tribuns militaires des pouvoirs illimités pour traiter avec les Gaulois. Brennus eut à cet effet une entrevue avec le tribun Q. Sulpicius. Il fut convenu que les assiégés donneraient mille livres pesant d'or, et que cette rançon une fois payée, les Gaulois leveraient le siége du Capitole, et évacueraient Rome, ainsi que le territoire de la république. Le sénat fit porter de suite l'or nécessaire, qu'on pesa devant Brennus et son conseil. Quelques difficultés s'élevèrent pendant cette opération; Sulpicius se plaignit des mauvais poids dont les Gaulois faisaient usage. Pour toute réponse, Brennus détache sa lourde épée et la jette dans la balance,

en prononçant ces paroles remarquables et devenues proverbiales : MALHEUR AUX VAINCUS [1] ! Les Romains, auxquels on pouvait reprocher d'avoir souvent eux-mêmes abusé des droits de la victoire [2], murmurèrent en vain contre la rigueur de cette sentence.

Les Gaulois quittent le territoire romain, et vont combattre les Venetes. — Brennus, fidèle à l'engagement qu'il avait pris d'évacuer le territoire romain, fit sonner la retraite, et leva ses enseignes immédiatement après que le paiement de la rançon eut été effectué. Nous avons déjà fait connaître les motifs qui le poussaient à précipiter le départ de son armée; un autre, non moins pressant, était venu se joindre à ceux-ci. Le prince gaulois avait reçu la nouvelle que les Venetes [3], profitant de son absence et de celle de presque tous ses sujets en état de porter les armes, s'étaient jetés sur ses terres et les ravageaient.

L'armée gauloise, en s'avançant à marches forcées pour repousser ces agresseurs, ne tarda pas à les joindre. Brennus les battit complétement dans une première rencontre, et les

[1] VÆ VICTIS !

[2] Notamment envers les Ardéates (*Voyez* Tit. Liv., lib., IV, X et XI).

[3] Sans vouloir entrer dans une discussion oiseuse sur la véritable origine de ce peuple, fondateur par la suite de la célèbre république de Venise, nous nous bornons à adopter l'opinion du géographe Strabon, qui fait descendre les Venetes établis sur les bords de l'Adriatique, du peuple du même nom habitant la côte méridionale de l'Armorique (territoire de Vannes, en Bretagne). L'historien Polybe paraît être du même sentiment, quand il dit : « Vers la mer Adriatique se trouvaient les Venetes, peuple ancien, qui avait à peu près les mêmes coutumes et le même habillement que les autres Gaulois, mais qui parlaient une autre langue*. » Tite-Live, suivant d'autres traditions, veut que les Venetes soient originaires de la Paphlagonie (province de l'Asie mineure).

* *Voyez* Polybe, livre II, chap. III.

força de se réfugier en désordre et avec de grandes pertes sur leur territoire marécageux.

Les historiens anciens ne sont point d'accord sur l'issue de l'expédition de Brennus contre les Romains; mais bien que notre intention ne soit pas de nous constituer juges sans appel en un tel différent, nous avons cru devoir donner la préférence à la version de Polybe, comme étant la plus vraisemblable et la plus conforme aux probabilités historiques. Tite-Live et Plutarque s'écartent beaucoup du sentiment de cet auteur en ce qui concerne la retraite des Gaulois et la part plus ou moins active qu'aurait prise Camille dans les derniers événemens de la campagne. Selon eux, le dictateur arrivait aux portes de Rome avec son armée, précisément dans le moment où les Gaulois se disposaient à enlever de la balance l'or qui devait servir de rançon aux Romains du Capitole. Traversant le camp ennemi avec une escorte nombreuse, Camille s'avance vers le lieu de la conférence : « Remportez cet or au Capitole, dit-il aux envoyés romains, et vous, Gaulois, retirez-vous avec vos poids et vos balances; ce n'est qu'avec du fer que les Romains doivent recouvrer leur patrie. » Brennus veut réclamer la foi des traités, Camille déclare que la convention est nulle, parce qu'il ne l'a pas ratifiée en sa qualité de dictateur de la république, et il ajoute que les Gaulois doivent se préparer à combattre. Profitant ensuite de la connaissance qu'il avait des localités, il range son armée en bataille dans le meilleur ordre possible, au milieu des ruines et des décombres qui couvrent le terrain, et prend tranquillement toutes les dispositions qui peuvent lui assurer la victoire, ou lui menager une retraite en cas d'échec. Les Gaulois de leur côté courent aux armes; mais ils se forment avec toute l'imprévoyance d'une colère parvenue à son comble. Le combat s'engage; l'armée de Brennus est vaincue avec la même facilité qu'elle avait eue

à triompher des Romains dans la journée d'Allia. Brennus désespéré veut tenter un second engagement sur la voie *Gabinia*, à huit milles de Rome ; Camille remporte un succès encore plus décisif. Tout ce qui reste de l'armée gauloise est passé au fil de l'épée ; il n'échappe pas même un seul homme pour aller porter la nouvelle de ce désastre dans la Gaule cisalpine.

Tel est le récit de Tite-Live, mais il est permis de suspecter la véracité de cet historien. Plusieurs de ses commentateurs regardent comme fabuleuses les deux victoires remportées par Camille sur Brennus ; nous partageons leur opinion. En effet, sans parler du plus ou moins de difficultés que le dictateur dut rencontrer dans le rassemblement d'une armée assez nombreuse et assez exercée pour combattre celle de Brennus, comment a-t-il pu paraître tout à coup au lieu de la conférence, sans que les Gaulois se soient opposés à son passage à travers leur camp ? Et comment ceux-ci, après la fière déclaration de Camille, l'ont-ils laissé libre de se retirer pour aller faire les préparatifs d'un combat dont sa grande réputation devait leur faire craindre l'issue. La conduite de Camille, telle que nous la représentent Tite-Live et Plutarque, est sans doute noble, belle et digne en tout point de l'énergie et de la fierté romaine ; mais il faut convenir aussi qu'elle semble tenir davantage de la fiction poétique que de l'histoire. On peut supposer, sans trop de hardiesse, qu'il existait deux traditions sur cette époque des annales de la république. L'une, plus honorable aux Romains, a séduit Tite-Live, qui ne laisse échapper aucune occasion d'exalter la gloire de sa patrie [1]. L'autre, mieux fondée et plus vraie, a été adoptée par l'impartial Polybe, et c'est celle que nous devions suivre.

[1] L'autorité de l'historien romain a entraîné Plutarque dans le même sentiment.

Manque de documens sur l'histoire des Gaulois. — Il nous est impossible d'établir, dans ces premiers écrits de l'histoire militaire des Gaulois, la connexité d'événemens, la liaison des faits que l'on est en droit d'attendre de narrateurs exacts et scrupuleux. Ce peuple disparaît, pour ainsi dire, de la scène du monde, chaque fois que ses relations cessent avec les peuples dont les annales sont parvenues jusqu'à nous. Il faut de nouvelles guerres, ou de nouvelles révolutions pour le tirer de l'obscurité qui l'environne pendant des siècles entiers, et donner la certitude de son existence : encore cette certitude ne s'acquiert-elle que par les fastes de Rome et de la Grèce. L'état de paix est un état d'oubli pour les Gaulois restés sans écrivains et sans monumens historiques, jusqu'à l'époque où leur pays primitif devient le conquête du peuple roi. On ne connaît leurs mœurs et leurs coutumes que par ce qu'ont dit des écrivains étrangers, presque toujours intéressés à déguiser la vérité, et à présenter cette nation sous l'aspect le moins favorable : c'est ainsi qu'en décrivant l'expédition de Brennus contre les Romains, Tite-Live et Plutarque la font considérer comme une invasion de *Barbares*, de *sauvages*, bien que les Gaulois aient la justice de leur côté, et que leur conduite politique et militaire soit loin de leur mériter ces dénominations injurieuses. En faisant abstraction de cet amour-propre national qui domine exclusivement l'historien latin, on peut établir en principe qu'à l'époque de la prise de Rome par Brennus, le peuple qu'il conduisait était au moins aussi avancé dans la civilisation que celui de Romulus. En effet, celui-ci, qui eut par la suite tant d'obligations aux Grecs, ne se trouva, pour la première fois, en rapport avec eux, qu'environ soixante-dix ans après l'époque dont nous parlons; c'est-à-dire, lorsque Pyrrhus déclara la guerre à la république. Les Romains n'avaient donc,

sur les Gaulois, dans le temps de l'expédition de Brennus, aucun des avantages qu'ils retirèrent plus tard de leur commerce avec la Grèce; et l'on ne peut nier que les erremens qu'ils suivirent alors, n'aient plutôt tourné à leur honte qu'à leur gloire.

Les écrivains auxquels nous devons le récit de la prise de Rome par les Gaulois, cessent tout à coup de parler de ces peuples après le départ, ou, si l'on veut, la défaite de Brennus : ainsi, loin de vouloir entrer dans les développemens apocryphes, dans les détails de pure invention, que l'imagination d'un poète ou d'un auteur de romans peut seule se permettre à défaut de documens authentiques, nous nous bornerons à relater les faits les plus vraisemblables et les plus généralement reconnus. Nous ne ferons aucun usage de ces relations dont les auteurs estimables, sous d'autres rapports, se sont mis l'esprit à la torture pour remplir d'événemens controuvés les lacunes que l'on rencontre fréquemment dans les premières annales des peuples : c'est à la vérité seule que l'historien doit consacrer son style [1].

Il paraît que tant que Brennus vécut, les Gaulois restèrent en paix avec leurs voisins; mais qu'après la mort de ce chef, arrivée vers l'an de Rome 370, ce peuple, fatigué d'un repos incompatible avec son caractère inquiet et remuant, entreprit une incursion sur les terres des Venetes, qui, cinq ans auparavant, avaient contracté une alliance avec les Romains. Une haine nationale existait entre ces peuples sortis du même sol. Chassés par les Gaulois de Brennus d'un pays qu'ils habitaient d'abord aux environs du Pô, les Venetes s'étaient réfugiés sur les bords de l'Adriatique. Les différentes tribus dont se composait le peuple agresseur, formaient alors entre

[1] *Stylum impendere vero.*

elles une espèce de république fédérative : c'était, vers la source du Pô, les Laens, les Libicéens, les Insubriens, les Cénomans; et au-delà du fleuve, au pied de l'Apennin, les Apuaniens, les Boiens; vers l'Adriatique, les Lingons; enfin sur la côte, les Sénonais. Chacune de ces peuplades était jalouse de conserver ou d'acquérir le rang que la nation, dont elles tiraient leur origine, tenait dans la mère patrie.

Lorsqu'il fut question de faire la guerre aux Venetes, presque toutes demandèrent particulièrement à marcher la première; une violente dispute s'éleva, et ne songeant plus à aller envahir une terre étrangère, ces différens peuples combattirent avec acharnement les uns contre les autres : ces démêlés durèrent plusieurs années; mais quelques-unes des peuplades d'au-delà des Alpes vinrent mettre un terme à ces divisions intestines. Jaloux des Gaulois cisalpins qui les surpassaient en talens et en puissance, ils s'assemblèrent, prirent les armes et firent des excursions sur leur pays.

395 de Rom. 357 av. J. C. *Nouvelle guerre des Gaulois contre les Romains.* — Pendant que ces événemens avaient lieu dans la Gaule cisalpine, qui résistait de tous ses efforts à la ligue des Transalpins, les Romains s'étaient relevés peu à peu des pertes immenses qu'ils avaient éprouvées, et venaient d'entrer une seconde fois en accommodement avec les Latins. Les Gaulois d'Italie, débarrassés de leurs ennemis, tournèrent de nouveau leurs armes contre Rome. Trente ans après la prise de cette ville, ils s'avancèrent rapidement jusqu'à Albe avec une nombreuse armée. Les Romains, pris au dépourvu, manquèrent du temps nécessaire pour rassembler les troupes de leurs nouveaux alliés, à la fidélité desquels ils craignaient encore de se confier, et ils se bornèrent à rester sur la défensive. Les Gaulois, de leur côté, ne jugeant point à propos de réduire au désespoir des ennemis, dont quelques-uns de leurs

plus vieux guerriers n'avaient point oublié la valeur, contens de fortes contributions de guerre sur toutes les villes dont ils se rendirent maîtres, ou qui crurent devoir se racheter, retournèrent dans leur pays avec un immense butin.

Douze ans après, encouragés par ce succès marquant, ils crurent avoir trouvé une nouvelle occasion d'acquérir des richesses et d'exercer leur courage inquiet; ils revinrent donc avec une armée non moins considérable que l'autre, et se dirigèrent vers Rome, qui était toujours le but principal de leurs expéditions. Les Romains, instruits cette fois-ci par l'expérience, avaient rassemblé leurs nombreux alliés en un seul corps d'armée, et réuni les moyens de défense et d'attaque les plus formidables. Pleins d'ardeur et brûlans du désir de venger leurs anciennes défaites, ils marchèrent en bon ordre au devant des Gaulois : ceux-ci voyant l'attitude imposante de l'ennemi et le désir extrême qu'il manifestait d'en venir anx mains, s'étonnèrent de cette disposition à la résistance; pour la première fois, ils mesurèrent la largeur de l'Anio qu'ils avaient à traverser et la profondeur des bataillons qui de l'autre rive les appelaient au combat. Bientôt ils supposèrent à l'ennemi des forces supérieures et des ressources qu'il était loin d'avoir. Les principaux chefs de l'armée gauloise réunis en conseil pour décider ce qu'il convenait de faire, manifestaient des opinions opposées; ils finirent cependant par tomber d'accord sur ce point : de ne point tenter le passage de la rivière, et d'éviter un combat trop inégal. Les ordres furent donnés, et la nuit étant venue, les Gaulois levèrent les enseignes et se décidèrent à la retraite : elle se fit sur-le-champ avec toute la précipitation qui accompagne ordinairement une déroute. A la bouillante impétuosité du caractère gaulois qui rendait les soldats de cette nation si redoutables lorsqu'ils marchaient en avant et leur faisait mépriser tous les dangers, succédait presque tou-

408 de Rom. 345 av. J. C.

jours une sorte de découragement, quand la chance des événemens trompait leur attente et les forçait à la retraite. Nous verrons par la suite leurs descendans avec les mêmes qualités et les mêmes défauts, n'apporter d'autre changement au caractère national que les modifications commandées par le perfectionnement de l'art militaire et les progrès de la civilisation.

Tite-Live et Plutarque rapportent cette dernière guerre d'une manière bien différente : fidèles à leur système, ils ne se font pas le moindre scrupule de rehausser le mérite de leurs héros aux dépens de la vérité. D'après eux, les Gaulois se seraient bornés à une seule expédition dans laquelle ils auraient été complétement battus par les Romains. Tite-Live raconte sommairement les faits : quant à Plutarque, il s'attache avec complaisance à faire connaître dans la vie de Camille les changemens avantageux que le général romain introduisit dans l'armement de ses soldats. Comme Camille savait par expérience, dit l'historien dont nous parlons, que la principale force des Gaulois consistait dans leurs épées, il fit donner à la plupart de ses troupes des casques d'acier bien poli, afin que les épées se rompissent, ou qu'elles ne fissent que glisser dessus; il fit aussi border leurs boucliers d'une lame de fer, le bois seul ne pouvant résister aux coups terribles que portaient les Gaulois. Enfin, il leur enseigna à se servir de longues javelines, et à prévenir, en les glissant sous les épées de leurs adversaires, les coups qu'ils déchargeaient de haut en bas. Il passe ensuite aux dispositions respectives des deux armées, à leurs différentes manœuvres, et enfin, selon sa coutume, il ne manque pas de nous représenter les Gaulois gorgés de vin et de viande, et presque hors d'état de combattre. L'issue de la lutte, d'après le récit de Plutarque, est, comme on le voit, fort aisé à deviner; mais cette partialité même pour les Romains, dont il fait aveu-

glément profession, ôte à son témoignage tout le poids qu'il devrait avoir; si l'on ajoute à ces motifs de suspicion assez légitimes, l'examen des détails qu'il donne sur les armes des Romains et sur le mode de défense que leur opposèrent les Gaulois, détails dont Tite-Live, son devancier, ne fait aucune mention, on reconnaîtra combien il est difficile d'adopter la version de cet historien. Une autre considération non moins importante nous a guidés dans la préférence que nous avons donnée encore ici à l'opinion de Polybe. C'est l'incertitude des époques citées par les historiens qui se trouvent en opposition avec lui. Selon Plutarque [1], Camille revêtu pour la cinquième fois de la dignité dictatoriale, aurait pris le commandement de l'armée qu'on opposait aux Gaulois: or, il est généralement reconnu que les Romains eurent une paix de trente ans, à dater de la prise de leur ville. Le philosophe de Chéronée ne place cependant l'événement dont nous parlons que treize ans après, et, d'après lui, Camille avait atteint alors sa quatre-vingtième année. Claudius et Tite-Live croyent que cette guerre eut lieu dix ans plus tard; ils confondent du reste les deux expéditions des Gaulois en une seule.

En supposant que la concordance historique entre Polybe et Tite-Live fût bien établie, les Romains, sous les ordres du consul Sulpicius, auraient constamment obtenu l'avantage sur les Gaulois. Ce serait aussi à cette guerre qu'il faudrait rapporter le combat de Manlius Torquatus avec un Gaulois, ainsi que celui de Valerius Corvus. Tite-Live, en s'attachant à de pareils détails, ne pouvait avoir d'autre but que

[1] Il est à remarquer que Rollin, qui n'a fait ici que traduire presque littéralement Plutarque, a cependant jugé convenable de s'en rapporter au sentiment de Tite-Live, pour l'époque plus reculée à laquelle cette expédition aurait eu lieu. Cette concession d'un historien aussi sévère que Rollin, nous a paru conclure en faveur de Polybe.

de flatter la vanité du peuple romain. Polybe n'en fait aucune mention; leur invraisemblance, d'une part, et, de l'autre, le silence de cet historien, nous ont autorisés à n'en point parler ici.

Quoi qu'il en soit, Polybe, en indiquant d'une manière précise l'année où ces deux expéditions différentes eurent lieu, place la première trente ans après le sac du Capitole, et la deuxième douze ans plus tard; à cette époque, il y en avait dix-huit que Camille n'existait plus. Ainsi, sans rechercher les sources auxquelles Tite-Live et Plutarque ont pu puiser pour ajouter un nouvel éclat à la gloire de Camille, il n'en est pas moins démontré qu'ils ont fait un récit fabuleux; et nous avons dû encore, dans cette nouvelle occasion, suivre la version de Polybe, comme la seule vraisemblable.

421 de Rom. 332 av. J. C. Les Gaulois de retour dans leur pays ne firent aucune guerre d'agression pendant l'espace de treize ans. Retenus chez eux par des divisions intestines qui prenaient naissance lorsqu'ils cessaient de combattre au dehors, et contribuaient à entretenir le génie belliqueux de ces peuples inquiets d'ailleurs de voir les Romains croître en puissance et en force, ils conclurent avec ces derniers un traité de paix auquel, pendant quatre ans, ils ne portèrent aucune atteinte. Ce traité leur était devenu d'autant plus nécessaire, que sur le point d'être attaqués de nouveau par les Transalpins, et craignant d'être accablés par l'immense supériorité des forces qui les menaçaient de ce seul côté, ils avaient senti l'impossibilité de résister à la fois à deux ennemis aussi redoutables. Mais ils ne restèrent que fort peu de temps dans cette situation critique; et la conduite qu'ils tinrent alors, prouve que les ressources de la politique ne leur étaient point étrangères. Rassurés d'une part par leur traité avec les Romains, ils employèrent leurs efforts réunis à conjurer l'orage qui les menaçait vers les Alpes. Ambassadeurs, pro-

messes, présens, rien ne fut épargné à cet effet. En un mot, ils firent si bien valoir la liaison naturelle qui existait entre eux et les peuples transalpins, les souvenirs d'une origine commune, les rapports de leurs inclinations et de leurs mœurs, l'identité de leur culte, qu'ils parvinrent à leur faire tomber les armes des mains. Non contens de ce premier succès auquel ils avaient borné d'abord toute leur ambition, ils persuadèrent ensuite à leurs nouveaux alliés de s'unir à eux, de courir une chance commune, et de marcher réunis contre les Romains. Les premières propositions d'accommodement n'avaient pas été accueillies sans de grandes difficultés : celles-ci le furent avec un enthousiasme général, et les Transalpins les considérèrent comme un moyen de se procurer une juste indemnité de l'expédition pour laquelle ils avaient passé les monts.

Ces divers peuples unis d'intérêts, et marchant sous les mêmes bannières, traversèrent la Tyrrhénie [1] dans toute sa longueur. Presque tous les habitans de ce pays vinrent se joindre à eux; quelques-uns, parce qu'ils craignaient, en gardant la neutralité, d'attirer sur eux la vengeance des Gaulois; mais le plus grand nombre, entraînés uniquement par le désir d'assouvir enfin la haine qu'ils portaient aux Romains. Ils se répandirent sur le territoire de ces derniers, y levèrent des contributions de toute espèce, et firent un butin considérable, sans que nulle part on leur opposât la moindre résistance. De retour chez eux après cette expédition, une violente sédition s'éleva lorsqu'il fut question de répartir les dépouilles des vaincus. L'autorité des chefs fut quelque temps méconnue; plusieurs partis se formèrent et jugèrent leur différent les armes à la main; il résulta de ces combats partiels une perte presque aussi grande pour la na-

425 de Rom. 328 av. J. C.

[1] Ou l'Etrurie (aujourd'hui la Toscane).

tion gauloise, que celle qu'eût entraînée un engagement général avec les Romains.

Un assez long intevalle de temps s'écoula sans de nouvelles hostilités entre les deux peuples rivaux. L'un était occupé par des guerres de limites toujours renaissantes, l'autre par des discussions intérieures, que la forme de son gouvernement et l'inquiétude de son caractère national contribuaient peut-être également à entretenir.

457 de Rom. 395 av. J. C. Cependant, vers l'an 395 avant l'ère chrétienne, les Gaulois, ayant contracté alliance avec les Samnites, réunirent leurs forces à celles de ces peuples, et vinrent camper sur les terres des Camertins, en Etrurie. Une légion romaine avait été laissée près de Clusium, par le consul Q. Fabius, pour mettre cette ville à l'abri d'un coup de main. L. Scipion, propréteur, qui commandait cette légion, avait fortifié son camp du côté de la plaine, et fait tout ce qui dépendait de lui pour remplir les ordres du consul. Instruit, par quelques éclaireurs, que les Gaulois s'avançaient avec l'intention de l'attaquer dans son camp, et se voyant hors d'état de résister aux forces qu'il avait devant lui, il crut pouvoir suppléer à sa faiblesse numérique par l'avantage de la position. Il sortit donc de son camp en bon ordre, et se dirigea vers une colline située entre la ville même et le camp qu'il abandonnait. C'était la seule voie de salut qui lui restât; mais il ne put en profiter, et ses précautions mal prises durent encore hâter sa perte. Les éclaireurs romains n'avaient point poussé leurs reconnaissances à fond. Le propréteur, se fiant avec trop de précipitation aux rapports infidèles qu'on lui fit sur les préparatifs d'attaque des Gaulois, marchait vers la position qu'il voulait occuper, sans avoir acquis la certitude qu'elle fût libre. Les Gaulois en effet avaient débouché par un autre côté, et s'en étaient emparés. Quelques masses de cavalerie, répandues par eux à dessein dans

dans la campagne, et manœuvrant sur le camp romain, avaient servi à cacher ce mouvement à l'ennemi, en attirant son attention sur un point opposé. Les colonnes gauloises destinées à cette opération s'étant arrêtées sur le revers de la colline, à peu de distance de son sommet, ne se montrèrent à l'ennemi, à un signal donné, que lorsque ses premiers manipules commencèrent à gravir la montagne. La légion romaine, attaquée alors de front avec le désavantage du terrain, coupée sur ses derrières, enveloppée de toutes parts, ne put se rapprocher de la ville, ni rentrer dans son camp; toute retraite possible lui était interdite ; elle fut taillée en pièces, et tellement détruite, qu'il ne resta pas un seul homme pour porter la nouvelle de ce désastre à Rome. Quelques historiens ajoutent que les consuls ne furent instruits de cette défaite, qu'en voyant les cavaliers gaulois qui, selon l'usage de ces peuples, portaient les têtes des soldats romains au bout de leurs lances, ou suspendues au poitrail de leurs chevaux.

Bataille de Sentinum. — Les Romains, irrités de cet échec, résolurent de tenter les plus grands efforts pour rétablir l'honneur de leurs armes. Les consuls Q. Fabius et P. Decius, ayant franchi l'Apennin, arrivèrent peu de jours après sur le territoire des Sentinates, et campèrent à quatre milles de l'armée gauloise, qui s'était portée à leur rencontre. Leurs forces consistaient en quatre légions et en une nombreuse cavalerie romaine, sans parler de celle des Campaniens, qui était de mille chevaux d'élite. Le contingent fourni par les autres alliés de la république s'élevait encore plus haut. Les Gaulois étaient loin d'égaler le nombre de leurs adversaires ; mais leur alliance avec les Samnites, et celle plus récente encore qu'ils avaient contractée avec les Etrusques et les Ombriens, leur permettait de risquer un engagement, où la valeur pouvait balancer le nombre. Les

principaux chefs de l'armée ayant tenu conseil sur le plan de campagne à suivre, il fut décidé qu'on ne se renfermerait point dans un seul camp, et qu'on n'attaquerait pas tous ensemble. La bataille fut résolue. Les Gaulois formèrent un corps d'armée avec les Samnites, et les Ombriens se réunirent aux Etrusques; les premiers devaient engager l'action, et, pendant la chaleur du combat, les Ombriens et les Etrusques avaient ordre d'attaquer le camp des Romains et de leurs alliés; mais les consuls, instruits de ces mesures par trois transfuges de Clusium, en prévinrent à temps l'exécution. Ils envoyèrent l'ordre aux propréteurs Fulvius et Posthumius de porter sans retard leur armée dans le pays des Camertes, et d'y mettre tout à feu et à sang. A la nouvelle de cette excursion, les Ombriens et les Etrusques quittèrent Sentinum pour aller en toute hâte défendre leur propre pays. Cette défection obligée de leurs alliés, outre qu'elle mit les Gaulois dans la nécessité de donner une autre direction à leurs opérations, affaiblit beaucoup leurs forces, sans toutefois rien diminuer de leur courage. D'un autre côté, ce fut une raison pour les généraux romains de hâter le combat; profitant de cette diversion, ils mirent tout en œuvre pour engager à une affaire décisive. Les deux premiers jours se passèrent cependant sans qu'il arrivât rien de remarquable. On se borna, de part et d'autre, à quelques légères escarmouches, qui n'eurent d'autre résultat qu'une perte égale de quelques hommes. Ces petits combats irritaient le désir qu'on avait d'en venir à un engagement général, et cependant ne l'amenaient point. Enfin, le troisième jour, les deux armées s'ébranlèrent à la fois, et vinrent se ranger en bataille dans la plaine. Les Gaulois se placèrent à l'aile droite, les Samnites à la gauche. Le consul Fabius, qui était à l'aile droite des Romains, à la tête des première et troisième légions, se trouvait opposé aux Samnites.

Les Gaulois avaient devant eux Décius, qui formait l'aile gauche romaine avec les quatrième et sixième légions. Les deuxième et cinquième étaient restées dans le Samnium sous les ordres du proconsul Volumnius. Le premier choc se soutint avec tant d'égalité, que, si les Ombriens et les Etrusques eussent pris quelque part au combat, ou que, pendant l'action, ils eussent attaqué le camp, ainsi qu'ils devaient d'abord le faire, la défaite des Romains était certaine. Toutefois les Romains ne combattaient point avec le même avantage à leurs deux ailes. Du côté de Fabius, ils se défendaient plutôt qu'ils n'attaquaient. L'intention de ce consul était de prolonger le combat aussi avant qu'il le pourrait dans la soirée, redoutant l'impétuosité des Gaulois et des Samnites, et présumant que leur fougue finirait par se ralentir, si ses légions résistaient avec fermeté, sans perdre un seul pouce de terrain. Il espérait, en lassant la constance de ses adversaires, prendre plus tard une plus sûre offensive [1].

Il n'en était pas ainsi à l'aile gauche, où commandait Décius. Ce consul, s'abandonnant à toute l'impétuosité de son caractère et de son courage, avait déployé tout ce qu'il avait de forces dès le commencement de l'action. Trouvant trop de lenteur et de mollesse dans une simple charge d'infanterie, il ébranle en même temps la cavalerie sous ses ordres, et, se mêlant lui-même au milieu d'un escadron d'élite, il charge à la tête des plus avancés, en leur promettant une double gloire si la victoire commençait par l'aile gauche et par eux. Ils mirent deux fois en déroute la cavalerie gauloise; mais, à la seconde charge, se trouvant engagés assez loin de leur infanterie, un nouveau genre de combat vint

[1] *Samnites et Gallos..... sustineri satis..... longiore certamine sensim residere. Samnitium animos; Gallorum quidem etiam corpora intolerantissima laboris atque æstus fluere, primaque eorum prœlia plus quam virorum, postrema minus quam feminarum esse.* (Tit.-Liv.)

subitement les arrêter, et les frappa de terreur. Les Gaulois, poussés vers leur seconde ligne, se jettent vivement à droite et à gauche, et laissent un intervalle considérable entre leurs escadrons. Aussitôt leurs meilleurs guerriers, montés sur des chars, et combattant de cette hauteur[1], paraissent tout à coup et se précipitent sur l'ennemi, en poussant de grands cris et avec un bruit horrible de chevaux et de roues. Les chevaux des Romains, inaccoutumés à ce nouvel appareil de guerre, prennent l'épouvante. Une sorte de terreur panique saisit cette cavalerie naguère victorieuse, et la dissipe en un instant. Dans la confusion de leur fuite, hommes et chevaux tombent culbutés les uns sur les autres, et couvrent au loin le champ de bataille. Le désordre arrive jusqu'aux légions, et un grand nombre de soldats placés en première ligne, sont écrasés par les chevaux et par les chars emportés au travers des rangs. Sur ces entrefaites, l'infanterie gauloise, voyant le désordre parmi les Romains, marche à son tour sur eux, pendant que la cavalerie se reforme et les presse sans relâche. En vain Décius veut ramener au combat ses soldats terrifiés et dispersés; en vain il s'efforce de leur faire reconnaître sa voix. « Où courez-vous? leur crie-t-il. Est-ce en fuyant que vous croyez sauver votre vie? » Il semble que nulle force humaine ne peut les arrêter.

Jugeant enfin la bataille perdue, Décius, au désespoir d'avoir fait périr l'élite des siens par l'élan d'une valeur inconsidérée, résolut de se dévouer pour expier la faute qu'il avait commise, et apaiser par sa mort la colère des dieux. En conséquence, il ordonne sur-le-champ au pontife M. Livius, auquel il avait recommandé de ne point le quitter pendant le combat, de lui dicter la formule du dévouement; après les prières d'usage, il ajouta « qu'il faisait marcher devant lui la frayeur, la fuite, le meurtre, le carnage, la colère

[1] Tite-Live.

des dieux du ciel et des dieux infernaux; qu'il chargeait des plus horribles anathèmes les enseignes, les traits et les armures des ennemis ; et que le même lieu qui serait témoin de sa mort le serait aussi de l'entière destruction des Samnites et des Gaulois. »Après avoir prononcé ces imprécations contre lui-même et contre ceux qu'il combattait, il pousse son cheval au plus épais des bataillons gaulois, et, se jetant sur la pointe de leurs dards, il meurt bientôt percé de coups.

Cet acte étonnant de superstition et d'héroïsme changea sur ce point la face du combat. Le pontife Livius, que le consul en mourant avait nommé propréteur, et auquel il avait remis ses licteurs avec le commandement, s'écria « que la mort de Décius triomphait de la colère des dieux ; que les Gaulois et les Samnites appartenaient désormais à la terre et aux dieux mânes, et que du sein du trépas le consul les appelait à lui. » A ces mots, les Romains s'arrêtent ; la mort de leur général, qui devait les jeter dans la dernière consternation, semble au contraire leur prêter de nouvelles forces ; ils font volte face, et chargent les Gaulois avec toute la rage du désespoir. Ceux-ci, qui s'étaient emparés du corps de Décius, l'abandonnent bientôt aux assaillans, et repoussent avec quelque incertitude cette attaque inattendue, qu'ils attribuent d'ailleurs à de nouveaux renforts arrivés à leurs adversaires.

Il est aisé de concevoir, en effet, quelle impression profonde dut produire sur l'imagination des Romains, doublement superstitieux par caractère et par religion, le spectacle d'un consul se dévouant volontairement à la mort. La solennité de l'action, les formules terribles de cet acte de dévouement ; les imprécations d'un pontife revêtu de ses habits sacerdotaux, au milieu d'un champ de bataille ; la voix sacrée d'un interprète des dieux se mêlant au bruit des armes et aux cris des combattans, et plus encore ce respect

si naturel à tous les hommes pour la religion et la divinité; tout contribua à frapper les Romains d'une émotion extraordinaire, à les rappeler à eux-mêmes, à leur rendre en un mot le courage qui les abandonnait.

Pendant que les soldats de Décius rétablissaient le combat à l'aile gauche, surviennent L. Cornelius Scipion et C. Marcius que le consul Fabius envoyait avec son corps de réserve au secours de son collègue, dont il venait d'apprendre trop tard la position critique. La nouvelle de la mort de Décius enflamma leur courage et les détermina à tout oser pour obtenir la victoire. Les Gaulois prévoyant une nouvelle attaque, avaient pris, de leur côté, les dispositions les plus convenables pour les bien recevoir; ils se tenaient étroitement serrés les uns contre les autres, et s'étaient formé un rempart de leurs boucliers, en sorte qu'il paraissait impossible de les forcer à se séparer pour engager un combat d'homme à homme. S'avançant peu à peu sur le corps de réserve et cherchant à le mettre entre eux et leur cavalerie, ils ne laissaient pas que de l'incommoder beaucoup par les traits continuels que lançaient, avec une adresse extrême, les hommes des derniers rangs par dessus la tête de ceux qui se trouvaient placés au premier, et qui ne faisaient usage que de leurs boucliers. Les généraux romains, après avoir tenté à plusieurs reprises d'entamer cette masse redoutable qui les repoussait toujours avec perte, essayèrent une nouvelle manœuvre dont l'exécution leur réussit; ils ordonnèrent de ramasser les javelots qui couvraient le champ de bataille entre les deux armées, et, à un seul commandement, de les lancer tous à la fois : cette grêle énorme de javelots longs et pesans s'attache aux boucliers, les perce d'outre en outre, et force, par le poids extraordinaire dont elle surcharge leurs bras, les soldats gaulois à combattre à découvert. Dès lors la supériorité des épées courtes des Romains

sur les glaives mal trempés de leurs ennemis, autant que cette ardeur extrême qui les animait, ne tardèrent point à mettre l'avantage de leur côté.

Sur ces entrefaites, les Samnites attaquaient toujours infructueusement l'aile droite des Romains; la résistance opiniâtre des première et troisième légions ralentit enfin l'impétuosité des assaillans; le consul Fabius s'apercevant alors que les traits qu'ils lançaient avaient moins de force, qu'ils devenaient moins nombreux, et que leurs premiers rangs combattaient avec moins d'ardeur, jugea que le moment d'agir d'une manière décisive était arrivé; il ordonna donc aux chefs de la cavalerie de faire filer leurs escadrons sur les flancs des Samnites, afin de pouvoir, au commandement qu'il en donnerait, les prendre à revers et les charger avec vigueur. Il fit ensuite rapprocher insensiblement sa ligne d'infanterie du corps de bataille samnite, afin de l'occuper de front et de le mettre hors d'état de prendre aucune disposition pour repousser l'attaque qui allait avoir lieu sur son flanc. Ces dispositions exécutées, le consul voyant que ceux qui lui étaient opposés ne résistaient plus que mollement, réunit les différentes réserves dont il avait ménagé l'effort pour cette dernière attaque, et donna le signal. Toutes ces cohortes s'ébranlèrent à la fois, et sa cavalerie entama la charge. Les Samnites ne purent soutenir ce double choc; ils furent rompus et s'enfuirent précipitamment dans leur camp. Forcés, pour y arriver, de passer devant la ligne des Gaulois; ils les trouvèrent s'obstinant à prolonger une lutte désormais trop inégale : vainement ceux-ci s'efforcèrent-ils par leurs reproches et par leur exemple de les rappeler au combat, les Samnites, en désordre, continuèrent honteusement leur fuite, laissant leurs alliés soutenir seuls le choc de toute une armée, et préférer une mort certaine au déshonneur d'abandonner le champ de bataille.

C'était le moment où l'élite de l'infanterie gauloise ayant fromé la tortue, avait opposé à l'ennemi un rempart impénétrable de boucliers qui l'arrêtait depuis si long-temps. Q. Fabius détache alors un corps de cavalerie campanienne, fort d'environ cinq cents hommes, avec ordre de tourner les Gaulois et de les prendre à dos ; il fait soutenir cette cavalerie auxiliaire par les princes [1] de la troisième légion auxquels il ordonne de marcher rapidement aux Gaulois lorsqu'ils les verront engagés avec la cavalerie romaine. Lui-même ne demeure pas oisif; il se porte au camp des Samnites, vers lequel se précipitait, dans le plus grand désordre, la multitude des fuyards. Là, comme la porte était trop étroite pour laisser entrer à la fois tous ceux qui cherchaient à gagner l'intérieur des retranchemens, un nouveau combat s'engagea. Les Samnites furent jetés sur leur camp; les Romains y entrèrent avec eux, et s'en rendirent bientôt maîtres. Les Gaulois qui avaient formé la tortue et qui avait opposé une si belle résistance, furent pris par derrière et enveloppés de tous côtés. Privés, ainsi que nous l'avons dit, du secours de leurs boucliers et réduits à un petit nombre, ils refusèrent de se rendre et furent tous massacrés les armes à la main. Ce triomphe coûta cher aux Romains; ils perdirent sept mille hommes de l'armée de Décius, et douze cents de celle de Fabius. Les Gaulois eurent vingt mille hommes tués; les Samnites cinq mille seulement, et huit mille prisonniers [2].

[1] *Principes*, on appelait ainsi les soldats qui formaient le second rang dans les légions romaines. Les hastaires (*hastarii*) étaient au premier, les triaires (*triarii*) au troisième.

[2] On ne devra point s'étonner si, dans le cours de nos récits, nous entrons dans des détails plus circonstanciés sur les dispositions stratégiques des Romains; si nous donnons les noms de leurs généraux et des troupes qu'ils avaient sous leurs ordres; enfin, si nous paraissons mettre moins d'exactitude en ce qui concerne les Gaulois, dont nous écrivons l'histoire militaire.

Bien que la presque totalité d'une perte aussi énorme fût tombée sur les Gaulois senonais, et les eût mis hors d'état de tenir la campagne pendant quelques années, ce peuple ne se laissa point abattre par un tel revers. Pendant un assez long espace de temps, il resta en paix avec les Romains et avec ses autres voisins du côté de la mer, n'ayant point d'armée sur pied, mais ne négligeant rien de ce qui pouvait entretenir les dispositions guerrières de sa jeunesse, et permettant que les Etrusques levassent sous main des troupes chez lui.

Destruction des Gaulois sénonais. — Douze ans après la bataille où le consul Décius s'était dévoué si généreusement, les Gaulois passèrent en Etrurie avec une armée nombreuse. Plusieurs peuples de la Toscane étant venus se joindre à eux, ils se déclarèrent ouvertement et formèrent le siége d'Arretium. Les habitans de cette ville n'étaient point alliés de la république romaine; ils avaient sollicité du sénat un traité d'alliance qui leur avait été refusé : on leur avait cependant accordé une trève qui durait encore. Ce fut uniquement à la faveur de cette trève qu'ils réclamèrent du secours. Ils n'ignoraient pas que les Gaulois avaient laissé chez les peuples auxquels ils avaient fait la guerre, et principalement dans Rome, une telle idée de leur courage et une si grande impression de terreur, que nulle guerre, lorsqu'elle venait de leur part, n'était négligée. La demande des députés arrétiens fut donc favorablement écoutée du sénat ro- 469 de Rom. 283 av. J. C.

Cette préférence forcée s'explique naturellement, si l'on veut remarquer que les auteurs chez lesquels nous avons été dans l'obligation de puiser, étaient tous Romains, ou nés dans les colonies de la république; que l'histoire des Gaulois est toujours subordonnée à celle du peuple dominateur, et que, le plus souvent, les écrivains dont nous parlons ne se sont fait aucun scrupule de ménager l'amour-propre de leur nation, aux dépens des autres peuples et surtout de la vérité.

main qui leur promit un prompt secours. Le préteur Lucius Cæcilius Metellus reçut en conséquence l'ordre de rassembler promptement les troupes qu'il avait sous ses ordres, et de marcher aux secours des Arrétiens. Les Romains voulant toutefois échapper au reproche d'agression qu'ils avaient mérité dans presque toutes leurs guerres, jugèrent avantageux à leur politique d'envoyer d'abord des ambassadeurs aux Gaulois ; ils espéraient, par cette demande, concilier la susceptibilité ombrageuse de ces peuples avec la fierté romaine, et satisfaire en même temps à ce qu'ils devaient à ceux qui réclamaient leur secours. Ces ambassadeurs représentèrent aux assiégeans « qu'Arretium était sous la protection des Romains, et que la justice exigeait que les Gaulois liés par un traité avec Rome, s'opposassent formellement à ce que leur jeunesse servît contre les alliés ou les amis de la république ». Les Romains, dans l'intérêt de ceux qu'ils voulaient secourir, et plus encore pour ménager leurs légions occupées par d'autres guerres, affectaient, comme on le voit, de croire que la jeunesse gauloise emportée par l'effervescence de l'âge, avait seule pris part à l'expédition dirigée contre les Arrétiens. Cette députation fut reçue d'une manière convenable par les chefs de l'armée assiégeante ; mais elle n'obtint d'eux que des réponses évasives qui ne changeaient rien à la face des affaires ; ils alléguaient, entr'autres prétextes plausibles, que, revêtus de pouvoirs illimités pour mener à fin l'entreprise commencée, ils n'en avaient aucun pour l'abandonner volontairement ; que chargés par leur nation du commandement de l'armée, ils étaient responsables de leur conduite et du succès de leurs armes, et qu'en leur intimant l'ordre de faire la guerre, on ne leur avait pas conservé le droit de faire la paix ».

Les ambassadeurs peu satisfaits du résultat de leur démarche, mais déterminés à mettre le bon droit de leur côté,

ou au moins à ralentir les progrès du siége par la durée de leurs négociations, se mirent à parcourir les différentes bourgades gauloises pour y porter des paroles de paix, et réclamer l'observation des traités, que leur république, peu scrupuleuse, avait tant de fois violés. Tandis que, protégés par le caractère sacré dont ils étaient revêtus, ils remplissaient une tâche aussi délicate, un hasard funeste voulut qu'ils fussent rencontrés par un chef nommé Britomare. Ce jeune homme, issu du sang royal, était d'une valeur éprouvée : ses nombreux exploits avaient rendu son nom aussi fameux chez les Romains que chez les peuples qui bordaient l'Adriatique. A des qualités rares et brillantes, il joignait tous les vices inséparables d'un naturel violent et vindicatif. Son père avait été impitoyablement massacré par les Romains lors de leur dernière guerre avec les Etrusques. Emporté par le désir de le venger, et regardant comme un arrêt des dieux le hasard qui faisait tomber les ambassadeurs romains entre ses mains, Britomare, à la tête de quelques-uns des siens, se jeta sur eux, se saisit de leurs personnes, les hacha par morceaux et dispersa leurs membres dans la campagne.

Dès que la nouvelle du barbare traitement fait à ses ambassadeurs fut portée au sénat romain, et de là dans le camp du consul Dolabella, occupé alors à faire la guerre en Etrurie, une sorte de fureur saisit tous les esprits. Dolabella, abandonnant brusquement l'entreprise qu'il avait commencée, s'avança à marches forcées à travers les terres des Sabins et du Picenum sur les frontières des Senonais. Ceux-ci, dont presque toutes les forces étaient sous les murs d'Arretium, eurent à peine le temps de lever quelques troupes à la hâte pour les opposer à cette attaque imprévue; ils allèrent cependant à la rencontre du consul, mais en petit nombre, sans ordre, et furent aisément défaits. Dolabella,

sans leur laisser le loisir de se reconnaître, parcourut la contrée, brûla les bourgs, rasa les édifices, ravagea les campagnes, fit passer indistinctement au fil de l'épée tous ceux en état de porter les armes, et emmena en esclavage les femmes, les enfans, les vieillards, et réduisit enfin tout ce malheureux pays en une affreuse solitude. Britomare lui-même, quelques efforts qu'il fît pour se dérober à la vengeance de ses implacables ennemis et rejoindre l'armée gauloise, ne put leur échapper. Attaqué à la tête d'un petit corps de ses cliens, qui se firent tous tuer plutôt que de l'abandonner, il n'eut point le bonheur de mourir les armes à la main. Les Romains le prirent vivant, et l'ayant fait panser de ses blessures, ils épuisèrent bientôt sur lui tous les tourmens que peut inventer la cruauté la plus raffinée; ce ne fut qu'après lui avoir fait éprouver tous les genres de supplices et l'avoir conservé pour le triomphe de Dolabella qu'on lui accorda enfin la mort. Triste et cruelle représaille! où, par l'abus déshonorant de la victoire, les Romains l'emportèrent en barbarie sur les descendans de Bellovèse.

Pendant que ces événemens avaient lieu sur les bords de la mer Adriatique, la guerre se poursuivait sous les murs de d'Arretium avec des résultats bien différens. Les Gaulois ayant livré combat au préteur C. Metellus, le défirent complétement; le général romain lui-même, sept tribuns légionnaires, et un grand nombre d'officiers de marque restèrent sur le champ de bataille. La perte des ennemis fut de près de treize mille hommes, tant romains qu'alliés de la république; les Gaulois ne perdirent que peu de monde; mais cette victoire, quelque considérable qu'elle fût, ne les consola point de la destruction de leur patrie. En effet, ce pays naguère si florissant, riche d'une population jeune et nombreuse, couvert de bourgades opulentes, n'offrait plus qu'un désert immense. Des ruines fumantes et des cadavres privés

de sépulture indiquaient seuls qu'il avait été habité. Quel spectacle pour les malheureux Gaulois! Après avoir rassemblé tout ce qu'ils avaient de troupes en Etrurie, ces infortunés, privés de ressources, sans espérance, sans asile, la rage dans le cœur, prennent tout à coup une de ces grandes résolutions, inspirées le plus souvent par l'exaspération du malheur : ils veulent marcher droit à Rome. Privée de l'appui de ses soldats vaincus à Arretium, ou répandus dans la Toscane et sur la frontière du Senonais ravagé, la république ne pouvait opposer qu'une vaine résistance, et leur offrait la possibilité prochaine de rendre à leurs ennemis tous le mal qu'ils en avaient reçu : telle était du moins la perspective consolante dont les chefs cherchaient à flatter la douleur de ces guerriers. Ils ne pouvaient, disaient-ils, mieux venger leur patrie qu'en détruisant de fond en comble cette ville exécrable, dont les décisions avaient provoqué tous leurs maux; la lueur du Capitole en flammes devait seule apprendre à l'armée dévastatrice du cruel Dolabella que Rome aussi avait cessé d'exister; et l'incendie allumé sur le territoire gaulois ne devait s'arrêter qu'après s'être étendu dans le pays romain et l'avoir dévoré tout entier; leurs ancêtres partis de Clusium, s'étaient rendus maître de cette capitale orgueilleuse, et l'avaient épargnée. C'était aux vainqueurs de C. Metellus qu'il était réservé de la détruire! Avaient-ils donc dégénéré de leur vertu première? n'étaient-ils plus les mêmes hommes! avec des forces plus considérables que leurs aïeux, n'avaient-ils donc pas le même courage dans le cœur! Quelle cause plus sacrée, quelle vengeance plus légitime pouvait les guider au combat? Et ce que les guerriers de Brennus avaient entrepris uniquement par le désir d'acquérir de la gloire, ne pouvaient-ils eux-mêmes l'entreprendre pour venger la destruction de leur patrie, la mort de leurs compagnons et de leurs amis, et pour arracher leurs femmes et leurs enfans au plus indigne esclavage ».

Entraînés par ces exhortations, les Gaulois hâtèrent leur marche vers Rome. A leur impatience naturelle qu'augmentaient encore les motifs puissans qui les animaient, se joignait l'espoir de surprendre leurs adversaires. Ils ne purent toutefois exécuter ce dessein avec toute la promptitude nécessaire pour la réussite. Obligés de traverser un pays ennemi, les obstacles se multipliaient à chaque pas : il s'écoulait peu de jours sans que quelque engagement ne vînt les arrêter dans leur route et leur faire perdre un temps précieux. Ces différens retards, bien qu'ils en triomphassent, se reproduisaient à l'infini, et donnaient aux Romains la facilité de couvrir la ville par quelques corps de troupes, et de se mettre en mesure contre l'invasion dont ils étaient menacés.

Les Gaulois, en effet, n'allèrent pas jusqu'à Rome; leur armée rencontra celle du Consul Domitius lorsqu'ils étaient encore à quelques journées de cette ville. Déchus de leur dernière espérance, errant çà et là dans une contrée inconnue, où ils ne trouvaient que des ennemis, redoutant déjà le manque de vivres, voyant leur nombre diminuer par les petits combats qu'ils étaient obligés de soutenir, et celui des Romains augmenter par les renforts qu'ils ne cessaient de recevoir, les Gaulois résolurent de tenter encore le sort des armes et de s'en remettre à la fortune. Ils livrèrent bataille et furent entièrement défaits; presque tous restèrent sur la place : ceux qui échappèrent au carnage, tournèrent contre eux-mêmes le fer qui n'avait pu les venger. Ainsi s'éteignit, en Italie, la nation des Gaulois senonais, victime de l'impitoyable ambition romaine. Le sénat de la république envoya, pour la première fois, une colonie prendre possession du pays que ses armées venaient de dévaster : cette colonie s'y établit dans la ville de *Sena Gallica*.

469 de Rom. 283 av. J. C. La défaite des Senonais, et les rigueurs exercées contre eux donnèrent l'alarme à tous les autres peuples gaulois éta-

blis dans le voisinage des Romains. Les Boiens craignirent que leur pays n'éprouvât bientôt le même sort : excités par plusieurs familles, qui, se trouvant absentes du territoire senonais, lors de l'invasion des Romains, avaient survécu à leurs compatriotes, les Boiens levèrent une armée formidable et se liguèrent avec les Tyrrheniens, qui s'engagèrent à fournir un nombre égal de troupes. Le rendez-vous général était sur les bords du lac Oadmon [1]. Les Gaulois et leurs alliés s'établirent dans une position avantageuse et y attendirent les Romains. Dolabella, qui les commandait, ne tarda point à paraître. Profitant de quelque désordre qui s'était glissé dans les bataillons tyrrhéniens, il les attaqua à l'improviste, et remporta la victoire, quelques efforts que fissent les Boiens pour rétablir le combat. Presque tous les Tyrrheniens y furent massacrés, ou se noyèrent dans le lac vers lequel ils s'étaient laissé acculer. La perte des Gaulois fut moins considérable ; ils effectuèrent leur retraite en assez bon ordre, et regagnèrent leur pays, où le consul romain n'osa pas les poursuivre.

Les Gaulois boiens sont vaincus par le consul Emilius Papus. — Cependant, dès l'année suivante, ils se liguèrent une seconde fois avec différens peuples de l'Etrurie. Ayant enrôlé tous les jeunes gens qui, depuis la dernière expédition, avaient atteint l'âge de puberté, ils parvinrent à reformer une armée non moins nombreuse que celle qu'ils avaient perdue sur les bords du Vadimon. Vaincus de nouveau par le consul Emilius Papus, trahis par la fortune, abandonnés de leurs alliés qui avaient négocié à leur insu avec la république, les Gaulois se virent contraints de demander la paix aux Romains. Ils l'obtinrent par la cession de quelques portions de leur territoire ; et cette paix fut en outre cimentée par

470 de Rom. 282 av. J. C.

[1] Tite-Live l'appelle *Vadimon* : *ad locum qui Vadimonis appellatur, etc.*

un traité postérieur dont aucun historien ne nous a transmis les conditions.

On peut cependant inférer de plusieurs passages de Polybe et de Tite-Live, que l'une des clauses principales fut que les Gaulois fourniraient un certain nombre de troupes auxiliaires aux Romains. On les voit, en effet, faire partie de l'armée romaine dans les deux premières guerres puniques, bien que les Carthaginois comptassent aussi d'autres Gaulois dans leurs rangs [1]. Polybe, Tite-Live et les fastes consulaires d'accord sur ce point, rapportent que ces divers événemens eurent lieu trois ans avant que Pyrrhus entrât en Italie, et quatre ans avant le pillage du temple de Delphes.

Par suite du traité dont nous venons de parler, les Gaulois d'Italie restèrent en paix avec les Romains pendant quarante-cinq ans.

[1] L'existence toute guerrière des Gaulois et leur caractère indépendant (caractère dominant surtout chez les Gaulois d'Asie), les mettait souvent dans la nécessité de se battre les uns contre les autres. Placés dans des rangs opposés, ils affectaient de ne plus se connaître, et se chargeaient réciproquement avec cette impétuosité qui leur était naturelle : l'histoire nous en fournit de fréquens exemples. Ainsi, avant et depuis leur établissement dans l'Asie Mineure, on en trouve également sous les drapeaux de Pyrrhus et sous ceux d'Antigone, qui se disputaient la Macédoine (an de Rome 480). On les voit encore opposés les uns aux autres dans le combat que se livrèrent Antiochus, roi de Syrie, et Molon, gouverneur de la Médique (an de Rome 532). Dans des temps postérieurs (an de Rome 582), lorsque Persée livra bataille aux Romains, ceux-ci avaient des Gaulois d'Asie (*galatæ*), amenés par Eumène, et le roi de Macédoine d'autres Galates, les *tectosages*.

CHAPITRE II.

De l'an 280 jusqu'à l'an 24 avant l'ère chrétienne.

Dissertation sur les émigrations gauloises en Germanie, en Grèce et dans l'Asie Mineure. Première expédition des Gaulois en Grèce, sous la conduite de Cambaules. Deuxième expédition sous les ordres de Cerethrius, Brennus, Acichorius et Belgius. Troisième expédition dirigée par Brennus. Les peuples grecs se liguent pour arrêter l'invasion des Gaulois ; ceux-ci passent le Sperchius. Premier combat des Thermopyles. Affaire de Trachynes. Sac de la ville de Callion ; les Gaulois sont battus par les Etoliens. Deuxième combat des Thermopyles ou du mont OEta. Siége de Delphes par les Gaulois ; ils sont défaits devant cette ville. Mort de Brennus. Les Gaulois s'établissent en Thrace. Ils passent en Asie ; ils sont battus par Antiochus *Soter*, et par Attale, roi de Pergame. Ils s'établissent sur le territoire appelé depuis Galatie. Guerre des Gaulois d'Asie avec les Romains. Bataille du mont Olympe. Bataille de Magaba, et défaite des Gaulois tectosages. La Galatie est réduite en province romaine. Considérations sur les mœurs et les usages militaires des Gaulois.

Les émigrations gauloises ne pouvaient point se borner à la Germanie et à l'Italie. Encouragées sans cesse par le succès de celles qui les avaient précédées, et par les dispositions nationales, elles s'étendirent bientôt en Illyrie, en Grèce et jusqu'en Asie. L'impulsion étant la même, et la force de résistance étant moindre, en raison du peu d'énergie des peuples envahis, ces émigrations durent agir plus vivement sur les révolutions qui bouleversèrent ces diverses contrées. Les Gaulois de l'Asie Mineure tiennent souvent dans l'histoire une place plus considérable que ceux établis

en-deçà des Alpes. Ils parcoururent et occupèrent une plus grande étendue de pays, ils troublèrent plus généralement le repos des nations, ils portèrent plus loin sans doute le bruit de leurs armes; mais ils eurent avec eux une commune destinée, à laquelle tous leurs efforts ne purent les soustraire, celle de succomber sous la puissance des Romains.

Dissertation sur les émigrations gauloises en Germanie, en Grèce et dans l'Asie Mineure. — Leur histoire présente de grandes lacunes; elle laisse beaucoup à désirer sans doute pour la transition exacte des événemens. Quelque imparfaite qu'elle soit cependant sous ce rapport, elle est abondante en faits, riche en détails pittoresques. On voudrait y trouver peut-être plus de liaison entre les événemens; mais certes on ne saurait y souhaiter un plus grand nombre de traits caractéristiques, ni un intérêt plus vif et plus soutenu.

On a long-temps et inutilement débattu ce point historique, de savoir quels étaient et de quelles contrées des Gaules pouvaient venir les peuples qui s'établirent en Asie. Nous n'osons point nous-mêmes entreprendre de traiter à fond une question aussi importante; mais au moins, en indiquant les différentes obscurités qui l'enveloppent, peut-être parviendrons-nous à l'élucider; et notre opinion, sans être décisive, reposera sur un système de probabilités assez propre à la justifier. C'est Tite-Live qui nous a appris, dans son cinquième livre, que, sous le règne de Tarquin l'Ancien, les Gaulois firent deux expéditions simultanées, sous la conduite de Bellovèse et de Sigovèse; que le jugement du sort envoya Bellovèse en Italie, et donna la forêt Hercynie à Sigovèse; mais ici l'historien abandonne entièrement ce dernier prince : on ne sait plus ce que devint la colonie qu'il fonda au centre de l'ancienne Germanie. Tite-Live parle en divers endroits des Scordisques d'Illyrie et de Thrace, des Bastarnes, des Trocmes, des Tolistoboiens,

comme de nations d'origine gauloise, sans toutefois indiquer si quelques-uns de ces peuples prétendaient descendre de la colonie qui suivit Sigovèse en Germanie. Dans l'hypothèse où cette prétention eût existé chez ces peuples, ils l'eussent publiée avec non moins d'orgueil que les Gaulois cisalpins mettaient à rappeler Bellovèse, leur premier chef; et, par suite, Tite-Live, de son côté, en traitant assez longuement de l'établissement de ces peuples en Asie, n'eût point omis un fait, qui jetait d'ailleurs de si grandes clartés sur son travail.

César, sans fixer d'autre époque, dit qu'*anciennement* les Volces-Tectosages, peuplade gauloise émigrée [1], surpassant les Germains en valeur, s'établirent par la force des armes aux environs de la forêt Hercynie. Or, comme on compte les Tectosages parmi les nations qui passèrent en Asie, il serait naturel de supposer qu'ils faisaient originairement partie de l'expédition que Tite-Live a perdue de vue, et dont on aurait alors retrouvé la trace. Mais César ne laisse aucun doute à cet égard; il assure, de la manière la plus positive, que ces peuples ne quittèrent point leurs premiers établissemens, et que, loin d'abandonner leur patrie adoptive, ils se fondirent entièrement avec les Germains, dont ils adoptèrent la manière de vivre et les mœurs.

On ne trouve rien de plus précis sur ce sujet dans Strabon. Il cite l'autorité de Possidonius, qui dit qu'*autrefois* les Gaulois habitèrent la forêt Hercynie. Au reste, il les appelle Boiens, et non Tectosages. Strabon fait mention d'une autre race de Boiens, de Tauristes ou Taurisques, de Bas-

[1] Cette peuplade, suivant Ptolémée, occupait une partie de la province *Narbonensis prima* (Languedoc), c'est-à-dire, les territoires de *Tolosa* (Toulouse), *Cessero* (Saint-Tiberi), *Carcaso* (Carcassonne), *Bætorræ* (Béziers), *Narbo-Martius* (Narbonne), *Illiberitz* (Elne), *Ruscino* (environs de Perpignan), etc.

tarnes, d'Japodes, de grands et de petits Scordisques, comme de nations gauloises établies en Illyrie, en Thrace, en Pannonie, et même dans la Germanie orientale ou dans les pays circonvoisins. Cet historien donne assez exactement la position géographique que ces nations occupaient de son temps; mais on n'en doit pas conclure qu'elles fussent déjà fixées dans le même pays lorsque les Gaulois passèrent en Asie, puisqu'aucune histoire ne remonte plus haut que l'expédition qui nous a servi de point de départ.

Plutarque, loin d'éclaircir la question, la rend encore plus difficile à résoudre. Il raconte, dans la vie de Camille, que les Gaulois, forcés par la misère d'abandonner une patrie qui ne pouvait plus suffire à nourrir leur population devenue trop forte, passèrent les monts Riphées, s'emparèrent des côtes de l'Océan Septentrional, et de là s'établirent aux extrémités de l'Europe. Cette version pourrait convenir à la Thrace; mais il serait inutile de s'efforcer de rapprocher les distances, pour placer les monts Riphées dans le voisinage de la forêt Hercynie, et prouver l'identité de la colonie dont Plutarque seul fait mention, avec celle des auteurs précités; car le même écrivain déclare que cette expédition eut lieu long-temps avant le premier passage des Gaulois en Italie. Il est possible, en effet, que les Gaulois, ne rencontrant pas d'autre obstacle que le Rhin à traverser pour pénétrer dans la Germanie, aient envahi ce pays avant que de se risquer à passer en Italie, bien autrement défendue par la barrière des Alpes. Mais cette priorité de l'expédition dans la forêt Hercynie (conte qu'on peut aisément révoquer en doute), en supposant même qu'elle fût généralement admise, ne nous paraîtrait point un motif suffisant pour croire que ces émigrations, partant de la Germanie, aient été fonder des établissemens en Asie, non-seulement avant l'irruption de Brennus (et c'est le point à débattre ici), mais encore avant

la première expédition connue de Bellovèse et de Sigovèse. On voit donc que l'opinion de Plutarque, loin d'éclaircir la question, semble l'envelopper encore de difficultés nouvelles.

Tacite a écrit peu de choses relativement à l'établissement des Gaulois. Il dit seulement que les Helvétiens et les Boiens se fixèrent dans le pays situé entre les fleuves du Rhin et du Mein et la forêt Hercynie. Il veut probablement désigner les mêmes temps indéterminés que César. Au reste, il ne laisse soupçonner ni relation sociale, ni descendance d'émigration entre les Gaulois hercyniens et ceux d'Asie.

Voilà donc, nous ne dirons pas les lumières, mais plutôt les contradictions qu'offrent les cinq écrivains les plus recommandables sans contredit en pareille matière, sur l'antiquité présumée d'une première colonie gauloise en Germanie. Si l'on a si peu de certitude sur l'époque précise de cet établissement, si l'on ignore absolument les suites qu'il a pu avoir et le sort des essaims qu'il a peut-être portés dans les contrées voisines, comment oser décider qu'il a donné naissance à une autre émigration en Asie? Remarquons en outre qu'il existe un intervalle de plus de trois cents ans, échappé à l'histoire, entre l'expédition de Sigovèse et celle de Delphes par un Brennus.

Il importe également de remarquer que l'on ne connaît point d'une manière certaine l'origine des Scordisques, des Bastarnes, et d'autres nations gauloises qui paraissent tout à coup dans la Thrace, dans l'Illyrie, dans la Pannonie, mais qu'on ne voit figurer dans l'histoire que dans des temps postérieurs au pillage du temple de Delphes. On peut donc présumer, avec quelque fondement, que ces peuples n'étaient point connus en Asie avant l'expédition de Brennus, et que cette expédition fut tentée par les Gaulois de la métropole: telle est au moins l'opinion de Justin, de Cicéron et de

Tite-Live[1]. Selon Justin, les Scordisques ne furent ainsi appelés, et ne s'établirent au confluent de la Save et du Danube, qu'au retour de la déroute de Brennus : or, n'est-il pas raisonnable de supposer, à l'aide d'une juste induction, que si les Scordisques fondèrent une colonie sur les bords de la Save, d'autres peuplades gauloises, débris comme eux de la grande expédition, durent, en effectuant leur retraite, s'établir dans les différentes contrées qui leur offraient le plus de ressources et le moins de résistance. Tite-Live dit formellement que les Gaulois, forcés de chercher hors de leur patrie la subsistance qu'elle leur refusait, traversèrent l'Illyrie, la Péonie, la Thrace; qu'ils se frayèrent une route à travers des nations presque indomptables, et qu'endurcis et irrités par tant de privations et de dangers, ils arrivèrent enfin en Asie, où ils s'établirent par la force des armes. Cicéron observe avec étonnement l'immensité des distances à franchir, il nomme les provinces où se for-

[1] L'auteur d'une savante dissertation, couronnée par l'Académie en 1742, pense différemment. Selon lui, ce furent les Gaulois répandus dans les parties orientales de la Germanie, qui allèrent recevoir en Asie le nom de Galates. Il regarde au contraire comme très-invraisemblable que les peuples de la Gaule aient pris part à cette émigration, et cela en raison des grandes distances à parcourir pour ces derniers; tandis que les autres se trouvaient occuper une contrée beaucoup plus rapprochée du but de l'expédition. Il ajoute que « la Germanie fourmillait alors d'une infinité de peuples gaulois; que toute l'Europe en était remplie... ; qu'ils occupaient de vastes contrées au-delà du Danube ; qu'ils étaient établis dans la Pannonie depuis un temps immémorial, auquel l'histoire ne remonte point. » Ce dernier argument, qu'il donne comme raison décisive, ne nous a point paru probant. Comment en effet, lorsqu'il est reconnu que l'histoire ne remonte pas si haut, accorder à des hypothèses gratuites la confiance exclusive due aux seules vérités historiques, monumentalement prouvées. Quelque estimable que soit l'écrit dont nous parlons, il nous a semblé qu'il fallait d'autres preuves que celles alléguées par son auteur, pour combattre victorieusement l'opinion des anciens que nous avons cru devoir suivre.

mèrent les armées, ou plutôt celles où ces armées durent se réunir pour le départ général, et il semble indiquer comme point central de rendez-vous le pays des Volces et celui des Allobroges.

D'autre part, qu'a-t-on à opposer au témoignage respectable des auteurs que nous venons de citer? Une seule difficulté, que toutefois on s'obstine à regarder comme insurmontable : l'énorme distance qui sépare la Gaule de l'Hellespont. Et pourquoi refuserait-on opiniâtrément d'admettre que les Gaulois, peuples passionnés pour la guerre et les courses, aient pu, sans colonies intermédiaires et livrés à leurs propres forces, pousser leurs émigrations jusqu'en Grèce et en Asie, 280 ans avant l'ère chrétienne; lorsqu'on les voit, sous le nom de Français, quatorze siècles après et pour des motifs moins plausibles peut-être, risquer, sous le nom de *croisades*, des expéditions à peu près semblables dans les mêmes contrées et dans de plus éloignées encore de leur pays.

Aux motifs que nous avons déjà fait valoir en faveur de l'opinion que nous avons adoptée, on doit ajouter, comme raison probante, l'énorme différence qui existe entre le système de guerre et de conduite suivi par les Gaulois d'Asie et celui des Gaulois cisalpins. On ne rencontre chez les premiers, pour ainsi dire, aucune trace de science militaire ni de civilisation. Leur caractère n'a subi aucune de ces modifications que les Gaulois d'Italie reçurent des Romains, et que les Galates [1] auraient inévitablement reçues des Grecs, s'ils se fussent trouvés en rapport avec eux depuis plusieurs siècles, ainsi qu'on voudrait le supposer. On trouverait peut-être alors chez eux des premiers principes de tactique qu'ils auraient empruntés des Grecs. Rien de tout cela n'a lieu,

[1] Les Gaulois d'Asie furent appelés *Gallo-Grecs* par les Romains, et *Galates* par les Grecs.

et l'histoire nous les représente avec cette rudesse primitive, cette âpreté de caractère, cet amour de la vie errante, cette passion pour la guerre, cette soif de pillage, que toutes leurs émigrations apportaient originairement de la Gaule, et qu'elles perdaient successivement par l'effet des affinités sociales qui s'établissaient entre eux et les autres peuples. Pourquoi les Gallo-Grecs, en rapport avec la plus policée de toutes les nations, seraient-ils restés sauvages et barbares, et n'auraient-ils point, ainsi que les Gaulois d'Italie, profité des bienfaits d'une civilisation progressive, à l'influence de laquelle il ne dépendait pas d'eux de se soustraire ? Comment des peuples essentiellement guerriers, n'ayant d'autre existence que la vie militaire, ne connaissant d'autre métier que celui des armes, d'autre gloire que celle de vaincre ou de mourir les armes à la main, n'eussent-ils pas pris parti dans les guerres mémorables de Macédoine et d'Asie? Ne les retrouverait-on pas à chaque instant ou dans les rangs d'Alexandre, ou parmi les ennemis de ce conquérant, et, dans l'un et l'autre cas, leur valeur généralement reconnue ne leur aurait-elle pas mérité quelques pages dans l'histoire de ce prince? Cependant ils n'y sont pas nommés une seule fois ; aucun écrivain, panégyriste ou détracteur d'Alexandre, ne fait mention d'eux, et ce n'est que sous les successeurs de ce prince qu'on voit enfin les Gaulois paraître. Il nous semble que ce silence universel des historiens à leur égard vient à l'appui de la version que nous avons suivie, et renverse de fond en comble ce vain échafaudage de probabilités que l'on a voulu contradictoirement établir.

Que si l'on voulait absolument concilier des autorités opposées, on pourrait, à la rigueur, supposer que les Gaulois orientaux s'unirent d'intérêts avec ceux qui venaient de la métropole, et les secondèrent dans leurs guerres agressives; mais sans vouloir prononcer en dernier ressort, tout nous

porte à croire que cette concordance historique s'éloignerait de l'exacte vérité.

Première expédition des Gaulois dans la Grèce, sous la conduite de Cambaules. — Quoi qu'il en soit de la question que nous venons d'agiter, il est certain, d'après les calculs les plus généralement suivis, que la première expédition des Gaulois en Grèce eut lieu l'an 472 de la fondation de Rome, 280 avant l'ère chrétienne. Le but de cette expédition n'est point précisément expliqué par les historiens. On doit toujours présumer cependant que les Gaulois, chassés de leur patrie par une population excessive, envahirent d'abord ce beau pays, moins pour le ravager, que pour s'y établir. Cambaules, qui les commandait, pénétra jusqu'en Thrace; mais affaibli par le grand nombre de combats qu'il fut obligé de livrer sur la route, et craignant de rencontrer une résistance plus opiniâtre encore chez les peuples qu'il avait devant lui, il s'arrêta sur l'extrême frontière de la Pannonie, son séjour y fut de peu de durée. Convaincu par l'expérience de l'avantage que les Grecs avaient sur les Gaulois, tant par la supériorité du nombre, que par celle de la science militaire, il se décida à la retraite : ce mouvement s'effectua lentement et en bon ordre. Cambaules fit suivre à son principal corps d'armée la route qu'il connaissait déjà; mais il prit soin d'envoyer sur ses flancs de nombreux détachemens, qui tout à la fois le préservaient d'une surprise, et avaient l'ordre de fouiller le pays : ces corps, composés de cavalerie, avaient la facilité de s'enfoncer dans les terres et de marcher cependant sur la même ligne que l'armée, qui n'avançait qu'à petites journées; ils firent, dans ces courses, un butin immense que l'on répartit, à leur retour, entre tous ceux qui avaient fait partie de l'expédition. 472 de Rom. 280 av. J. C.

Cette première entreprise ne tarda pas à être suivie d'une seconde; elle se fit à l'instigation des principaux chefs qui

avaient combattu sous Cambaules. Accoutumés à la vie licencieuse des camps, ils étaient autant séduits par les richesses qu'ils avaient acquises, que par l'idée de celles dont ils espéraient se rendre maîtres. Peu disposés à se livrer aux travaux de l'agriculture qui ne leur permettait qu'une existence pénible et sédentaire, ces guerriers parcoururent la Gaule, ils échauffèrent les esprits, tantôt par l'image des glorieux dangers à courir, tantôt par celle du butin à recueillir : enfin ils entraînèrent toute la jeunesse dans leurs projets, et déterminèrent une des plus nombreuses émigrations que la Gaule eût encore vue sortir de son sein.

473 de Rom. 279 av. J. C. *Deuxième expédition commandée par Cerethrius, Brennus, Acichorius et Belgius.* — Par suite de ces dispositions on mit sur pied une armée prodigieuse, aussi forte en infanterie qu'en cavalerie, et on la divisa en trois corps ; le premier, commandé par Cerethrius, marcha contre les Thraces et les Triballes ; le second, aux ordres de Brennus et d'Acichorius, devait entrer en Péonie. Bolgius, ou Belgius, à la tête du troisième, alla faire la guerre en Macédoine et en Illyrie : on ne connaît pas les opérations des deux premières colonnes ; quant à Belgius, il vainquit les Pannoniens et les Illyriens, et leur imposa de fortes contributions de guerre, que les peuples humiliés s'empressèrent de payer, pour acheter une paix qu'ils ne pouvaient obtenir plus glorieusement. Les Gaulois acquirent bientôt une telle renommée, que plusieurs princes même, avec lesquels ils n'avaient pas encore essayé leurs armes, se hâtèrent d'entrer en négociation avec Belgius, et de satisfaire aux conditions qu'il leur prescrirait. Ptolémée, dit Ceraunus, ou le Foudre, roi de Macédoine, prince jeune et superbe, souillé d'ailleurs des plus affreux forfaits, fut le seul qui ne s'effraya point de l'arrivée des Gaulois, et qui résolut de les repousser par la force. Les Dardaniens, instruits de ses projets, et

jugeant qu'il y allait de leur salut de faire cause commune avec lui, envoyèrent des ambassadeurs à Cassandrie où ce prince se trouvait alors, et lui firent offrir vingt mille hommes de secours; mais Ptolémée, loin de leur savoir gré de cette démarche, s'en offensa vivement, et répondit avec arrogance aux ambassadeurs que « c'en était fait du royaume de Macédoine, si les Macédoniens, qui avaient subjugé tout l'Orient sans employer d'autres forces que les leurs, ne pouvaient se défendre maintenant dans leur propre pays sans l'assistance des Dardaniens; que ses soldats étaient fils de ceux qui avaient triomphé du monde entier sous les ordres d'Alexandre, et qu'il ne pouvait point oublier que c'était le trône de ce prince qu'il occupait ». Les Dardaniens, irrités de cet orgueil déplacé, retournèrent dans leur pays.

Cependant les Gaulois faisaient de grands progrès en Macédoine. Belgius, voulant connaître les dernières intentions du roi, lui envoya à son tour des ambassadeurs chargés de traiter de la paix à des conditions assez raisonnables. Ptolémée interpréta cette conduite du général gaulois comme un acte de faiblesse. Aveuglé par une présomption ridicule, il se glorifia parmi les flatteurs qui l'entouraient, de la haute idée que les Gaulois avaient conçue de lui; il osa même se vanter en présence des ambassadeurs « que ses ennemis ne lui demandaient la paix que parce qu'ils savaient combien il était redoutable; mais qu'il ne la leur accorderait point à moins qu'ils ne lui livrassent leurs princes en ôtage, et qu'ils ne lui remissent leurs armes : car il ne voulait entrer en accommodement avec eux que lorsqu'ils seraient désarmés ». Belgius fit à dessein publier cette réponse dans le camp; ses soldats se mocquèrent hautement de la jactance du tyran macédonien; ils renvoyèrent quelques prisonniers qu'ils avaient en leur pouvoir, avec l'injonction de lui dire qu'il apprendrait avant peu si c'était dans leur in-

térêt ou dans le sien que les propositions de paix avaient été faites. Peu de jours après, Ptolémée, persuadé qu'il n'avait qu'à se montrer pour vaincre, avança à leur rencontre à la tête d'une poignée de troupes mal en ordre; ses espérances furent cruellement déçues. Attaqué par un ennemi supérieur en forces, sa faible armée fut complétement battue; lui-même blessé et abandonné par les siens, tomba vivant au pouvoir des Gaulois, qui lui coupèrent la tête et la promenèrent au bout d'une lance, à la vue de son armée en déroute : ainsi périt ce tyran farouche, impitoyable, bourreau de sa famille et de ses sujets qu'il immolait à ses caprices et à son ambition : ses derniers crimes étaient d'avoir fait égorger ses deux neveux, Philippe et Lysimachus dans les bras de leur mère, et d'avoir assassiné de sa propre main Seleucus, fils d'Antiochus, auprès duquel il s'était réfugié comme suppliant. Les Grecs religieux ne virent dans la mort ignominieuse que lui firent subir les Gaulois, que le châtiment mérité de tant de forfaits.

Peu de Macédoniens échappèrent par la fuite; presque tous furent pris ou tués; mais lorsque la nouvelle de la défaite de l'armée se répandit dans l'intérieur du pays, le désespoir des habitans fut à son comble : tantôt ils pleuraient leurs enfans, que les ordres d'un tyran audacieux avaient conduits aux combats et à la mort; tantôt redoutant la ruine et le pillage de leurs villes, ils voulaient en fermer les portes et se préparer à une défense, que bientôt ils jugeaient devoir leur être plus funeste qu'utile. Errans çà et là dans les temples et sur les places publiques, ils imploraient le secours des dieux; ils invoquaient les noms de Philippe et d'Alexandre, sous le règne desquels la Macédoine avait toujours été libre et triomphante, les conjurant de prendre pitié d'un peuple qui leur devait toute sa gloire, et dont l'imprudence de leur indigne successeur avait précipité la perte.

Dans cette affliction générale, Sosthènes, prince du sang royal, homme plein d'énergie et de courage, ne se borna pas à des supplications et à de vaines prières; il rassembla une troupe de jeunes gens déterminés comme lui, et chargea les Gaulois à l'improviste. La hardiesse de cette attaque obligea Belgius à se retirer dans son camp, et diminua de beaucoup la confiance de ses fourrageurs, qui n'osèrent plus s'écarter. Contre toute attente le pays fut donc ménagé. Les Macédoniens, reconnaissans, élurent Sosthènes roi, au préjudice de plusieurs princes qui prétendaient à la couronne; mais ce guerrier modeste refusa opiniâtrément le titre qu'on lui déférait, et voulut que ses soldats ne lui prêtassent serment que comme à leur général. Belgius, de son côté, satisfait du résultat de son expédition, et prévoyant que l'impulsion une fois donnée, la Grèce et les pays déjà soumis pourraient suivre l'exemple des Macédoniens, et chercheraient à leur fermer tout retour dans sa patrie, retira peu à peu son armée de la Macédoine, et reprit la route des Gaules.

Brennus conduit une troisième expédition des Gaulois en Grèce. — Cependant Brennus, tourmenté par le désir de la gloire et des richesses, ne voyait qu'avec un œil d'envie celles que venait d'acquérir Belgius. Bien que l'histoire n'en fasse pas mention, il est probable que les succès de l'armée qu'il commandait avec Acichorius, n'avaient répondu ni aux talens, ni à l'ambition démesurée de ces deux chefs. L'idée de voir sa réputation entachée, et de céder l'honneur des armes à Belgius lui était insupportable; il ne cessait, en conséquence, soit dans l'assemblée du peuple, soit auprès des individus les plus accrédités, de faire tous ses efforts pour engager sa nation à s'armer contre les Grecs. Prières, promesses, menaces même, il n'épargnait 474 de Rom. 278 av. J. C.

rien pour parvenir à son but ; sa naissance, son crédit, cette foule de cliens qui l'accompagnaient sans cesse, mais plus encore ses exploits et sa haute réputation militaire ; tout contribuait à donner un grand poids à ses exhortations ; il vantait aux uns le beau ciel de la Grèce, la fertilité du sol, les nombreuses ressources qu'elle offrait à une colonie naissante : aux autres, il représentait ce pays épuisé d'hommes par les longues guerres qu'il avait eu à soutenir sous le règne d'Alexandre, et après la mort de ce conquérant ; il ne parlait qu'avec admiration de l'opulence des villes grecques comparées aux villes de la Gaule ; de la richesse de leurs temples, de l'immense quantité d'argent monnayé et non monnayé qui allait devenir la proie du vainqueur ; mais ce qu'il faisait valoir par dessus tout, c'était la gloire que cette expédition devait faire rejaillir sur les Gaulois, lorsque leur valeur aurait vaincu ceux-là même qui se vantaient d'avoir triomphé naguère du monde entier.

Brennus parvient à entraîner ses compatriotes ; investi de l'autorité suprême, il associe à son commandement les plus distingués de la nation, et surtout Acichorius, son ancien collègue, dont les talens lui étaient connus. Cette conduite acheva de lui concilier la bienveillance de la multitude, et le mit à même de donner à ses projets toute l'étendue dont il les jugeait susceptibles. La nation entière sembla vouloir en partager l'exécution ; on leva une armée forte de cent cinquante-deux mille hommes d'infanterie, et de vingt mille quatre cents de cavalerie régulière [1] : nous disons cavalerie régulière, car, selon l'organisation connue de la

[1] Justin ne fait monter cette armée qu'à cent cinquante mille fantassins et quinze mille cavaliers. Le récit de Pausanias ayant plus d'ensemble et présentant plus de détails de localités, nous avons cru devoir le suivre ici, de préférence à l'abréviateur de Trogue-Pompée.

Trimarcesia [1], la cavalerie sous les ordres de Brennus devait monter à plus de soixante mille hommes. Ce fut à la tête de cet appareil formidable de guerre que le général gaulois se dirigea vers la Grèce ; mais il ne tarda point à reconnaître l'imprudence qu'il avait commise, en faisant partager son autorité à plusieurs. A peine les Gaulois étaient-ils arrivés aux frontières de la Dardanie, que la discorde se mit parmi leurs chefs. Vingt mille hommes commandés par Leonorius et Lutarius se séparèrent de l'armée et se dirigèrent du côté de Byzance, dans la Thrace maritime : cette défection n'empêcha pas toutefois Brennus de poursuivre son entreprise avec la même ardeur.

Les peuples grecs se liguent pour arrêter l'invasion des Gaulois conduits par Brennus. — De leur côté, les Grecs s'efforcèrent de proportionner leurs moyens de défense à la 474 de Rom. 278 av. J. C.

[1] Chaque cavalier faisant partie du corps que les Gaulois nommaient *trimarcesia* (selon Pausanias), était suivi de deux écuyers, montés comme lui, et familiarisés avec le métier des armes. Ces écuyers se tenaient pendant le combat en arrière des escadrons. Si l'homme d'armes auquel ils étaient attachés perdait son cheval, l'un des deux écuyers lui donnait aussitôt le sien ; si ce même cavalier était tué, un de ses écuyers le remplaçait dans les rangs; enfin, si celui-ci succombait, le second écuyer lui succédait : dans le cas où le cavalier était seulement blessé, l'un de ses écuyers le tirait de la mêlée et le portait au camp, pendant que le second écuyer combattait à sa place. Les Gaulois appelaient cette milice *trimarcesia*, du mot *marca*, qui signifiait, en langue celtique, cheval.

On voit ici l'origine de la chevalerie, qui remonte à une époque bien plus reculée que ne l'indiquent nos anciens chroniqueurs. L'invasion des Francs dans les Gaules y fit revivre cette institution que la domination des Romains avait anéantie. C'est ainsi que, dans nos anciennes compagnies d'ordonnances, on comptait six, sept, et jusqu'à huit combattans, appelés *archers*, *coustilliers*, *pages*, ou *varlets*, attachés à un seul homme d'armes, et formant ce qu'on appelait *une lance complète*. On peut consulter à cet égard les ordonnances des rois Charles VII, Louis XI et Louis XII.

grandeur du danger qui les menaçait ; ils sentaient la nécessité d'opposer aux Gaulois la résistance la plus opiniâtre. En conséquence, ils formèrent une ligue offensive et défensive pour laquelle chaque peuple menacé s'empressa de fournir un contingent de troupes, composé des hommes de tout âge, en état de porter les armes [1] ; leur armée, lors de l'invasion de Xerxès, n'avait été que de onze mille deux cents hommes : celle qui dut marcher contre Brennus s'élevait à vingt-deux mille sept cents hommes d'infanterie et à deux mille six cents de cavalerie. Athènes fournit en outre trois cent cinq galères de combat [2]. Il est aisé de juger, par l'énorme différence des préparatifs de défense faits par les Grecs à ces deux époques semblables sous plus d'un rapport, quelle opinion ces peuples avaient conçue de la valeur des Gaulois, et combien les Perses leur avaient paru moins redoutables.

Brennus, après avoir suivi la route que, deux ans auparavant, Cambaules avait fait connaître à ses soldats, arriva jusqu'en Macédoine sans rencontrer aucun obstacle. Sosthènes le premier se porta presque aussitôt au devant de lui à la tête de ses Macédoniens, et lui livra bataille ; le succès n'en fut pas douteux. Comme les Gaulois l'emportaient sur leurs ennemis, autant par le courage que par le nombre, les Macédoniens furent battus, et Sosthènes, désormais

[1] Pausanias dit que ce qui détermina les Grecs à tout sacrifier pour repousser les Gaulois, fut la nouvelle récente des indignes traitemens que ceux-ci venaient de faire subir aux Thessaliens. Comme il n'entre dans aucun autre détail à ce sujet, il nous semble que ce passage, négligé par les commentateurs, pourrait se rapporter à l'expédition précédente de Brennus et d'Acichorius, sur laquelle les historiens gardent d'ailleurs le silence.

[2] Les Grecs, selon Pausanias, choisirent l'athénien Calippus pour commandant en chef.

hors d'état de tenir la campagne, dispersa les débris de son armée dans plusieurs villes fortifiées où il se résolut à attendre l'événement.

Passage du Sperchius par l'armée gauloise. — Brennus s'empara de tout le plat pays, et continua sa marche vers les Thermopyles où s'était rassemblée l'armée coalisée des Grecs. Arrivé sur les confins de la Magnésie et de la Phtiotide, il se disposa à traverser le Sperchius : les ennemis l'avaient prévenu dans ce dessein en envoyant mille hommes d'infanterie légère et leur meilleure cavalerie pour lui disputer le passage. La première chose que fit ce détachement en arrivant, fut de rompre tous les ponts; il campa ensuite sur les bords de la rivière; mais Brennus, d'après le témoignage même des historiens grecs [1], aux qualités essentielles qui distinguent un bon général, joignait une grande connaissance des ruses de la guerre; il était aussi brave lorsqu'il fallait tenter le sort des armes, que fertile en expédiens quand il s'agissait de tromper l'ennemi. Habile surtout à épier et à prévoir ses mouvemens, il savait lui déguiser les siens propres et déconcerter ainsi ses projets. Instruit de la position des Grecs, il continua sa marche avec le gros de l'armée; la nuit même qui suivit le jour où les ponts avaient été rompus, il prit soin de détacher dix mille hommes vers l'embouchure du Sperchius; il n'ignorait pas que cette rivière, dont le cours encaissé et partout ailleurs profond et rapide, perd à cet endroit sa plus grande force en se répandant dans la campagne où elle forme une espèce de marécage. Ces dix mille hommes devaient passer le fleuve à l'insu des Grecs; presque tous soldats d'élite, les uns sa-

[1] Entre autres de Pausanias, à qui on ne contestera point le titre d'écrivain patriote.

vaient parfaitement nager, les autres étaient d'une très-haute taille : avantage que Brennus trouvait aisément dans ses troupes, car les Gaulois surpassaient tous les autres peuples en stature. Ainsi qu'ils en avaient reçu l'ordre, les hommes composant ce détachement traversèrent le fleuve pendant la nuit, partie à la nage, ou à l'aide de leurs boucliers qui, attachés ensemble, leur servaient comme de nacelles, partie à gué, ce qui leur était facile à cause de leur grande taille. Les Grecs postés plus haut sur la rivière, informés par leurs coureurs que les Gaulois avaient effectué le passage, ne jugèrent point à propos de les attendre, ils levèrent leur camp et rejoignirent l'armée coalisée aux Thermopyles.

A son arrivée sur les bords du Sperchius, Brennus donna l'ordre aux habitans du golfe Maliaque de jeter un pont sur ce fleuve, ce que ceux-ci se hâtèrent d'exécuter. Outre la terreur que leur inspirait une armée aussi nombreuse, ils désiraient impatiemment la voir sur l'autre rive, prévoyant que forcés de la nourrir pendant son séjour chez eux, l'impossibilité où ils se trouveraient bientôt de fournir des vivres en quantité suffisante, entraînerait la ruine totale de leur pays. Le pont étant achevé, les Gaulois traversèrent le Sperchius et s'avancèrent du côté d'Héraclée; ils s'emparèrent presque sans coup férir de tout le pays environnant; mais ils ne purent toutefois parvenir à se rendre maîtres de cette ville qui fut secourue à temps par un corps nombreux d'Etoliens. Brennus n'attachait que fort peu d'importance à la prise d'Héraclée qui ne pouvait lui être d'aucun secours; son véritable but était d'obliger la garnison à sortir de ses murs; il craignait qu'en la laissant sur ses derrières, elle ne l'attaquât bientôt et ne le mît dans l'impossibilité de gagner le pas des Thermopyles et de pénétrer en Grèce; il vint à bout

d'exécuter son dessein à l'aide d'un stratagême dont les Héracléotes furent dupes. Arrivé à peu de distance de leur ville, et favorisé par l'inégalité du terrain, il réussit à cacher un corps de troupes assez nombreux, et continua ensuite sa route avec le reste de son armée. A peine les Gaulois eurent-ils débordé la ville, que la garnison, trompée, s'empressa de sortir pour se jeter sur le corps qu'elle supposait être leur arrière-garde; mais attaquée elle-même en queue par le détachement posté à dessein, et déjà séparée de la ville, elle n'eut d'autre parti à prendre que de se jeter dans des rochers qui se trouvaient à sa droite et de gagner comme elle put les Thermopyles, avant que la tête de l'armée gauloise n'y fût parvenue. Après l'avoir fait poursuivre pendant quelque temps, Brennus, débarrassé de tout soin du côté d'Héraclée, instruit par ses transfuges de la faiblesse numérique des Grecs, résolut de leur livrer bataille dès le lendemain au lever du soleil.

Premier combat des Thermopyles. — En effet, dès que le jour parut, l'avant-garde gauloise s'engagea dans le défilé [1], et commença vivement l'attaque. Le général grec qui voulait suppléer au petit nombre par l'avantage de la position, les laissa s'avancer, et ne s'empressa point de soutenir ses premiers corps de troupes légères qui, ayant été rompus au premier choc, se retiraient en désordre; mais lorsque la mêlée commença, la grosse infanterie s'avança formée en phalange serrée, et la pique en avant; tandis que l'infan-

[1] Les Thermopyles, lieu célèbre dans l'histoire grecque. C'est un détroit de la montagne de *Bunina*, autrement *OEta*, par où l'on passe de Thessalie en Achaïe. Ce défilé n'a que quarante-cinq toises dans la plus grande largeur, partout ailleurs il est beaucoup plus resserré; il n'a même de largeur que le passage d'un char (environ huit pieds) à l'endroit où l'on place le tombeau de Léonidas, et, plus bas, à cet autre, connu des anciens sous le nom de *Pierre d'Hercule Mélampyge*.

terie légère, dont une partie s'était reformée à rangs serrés, et l'autre s'était postée sur les hauteurs qui bordaient le champ de bataille, faisait pleuvoir sur les Gaulois une grêle de traits, et leur tuait beaucoup de monde à coups de flèches et à coups de fronde : ceux-ci furieux d'être blessés de loin, ce qu'ils tenaient à grand déshonneur, s'efforçaient vainement de parer avec leurs faibles boucliers les traits pesans dont ils étaient accablés, et se précipitaient avec tant d'impétuosité sur les ennemis, qu'ils furent plusieurs fois sur le point de les rompre; mais supérieurs en nombre, et peut-être en valeur, ils n'avaient ni l'expérience de la guerre, ni la sévère discipline qui faisait la principale force des Grecs. Obéissant aveuglément à la première impulsion de leur courage, ils ne savaient que se jeter sur l'ennemi avec une sorte de rage; pourfendus à coups de hache, percés de coups d'épée, couverts de blessures, ils ne lâchaient pas prise et ne quittaient point l'air terrible et menaçant qui leur était naturel. Couchés par terre et hors d'état de se relever, ils arrachaient de leurs plaies le trait mortel dont ils étaient atteints, pour le lancer aux ennemis, ou pour en frapper ceux qui se trouvaient à leur portée.

Cependant les galères d'Athènes n'avaient point encore pris part au combat. Le vent contraire, en les chassant vers la pleine mer, les avait forcées à s'engager dans les marécages qui s'étendent de ce côté-là [1]. Elles parvinrent cependant à se tirer de cette position critique, et remises à flot, elles rasèrent de si près la côte qu'elles se trouvèrent sur le flanc des Gaulois à une distance de trait. Ceux qui les montaient ne débarquèrent pas. A l'abri des flèches, derrière les

[1] Depuis Antycire, située vers l'embouchure du Sperchius, jusqu'au petit port de Thronium, toute la côte est bordée de marécages qu'entretient constamment le flux de la mer.

flancs des galères, ils lançaient impunément aux Gaulois une multitude de traits qui faisaient perdre à ceux-ci beaucoup de monde. Brennus jugea qu'en prolongeant le combat, il ne pouvait que s'affaiblir inutilement, et ne causerait que peu de dommage à l'ennemi; et il fit sonner la retraite. La précipitation que les Gaulois mirent dans ce mouvement fut presque aussi funeste que l'adresse des archers ennemis. Empressés de sortir du défilé pour se retrouver en rase campagne, dans l'espoir d'y combattre plus également, un grand nombre se jetèrent dans les marais voisins et y périrent; les Grecs demeurés maîtres du défilé, ne furent pas tentés de les poursuivre. Telle fut l'issue de la première attaque des Gaulois au passage des Thermopyles; leur perte y fut considérable : celle des Grecs, au contraire, qui presque toujours avaient combattu à couvert, était presque nulle. Pausanias ne l'évalue qu'à quarante hommes tués.

De part et d'autre la cavalerie fut inutile : on ne put s'en servir sur le terrain étroit où l'on combattait; les roches déjà glissantes par elles-mêmes, l'étaient devenues encore bien davantage par l'effet des pluies continuelles, et n'offraient qu'un chemin tout à fait impraticables pour les chevaux.

Affaire de Trachynes. — Brennus établit son camp à l'entrée des Thermopyles, et prit quelques jours de repos, afin de laisser aux troupes dispersées la facilité de rejoindre le gros de l'armée. Au bout de ce temps, il donna l'ordre à quelques corps qui n'avaient point ou que peu souffert dans la dernière affaire, de filer le long des murs d'Héraclée, et de se porter de l'autre côté du mont OEta. Sept jours après la bataille, ces troupes se mirent en route à la nuit tombante, dans l'intention de gagner un petit sentier peu connu qui conduisait à Trachynes, ville ruinée dès-lors. Le général gaulois espérait qu'à la faveur de l'obscurité, et conduites par

un guide sûr dans un chemin à peine tracé, elles pourraient gagner le sommet de la montagne sans être inquiétées. Mais arrivés à la hauteur d'un temple de Minerve situé un peu au-dessus des ruines de l'ancienne ville, les Gaulois furent brusquement attaqués par Télesiarque; les Grecs, en confiant à ce capitaine la garde des passages de ce côté-là, avaient mis sous ses ordres un détachement assez nombreux. Il tomba sur les Gaulois au moment où ils se formaient en bataille devant le vestibule du temple, et leur tua beaucoup de monde, mais lui-même périt dans l'action. Cette attaque inopinée, et le nouveau revers qu'elle avait entraîné étonnèrent les chefs gaulois, et jetèrent quelque découragement parmi les soldats; ils jugeaient de l'avenir par le présent, et commençaient à désespérer du succès de leur entreprise. En effet, à la tête d'une nombreuse et vaillante armée, ils étaient venus attaquer une poignée d'hommes qu'ils croyaient moins braves qu'eux, et déjà leur perte surpassait en nombre celui de leurs adversaires. Arrêtés devant une masse de rochers qui ne leur offrait qu'un étroit passage, réduits à combattre de loin comme des guerriers timides [1], beaucoup d'entre eux recevaient la mort sans même avoir aperçu l'ennemi qui la leur donnait. Etait-ce donc pour périr honteusement à coups de flèches, ou dans des marais, qu'ils avaient quitté leur pays.? et quelle gloire pouvaient-ils attendre d'une guerre d'embûches, à laquelle leur valeur n'était point accoutumée? Telles étaient les réflexions décourageantes des Gaulois.

Sac de la ville de Callion : les Gaulois sont battus par les Etoliens. — Le seul Brennus, loin de perdre courage, augmentait d'énergie, en raison des difficultés qu'il avait à

[1] Ces peuples regardaient les blessures faites à coups de flèches comme déshonorantes, d'après cette idée que, pour les recevoir, il fallait être éloigné de l'ennemi.

vaincre, et cherchait les moyens les plus propres pour arriver au but de son entreprise; il savait qu'en rase campagne les ennemis ne pourraient tenir devant lui : d'autre part, instruits qu'ils étaient à peine en nombre pour garder tous les passages des défilés, il résolut d'opérer une diversion. En obligeant les Etoliens à détacher leurs troupes de celles de la coalition, il espérait pouvoir terminer heureusement la guerre. En conséquence, il donna à Orestorius et à Combutis, deux de ses lieutenans, le commandement d'un détachement composé de quarante mille hommes d'infanterie et de huit cents chevaux. Ces deux chefs reçurent en même temps l'ordre de repasser le Sperchius, de prendre leur chemin par la Thessalie, et de pénétrer en Etolie. Arrivés là, ils devaient incontinent ravager les terres, piller les villes qui tomberaient en leur pouvoir, en un mot, ne garder aucun ménagement, et faire aux ennemis le plus de mal possible. La cité de Callion, qui se trouvait située sur les bords de l'Etenus, à l'extrême frontière d'Etolie, fut la première attaquée. Les lieutenans de Brennus s'en étant rendus maîtres, la livrèrent au pillage; les édifices furent rasés, et les habitans emmenés en esclavage [1].

[1] « Les soldats de Brennus, dit Pausanias, exercèrent dans Callion de si horribles cruautés, que je ne pense pas qu'on puisse en citer de semblables. Le sexe viril fut mutilé, les vieillards furent coupés en morceaux, les enfans arrachés du sein de leur mère pour être égorgés, et, s'il y en avait qui parussent nourris d'un meilleur lait, *les Gaulois buvaient leur sang et se rassasiaient de leur chair*, etc. Nous croyons qu'il y a une grande exagération patriotique dans ce tableau. La méthode de guerre alors en usage, rendait très-fréquentes les prises de ville par assaut, et les traitemens barbares qui en étaient la suite. Rien n'était plus ordinaire que de passer les garnisons au fil de l'épée, de raser les villes et d'emmener les habitans en esclavage, pour les placer dans des colonies lointaines. Les Grecs nous offrent eux-mêmes de nombreux exemples d'une pareille conduite. Les Gaulois ne traitèrent donc pas les Grecs autrement que ceux-ci ne traitaient les étrangers et souvent même leurs compatriotes dans les

Aussitôt que les Etoliens eurent connu ce qui se passait chez eux et le sort de Callion, ils décampèrent des Thermopyles, et regagnèrent leurs pays à marches forcées. Leur désir était bien moins de venger la ruine de Callion, que de prévenir celle de toutes les autres villes menacées d'un semblable traitement. A peine furent-ils arrivés sur leurs terres, que tout ce qu'il y avait d'Etoliens en état de porter les armes vint les joindre. Les vieillards oublièrent leur âge, et, soit nécessité, soit courage, ils voulurent marcher avec les autres; les femmes même, animées de la rage du désespoir, se rendirent au camp pour prendre part au combat. Cependant Orestorius et Combutis continuaient leur route suivis d'un riche butin, lorsqu'ils furent attaqués tout à coup par un corps de troupes sorti de Patra. C'était la seule ville d'Achaïe qui se fût mise en mesure de donner du secours aux Etoliens. Ces troupes, composées d'infanterie armée plus pesamment que celle des autres villes grecques, se distinguaient principalement par l'adresse merveilleuse avec laquelle elles savaient se servir de ces moyens de défense. Elles tombèrent à l'improviste sur le flanc des Gaulois, et leur firent d'abord beaucoup de mal; mais Combutis, qui se trouvait à la tête de la colonne, ayant rétrogradé avec l'avant-garde, les prit à son tour en flanc et les culbuta. Accablés par la fatigue et par le nombre, ils étaient sur le point d'être enveloppés et de succomber, lorsque les Etoliens arrivèrent à leur secours. Ce nouveau renfort ré-

guerres intestines. Mais lorsque Pausanias nous représente les soldats de Brennus buvant le sang des petits enfans les mieux nourris, et les dévorant ensuite, n'est-on pas fondé à regarder cette partie de son récit comme un moyen d'entretenir chez ses concitoyens la haine contre ceux qu'ils appelaient spécialement *barbares*. Les Gaulois étaient sans doute moins civilisés que les Grecs à cette époque; mais rien ne prouve qu'ils fussent anthropophages. Aucun autre historien, quelque intéressé qu'il soit à les décrier, ne leur adresse ce reproche.

tablit le combat, et la mêlée devint générale. L'avantage demeura aux Grecs. Les Gaulois, attaqués sur leurs flancs, n'ayant pas eu le loisir de présenter un front de bataille, et ne s'étant formés que successivement, prirent le parti de la retraite ; ils y perdirent plus de monde que dans la bataille. Obligés de passer par un chemin bordé de bois et de rochers, ils furent assaillis par les archers ennemis, embusqués de distance en distance, et qui lançaient sur eux une multitude de traits, dont leurs légers boucliers les défendaient mal. Voulaient-ils poursuivre ces ennemis invisibles, ils s'échappaient dans l'épaisseur des bois ou dans les cavités de rochers, et ne reparaissaient que pour attaquer de nouveau lorsqu'on se remettait en marche. Ce genre de guerre, continué pendant presque toute la retraite d'Orestorius et de Combutis, leur occasiona une perte énorme. Ils ne ramenèrent au camp des Thermopyles que vingt-cinq mille hommes ; ils en avaient ainsi laissé plus de quinze mille en Etolie. Toutefois le but que Brennus s'était proposé dans cette expédition se trouvait rempli, puisque l'armée combinée des Grecs avait perdu le contingent fourni par les Etoliens, et se trouvait affaiblie d'autant.

Deuxième combat des Thermopyles ou du mont OEta. —Deux routes conduisaient du bas des Thermopyles au sommet du mont OEta, sans cependant qu'on fût obligé pour y arriver de traverser le défilé. De ces deux routes, l'une n'est qu'un sentier fort étroit et fort rude, qui menait un peu au-dessus de Trachyne ; c'était par ce sentier que Brennus avait tenté de se frayer un passage sept jours après la bataille livrée à l'entrée du défilé ; on a vu qu'il y avait été arrêté par le grec Télésiarque, qui l'avait forcé de rétrograder ; l'autre route, connue sous le nom de chemin d'*Anopée*, était plus large et moins escarpée ; on pouvait même y

conduire une armée, et elle passait sur les terres des Enianes : c'était celle que suivit le mède Hydarnès, lorsqu'il vint prendre Léonidas à dos et envelopper son détachement ; ce fut aussi par là que débouchèrent les Gaulois : ils étaient guidés par les Héracléotes et les Enianes ; non que ces peuples eussent réellement l'intention de trahir la cause des Grecs, mais parce qu'accablés par le séjour prolongé des Gaulois sur leur territoire, leur situation était devenue insupportable. Réduits aux dernières extrémités, ils avaient décidé de se délivrer de ces terribles hôtes à quelque prix que ce fût.

Brennus, conduit par eux, laissa Acichorius au camp des Thermopyles, en lui ordonnant de garder cette même position jusqu'au moment où, arrivé au sommet de l'OEta, il lui ferait savoir qu'il était enfin parvenu à tourner l'ennemi sur ses derrières. Acichorius devait alors se mettre en mouvement, et s'emparer de la tête du défilé pour envelopper l'armée combinée et la cerner de tous côtés. Quant à Brennus, à la tête de quarante mille hommes choisis dans toute son armée, il suivit ses guides par le chemin d'Hydarnès. Le hasard voulut que le jour fixé pour l'exécution de ce dessein, le mont OEta fut enveloppé d'un brouillard si épais, que le soleil put à peine se montrer. A une demi-distance de javelot, les bataillons ne pouvaient se reconnaître. Cette obscurité extraordinaire favorisa tellement la marche des Gaulois, qu'ils attaquèrent les Phocéens postés de ce côté, et les culbutèrent même avant d'avoir été aperçus par leurs sentinelles avancées. En vain dans ce danger extrême l'ennemi voulut opposer quelque résistance, il fut repoussé et se retira en désordre, abandonnant les défilés. Tout ce qu'ils purent faire fut d'accourir au camp des Grecs, et de les prévenir du péril qui les menaçait, avant que les Gaulois eus-

sent eu le temps de leur fermer tous les passages. Aussitôt l'armée combinée gagna le bord de la mer, les Athéniens firent approcher leurs galères de la côte, et les Grecs se rembarquèrent précipitamment. Tous ensuite se dispersèrent, chaque peuple retourna dans son pays, et, par le fait, la ligue défensive se trouva ainsi dissoute.

Après ce premier succès, qui lui ouvrait le chemin de la Grèce, Brennus, sans attendre qu'Acichorius le fût venu joindre, ainsi qu'ils en étaient convenus, marcha droit à Delphes. L'opulence de cette ville, l'une des plus considérables de la Phocide, et les richesses prodigieuses dont son temple était orné, lui faisaient désirer de s'en rendre maître. Outre que l'importance de ce premier exploit frapperait les Grecs d'un coup mortel, et ranimerait l'ardeur de ses soldats découragés par les précédens revers, le général gaulois, supérieur à de vaines craintes, était dans l'intention, après avoir triomphé des Delphiens, de distribuer à ses troupes la dépouille des vaincus, et de les enrichir des offrandes que le sanctuaire d'Apollon devait à la crédulité religieuse des peuples et des rois.

Pendant que Brennus, entré depuis quelques jours en Phocide, s'avançait vers Delphes, Acichorius s'efforçait de le rejoindre. Ce lieutenant avait laissé une partie des troupes confiées à son commandement dans son camp d'Héraclée pour y garder le butin déjà fait. Avec ce qui lui restait de monde, il se défendait contre les Etoliens, qui revenus à la charge et combattant sur leur territoire, avaient tourné leurs principales forces contre lui et ne cessaient de le harceler. Evitant toujours avec soin de livrer bataille, ils tombaient sur l'arrière-garde des Gaulois, pillaient leurs bagages, massacraient leurs blessés, leur tuaient beaucoup d'hommes et de chevaux. Les précautions qu'Acichorius était forcé de prendre pour se défendre contre un semblable ennemi, le

forçaient à n'avancer qu'avec une circonspection extrême, et rendaient nécessairement sa marche longue et pénible.

Siége de Delphes par les Gaulois. — Ce que les Grecs appelaient *le Parnasse*, est une chaîne de montagnes qui se prolonge vers le nord, et qui, dans sa partie méridionale, se termine en deux pointes, au-dessous desquelles était située la ville de Delphes. Cette ville, bâtie sur un roc presque à pic, n'était point défendue par des murailles, mais par des précipices qui l'environnaient de trois côtés, et formaient comme une espèce d'amphithéâtre. Brennus traversa le Céphise au-dessus d'Elatée, et arriva, vers la fin du jour, en vue de la ville, par le chemin de Tithorée. Après avoir reconnu la position du temple, et le côté par lequel la place était le plus susceptible d'être attaquée, le général gaulois fut quelque temps incertain s'il devait à l'heure même exécuter son entreprise, ou laisser prendre quelque repos à ses troupes jusqu'au lendemain matin. Emanus et Thessalorus, deux de ses capitaines les plus expérimentés, voulaient qu'on tentât l'assaut sans tarder davantage. Il était convenable, selon eux, de surprendre les ennemis avant qu'ils ne fussent remis de leur première frayeur, et qu'ils n'eussent reçu des secours du dehors : ils n'étaient point d'avis de laisser passer la nuit sans attaquer, parce que les Delphiens, reprenant courage, trouveraient peut-être le moyen de faire entrer quelques renforts dans la place, et de fermer aux Gaulois les passages qui leur étaient ouverts maintenant. Brennus goûta la sagesse de ce conseil, mais il n'était déjà plus en son pouvoir de le suivre. Ses soldats, à peine arrivés au pied de la montagne, avaient confusément quitté leurs rangs, et s'étaient répandus çà et là dans la campagne voisine, sans que ni les prières, ni les menaces pussent les retenir sous leurs enseignes. Depuis qu'ils avaient quitté le camp d'Héraclée, ils n'avaient cessé de souffrir de la disette ;

leurs fourrageurs ne pouvaient s'éloigner un peu de la route et du gros de l'armée, sans s'exposer à être enlevés par des partis ennemis. Les riches campagnes qui sont aux environs du mont Parnasse leur offraient tout à coup un ample dédommagement des privations qu'ils avaient endurées; mais ce passage subit d'un manque presque total de vivres à l'extrême abondance, fut aussi funeste à leur discipline que favorable au salut des Delphiens : ceux-ci, mettant habilement à profit la superstition obéissante des habitans de la campagne, avaient fait parler l'oracle, à la voix duquel aucun d'eux n'eût osé résister. Il leur avait prescrit de se retirer dans la ville avec leurs bestiaux, mais de laisser leurs blés et leurs vins dans leurs habitations à la merci des Gaulois. L'utilité de cet ordre ne fut bien reconnue que lorsque les secours qu'envoya chaque ville de la Phocide furent entrés, sans que les Gaulois y apportassent aucun empêchement. Disséminés dans les villages abandonnés, où ils se livraient à tous les excès de l'intempérance, ils méconnurent la voix de leurs chefs pendant l'espace de deux jours. Les assiégés, pendant ce temps, outre les troupes auxiliaires qui entrèrent dans leur ville, s'approvisionnèrent abondamment de vivres et de munitions, et tous leurs préparatifs de défense étaient terminés lorsque les soldats gaulois, revenus à eux-mêmes, retournèrent sous leurs enseignes. On retrouve fréquemment dans l'histoire des Gaulois de ces actes d'insubordination et d'indiscipline, qui rendaient leur valeur inutile, et faisaient échouer leurs entreprises.

Défaite de l'armée gauloise devant Delphes. — Celle-ci commencée sous des auspices favorables, ne va plus présenter qu'une longue suite de revers. En vain Brennus donnant lui-même l'exemple du courage le plus intrépide, tenta deux attaques dans la même journée, et parvint jusqu'aux portes de la ville : repoussé deux fois par des ennemis bien

inférieurs en nombre [1], mais qui avaient sur lui l'avantage du terrain, il fut obligé de se retirer après avoir essuyé une perte énorme, et laissant aux Delphiens fanatisés par leurs prêtres, l'idée que le ciel combattait pour eux.

La nuit qui suivit fut encore plus funeste aux Gaulois ; il fit d'abord un froid très-vif, que la grande quantité de neige qui tombait rendait encore plus insupportable ; les élémens semblaient avoir conspiré la perte de l'armée de Brennus. Bientôt un vent violent s'éleva, accompagné de grêle, de pluie et de tonnerre ; on ressentit une secousse extraordinaire qui ébranla tout le Parnasse : de grosses pierres, ou plutôt des rochers entiers se détachèrent de la montagne, et roulant sur les Gaulois, écrasèrent des bataillons entiers, commandés pour la garde des postes, ou rapprochés les uns des autres pour prendre quelque repos. A peine le jour commençait-il à poindre que les assiégés firent une vigoureuse sortie, tandis que de nouveaux secours qui leur étaient arrivés par le chemin de Lycorée attaquaient le flanc des Gaulois. En même temps les Phocéens descendirent du Parnasse à travers les neiges, par des chemins non frayés, et prenant l'arrière-garde de Brennus à dos, ils lui tuèrent beaucoup de monde. Brennus se portant avec rapidité partout où le danger était le plus grand, s'efforçait de faire face à cette triple attaque ; ses soldats, fatigués par la tempête de la nuit, et s'abusant sur le véritable nombre des ennemis qu'ils avaient à combattre, furent en grande partie massacrés. Les gardes de Brennus, tous gens d'élite, et d'une taille prodigieuse, résistaient encore ; jaloux de mou-

[1] Justin donne soixante-quinze mille hommes à Brennus, et rapporte que les troupes assiégées n'étaient guère qu'au nombre de vingt-cinq mille, tant Delphiens qu'alliés. N'y aurait-il pas quelque partialité de sa part à exagérer la faiblesse des uns pour augmenter la force des autres ? Ici nous avons cru devoir nous en rapporter à Pausanias, qui n'établit pas une disproportion aussi grande entre les deux armées.

rir sous les yeux de leur chef, ils étaient demeurés inébranlables à leur poste, malgré la rigueur du froid qui se faisait sentir d'une manière bien plus pénible aux blessés. Enfin, voyant leur général tomber à leur tête, couvert de blessures et presque mourant, ils ne songèrent plus qu'à lui faire un rempart de leurs corps, et à l'emporter hors de la mêlée. Les autres troupes gauloises se débandèrent alors de toutes parts, et prirent la fuite du côté de la plaine ; arrivées au bas de la montagne, et poursuivies par les Delphiens, elles se reformèrent comme elles purent et continuèrent de marcher sans prendre de repos, espérant lasser enfin l'opiniâtreté de l'ennemi, et lui faire abandonner sa poursuite.

Dans la précipitation de leur fuite, les Gaulois campèrent où la nuit les surprit ; mais celle-ci ne leur fut guère moins fatale que la précédente. Au milieu de l'obscurité, quelques fuyards qui rentraient au camp, s'imaginant entendre un bruit de chevaux, donnent aussitôt l'alarme ; les Gaulois qui croyent l'ennemi sur eux, s'éveillent, courent aux armes, et se précipitent tumultueusement les uns sur les autres : le désordre va toujours croissant ; le choc des armes, les cris des combattans ne permettent plus aux chefs de se faire entendre ; chacun croit l'ennemi dans le camp ; les plus braves soldats, séparés en divers pelotons, se chargent avec fureur, trompés par l'obscurité qui ne leur laissait pas distinguer la forme de leurs boucliers, bien différente de celle des Grecs. Cette mêlée ayant duré une partie de la nuit, causa une grande perte aux Gaulois. La Grèce superstitieuse s'efforça de donner une cause surnaturelle à la défaite de ses ennemis qu'elle attribua à la vengeance d'Apollon et à la protection du dieu Pan [1]. Sans avoir recours aux fictions de la mythologie, il est plus raisonnable d'attribuer les

[1] Telle fut, dit-on, l'origine de la locution proverbiale *terreur panique*.

revers des Gaulois, et principalement cette dernière erreur qui leur fut si funeste, à la négligence qu'ils avaient apportée à tracer les limites d'un camp, à la trop grande étendue de terrain qu'ils occupaient, et par dessus tout, à cet esprit d'indiscipline et de débauche qui leur faisait si souvent abandonner le gros de l'armée pour courir les campagnes.

Quelques Phocéens qui gardaient les troupeaux, ayant appris au point du jour ce qui s'était passé pendant la nuit, en donnèrent avis aux Grecs, qui prirent un nouveau courage, et redoublèrent d'acharnement à poursuivre les débris de l'armée vaincue; ils ne laissèrent plus rien dans les champs, et firent rentrer dans les villes ce qui restait de blé et de provisions de toute espèce. Les Gaulois ne tardèrent pas à être réduits à la plus affreuse disette. Les divers combats livrés dans la Phocide et aux portes de Delphes leur avaient coûté plus de six mille hommes. Le froid des nuits qui suivirent, et la fausse alarme donnée au camp, en firent périr plus de dix mille. La disette en enleva presque autant. L'armée de Brennus forte de quarante mille hommes lors de son départ des Thermopyles, se trouvait ainsi réduite à quinze mille, sur lesquels il y avait près de trois mille blessés.

Les Athéniens, depuis la dissolution de l'armée combinée des Grecs au camp des Thermopyles, s'étaient contentés d'embarquer sur leurs vaisseaux les diverses troupes qui avaient fait partie de la ligue. Pour leur propre compte, ils étaient restés sur la défensive, en gardant à tout événement, dans le Pirée, les trois cent cinq galères armées qu'ils avaient fournies pour leur contingent; mais dès que les courriers qu'ils avaient envoyés à Delphes leur eurent fait connaître la position critique des Gaulois, ils jugèrent convenable de marcher promptement en Béotie et de réunir leurs forces à

celles de leurs voisins; ils espéraient, en attaquant les débris de l'armée de Brennus, le battre séparément avant qu'Acichorius, qui s'avançait vers lui toujours poursuivi par les Etoliens, n'eût opéré sa jonction. Leur attente fut déçue, Acichorius trompant l'ennemi par une fausse marche, avait rejoint Brennus dès la nuit précédente. Les Grecs ne laissèrent pas toutefois de s'embusquer sur le chemin des Gaulois, et étant tombés sur leur arrière-garde, ils leur tuèrent beaucoup de monde. Acichorius périt dans l'action : ceux qui purent échapper regagnèrent à grande peine le camp d'Héraclée, où, comme nous l'avons déjà dit plus haut, Acichorius, à son départ, avait laissé quelques troupes.

Mort de Brennus. — Ainsi, cette armée brillante et nombreuse, qui, partie de la Gaule, avait traversé tant de pays, vaincu tant de peuples, triomphé de tant d'obstacles, était venue, par une fatalité inconcevable, échouer dans un coin de la Grèce, et succomber, moins sous le fer des ennemis, que moissonnée par les maladies, le froid et la faim. De ces innombrables bataillons, l'orgueil du pays qui les avait vu naître, et l'effroi de ceux qu'ils avaient à combattre, il ne restait plus que quelques milliers d'hommes découragés, également abattus par les privations et par le malheur.

Cependant Brennus venait d'arriver à Héraclée, presque rétabli des nombreuses blessures qu'il avait reçues au mont Parnasse; mais la vue de ce camp, dont la vaste enceinte lui rappelait toutes ses pertes, redoubla son désespoir; inquiet d'ailleurs du sort que la vengeance de ses concitoyens lui réservait à son retour, et se regardant comme l'unique auteur d'une entreprise source de tant de malheurs, il se tua d'un coup de poignard [1]; il recommanda en mourant au chef qui lui suc-

[1] C'est ainsi que Justin raconte la mort de ce chef. Pausanias et Diodore de Sicile disent qu'il s'empoisonna.

cédait dans le commandement, de sacrifier les malades et les blessés au salut de l'armée, et de les faire égorger plutôt que de ralentir inutilement sa marche, et de les laisser tomber vivans dans les mains des Grecs.

Les Gaulois s'établissent en Thrace. — A peine la nouvelle de la mort du général se fut-elle répandue dans le camp, que les Gaulois levèrent leurs enseignes et se dirigèrent vers le Sperchius, qu'ils traversèrent malgré les Etoliens qui n'avaient pas cessé de les poursuivre; mais ils n'échappèrent aux dangers que leur offrait ce fleuve, que pour tomber dans une embuscade que les Thessaliens et les Malliens leur avaient tendue sur l'autre rive. Un grand nombre d'entre eux y périt : ce revers fut le dernier. Après avoir pris leur chemin par la Thessalie et la Lyncestide, ils arrivèrent enfin sur les confins de l'OEmathie. Là, des restes de l'armée de Brennus, des débris du détachement d'Acichorius et de quelques autres troupes qui ne s'étaient point trouvées à l'affaire de Delphes, Commontorius [1] organisa une nouvelle armée avec laquelle il alla joindre sur l'Hellespont, Léonorius et Lutarius qui se disposaient à passer en Asie; il ne les suivit point toutefois dans leur expédition. Après avoir vaincu les Thraces, il s'établit dans leur pays, s'y forma un royaume de ses conquêtes, et soumit la ville de Byzance, qui se trouvait presque enclavée dans ses états, à un tribut annuel pour le rachat de ses terres. Cette riche cité ne crut pas acheter trop cher la paix, en s'obligeant à payer chaque année au vainqueur la somme de quatre-vingts talens; il exigea également d'énormes contributions de tous les peuples voisins, soit à titre de présens gratuits, soit comme rachat des invasions dont il ne cessait de les menacer : enfin Com-

[1] Nous sommes portés à croire que ce fut ce chef qui succéda immédiatement à Brennus, bien que Pausanias et Justin ne disent rien à cet égard.

montorius soumit à sa domination toute la côte de la Propontide : ses successeurs se maintinrent quelques années dans ces conquêtes.

Ce ne fut qu'après une existence d'environ soixante ans que les Gallo-Thraces, dont les mœurs asiatiques avaient énervé la valeur, furent vaincus à leur tour par les anciens peuples du pays. Polybe dit qu'ils furent totalement détruits, et que cet événement eut lieu sous un de leurs rois nommé Clyarus [1]. Cependant, comme long-temps après on retrouve encore des peuplades gauloises mêlées avec les Thraces, on doit supposer que la nation, sans être absolument anéantie sous Clyarus, perdit au moins, avec sa liberté politique, cette domination qu'elle exerçait depuis plus d'un demi-siècle sur les originaires du pays.

Les Gaulois passent en Asie et s'y établissent. — L'émigration conduite par Léonorius et Lutarius était destinée à une fortune plus grande et plus durable. Ce fut l'année d'après la déroute de Delphes que la fertilité de l'Asie, dont ils étaient si voisins, fit concevoir à ces deux chefs le désir d'y passer. Maîtres de Lysimachie et de toute la Chersonèse, ils descendirent sur les rives de l'Hellespont. Séparés alors de l'Asie seulement par le détroit, ils résolurent d'y tenter une expédition. Antipater régnait sur la côte et semblait disposé à favoriser leur passage; les Gaulois lui envoyèrent une députation pour obtenir son agrément; mais pendant cette négociation dont leur impatience accusait la lenteur, une violente contestation s'éleva entre les deux chefs, et Léonorius, suivi de quatorze mille hommes, reprit la route de Byzance. Lutarius resta donc à la tête de six mille hommes; sa position devenait de jour en jour plus critique. Inquiété par des partis byzantins qui, profitant de sa faiblesse numérique, 475 de Rom. 277 av. J.C.

[1] Selon d'autres Cavarus.

s'efforçaient de le jeter tout à fait dans la mer, une résolution vigoureuse et promptement exécutée pouvait seule sauver son armée. Sans perdre de temps, il enlève deux bâtimens pontés et trois brigantins aux Macédoniens qu'Antipater lui avait envoyés avec le titre d'ambassadeurs, mais dans le but réel d'épier ses démarches. A la faveur de ces embarcations, il passe tous ses soldats dans l'intervalle de peu de jours, et s'établit sans coup férir sur la côte d'Asie. Antipater, instruit trop tard que les Gaulois avaient effectué leur passage, loin de vouloir disputer le terrain à des voisins aussi redoutables, feignit d'ignorer les moyens qu'ils avaient employés pour traverser le Bosphore, et ne songea plus qu'à se maintenir en bonne intelligence avec eux.

Cependant Léonorius, de retour à Byzance, ne tarda pas de se repentir d'avoir cédé à un premier mouvement de colère et de s'être séparé de Lutarius. Instruit bientôt de l'établissement de Lutarius en Asie, il se reprocha vivement de l'avoir abandonné à la vengeance des rois de ces vastes contrées; tous ses vœux se bornèrent alors à franchir le détroit et à partager de nouveau les chances de la fortune avec lui; mais si le hasard seul semblait avoir fourni à Lutarius les moyens de débarquer en Asie, Léonorius, avec une armée beaucoup plus nombreuse, n'avait point les mêmes facilités. Antipater, instruit par l'expérience, recevait les ambassadeurs gaulois avec bienveillance sans doute; il les craignait trop pour ne pas les ménager; mais loin de leur fournir les moyens de transport qu'ils réclamaient pour leur armée campée de l'autre côté du détroit, il refusait même de les renvoyer sur les bâtimens à eux appartenans. Il n'avait pas oublié quel parti Lutarius avait su tirer des trois navires qui avaient porté les premiers ambassadeurs sur la côte de la Propontide. Léonorius n'espérant plus rien d'Antipater, s'adressa à Nicomède, roi de Bithynie : ce prince

entra en négociation avec les Gaulois, et s'engagea, par un traité, à leur faire passer la mer. Les principales conditions étaient que les Gaulois contracteraient amitié avec le roi de Bithynie et ses descendans; que, sans l'avis et la volonté de ce monarque, ils ne porteraient de secours en guerre à qui que ce fût, encore qu'ils en fussent sollicités par des ambassadeurs; mais que ses amis seraient les leurs, et qu'ils n'auraient d'autres ennemis que les siens; qu'ils feraient cause commune avec les Byzantins si les circonstances l'exigeaient, qu'ils formeraient alliance avec les Tianes, les Héracléens, les Chaledoniens, les Cierannes et plusieurs autres peuples désignés dans le traité. Ce fut ainsi que les Gaulois obtinrent de Nicomède leur passage en Asie et la cession d'une vaste étendue de territoire.

Léonorius, à la tête de ses quatorze mille hommes, ne tarda point à joindre Lutarius, avec lequel il se réconcilia. Ces deux chefs ayant réuni leurs forces, commencèrent à remplir leurs engagemens; ils secoururent le roi de Bithynie contre un aventurier, nommé Zybetas, qui s'était rendu maître d'une partie de ses états. Nicomède leur dut, avec la victoire, la possession paisible de la Bithynie entière. Les Gaulois continuèrent de combattre pour lui toutes les fois que ses intérêts l'exigèrent; mais ils gardèrent leur indépendance, faisant la guerre en leur propre nom, et allant chercher des ennemis, une solde et du butin bien au-delà des frontières de la Bithynie. Au sortir de ce royaume, dont leur valeur venait de reculer les limites, ils s'avancèrent dans l'intérieur de l'Asie, réduits à dix mille hommes en état de faire la guerre, de vingt mille qu'ils étaient d'abord (sans compter leurs femmes et leurs enfans dont ils se faisaient suivre dans leurs expéditions). La terreur de leurs armes ne s'en répandit pas moins chez tous les peuples voisins du mont Taurus. Attaqués de près, ou menacés de

loin, leur destin fut le même à tous; les Gaulois les soumirent à leur domination. Ces succès encouragèrent leurs compatriotes à venir partager leur gloire et leurs dangers; de nombreuses émigrations eurent lieu, et les Gaulois devinrent en peu de temps une puissance redoutable en Asie; ils se multiplièrent avec une rapidité telle qu'elle choquerait évidemment toutes les lois de la population la plus féconde, si on ne l'expliquait par les fréquentes incorporations de colonies grecques, ou par les recrues multipliées que ces peuples étaient à même de recevoir de la Gaule même et des pays intermédiaires dans lesquels il y avait alors des peuplades gauloises. Toujours avides de butin et de conquêtes, ils tournèrent leurs armes contre Antiochus, roi de Syrie, que les distances à franchir, et la haute réputation dont il jouissait, avaient également protégé jusqu'alors.

477 de Rom. 275 av. J. C. *Les Gaulois sont battus par Antiochus Soter.* — Les Gaulois ayant déclaré la guerre à ce prince, arrivèrent sur la frontière de son royaume. Antiochus n'ignorait pas de quelle force physique, et surtout de quelle audace extraordinaire étaient doués ses nouveaux ennemis; il savait que leur armée était aussi nombreuse que redoutable; il connaissait leur phalange formée à rangs serrés, et composée d'hommes d'élite défendus à dos par une forte cuirasse d'airain. Outre ce bataillon formidable, qui se présentait au combat sur vingt-quatre hommes de profondeur, les deux ailes étaient flanquées par vingt mille hommes de cavalerie, et au centre étaient placés deux cent quarante chariots de guerre, dont quatre-vingts armés de faux. La vue de ces forces immenses fit perdre à Antiochus tout espoir de succès. A ces guerriers, jusqu'alors réputés invincibles, il n'avait à opposer qu'une armée médiocrement instruite, peu nombreuse, et dont les dispositions étaient loin de répondre à l'importance de la guerre. La plus grande partie de ses

soldats étaient nus, et n'avaient pour toute arme défensive qu'un bouclier; il se disposa donc à entrer en négociation, et à demander la paix aux conditions les plus avantageuses qu'il pourrait obtenir.

Ce prince avait alors à sa cour un Grec nommé Theotodas, né à Rhodes, homme d'un esprit rare, d'un courage élevé, et fort instruit dans l'art de faire la guerre. Loin d'approuver les résolutions auxquelles le roi de Syrie semblait s'être fixé depuis quelque temps, le Rhodien sut rendre au monarque toute son énergie, et releva les esprits que l'imminence du danger avait abattus. Antiochus comptait onze éléphans dans son armée : Théodotas ordonna qu'on les tînt cachés le plus possible pour les dérober entièrement aux regards de l'ennemi. Mais aussitôt que la trompette aurait donné le premier signal, que l'on marcherait les enseignes déployées, et que l'on en viendrait aux mains : au moment où la cavalerie des Gaulois s'ébranlerait, et où leur phalange s'ouvrirait pour laisser partir les chars, il voulait que quatre de ces éléphans fussent dirigés d'une part sur la cavalerie; les huit autres devaient être envoyés contre ceux qui conduisaient les chars de guerre et les chariots armés de faux. « En suivant exactement cette disposition, disait l'habile Rhodien, les chevaux des ennemis, effrayés, prendront la fuite, et se précipiteront sur les Gaulois ».

L'événement ne démentit point les mesures qu'il avait prises; les Gaulois n'avaient jamais vu d'éléphans; leurs chevaux furent tellement frappés de terreur par ces terribles animaux, bien qu'ils en fussent encore fort éloignés, qu'au seul bruit de leurs rugissemens, à la vue de leurs énormes défenses, dont le corps presque noir de ces animaux relevait la blancheur éclatante, à l'aspect de ces effroyables trompes dont ils se servaient avec autant de force que d'adresse pour enlever leur proie et la déchirer, avant même qu'une première

décharge de traits eût été faite sur les Syriens, ils tournèrent bride et prirent la fuite dans le plus grand désordre. Pendant quelque temps l'infanterie se fit beaucoup de mal avec ses armes. Un grand nombre de fantassins furent écrasés par les chevaux sans cavaliers, que la frayeur poussait au milieu de leurs rangs; les chars renversés, et sans conducteurs, erraient çà et là dans la plaine, ou se portaient au milieu des rangs gaulois dont ils redoublaient le désordre. Les chevaux, après avoir une fois quitté la route qu'ils devaient suivre, et s'être jetés sur les côtés, ne soutenaient point le choc des éléphans, et se débarrassaient des cavaliers qui les montaient. Les chars roulant avec un fracas, que le tumulte, toujours croissant, de la mêlée rendait encore plus effrayant, déchiraient et coupaient avec les faux dont ils étaient armés ceux-là même de leur parti qui se trouvaient à leur portée; les conducteurs, précipités à terre, étaient poursuivis avec acharnement par les éléphans, qui tantôt les foulaient aux pieds, les écrasaient sous le poids de leurs masses énormes; tantôt les saisissant avec leurs trompes, les lançaient au loin, ou les tuaient avec leurs défenses. Enfin ces animaux furent d'un si grand secours au roi de Syrie, dans cette journée, qu'il leur dut pleinement la victoire; un grand nombre de Gaulois périrent les armes à la main; d'autres tombèrent vivans au pouvoir des Syriens; quelques-uns, mais en petit nombre, trouvèrent leur salut dans la fuite, et se sauvèrent dans les montagnes. Les Macédoniens qui avaient combattu pour Antiochus, et les soldats de ce prince, fiers du succès de leurs armes, voulaient, sur le champ de bataille même, ceindre la tête du monarque d'une triple couronne de lauriers; mais ce prince, dit l'historien dont nous avons emprunté ce récit, loin de partager l'ivresse générale, et de s'abuser sur sa victoire, versa des larmes : « Rougissons plutôt de honte, dit-il à ses soldats, rougis-

sons, ô Syriens, de ne devoir notre salut, non à notre valeur, mais seulement à ces féroces animaux qui ont combattu pour nous, et songeons quel sort nous était réservé si nos ennemis, familiarisés comme nous avec ces terribles auxiliaires, eussent pu combattre à armes égales ». Modestie digne d'éloges chez un prince qui venait de défaire des guerriers aussi renommés, et que ses nombreux courtisans cherchaient à aveugler sur le mérite de ce triomphe. Antiochus demeura constamment sourd aux conseils de la flatterie, et il décida que le monument destiné à éterniser la défaite des Gaulois ne représenterait qu'un éléphant.

Nouvelle défaite des Gaulois par Attale, roi de Pergame. — Cette victoire, dont la vanité des Macédoniens et des Syriens se plaisait à exagérer les résultats, fit donner à Antiochus le titre de *Soter* (Sauveur). Les Gaulois n'en continuèrent pas moins leurs courses comme auparavant, et ne tardèrent point à se relever de cet échec ; la suite de leur histoire prouve que la terreur de leur nom n'en fut pas diminuée, car ils ne cessèrent d'imposer à leurs voisins des tributs qu'un vainqueur seul a le droit d'exiger. Attale, roi de Pergame, fut le premier qui s'indigna de subir ce joug humiliant ; il osa refuser de leur payer les subsides accoutumés; contre toute espérance, la fortune seconda son audace ; il remporta sur les Gaulois une victoire signalée; et après avoir eu le bonheur de les battre, il eut la vanité d'en prendre sur ses monnaies le surnom de vainqueur des Galates (Γαλατικος).

Les Gaulois s'établissent sur le territoire appelé depuis Galatie. — L'établissement des Gaulois dans la Bithynie ne datait que d'environ trente-cinq ans, depuis leur alliance avec Nicomède, et les succès d'Attale étaient encore récens, lorsque, soit par suite de l'inconstance qui leur était naturelle, soit plutôt qu'ils se trouvassent trop à l'étroit dans le

512 de Rom. 241 av. J. C.

pays que leur avait cédé Nicomède, ils l'abandonnèrent pour se porter dans la partie de l'Asie Mineure, où se trouvaient des colonies grecques ; ils démembrèrent de la Phrygie et de la Paphlagonie des portions assez considérables pour en former un état, que les étrangers appelèrent Galatie ou Gallo-Grèce, et le nom de Galates et de Gallo-Grecs commença à prendre la place de celui de Gaulois et de Celtes, sous lequel ils avaient été jusque-là connus dans l'Orient.

Comme ils formaient trois peuples principaux et distincts, les Tectosages, les Trocmes ou Trocmiens, et les Tolistoboiens, encore qu'une seule langue leur fût commune et que leurs mœurs fussent les mêmes, chacun de ces peuples voulut avoir son territoire circonscrit [1], chacun voulut avoir un gouvernement indépendant, quoique sous les lois communes d'une république fédérative. On voit que ces peuples, dans leurs émigrations les plus lointaines, s'appliquaient toujours à donner à leurs colonies un même mode de gouvernement, qui n'était autre que celui de la métropole. Les Gaulois d'Italie avaient apporté sur les bords de l'Adriatique et dans tout le pays latin qu'ils occupaient, les mœurs de l'ancienne Gaule ; les Gallo-Thraces conservèrent non moins religieusement, sur les rives du Melas, les coutumes de la mère-patrie : nous retrouvons encore ici, chez

[1] Ces divisions se trouvent dans Strabon. Tite-Live dit seulement que ces peuples partagèrent l'Asie Mineure en trois parties, dont chacune devait être tributaire de la division dont elle reconnaîtrait la souveraineté. Les Trocmiens eurent en partage la côte de l'Hellespont, les Tolistoboiens l'Eolide et l'Ionie, et l'intérieur de l'Asie échut aux Tectosages. D'après ce partage, toute l'Asie située en-deçà du mont Taurus payait tribut aux Gallo-Grecs.

Memnon assure positivement que les Trocmiens bâtirent Ancyre (aujourd'hui *Enguri* ou *Angoura*), les Tolistoboiens Tabia, et les Tectosages Pessinonte.

les Galates, cette même uniformité d'institutions et de mœurs.

Chaque territoire national fut divisé en quatre cantons, dont chacun eut son tétrarque ou capitaine général, son justicier (grand juge ou chef de la justice), son commandant d'armes, avec deux lieutenans, tous subordonnés à l'autorité du tétrarque. Chaque grand canton ou tetrarchie reçut encore des sous-divisions, et chacune eut aussi ses commandans inférieurs, lesquels, avec les douze tétrarques et les autres officiers de la première classe, que nous venons de nommer tout à l'heure, composaient le conseil général de la nation, au nombre de trois cents personnes.

Cette constitution n'était ni aristocratique, ni démocratique; c'était proprement une *stratocratie*, particulière à toutes les nations celtiques; un gouvernement entièrement militaire dans sa forme, dans ses moyens et dans sa fin; en un mot, un régime de soldats, plutôt qu'une société civile.

Quelques revers éprouvés par les Gallo-Grecs à différentes époques ne diminuèrent point leur réputation militaire. Les rois d'Asie ne cessèrent de solliciter leur alliance, le plus souvent au prix de sacrifices énormes. Ces guerriers passaient cependant pour être plus braves que fidèles : quatre mille d'entre eux, au service de Ptolémée Philadelphe contre Magas (an de Rome 476), formèrent le hardi projet de s'emparer de l'Egypte; trahis par un esclave, qui révéla tout au roi, ce prince, malgré leur petit nombre, n'osant se venger d'eux à force ouverte, feignit d'ignorer la conspiration tramée, et, sous prétexte de les employer contre quelques-uns de ses sujets révoltés, il les fit conduire, par le Nil, dans une île déserte. Arrivés là, il ordonna qu'on retirât pendant la nuit tous les transports qui les avaient amenés. Ces quatre mille hommes périrent ainsi dans cette île, soit de faim, soit en s'entretuant les uns les autres. Un autre corps de Gaulois, combattant pour Antiochus Hierax contre

son frère Seleucus (an de Rome 510), mit la victoire de son côté; mais, croyant que Seleucus avait été tué dans l'action, les mêmes Gallo-Grecs tournèrent leurs armes contre le monarque qu'ils avaient secouru d'abord : ils voulaient l'exterminer à son tour, lui et les princes de son sang, et se rendre maîtres de son royaume; Antiochus effrayé se racheta d'eux à prix d'argent, et les rangea de nouveau sous ses drapeaux. Ces infractions assez fréquentes aux traités n'empêchaient pas cependant qu'on ne payât très-cher le secours des Galates. Ils se mêlèrent donc de toutes les guerres, de toutes les affaires de l'Asie, de la Grèce, de la Macédoine, de l'Egypte, vendant la paix et leur protection, prêtant également l'appui de leurs armes à des usurpateurs ou à des rois détrônés, et exigeant toujours des tributs de tous leurs voisins. On vit un corps de Gaulois, fort de quinze mille hommes de pied et de trois mille chevaux, attaquer Antigone Gonatas (l'an 480), et contracter alliance avec lui; deux ans après, ce prince rompt le traité, leur livre de nouveau bataille, et en fait un grand carnage [1]. Pyrrhus, à son retour d'Italie, les emploie à la conquête de la Macédoine. Dans des temps postérieurs (l'an de Rome 535), Attale, roi de

[1] L'injustice de Pausanias envers les Gaulois maîtres de Callion, rend-il plus croyable un autre fait rapporté par Justin? Selon cet auteur, les Gallo-Grecs, se préparant à combattre contre Antigone, et voyant que les entrailles des victimes présageaient la ruine de leur armée, égorgèrent leurs femmes et leurs enfans, comme pour racheter leur vie par celle de leurs proches, et la victoire par un crime, et qu'ils marchèrent au combat les mains teintes d'un sang que l'ennemi n'eût osé faire couler. Il y a au moins exagération dans la narration de Justin. Si quelque acte de cruauté fut commis à cette époque par les Gaulois, il appartenait plus à leur religion, qui consacrait les sacrifices humains, qu'à la férocité des mœurs nationales. C'est un tort commun à beaucoup d'historiens de juger seulement par des inductions défavorables, et d'attribuer aux nations entières les crimes de quelques individus.

Pergame, prend à son service une armée de Tectosages; et enfin, plus de quarante ans après, Persée, roi de Macédoine, renvoye, par avarice et très-mal à propos pour les intérêts de son trône, vingt mille Gaulois qu'il avait fait venir d'Illyrie, où cette nation était alors répandue. Ces exemples, et beaucoup d'autres, que nous supprimons pour ne point entraver notre marche, prouvent que, par la réunion de plusieurs causes différentes dans leur nature, mais tendant au même but, les Gaulois d'Asie étaient aussi nécessaires que redoutables dans les querelles des peuples qui les environnaient.

Guerre des Gaulois d'Asie avec les Romains. — C'est dans cet état de choses qu'ils se trouvèrent en conflit avec d'autres étrangers aussi braves qu'eux, d'un caractère moins généreux peut-être, mais beaucoup plus habiles et plus policés, sachant surtout couvrir d'un vain prétexte d'équité distributive et de gloire nationale, le système de spoliation dont ils ne s'écartaient jamais; on voit que nous voulons parler des Romains. Ces deux peuples ne firent pour ainsi dire que s'entrevoir à la bataille de Magnesie, près de Sypile, où un corps auxiliaire de quinze cents cavaliers galates combattit dans les rangs d'Antiochus, et s'y fit remarquer par sa valeur. C'en fut assez pour que le sénat romain déclarât la guerre aux Gallo-Grecs : il craignait que cette nation fière et puissante ne rétablît l'équilibre des affaires en Asie, et que l'orgueil du nom romain ne fût compromis dans les colonies de la république, ou dans la personne de ses alliés. L'ambitieux Cneus Manlius, jaloux du succès que venait de remporter son collègue Fulvius en Etolie, saisit avec empressement l'occasion qui s'offrait à lui d'acquérir de la gloire. S'étant donc rendu à Ephèse vers le commencement du printemps, il y prit le commandement des troupes que lui remit L. Scipion, et se mit en marche vers le territoire gallo-grec. Sa

563 de Rom. 189 av. J. C.

première démarche fut d'envoyer des députés vers Epossognatus. C'était le seul des Gaulois qui, ayant pris parti pour Eumène et les Romains dans la dernière guerre, n'avait point fourni de troupes à Antiochus. L'intention du général romain était de s'assurer de ses dispositions, et de l'attirer à lui pour en obtenir ensuite toutes les instructions dont il manquait sur l'intérieur du pays où il allait porter la guerre, et sur la force et les ressources des Galates. Il fut rejoint sur les terres des Haliates par les députés qu'il avait envoyés à Epossognatus. Ce prince le fit prier de ne point attaquer les Tolistoboiens avant qu'il n'eût pu conférer avec eux, et les engager à se soumettre. Le véritable but du prince galate était de faire oublier à ses compatriotes la trahison dont il s'était rendu coupable envers eux, et de leur offrir tous les services que sa position et la confiance qu'il avait inspirée aux Romains le mettaient à même de leur rendre. Le consul accepta la proposition, et continua sa marche; elle fut longue et pénible en raison de la distance et des obstacles à franchir. Arrivé près de Cuballe, place de la Galatie, il y avait déjà établi son camp, lorsque la cavalerie galate parut tout à coup et tomba sur les postes avancés, parmi lesquels elle jeta le désordre ou qu'elle massacra; mais l'alarme s'étant répandue dans le camp ennemi, et la cavalerie étant sortie par toutes les portes, les Gaulois furent repoussés à leur tour, et perdirent quelques hommes. Cette attaque diminua toutefois la confiance de l'ennemi, qui ne s'avança plus qu'avec la plus grande circonspection et après avoir fait reconnaître le pays. Les Tolistoboiens reçurent les députés d'Epossognatus comme ceux d'un lâche transfuge, et les renvoyèrent honteusement à leur maître, sans avoir même voulu connaître l'objet de leur mission. Epossognatus, irrité de cette marque de mépris, se tourna tout entier du côté des Romains, et ne songea plus qu'à se venger de la juste

haine de ses compatriotes. Il rejoignit Manlius à Gordium, ville de Cilicie, et l'instruisit du mauvais succès de sa démarche. Il lui apprit en outre que les Gaulois avaient abandonné leurs habitations de la plaine, et que, suivis de leurs femmes, de leurs enfans, de leurs troupeaux, et généralement de tout ce qu'ils avaient pu transporter, ils avaient gagné le mont Olympe [1] pour s'y défendre à la fois par la force des armes et par la situation formidable des lieux.

Bataille du mont Olympe. — Ces renseignemens étaient exacts. Ortiagon, roi des Tolistoboiens, s'était effectivement retiré avec tous ses sujets sur le mont Olympe. Combolamard, roi des Tectosages, avait pris position sur la montagne voisine appelée Magaba, et les Trocmiens, sous les ordres de Gaulotus, après avoir mis leurs femmes et leurs enfans en dépôt dans le camp des Tectosages, avaient marché au secours des Tolistoboiens. En adoptant ce plan de campagne, l'intention des Gaulois était d'éviter une affaire générale. Maîtres des plus hautes montagnes du pays, où ils avaient pris soin de transporter les provisions nécessaires pour un long séjour, familiarisés d'ailleurs avec la rudesse du climat, ils espéraient lasser la patience de l'ennemi. S'il osait venir les attaquer sur ces hauteurs inaccessibles, une poignée d'hommes suffisait pour l'arrêter; s'il restait dans l'inaction au pied de ces montagnes glacées, le froid et la faim ne lui seraient pas moins funestes et ne tarderaient pas à l'en chasser. Outre les fortifications naturelles que présentaient les deux montagnes sur lesquelles ils avaient pris position, les Gaulois se retranchèrent en entourant d'abattis et de fossés profonds les plateaux où ils s'étaient établis; mais ils négligèrent de faire de grandes provisions d'armes de

[1] Cette montagne est située dans l'ancienne Mysie; les Turcs la connaissent aujourd'hui sous le nom d'*Anatolidag*.

trait et de jet, dans l'idée que, si elles venaient à leur manquer, ils pourraient facilement y suppléer par les cailloux que ces montagnes arides et pierreuses leur fourniraient en abondance. Ainsi que nous le verrons tout à l'heure, ce défaut de précautions tout à fait inexcusable chez un peuple qui avait quelque expérience de la guerre, devait avoir pour eux les conséquences les plus fatales.

D'autre part, le consul romain prévoyant qu'avant d'arriver aux Gaulois et de pouvoir les joindre corps à corps, il aurait à combattre contre la difficulté du terrain, avait fait ample provision de flèches, de javelots et de piques. Il avait en outre ordonné à ses troupes légères de se munir d'une très-grande quantité de balles de plomb et de cailloux propres à être lancés avec la fronde. Ce ne fut que bien pourvu de ces diverses sortes d'armes qu'il s'approcha du mont Olympe et campa à une lieue et demi du retranchement des Tolistoboiens. Le lendemain matin, s'étant avancé à la tête de quatre cents cavaliers pour pousser une reconnaissance jusques au camp des Gaulois, un détachement fondit tout à coup sur son escorte et la tailla en pièces. Peu s'en fallut que lui-même ne fût fait prisonnier; et il ne dut son salut qu'à l'extrême vitesse de son cheval. La nuit se passa tranquillement de part et d'autre; mais dès que le jour parut les Gaulois de garde à l'avancée virent les Romains s'ébranler et faire quelques démonstrations d'attaque. Du côté du midi, on arrivait au sommet de la montagne par plusieurs collines revêtues de terre, et qui s'élevaient en pente douce jusqu'à une certaine hauteur; vers le nord, les rochers étaient coupés à pic et ne laissaient que trois sentiers praticables; l'un, à peu près au milieu de la montagne, était le plus facile. Les deux autres, beaucoup plus roides et plus escarpés, creusés naturellement dans le roc vif, étaient au levant d'hiver et au couchant d'été. Manlius divisa son armée en trois

corps à peu près égaux. A la tête du plus considérable, formé d'une grande partie des auxiliaires, de ses éléphans et de sa cavalerie, il se porta vers la pente la moins rapide; L. Manlius son frère reçut l'ordre de se diriger avec le second corps par le levant d'hiver, et de ne suivre cette route qu'autant que la difficulté des lieux ne compromettrait point le salut des troupes qu'il avait sous son commandement. Ses instructions lui enjoignaient positivement de prendre des chemins obliques pour rejoindre le consul, dans le cas où la nature du terrain lui présenterait des difficultés tellement insurmontables qu'il lui fallût un long espace de temps pour en triompher. C. Helvius, avec la troisième colonne, devait tourner peu à peu la montagne et en gagner le sommet par le couchant d'été.

Les Gaulois, sans aucune inquiétude sur leurs flancs que l'ennemi ne pouvait tourner, détachèrent quatre mille hommes pour occuper une hauteur située à près d'un mille de leur camp. Cette hauteur se trouvait commander la route; elle fermait le passage du côté du midi, et leur intention était de l'opposer comme un fort à l'ennemi. Les Romains s'étant aperçus de ce mouvement, s'ébranlent à leur tour pour en prévenir l'exécution. Leurs vélites se portent rapidement en avant; ils sont suivis des archers auxiliaires crétois, des frondeurs, des Tralles et des Thraces. Ces troupes sont soutenues par l'infanterie légionnaire qui s'avance lentement, à rangs serrés et le bouclier sur la tête, de manière à éviter les flèches, et surtout à laisser glisser les pierres, qui, lancées de haut en bas, abandonnées à leur propre pesanteur et à la rapidité de la pente, acquièrent en tombant une force extraordinaire. A cette distance le combat s'engage à coups de traits, et se soutient d'abord des deux côtés avec un succès égal. Les Gaulois ont l'avantage de la position, les Ro-

mains celui des armes; mais l'action se prolonge, et bientôt l'égalité cesse. Les boucliers des Gaulois étaient longs et plats, sans beaucoup de largeur, ils ne couvraient qu'une partie de leurs corps; ils n'avaient d'autres armes offensives que leurs épées, dont ils ne pouvaient se servir tant qu'on se battait de loin. Ainsi que nous venons de le dire plus haut, ils avaient négligé de faire de grands amas de pierres, qui seules les pouvaient aider dans cette sorte d'attaque, et elles leur manquèrent bientôt. Les Romains, au contraire, ne cessaient de faire pleuvoir sur eux une grêle meurtrière de traits, de balles de plomb, de javelots, dont ils ne pouvaient éviter les atteintes. Ivres de rage et de douleur, ils ne se virent bientôt plus aucun moyen de défense contre un genre d'attaque auquel ils n'étaient point accoutumés; car tant que ces guerriers se battaient de près, les coups qu'ils recevaient et qu'ils rendaient ne faisaient qu'enflammer leur courage; mais lorsqu'atteints par des flèches lancées de loin par une main inconnue, ils ne savaient plus sur qui se venger, ils tournaient alors leurs glaives contre eux-mêmes, se précipitaient les uns sur les autres, et cherchaient réciproquement à se donner une prompte mort. « Ce qui rendait leurs blessures encore plus apparentes, dit Tite-Live, c'est qu'ils se battent tout nus, et que ne quittant jamais leurs habits que pour combattre, leurs corps sont blancs et charnus; ainsi, à raison de leur embonpoint, les plaies étaient plus sanglantes et plus larges, et la blancheur de leur peau contrastait davantage avec les flots de sang noir qui en ruisselaient. Cette largeur des plaies ne les effraye pas, ils l'agrandissent eux-mêmes par des incisions lorsque la blessure n'est pas profonde, et s'en font gloire comme d'une preuve de valeur. Mais lorsque la pointe d'un dard pénètre fort avant dans les chairs sans laisser d'ouverture apparente et qu'ils ne peuvent arracher le trait, alors honteux et furieux

à la fois de périr par une atteinte si légère, ils se roulent par terre avec une rage convulsive. [1] »

Des quatre mille hommes détachés en avant du camp pour s'emparer de la hauteur au commencement de l'affaire, deux mille avaient déjà été tués à coups de flèches et de frondes; cinq cents autres s'étant réunis pour fondre sur l'ennemi et faire une trouée, avaient été criblés de tous côtés et achevés par l'épée des vélites lorsqu'ils étaient arrivés à distance. Les quinze cents qui restaient s'étaient maintenus jusque-là avec assez d'avantage dans leur première position; mais voyant que malgré tous leurs efforts ils ne pouvaient tenir tête à cette multitude de troupes légères qu'ils avaient devant eux, et que les légions romaines allaient les charger à leur tour, ils voulurent se retirer en bon ordre sur leur premier retranchement. Dans cette intention, ils avaient déjà franchi près d'un demi-mille, lorsqu'un corps de Tralles les ayant débordés par la droite et menaçant de les couper, ils se débandèrent et regagnèrent avec précipitation leur camp, qu'une foule de vieillards, de femmes et d'enfans remplissaient déjà de tumulte et de confusion. L'ennemi demeura maître de la hauteur et s'y établit.

Sur ces entrefaites, les deux lieutenans du consul romain s'étaient élevés par le travers de la montagne, l'un par le levant d'hiver, et l'autre par le couchant d'été; ils avaient trouvé jusque-là des routes praticables; mais parvenus à une certaine hauteur, ils se virent dans la nécessité de tourner vers la partie de la montagne qui seule était accessible : c'était le chemin qu'avait suivi le consul lui-même. Ils commencèrent à suivre d'assez près les dernières divisions dont ils se trouvaient former l'arrière-garde, et arrivèrent sur la route du centre au moment où les premières co-

[1] Florus, dans sa guerre de Gallo-Grèce, dit qu'après la bataille on vit des prisonniers mordre leurs chaînes et chercher à s'étrangler.

lonnes gagnaient les hauteurs occupées par la troupe légère. L'armée romaine se trouvait donc alors par le fait réunie sur un seul point et manœuvrait en un seul corps. Arrivées sur le plateau, les premières colonnes marchèrent sans retard vers le camp des Gaulois; ceux-ci craignant d'être plutôt gênés qu'abrités par leurs retranchemens et de ne pouvoir y arrêter l'impétuosité du choc qui les menaçait, se présentèrent hardiment en bataille au devant de leurs palissades. Ce premier élan d'une valeur inconsidérée devait être mal récompensé. Accablés presqu'aussitôt d'une grêle de traits dont aucun ne porte à faux sur des rangs aussi serrés, les Gaulois se voient forcés de rentrer en toute hâte dans leur camp. Toutefois, ils laissent aux issues une forte garde pour les défendre. Cependant il ne cesse de pleuvoir sur la multitude repoussée dans l'intérieur des palissades une grêle meurtrière qui tue ou blesse beaucoup de monde, ainsi que l'annoncent les cris des guerriers et les gémissemens des femmes et des enfans. Le corps d'élite chargé de la défense des portes du camp se trouve dans une position désespérée. En effet, si les traits lancés par les légionnaires des rangs ennemis ne les blessent pas, leurs faibles boucliers traversés des mêmes javelines gênent tous leurs mouvemens, et ne leur permettent pas de soutenir plus long-temps l'attaque opiniâtre des Romains.

Dès ce moment la déroute des Gaulois devient générale. A la vue des portes du camp abandonnées et sans gardes, le désespoir s'empare de ces guerriers; sans attendre l'irruption des Romains, ils fuient de toutes parts, suivis de leurs femmes et de leurs enfans qu'ils ne cherchent plus à défendre et qu'ils voudraient encore sauver; ils s'élancent en aveugles dans les routes praticables ou vers des endroits inaccessibles. Nul précipice, nul obstacle ne les arrête pour dérober tout ce qui leur reste de plus cher à la fureur d'un vainqueur im-

placable; ils ne redoutent que l'ennemi, et la plupart, en croyant l'éviter, roulent d'abîme en abîme, y trouvent la mort ou restent brisés sur la place. L. Manlius et C. Helvius qui arrivent successivement reçoivent du consul l'ordre de poursuivre les fuyards et de les exterminer sans pitié. Lui-même, laissant les prisonniers sous la garde de quelques tribuns, part bientôt de sa personne, persuadé que la ruine entière des Tolistoboiens et des Trocmes peut seule mettre fin à la guerre.

La cavalerie romaine n'avait point pris part à l'action, en raison de l'impossibilité qu'il y avait pour elle de manœuvrer sur les hauteurs où l'on se battait; mais lorsque les Gaulois eurent été rompus, elle tomba sur ceux que la fuite avait ramenés au bas de la montagne, en tua beaucoup et fit un grand nombre de prisonniers.

Ainsi se termina la journée du mont Olympe. La perte des Romains y fut peu considérable, celle des Gaulois fut immense. Il ne fut pas aisé cependant de déterminer le nombre de leurs morts, parce que les fuyards s'étant retirés dans les sinuosités des montagnes, la plupart ou se précipitèrent du haut des escarpemens dans les vallées profondes, ou furent massacrés dans l'intérieur des forêts. Ainsi qu'il était d'usage chez ces nations émigrantes, les Tolistoboiens et les Trocmes s'étaient fait suivre à la guerre d'une multitude de tout sexe et de tout âge. Quarante mille prisonniers tombèrent au pouvoir des Romains. [1]

[1] L'historien Claudius, qui parle de deux actions sur le mont Olympe, porte le nombre des morts à quarante mille. Valerius d'Antium, plus ordinairement exagérateur, ne le fait monter qu'à dix mille. Ici Valerius s'éloigne encore de la vérité. La bataille du mont Olympe entraîna l'anéantissement des deux nations des Trocmes et des Tolistoboiens. Or, une perte de dix mille hommes ne pouvait amener d'aussi grands résultats. Deux autres historiens latins veulent que Claudius l'ait lui-même diminuée de beaucoup, puisque l'un la porte à cinquante mille, et l'autre presque à quatre-vingt mille hommes.

Bataille de Magaba ; défaite des Gaulois tectosages. — Nous avons dit précédemment que les Tectosages s'étaient retirés sur la montagne de Magaba. La nouvelle du désastre de leurs compatriotes, y compris les femmes, les enfans et les vieillards, apportée par quelques Trocmes échappés à la défaite du mont Olympe, jeta quelque découragement dans leur armée ; ils se disposèrent cependant à recevoir convenablement les Romains et résolurent de mettre tout en œuvre pour éviter le sort des malheureux Totiltoboiens. Le consul, sans perdre de temps après sa victoire, avait sur-le-champ marché contre eux, et était arrivé le troisième jour à Ancyre [1] : c'était la place la plus importante du pays, et

[1] Tite-Live rapporte que ce fut pendant le séjour de Cneius Manlius dans cette ville, qu'une des captives tolistoboiennes se signala par une action mémorable. Au nombre des prisonnières était une princesse d'une rare beauté, nommée Chiomara, et femme d'Ortiagon, roi des Tolistoboiens. Elle était confiée à la garde d'un centurion avide et débauché. Eperdument épris de cette femme, il employa d'abord les voies de la séduction pour la déterminer à se rendre à ses désirs ; mais, désespérant de vaincre sa résistance, il abusa du pouvoir que la fortune lui donnait sur sa captive, et eut recours à la violence. Ensuite, pour adoucir le profond ressentiment qu'elle gardait de cet outrage, il lui fit espérer sa délivrance ; mais encore plus avare qu'amoureux, ce ne fut pas gratuitement. Il exigea pour sa rançon une forte somme, et, pour ne mettre aucun des siens dans sa confidence, il permit à sa prisonnière de choisir parmi ses compagnons d'esclavage celui qu'elle voudrait envoyer à sa famille pour toucher le prix qu'il mettait à sa liberté. Le lieu du rendez-vous fut fixé près du fleuve Halys : deux personnes de confiance devaient s'y trouver pour faire l'échange Le hasard voulut qu'au nombre des captifs détenus avec elle fut un de ses esclaves ; ce fut sur lui qu'elle jeta les yeux, et l'avide centurion, à la faveur de la nuit, le conduisit hors des postes avancés. La nuit suivante, les deux parens arrivent d'un côté avec la somme convenue, et le Romain de l'autre avec sa captive. Pendant qu'il pèse l'or qu'on vient de lui présenter (c'était aux termes de l'accord un talent attique, trois mille francs), la princesse leur ordonne, dans sa langue, de mettre l'épée à la main et de massacrer le centurion. L'ordre exécuté, elle prend la tête, l'enveloppe de sa robe, et va rejoindre son époux

les Tectosages n'en étaient éloignés que de dix milles. Leur roi, Combolamare, moins guerrier que politique, conçut le projet d'obtenir, par la ruse, une paix, que l'exemple de Gaulotus et d'Ortiagon ne lui laissait plus guère l'espoir d'obtenir par la force des armes. Ce prince pensait qu'en cas de réussite, le succès légitimerait ce que son stratagême pouvait avoir de repréhensible; s'il échouait, au contraire, comme chef de la nation il se trouvait seul chargé de tout l'odieux de l'entreprise, et ses peuples étaient à l'abri de la vengeance des vainqueurs, pour un crime personnel à leur prince. Ce fut d'après ces idées d'une politique peu louable, sans doute, mais dont la force des circonstances excusait la duplicité, que Combolamare, plus habile au conseil qu'aux combats, forma le plan qu'il exécuta bientôt.

Des députés vinrent en son nom trouver le consul Cneius Manlius dans son camp d'Ancyre, et le prier de ne point passer outre sans avoir accordé une entrevue au roi des Tectosages. L'intention de ce prince était, disaient-ils, d'éviter une lutte désormais inégale, et il accepterait les conditions qu'on lui imposerait, quelque dures qu'elles fussent, plutôt que de

Ortiagon, qui, échappé de la déroute du mont Olympe, était retourné dans ses Etats pour y guérir ses blessures. Avant de l'embrasser, elle jette à ses pieds la tête du centurion. Surpris d'un pareil spectacle, son mari demande quelle est cette tête, et quel a pu être le motif d'un coup aussi hardi pour une personne de son sexe. Alors elle lui avoue l'insulte qu'elle a reçue, et la vengeance que son honneur outragé lui a prescrit d'en tirer.

L'histoire ajoute que cette reine courageuse se distingua par une pureté de mœurs irréprochable, et soutint dignement jusqu'à son dernier jour la gloire d'une action aussi éclatante.

Plutarque nous a conservé le même trait dans son *Traité des vertus et des belles actions des dames.*

Polybe nous apprend qu'il parla depuis à cette même Chiomara dans la ville de Sardes, et qu'il fut enchanté de son esprit et de l'élévation de ses sentimens.

continuer la guerre. Cette démarche qui démontrait une résignation bien extraordinaire chez un prince gaulois, loin d'éveiller les soupçons des Romains, ne fit que les confirmer dans l'idée que leurs ennemis jugeaient désormais toute résistance inutile, et leur orgueil la considéra uniquement comme un hommage que l'on rendait à la valeur de leurs armes : en conséquence, les députés tectosages reçurent l'ordre de se trouver la lendemain à une égale distance d'Ancyre et de leur camp pour y traiter de la paix. Le consul s'y étant rendu à l'heure déterminée avec une escorte de cinq cents chevaux, aucun Gaulois ne parut; mais à peine était-il de retour dans son camp que les mêmes envoyés revinrent pour excuser leur roi, que des motifs religieux avaient empêché de sortir; ils annoncèrent en outre que les premiers de la nation se présenteraient munis de pleins pouvoirs. Manlius, de son côté, promit d'envoyer Attale pour traiter avec eux.

La conférence eut lieu en effet, et l'on y arrêta les bases du traité de paix; mais comme le traité ne pouvait être ratifié, de part et d'autre, que par les chefs en personne, on convint que le consul romain et le roi gaulois s'aboucheraient le lendemain matin. Ce n'était pas sans de puissans motifs que Combolamare s'efforçait de faire traîner les négociations en longueur; il voulait d'abord gagner du temps pour mettre en sûreté, au-delà du fleuve Halys, les femmes et les enfans des Trocmes et des Tectosages, qu'une défaite eût livrés à l'ennemi, ainsi qu'il était arrivé aux Tolistoboiens à la journée du mont Olympe; ensuite il se flattait de surprendre le consul Manlius lui-même, qui se livrait à cette entrevue avec toute la confiance d'un vainqueur présomptueux. Un corps de mille cavaliers d'élite, et d'une audace à toute épreuve, était chargé de l'exécution de ce projet; outre la gloire qui devait jaillir sur eux, s'ils parvenaient à se rendre maîtres du général ennemi, Combolamare n'avait pas

manqué de mettre en avant l'appât d'une forte récompense.

L'entreprise eût infailliblement réussi, si la fortune elle-même n'eût conspiré pour les Romains. Le hasard voulut que les tribuns de service envoyassent ce jour-là faire du bois et du fourrage du côté de l'endroit où devait se tenir la conférence, dans l'idée que l'escorte du consul suffisait pour protéger l'opération; cependant ils avaient eu la précaution d'établir, comme grand'garde, un poste de six cents chevaux plus près de leur camp. Le consul, persuadé par Attale que le roi gaulois ne manquerait pas au rendez-vous, et qu'on pourrait tout terminer, se met en route avec une escorte de cinq cents cavaliers. Il était déjà à cinq milles d'Ancyre et s'approchait de l'endroit convenu, suivi de sa troupe, marchant d'ailleurs en assez mauvais ordre, lorsque tout-à-coup les cavaliers gallo-grecs embusqués, se découvrent, et fondent sur lui à toute bride; vainement les Romains veulent d'abord opposer quelque résistance; le danger s'accroît à chaque instant; alors ils se débandent et se dispersent: chacun d'eux, et le consul lui-même, n'espère plus son salut que de la vitesse de son cheval. Les Gaulois poursuivent les fuyards l'épée dans les reins, et tuent ceux qu'ils peuvent atteindre. Manlius entouré, était sur le point d'être fait prisonnier, lorsque les six cents cavaliers romains destinés à soutenir les fourrageurs, sont attirés par les cris des combattans; ils poussent leurs chevaux et arrivent au secours des fuyards: alors la victoire change de parti. Assaillis par des troupes fraîches, attaqués en queue par les fuyards qui se sont ralliés, et par les fourrageurs qui surviennent de tous côtés, les Gaulois harrassés tournent bride et regagnent leur camp; mais la fuite n'était plus pour eux ni sûre, ni facile; leurs chevaux, fatigués par une longue course, les servaient mal; il n'en réchappa qu'un petit nombre, et les Romains ne firent point de prisonniers. Combolamare voyant son pro-

jet échoué, et rassuré d'ailleurs sur le sort de ceux qu'il avait fait passer de l'autre côté du fleuve, se prépara à soutenir un combat qu'il ne lui était plus possible d'éviter, mais dont un secret pressentiment lui faisait redouter l'issue.

On passa deux jours à s'observer mutuellement sans aucun engagement sérieux. Le troisième jour, les deux armées se rangèrent en bataille, mais avec des dispositions bien différentes dans l'un et l'autre parti. Les Romains, animés par les succès qu'ils avaient remportés au mont Olympe, marchaient avec cette confiance que donne la certitude de la victoire; les Tectosages, au contraire, bien qu'ils n'eussent pas été vaincus en personne, regardaient comme personnelle la défaite de leurs compatriotes. Abattus par l'exemple des Tolistoboiens, que les plus grands efforts de courage et le secours des Trocmiens n'avaient pu sauver, ils n'apportaient même point au combat cette impétuosité brillante qui les avait rendus la terreur de l'Asie, et quelquefois les rivaux heureux des Romains. Leur armée s'élevait encore à soixante-quatre mille hommes. Un corps d'élite, composé des Trocmiens échappés à la défaite de Mysie, et de l'infanterie tectosage, proprement dite, forte de cinquante mille hommes, formait le principal corps et occupait le centre. La cavalerie, dont les chevaux auraient été plus nuisibles qu'utiles, avait mis pied à terre au nombre de dix mille hommes, et pris poste à l'aile droite; à la gauche étaient placés environ quatre mille auxiliaires que commandait Ariarathe, roi de Morzis et de Cappadoce.

[1] Rollin donne, dans l'affaire qui eut lieu sur la montagne de Magaba, soixante-quatorze mille hommes aux Gallo-Grecs, tandis que tous les historiens s'accordent à ne porter leur armée qu'à soixante mille. Nous ignorons absolument sur quelles autorités s'appuie Rollin. Cet écrivain, si exact d'ailleurs à citer les auteurs chez lesquels il puise, ne les indique point ici. Cette augmentation gratuite ne proviendrait-elle pas uniquement d'une erreur de typographie?

Quant aux dispositions du consul romain, elles étaient les mêmes qu'au mont Olympe; il avait partagé son armée en quatre corps, dont deux devaient marcher de front aux Galates, tandis que les deux autres iraient les prendre de flanc. Toutes ses troupes légères étaient placées en première ligne avec une ample provision de traits de toute espèce. Quand les deux armées furent arrivées en présence, tout se trouva de part et d'autre comme dans le combat précédent, à la réserve cependant de cette énergie accoutumée, que le malheur avait ôtée aux Gallo-Grecs : aussi l'action, engagée de la même manière, eut-elle le même dénouement. Accablés d'une nuée de traits dont ils ne pouvaient éviter les atteintes, armés de leur seule épée, mal protégés par leurs boucliers, les Tectosages n'osaient s'élancer hors des rangs, de peur d'exposer leurs corps à découvert et de périr avant d'avoir approché l'ennemi; d'autre part, plus ils se tenaient serrés, et plus les traits portaient coup sur une masse qui servait de but aux archers et aux frondeurs. C. Manlius s'apercevant de l'incertitude qui régnait chez ses adversaires, se hâta de profiter de ce moment d'hésitation, et dans l'espoir que le seul aspect des aigles légionnaires augmenterait le désordre, il fit avancer son corps de bataille. Les Gallo-Grecs du centre, accablés d'une multitude de javelines et de flèches qui restent fixés dans la plaie, épuisés de lassitude, presque tous affaiblis par plusieurs blessures, découragés par le souvenir de la défaite des Tolistoboiens, n'opposèrent qu'une faible résistance au premier choc des légions. Le désordre s'étant introduit dans leurs premiers rangs, le grand nombre des blessés gênant leurs manœuvres, et les mettant dans l'impossibilité de s'isoler de leurs ailes, ils voulurent se retirer sur leur camp; mais un petit nombre d'entre eux seulement put trouver un asile. Cette retraite précipitée ne fut bientôt plus qu'une déroute

complète; la plupart, emportés par l'effroi, se dispersèrent à droite et à gauche, et suivirent au hasard le premier chemin qui s'offrit à eux. Les Romains les poursuivirent l'épée dans les reins jusqu'à leur camp, où l'avidité du butin put seule arrêter la poursuite. Ceux des ailes tinrent plus longtemps parce qu'on les joignit plus tard; mais ils furent rompus à leur tour et forcés de prendre la fuite. Indépendamment de la plus grande partie de leurs bagages, et près de dix mille prisonniers qu'ils perdirent, les Galates laissèrent huit mille hommes sur le champ de bataille; le reste de leur armée, après avoir passé le fleuve Halys, se rallia sous les ordres de Combolamare, échappé à la vengeance des Romains, et se mit hors de portée.

Après quelques jours d'une marche forcée, se voyant la plupart blessés, ou sans armes, et dans le dénuement le plus absolu, les principaux chefs envoyèrent en leur nom demander la paix à Cneius Manlius. Combolamare affecta de ne point prendre part à ces négociations. Le consul ne répondit aux députés tectosages qu'en leur enjoignant de se rendre à Ephèse. Effrayés de la rigueur que semblait annoncer ce silence de la part du vainqueur, les vaincus envoyèrent de nouveaux députés qui vinrent trouver le consul à Apamée. Quelques soumissions qu'ils fissent, ils ne purent encore obtenir d'autre réponse, si ce n'est qu'ils seraient instruits de leur sort qnand le roi Eumène, contre lequel ils avaient combattu, serait de retour en Asie. Enfin, l'heureux Cneius étant arrivé dans le voisinage de l'Hellespont, y reçut une troisième ambassade des Galates; elle était composée de la plus grande partie de leurs princes; le consul leur notifia les conditions qui devaient les maintenir en paix avec Eumène et les Romains; il leur interdit cette vie vagabonde et inquiétante pour leurs voisins, qu'ils avaient menée jusqu'alors, et leur enjoignit, comme condition essentielle de

la paix que la république voulait bien leur accorder, de ne plus franchir les limites de leur territoire sans y être spécialement autorisés par un ordre du sénat.

Les derniers revers éprouvés par les Gaulois, au mont Olympe et à la journée de Magaba, avaient tellement énervé leur puissance, qu'hors d'état de se relever d'un choc si rude, ils se hatèrent de souscrire aux conditions de paix qu'on leur imposait, quelque humiliantes qu'elles leur parussent.

La Galatie est réduite en province romaine. —Les Romains, qui pouvaient dès-lors détruire ces peuples, trouvèrent plus d'avantage à les conserver; ils leur laissèrent leur liberté, leurs lois, et leur mode de gouvernement. Ils furent dès-lors traités par eux comme les alliés de la république. Leur valeur éprouvée, leur amour dominant pour les armes, les rendait de puissans auxiliaires dont Rome espérait se servir dans l'occasion contre les autres nations asiatiques, se réservant d'ailleurs de les abaisser ou de les élever, de les châtier ou de les protéger selon que l'exigeraient les divers intérêts de sa politique. Nous avons cru devoir renfermer dans ce chapitre tout ce que nous avions à dire des Gaulois établis en Asie, sans suivre exactement l'ordre des dates par rapport aux guerres de la nation en général avec les Romains. 728 de Rom. 24 av. J. C.

Les Gallo-Grecs subsistèrent un peu plus de cent soixante ans dans cet état, libre en apparence, mais dépendant et précaire dans sa réalité. La Galatie ne fut tout à fait réduite en province romaine, qu'à la mort d'Amyntas, qui en était l'unique tétrarque, l'an de Rome 728, environ deux cent cinquante-deux ans après le premier passage des Gaulois en Asie, et cinq cent soixante-cinq ou cinq cent soixante-six après l'expédition de Sigovèse en Germanie.

Considérations sur les mœurs et les usages militaires des Gaulois. — On a pu remarquer souvent combien les Gaulois d'Asie ressemblèrent à ceux d'Italie [1], à l'égard de l'emportement, du courage, et de l'ignorance dans l'art de la guerre. Encore que le climat et le commerce des nations molles de l'Asie eussent dû adoucir avec le temps l'extrême férocité des Galates, ils conservèrent cependant bien plus long-temps que les Gaulois cisalpins, la rudesse et l'âpreté de leurs coutumes primitives. Le même genre de valeur qu'ils avaient montré dans les différens combats livrés aux Thermopyles, se retrouve près de cent ans après à la journée du mont Olympe. On distingue dans leur conduite; à ces deux différentes époques, un mélange singulier de fureur guerrière et d'ostentation; ils y combattaient nus, et périrent moins par l'épée des ennemis que par les traits et les flèches lancés de loin. Les blessures larges et ostensibles des armes tranchantes leur semblaient honorables, et la vue de leur sang ne faisait que les animer davantage; mais les blessures moins apparentes des flèches et des dards, les mettaient dans le plus grand désespoir. Rien n'égalait leur fureur et la honte qu'ils éprouvaient de périr par des coups qui ne pouvaient se parer, et qui ne marquaient point assez. Ils se roulaient par terre de rage, et se précipitaient sur les épées et sur les piques, pour y trouver une mort plus prompte et plus glorieuse aux yeux de ceux qui devaient leur survivre. En réunissant quelques observations de ce genre, il sera facile de concevoir comment ce courage aveugle contre lequel la valeur réglée par la discipline, ni aucune autre sorte de bravoure n'était en mesure, avait pu effrayer l'Asie, être tour à tour la terreur et la ressource des rois de Bithynie, de Pergame, de Macédoine, de Syrie, et

[1] *Voyez* Sigrais.

lutter contre la milice des Grecs. Pour ajouter à la vérité du tableau, il faut se représenter les Galates avec une stature colossale, l'air menaçant, les cheveux épars et qu'ils teignaient en rouge pour se rendre plus effrayans; marchant résolument au combat, en sautant, en frappant à coups redoublés leurs boucliers et leurs armes, poussant tous à la fois de grands cris, tant pour s'exciter eux-mêmes, que pour intimider l'ennemi.

Toutefois, les Gallo-Grecs portèrent beaucoup plus loin que les Gaulois cisalpins, l'esprit de pillage et de conquêtes, parce qu'ils trouvaient à s'exercer avec plus de profit et moins d'obstacles sur des contrées plus vastes, plus riches, et remplies de petits états séparément faibles. Ennemis des travaux de l'agriculture, peut-être plus encore que les autres Celtes, n'imaginant de métier honorable que celui des armes, n'en connaissant presque point d'autre pour vivre; entraînés d'ailleurs par la licence de se tout permettre hors de chez eux, et d'user à leur gré du droit souverain qu'ils attachaient au glaive du vainqueur, ils allaient au loin chercher les hasards de la gloire et le butin. C'était ainsi que dans leurs différentes émigrations, ils avaient parcouru presque toute l'Asie Mineure, depuis l'Hellespont jusqu'au mont Taurus.

Ces peuples eurent encore un autre moyen de vivre de leur épée, nous ne dirons pas plus profitable que le brigandage, mais au moins plus en rapport avec les institutions modernes : c'était la profession de soldats mercenaires. Au reste, ils ne l'exerçaient que comme une dernière ressource, et elle était bien moins honorable dans leur opinion, que quelques historiens n'ont voulu le faire croire. Les Gallo-Grecs vendaient donc leurs services à tous ceux qui pouvaient les payer, mais aux plus faibles de préférence, et surtout à de petites républiques contre des rois. Memnon

leur suppose à tort l'intention de favoriser et d'étendre le système démocratique. Leur véritable but était uniquement d'arrêter la trop grande élévation de princes déjà puissans, de les empêcher de le devenir davantage pour se rendre eux-mêmes nécessaires, en maintenant une sorte d'équilibre entre leurs voisins; ils passaient en général pour être plus avides de la solde que scrupuleux à tenir leurs engagemens. Cependant, comme leur courage couvrait pour ainsi dire par son élévation tous les vices dont il était accompagné, il suppléait aussi, quoique imparfaitement, aux autres qualités militaires qui leur manquaient : ils aimaient la guerre, sans s'appliquer à étudier les moyens auxiliaires par lesquels on assure la victoire. Ils n'ignoraient pas les premières lois de la discipline : ils avaient des notions confuses d'une tactique quelconque, des manœuvres et des stratagêmes tirés de la pratique et de l'expérience; mais, sous Brennus, ils étaient bien loin de la science militaire des Grecs. Postérieurement, du temps de Manlius, ils n'approchaient point de l'habileté des Romains. Ils n'avaient à opposer à leurs ennemis qu'une valeur aveugle, mal secondée d'ailleurs par la manière dont ils étaient armés.

Leurs armes défensives ne consistaient qu'en un mauvais bouclier haut, étroit et plat, au lieu d'être convexe; pour armes offensives, ils n'avaient qu'une épée longue, pesante, large, tranchante, recourbée et sans pointe, uniquement faite pour frapper de taille : ils étaient sans armes de longueur et sans armes de jet; ils ne pouvaient donc avoir pour leur infanterie qu'une seule espèce de soldats. Ainsi armée à la légère, cette infanterie se trouvait plus propre aux courses, son principal métier, qu'aux batailles rangées, où elle savait d'ailleurs se former sur plus ou moins de rangs de profondeur, selon que le demandaient les circonstances. A leurs troupes à pied et à cheval, les Galates

joignaient quelquefois des chariots de guerre simples et des chariots armés de faux. On n'a point de documens sur les proportions qu'ils établissaient entre leur infanterie et leur cavalerie, et la manière dont ils combinaient ces deux corps sur un champ de bataille. Cependant, outre leur *trimaccesia*, dont nous avons déjà donné l'explication en parlant de la cavalerie de Brennus, les Gallo-Grecs avaient une méthode que sa singularité ne permet pas de laisser ignorer; elle consistait à mêler alternativement les fantassins avec les cavaliers, à les faire combattre de concert, manœuvrer, courir avec la même vitesse; les hommes de pied s'aidant au besoin de la crinière ou de la queue des chevaux. A mesure que la perte des cavaliers laissait des chevaux vacans, les fantassins s'élançaient dessus pour combattre à cheval. Les Gaulois asiatiques ne se corrigèrent que lentement de leur férocité. S'ils déchurent par degrés de la haute valeur de leurs pères, ils passaient encore pour de très-braves soldats, et surtout pour d'excellens cavaliers. Dans le temps des guerres civiles d'Antoine et d'Octave, ce dernier, devenu maître absolu de l'empire romain, acheva de détruire l'esprit national des Gallo-Grecs, en leur ôtant leur autocratie qu'ils avaient conservée jusqu'alors.

Comme notre intention est de ne plus revenir sur les Gaulois asiatiques dans le courant de cet ouvrage, nous avons cru devoir entrer dans quelques détails relativement à leurs mœurs et à leurs usages militaires. Ces détails, qui suppléent en quelque sorte aux faits que le temps et la négligence des écrivains nous ont laissé ignorer, entraient d'ailleurs dans le plan que nous nous sommes tracé.

CHAPITRE III.

De l'an 514 de Rome (238 av. J. C.) à l'an 690 (62 av. J. C.).

La guerre recommence entre les Gaulois cisalpins et les Romains après un intervalle de quarante-cinq ans. Alliance des Gaulois d'Italie avec quelques peuplades transalpines. Ils se brouillent avec ces alliés et demandent la paix aux Romains. Ceux-ci se partagent les terres des Senonais. Les Gaulois se préparent à recommencer la guerre. Ils entrent en campagne. Dispositions prises par les Romains. Combat de Fesule. Bataille de Telamon. Les Romains font la paix avec les Gaulois boiens et insubriens. Ils violent le traité conclu avec ces derniers. Bataille de l'Addua. Nouvelle irruption des Romains dans l'Insubrie ; combat de Clastidium. Les Romains s'emparent de Mediolanum, de Como et de presque toutes les places de l'Insubrie ; fin de la campagne. Les Gaulois prennent parti pour les Carthaginois dans la seconde guerre punique ; défaite du préteur romain L. Manlius. Annibal pénètre en Italie et s'unit aux Gaulois cisalpins. Coopération des Gaulois dans les campagnes d'Annibal en Italie. Nouvelles guerres entre les Gaulois cisalpins et les Romains. Défaite de ces derniers en Insubrie. Les Romains reprennent l'offensive et battent leurs adversaires. Les Gaulois boiens sont défaits par les consuls Marcellus et L. Furius Purpureo. Suites des succès des Romains contre les Boiens. Entière soumission de la Gaule cisalpine. Les Romains font la guerre aux Gaulois transalpins ; première défaite des Salluviens. Nouvelles défaites de ces peuples. Les Romains battent les Allobroges et les Arvernes. Ils s'établissent définitivement dans la partie méridionale de la Gaule.

514 de Rom. 338 av. J. C. Les victoires successives remportées par les consuls Dolabella et Æmilius Papus, semblaient avoir étouffé chez les Gaulois cisalpins cette ardeur pour la guerre et cette haine du nom romain, héréditaires dans leur ame depuis plusieurs siècles. Toutefois, dominés constamment par ces deux passions, ces peuples n'attendaient que l'occasion favorable

pour les faire éclater de nouveau. Pendant la période de quarante-cinq années qui suivit le dernier succès remporté par le consul Æ. Papus, et le traité conclu avec la république, les Gaulois demeurèrent en paix avec leurs heureux adversaires; aucun nuage ne vint troubler l'harmonie qui paraissait régner entre eux. Mais lorsque, à cette génération éprouvée par de longs malheurs, eut succédé une jeunesse bouillante et sans expérience, l'esprit national des vainqueurs du Capitole se réveilla, et reprit tout son essor. A cette époque, tous les vieux guerriers, tous ceux que leur âge et leurs services appelaient de droit au grand conseil de la nation, avaient cessé d'exister. Au souvenir des revers éprouvés dans les dernières campagnes vint se joindre le désir d'en tirer vengeance. Les principales fonctions du gouvernement étaient exercées par des jeunes gens, avides de hasards, et honteux de se trouver liés par des traités que la nécessité seule avait imposés à leurs pères. La nation ne tarda pas à recevoir une impulsion générale des dispositions de ses chefs; la guerre fut immédiatement résolue, et l'on ne s'occupa plus que des moyens d'entrer le plus promptement possible en campagne.

La guerre recommence entre les Gaulois cisalpins et les Romains après un intervalle de quarante-cinq ans. — Les Romains, instruits à temps de cette levée de boucliers, se décidèrent de leur côté à prévenir l'agression des Gaulois, en portant la guerre sur le territoire de ces peuples. Selon plusieurs historiens, ce fut alors que la Gaule cisalpine devint, pour la première fois, le théâtre exclusif des combats. Ils ne disent point quelle fut l'issue de cette campagne, et ce silence de leur part doit faire présumer qu'il ne se passa aucun événement bien remarquable. On sait seulement qu'à cette époque une colonie latine s'établit à Spolète. Les Gaulois, après s'être tenus sur la défensive pendant six à sept

515 de Rom. 237 av. J. C.

mois, se disposaient à prendre une vigoureuse offensive et à envahir à leur tour le sol de la république, lorsque le consul Publius Valerius Fulton marcha contre eux. Vaincue dans un premier combat, l'armée romaine éprouva une perte de trois mille cinq cents hommes ; mais cet échec fut réparé peu de temps après. Un second engagement coûta aux Gaulois près de quatorze mille hommes restés sur le champ de bataille, et plus de deux mille prisonniers. Il paraît que des circonstances indépendantes de la science du général romain décidèrent la victoire en faveur de la république, puisque Valerius eut la mortification de se voir refuser le triomphe à son retour à Rome.

516 de Rom. 236 av. J. C. L'année suivante les Gaulois prirent leur revanche. Attaqués en-deçà du Pô par les consuls L. Cornelius et Q. Fulvius Flaccus, qui avaient réuni leurs troupes en un seul corps d'armée, ils durent céder au nombre, et feignirent même d'abandonner avec précipitation la frontière pour se retirer dans l'intérieur des terres. Les deux consuls, dupes de cette manœuvre, dont ils croyaient avoir apprécié les motifs, se hâtèrent de séparer leurs légions. Ils marchèrent alors chacun de leur côté, espérant que, divisés, ils porteraient plus loin la désolation, et feraient beaucoup plus de mal à leurs adversaires découragés ; mais ceux-ci, profitant de la connaissance qu'ils avaient du terrain, se jetèrent dans une forêt dont tous les détours leur étaient familiers, et revinrent sur leurs pas, sans que l'ennemi eût le moindre soupçon sur la véritable direction qu'ils avaient prise. Quintus Fulvius, attaqué brusquement dans son camp pendant la nuit, fut sur le point d'être forcé, et perdit beaucoup de monde ; mais les Gaulois se retirèrent, emmenant un assez bon nombre de prisonniers, sans avoir pu enfoncer le camp ennemi.

Alliance des Gaulois d'Italie avec quelques peuplades transalpines. — A quelque temps de là, ils revinrent avec de plus grandes forces et un appareil plus formidable. Les principaux chefs des Boiens étaient parvenus à entraîner dans leur parti quelques peuplades transalpines, et les avaient déterminées à s'unir à eux pour faire la guerre aux Romains. D'abord le peuple n'eut point de part aux négociations, ni aux mouvemens qui en furent la suite, et tout se passa pour ainsi dire à son insu. Les princes boiens se réservaient d'instruire plus tard la nation des motifs qui les avaient guidés dans cette alliance dont ils espéraient retirer les plus grands avantages. Les secours que les Transalpins s'étaient engagés à fournir étant arrivés, la première démarche des chefs boiens fut d'envoyer des ambassadeurs aux consuls qui commandaient l'armée ennemie, pour les sommer de rendre aux Gaulois la cité d'Ariminum [1], avec tout son territoire, qui leur appartenaient incontestablement par droit de fondation; menaçant les Romains de leur faire la guerre à outrance, et de marcher de suite sur leur capitale. Les consuls n'osant, avec le peu de troupes qu'ils avaient sous leurs drapeaux, risquer une bataille dont le succès pouvait décider du salut de la république, et ne pouvant d'ailleurs accorder aux Gaulois ce qu'ils demandaient, leur répondirent qu'ils devaient s'adresser au sénat pour cet objet. Les deux partis convinrent d'une trève, pendant laquelle les Gaulois pourraient envoyer à Rome, et recevoir la réponse du sénat. Leurs ambassadeurs partirent, et n'apportèrent pour toute décision qu'un refus formel.

Les Gaulois cisalpins se brouillent avec leurs alliés, et demandent la paix aux Romains. — Mais pendant leur voyage, la discorde avait éclaté dans le camp gaulois. Les 517 de Rom. 235 av. J. C.

[1] Aujourd'hui Rimini.

troupes transalpines s'étaient avancées jusqu'à Ariminum, à l'insu des Boiens : ceux-ci, loin d'approuver un pareil mouvement, soupçonnèrent que les derniers venus avaient le dessein de s'emparer du pays et de le garder pour eux. L'animosité alla si loin entre les deux nations, que les Boiens, ayant tué leurs propres rois, Atis et Galatus, qu'ils accusaient de trahison, tournèrent leurs armes contre les Transalpins pour les chasser de leur pays. Une bataille rangée eut lieu entre ces peuples égaux en valeur; la perte fut immense de part et d'autre; elle les affaiblit tellement, que les uns repassèrent les Alpes pour retourner dans leur patrie, et que les autres n'étant pas en état de continuer seuls la guerre, demandèrent la paix aux Romains; ils l'obtinrent en cédant une partie de leur territoire. Les Romains, qui avaient profité du temps qu'avait entraîné l'ambassade gauloise, pour faire d'immenses préparatifs de défense, étaient toutefois d'autant mieux portés à ménager les Gaulois, qu'ils avaient alors besoin de toutes leurs forces pour s'opposer aux progrès des Carthaginois, et soumettre la Corse révoltée.

520 de Rom. 232 av. J. C. *Les Romains se partagent les terres des Gaulois senonais.* — Cependant, malgré l'opposition constante du sénat, la loi *Flaminia* venait de recevoir son exécution. En vertu de cette loi, on avait distribué au peuple romain les terres du Picenum et celles conquises sur les Senonais. Cette mesure intempestive, qu'on peut regarder comme la principale cause de la corruption des mœurs chez les Romains, fut provoquée par les intrigues du tribun C. Flaminius, dont l'unique but était de capter la bienveillance de la multitude. Elle excita la plus vive indignation chez les Gaulois, et leur fit ouvrir les yeux sur la véritable politique de la république. Les Boiens et les Insubriens, les deux plus puissantes peuplades cisalpines, se persuadèrent que ce n'était plus seulement pour commander et pour im-

poser des lois que les Romains leur faisaient la guerre, mais pour les perdre, les détruire entièrement, et se partager ensuite, à loisir, leur territoire, comme ils venaient de se partager celui des Senonais. Dans cette pensée, ils résolurent de former une ligue puissante, de réunir sous les mêmes drapeaux toutes les peuplades gauloises qui avaient à se plaindre des Romains, et de les prévenir dans leurs projets d'envahissement et de destruction.

Les Gaulois se préparent à recommencer la guerre. — 522 de Rom. 230 av. J. C. Bien que cette fois le peuple partageât les dispositions de ses chefs, ceux-ci ne voulurent point rompre ouvertement avec les Romains, avant de s'être mis en mesure et d'être assurés des secours de plusieurs peuplades qui habitaient au-delà des Alpes, en renouvelant leur alliance avec elles. De quelque secret que l'on cherchât à couvrir ces démarches, elles ne tardèrent point à être soupçonnées de la multitude, chez la quelle elles occasionèrent une sorte d'effervescence patriotique dont les Romains furent informés. Les troubles de Sardaigne et de Corse étaient apaisés. Sous prétexte de pacifier la Ligurie, le sénat ordonna aux consuls Æmilius Barbula et Junius Pera de conduire les légions dans cette direction, à travers le territoire gaulois.

Les Boiens et les Insubriens tiraient à cette époque des sommes très-considérables de la vente de leurs marchandises, et surtout de leurs esclaves. Le sénat, convaincu que leur dessein était d'employer cet argent à faire la guerre à la république, avait défendu par un édit de rien payer aux Gaulois, sous quelque prétexte que ce pût être. Avertis par la sévérité que l'on apportait à l'exécution de cet édit, que Rome avait quelque connaissance du projet qu'ils méditaient, les Gaulois s'efforcèrent d'éloigner toute apparence de préparatifs de guerre. Une partie de la jeunesse parut se disposer à tenter les chances d'une nouvelle émigration dans l'Il-

lyrie, l'autre affecta de se vouer exclusivement aux travaux de l'agriculture. Lorsque les troupes des deux consuls Æmilius Barbula et Junius Pera s'avancèrent sur les terres gauloises, elles furent reçues avec les témoignages extérieurs de l'obéissance et de l'amitié. Les consuls montrèrent la même dissimulation, en disant qu'ils avaient pris leur route par le pays des Gaulois pour arriver plus promptement et avec moins de peine dans celui des Liguriens.

Sur ces entrefaites, les ambassadeurs des Boiens et des Insubriens mettaient tout en œuvre pour réussir dans leur mission; leur but principal était d'engager dans la cause commune un des peuples les plus puissans de ceux qui habitaient la Gaule méridionale, et qu'on appelait *Gesates* [1]. Pour gagner leurs rois Concolitan et Aneroeste, et les déterminer à prendre les armes contre les Romains, ils leur firent présent d'une somme considérable; après avoir allégué l'intérêt général des peuples qu'ils gouvernaient, ils cherchèrent à exciter leur amour propre et leur valeur inquiète, en leur faisant remarquer la grandeur et la puissance du peuple contre lequel ils devaient combattre; ils les flattèrent par l'idée des richesses immenses que la victoire gagnée ne manquerait pas de leur procurer; ils leur rappelèrent les exploits de leurs ancêtres, qui, ayant pris les armes contre les Romains, les avaient battus en rase campagne, s'étaient emparés de leur ville, y étaient restés pendant sept mois, et l'avaient rendue, non-seulement sans y être forcés,

[1] Polybe dit qu'on nommait ainsi ces Gaulois, parce qu'ils servaient moyennant une solde ou des subsides. D'autres auteurs veulent que cette dénomination soit tirée d'une espèce d'arme dont ils faisaient usage, et qui s'appelait *gœsum*. Quoi qu'il en soit, il paraît que les Gesates habitaient cette partie de la Gaule transalpine, que les Romains nommèrent par la suite *provincia* ou *Gallia braccata*, et qui s'étendait depuis Narbonne jusqu'au Var.

mais encore en recevant des marques de reconnaissance de la part des Romains; et qui, enfin, n'ayant plus d'ennemis à combattre, étaient revenus dans leur patrie, chargés de gloire et de butin.

Ces considérations échauffèrent tellement les esprits, que jamais on ne vit sortir de la Gaule une armée plus nombreuse et composée de soldats plus braves et plus belliqueux. Il fut convenu que, lorsqu'ils auraient franchi les Alpes, les Insubriens et les Boiens se joindraient à eux.

Nous devons dire cependant que ces derniers avaient eu d'abord de grandes difficultés à vaincre pour obtenir le secours des Gesates. On objectait aux envoyés cisalpins l'ingratitude dont les Boiens avaient payé l'intervention des Transalpins quelques années auparavant, lorsqu'ils avaient tourné leurs armes contre ceux-là même qui avaient quitté la Gaule pour les secourir. Ces négociations et les préparatifs de guerre qui les suivirent, entraînèrent toutefois de grands retards, et il s'écoula près de cinq ans avant que l'armée des Gaulois entrât en campagne. Il y en avait alors huit que le partage des terres du Picenum avait eu lieu; c'était, ainsi que nous l'avons dit, la cause première de la guerre qui se préparait.

Les Gaulois entrent en campagne. — Enfin les Gesates franchirent les Alpes et vinrent camper sur le Pô, où s'opéra leur jonction avec les Insubriens et les Boiens. Les Venetes et les Cenomans [1], au nombre de vingt mille hommes, furent les seuls Gaulois cisalpins qui se rangèrent du côté des Romains; ils avaient été gagnés par les ambassadeurs de la république, et s'étaient engagés à attaquer les Boiens leurs voisins, à ravager leurs terres et à les occuper dans leur propre pays. Par suite de cette défection, les chefs de l'ar- 527 de Rom. 225 av. J. C.

[1] Ces derniers avaient fondé les cités de *Cremona*, *Brixia* et *Mantua*.

mée gauloise confédérée se virent dans la nécessité de partager leurs forces et de laisser un corps de troupes assez nombreux pour repousser les Cenomans et les Venetes, dans le cas où ils chercheraient à opérer une diversion. L'armée se mit ensuite en route par la Toscane; elle consistait en cinquante mille hommes de pied, vingt mille chevaux et autant de chariots de guerre.

Au premier bruit de cette expédition, l'alarme la plus vive se répandit dans Rome. Les Romains, en effet, n'avaient point rencontré jusque-là d'ennemis aussi redoutables, et il leur était impossible d'oublier que leur ville était jadis tombée au pouvoir de ces mêmes peuples. Il existait une loi spéciale faite dans les temps de crise, et qui n'avait jamais été abrogée. Dans les guerres ordinaires, plusieurs citoyens et les ministres de la religion étaient exempts du service. Dans celles contre les Gaulois, cette loi voulait que toute exception, tout privilége cessât. Les prêtres eux-mêmes étaient obligés de prendre les armes comme les autres citoyens lorsqu'il s'agissait de repousser ces ennemis, dont on avait tant de fois éprouvé la valeur [1]. Tout contribuait alors à redoubler la terreur dont les Romains étaient frappés. Dans leur crédulité ridicule, ils ajoutaient aveuglément foi à des prodiges enfantés par une superstition peu éclairée.

[1] Les Romains désignaient la guerre avec les Gaulois sous le nom de *tumultus gallicus*.

Cravius autem tumultum esse, quam bellum, hinc intelligi licet, quod bello vacationes valent, tumultu non valent.

(M. T. Cicer., *Philip.* viii.)

Ils se servaient aussi quelquefois de cette expression énergique *gallica rabies*. Dans des temps plus modernes, lorsque les descendans des Gaulois et des Francs, sous la conduite du roi Charles viii, portèrent leurs armes en Italie, les successeurs des Romains exprimèrent la même idée dans les mots *furia francese*, pour rendre l'effet que produisait sur leur imagination effrayée le courage impétueux de ces agresseurs.

Le philosophe de Chéronée, Plutarque, raconte sérieusement que le vol des oiseaux était du plus mauvais augure ; que les eaux d'une rivière de la Romagne se changèrent en sang ; et que, dans la ville d'Ariminum, l'on aperçut tout à coup trois lunes à la fois. Un oracle prétendu que l'on trouva dans les livres sibyllins, portait que les Gaulois et les Grecs prendraient possession de Rome [1]. Pour détourner par une interprétation subtile les malheurs qu'annonçait une prédiction aussi funeste, un décret des pontifes ordonna d'enterrer vifs deux Grecs et deux Gaulois, hommes et femmes. On se flattait que cette possession illusoire d'une petite partie du sol de Rome serait agréable aux destins, et qu'ainsi l'oracle se trouverait accompli. Raffinement inouï de cruauté et de faiblesse indigne du nom romain ! C'était cependant ce même peuple qui, dans son intolérable orgueil, traitait de barbares toutes les autres nations.

Dispositions prises par les Romains. — D'autres mesures de salut furent prises par le sénat de la république. Lucius Emilius, l'un des consuls, reçut l'ordre de marcher sur Ariminum pour arrêter les Gaulois de ce côté. Un des préteurs fut envoyé dans la Toscane en la place de Caius Attilius, l'autre consul, qui se trouvait alors occupé en Sardaigne. Tout ce qui resta de citoyens dans Rome était consterné, et croyait toucher au moment de sa perte. L'extrémité où les Gaulois les avaient autrefois réduits, était encore présente à leurs esprits. On rassembla ce qui restait de troupes disponibles ; les alliés furent invités à se tenir prêts ; on fit venir des provinces les registres où étaient inscrits les jeunes gens en âge de porter les armes. On donna ensuite au consul et au préteur la majeure partie des troupes et ce qu'il y avait de meilleur parmi elles. On remplit les magasins d'une quan-

[1] *Galli et græci urbem romanam occupaturi* (Tit.-Liv.).

tité prodigieuse de vivres et de munitions de toute espèce. Les secours arrivaient de tous les côtés; car telle était la terreur que l'irruption des Gaulois avait répandue dans l'Italie, que ce n'était plus pour les Romains que les peuples croyaient porter les armes; ils ne pensaient plus que c'était à la puissance de cette république que l'on en voulait, c'était pour eux-mêmes qu'ils craignaient; aussi apportèrent-ils une promptitude extraordinaire à exécuter les ordres que leur transmit le sénat.

Toutes les troupes réunies par celui-ci montèrent bientôt à deux cent un mille cinq cents hommes, dont quarante-trois mille cinq cents Romains et cent-cinquante-huit mille alliés. Indépendamment de cette armée active, les registres envoyés au sénat pour connaître le nombre des troupes sur lesquelles on pouvait compter dans le besoin présentèrent un effectif de cinq cent soixante-huit mille cinq cents hommes; ce qui portait au total de sept cent mille hommes de pied et de soixante-dix mille chevaux les forces à opposer aux Gaulois [1].

Un sentiment de jalousie dont les historiens grecs et latins n'ont point assez su se défendre, leur fait constamment chercher à rabaisser les Gaulois; ils sont quelquefois tentés de contester à ces peuples jusqu'à cette haute réputation de valeur qui les distinguait entre toutes les autres nations. En décrivant avec quelques détails les immenses préparatifs des Romains pour repousser une armée de moins de cent mille hommes, notre intention est de fournir une preuve convaincante de l'injuste partialité de ces historiens. Ici, comme

[1] Ce dénombrement paraîtrait sans doute incroyable, s'il n'était suffisamment attesté par un auteur digne de foi, c'est Polybe. Cet historien entre à cet égard dans des détails tels qu'on doit supposer qu'il avait vu et consulté les registres du sénat. Fabius Pictor, écrivain contemporain, qui eut part aux événemens de cette guerre, fait monter à huit cent mille hommes l'effectif de l'armée romaine.

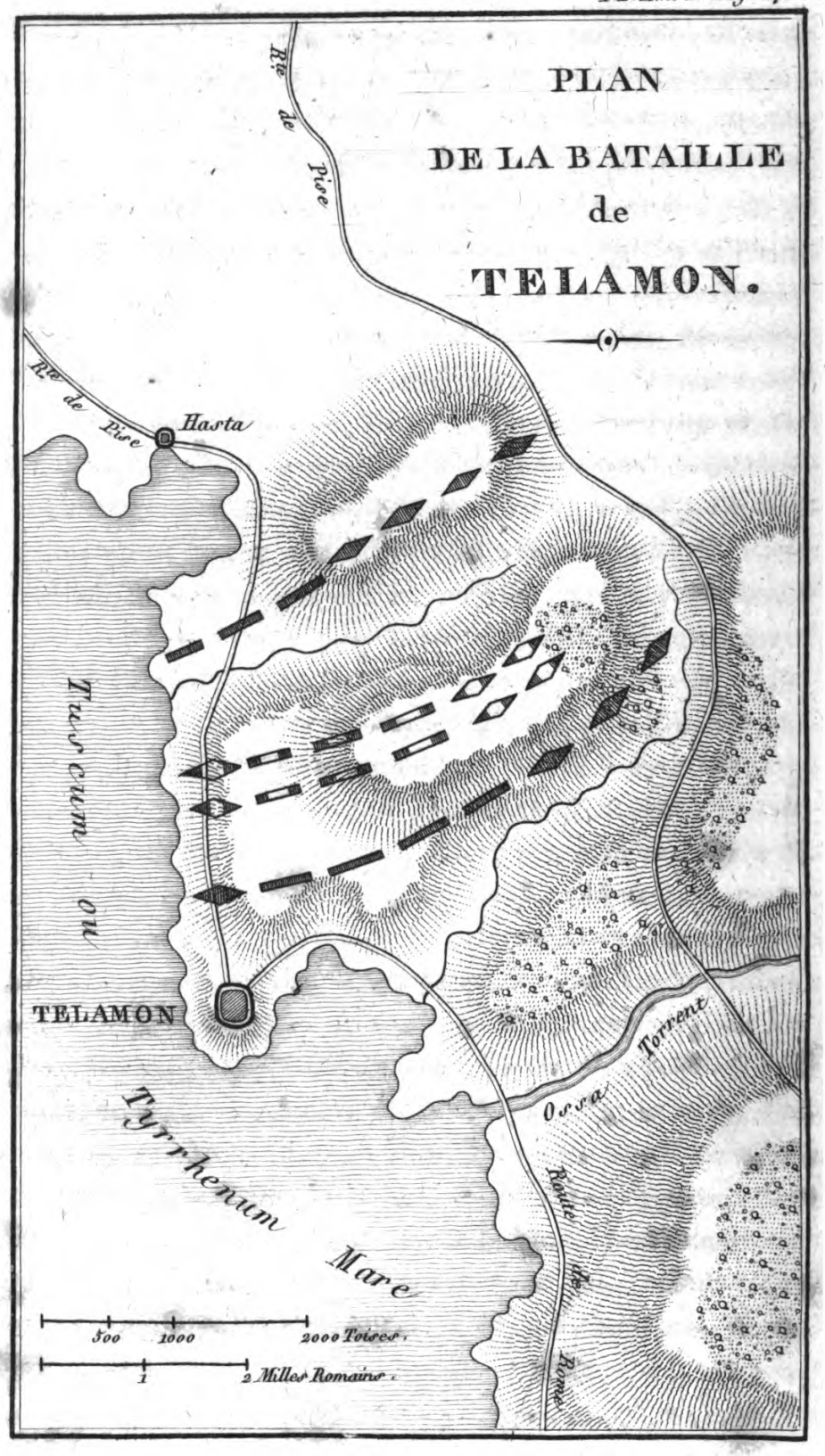
dans beaucoup d'autres circonstances, on va voir les Gaulois, supérieurs peut-être en courage aux Romains, ne leur céder que par la discipline et par le nombre.

Combat de Fésule. — Après s'être ouvert de vive force le chemin de la Toscane, les Gaulois s'avançant rapidement dans la direction de Rome, étaient déjà parvenus à la hauteur de Clusium, ville à trois journées de cette capitale, lorsqu'ils furent informés qu'une armée ennemie les suivait de près, et allait les atteindre. C'était celle que commandait le préteur; ils retournèrent aussitôt sur leurs pas pour lui livrer bataille. Les deux armées ne furent en présence que vers le coucher du soleil, et campèrent à peu de distance l'une de l'autre. La nuit venue, les Gaulois, pour attirer l'ennemi au combat, usèrent de ce stratagême : ils allumèrent un grand nombre de feux, et ayant donné l'ordre à leur cavalerie, dès que l'ennemi l'aurait aperçue le matin, de suivre la route qu'ils allaient prendre, ils se retirèrent sans bruit vers Fésule[1] avec toute leur infanterie et leurs charriots de guerre. Arrivés là, ils campèrent de manière à offrir un refuge à leur cavalerie, et à pouvoir tomber à l'improviste sur les Romains qui la poursuivraient. Persuadé, par cette ruse, que les Gaulois prenaient la fuite, le préteur se mit en mouvement à la pointe du jour pour les pousser l'épée dans les reins. Les troupes romaines marchaient dans cette espèce de désordre qu'on remarque ordinairement parmi des hommes qui croient courir à une victoire assurée. Trompé par cette fuite simulée de la cavalerie gauloise, le préteur avait imprudemment envoyé toute la sienne contre ces prétendus fuyards; son infanterie, au pas de course, s'efforçait de suivre la cavalerie pour arriver en même temps qu'elle, et partager la gloire de la défaite.

527 de Rom. 225 av. J. C.

[1] Aujourd'hui *Fiezoli*, en Toscane.

Cependant les Gaulois continuent avec précipitation leur marche rétrograde jusqu'à ce qu'ils aient fait donner l'ennemi dans l'embuscade préparée : alors, leur infanterie se montre, leur cavalerie fait volte-face, et les Romains, surpris, sont attaqués sur tous les points. L'action s'engage avec vigueur de part et d'autre; les légions, fatiguées d'une longue course, hors d'haleine, attaquées par des troupes fraîches qui les attendaient de pied ferme, se défendent d'abord avec courage; mais la chance ne reste pas longtemps indécise. Les Gaulois, enhardis par l'heureux succès de leur stratagême, redoublèrent d'efforts et rangèrent bientôt la victoire de leur côté. Rompus de toutes parts, les Romains prirent la fuite après avoir laissé plus de six mille des leurs sur la place : ceux qui purent échapper se réfugièrent sur une colline dont la situation les défendit contre les vainqueurs. D'abord les Gaulois pensèrent à les y forcer : mais ils changèrent ensuite de sentiment; lassés par la marche qu'il avaient faite la nuit précédente, et par le combat qu'ils venaient de livrer, ils aimèrent mieux prendre quelque repos : laissant seulement une garde de cavalerie autour de la hauteur sur laquelle les fuyards s'étaient retirés, et remettant au lendemain à les assiéger, si avant ce temps ils ne se rendaient pas d'eux-mêmes. Cette circonspection extraordinaire chez une nation naturellement impatiente et vive, toujours plus prompte à agir qu'à délibérer, n'était qu'une imprudence extrême à laquelle il est impossible de supposer aucun motif plausible. Comment excuser la faute que commirent alors les généraux gaulois sortant à contre-temps de leur sphère d'activité? Ils songent à se reposer des fatigues d'une bataille livrée à des gens plus harassés encore; et dans le fol espoir de les vaincre sans combattre, ils remettent au lendemain à les attaquer! On ne peut révoquer en doute, que si, au lieu de se contenter d'investir les


PLAN
DE LA BATAILLE
de
TELAMON.
Rie de Pise
Rie de Pise
Hasta
Tuscum ou
TELAMON
Tyrrhenum
Mare
Ossa Torrent
Route de Rome
500 1000 2000 Toises.
1 2 Milles Romains.

débris de l'armée romaine qui s'était retirée sur la colline, ils l'eussent attaquée sans différer, la victoire eût été complète, et le champ de Télamon n'eût pas été à jamais illustré par leur défaite. La suite de ce récit va démontrer quelles funestes conséquences entraîna pour les Gaulois le retard que nous venons de signaler comme une faute capitale de leur part.

Bataille de Télamon. [1] — Les Romains étaient dans cette situation désespérée, lorsque, par un retour de la fortune qui les abandonnait si rarement, L. Æmilius arriva avec ses troupes. Nous avons déjà dit que, sur le premier bruit de la marche des Gaulois, il avait marché sur Ariminum pour défendre cette partie des côtes de la mer Adriatique; lorsqu'il apprit que les Gaulois s'étaient jetés dans l'Etrurie et qu'ils s'approchaient de Rome, il leva son camp en toute hâte, marcha dans leur direction, et vint s'établir non loin de la colline dont nous avons parlé. Il ignorait toutefois qu'il fût aussi voisin de ceux qu'il était venu chercher.

Les troupes du préteur jugeant par les feux qu'ils apercevaient de ce côté que l'armée d'Æmilius était arrivée à leur secours, reprirent quelque espoir de salut; ils profitèrent de l'obscurité pour envoyer plusieurs soldats sans armes, et par diverses routes, afin de donner avis au consul de la position critique où ils se trouvaient. Sur les vingt-cinq hommes chargés de cette mission, trois seulement réussirent, en traversant une forêt qui se trouvait au pied de la colline, à tromper la surveillance des postes gaulois, et parvinrent jusqu'au camp du consul. A peine ce dernier fut-il informé du péril auquel était exposé le préteur, que, sans tarder davantage, il donna l'ordre aux tribuns de se mettre en marche avec l'infanterie dès que le jour commencerait à paraître; pour lui, il se mit

[1] Polybe, Freinshemius, etc.

sur-le-champ à la tête de sa cavalerie, et s'avança vers la colline; son intention était de dégager les tristes restes des troupes qui s'y étaient réfugiées, et de les réunir à ses légions; il espérait, par cette augmentation de forces, être en mesure de réparer l'échec de la veille.

Cependant les mêmes feux du camp de L. Æmilius avaient déjà fait connaître aux Gaulois l'arrivée de ce consul. Conjecturant avec raison qu'il ne tarderait pas à leur offrir la bataille, ils tinrent conseil sur le parti qu'ils avaient à prendre en cette occasion. Aneroeste, l'un des rois gésates qui exerçait une grande influence sur les autres princes ou chefs des peuples confédérés, dit « qu'il n'était nullement d'avis de s'exposer à la chance d'un nouveau combat avec une armée chargée de butin; qu'il croyait plus convenable que chaque peuple retournât dans son pays pour y mettre en sûreté les richesses qu'il avait acquises si glorieusement; que le but principal de la guerre se trouvait rempli; qu'il y aurait plus que de la témérité à fournir à l'ennemi l'occasion de venger sa défaite, et d'arracher aux Gaulois le prix de leur première victoire; qu'il ne fallait pas s'aveugler sur les difficultés innombrables que l'on rencontrerait dans l'exécution d'un projet aussi hasardeux que celui de marcher droit à Rome; que l'Italie était couverte de troupes qui filaient de toutes parts et en tout sens pour arrêter l'armée gauloise d'un côté, pendant qu'on songeait à lui couper les vivres et la retraite de l'autre; qu'il était raisonnable de se contenter de la gloire et des richesses déjà acquises, si l'on ne voulait se mettre en danger de tout perdre; enfin, que si, après avoir mis le butin conquis à l'abri des chances journalières de la guerre, on jugeait avantageux de reprendre les armes contre les Romains, rien ne pourrait plus s'y opposer; le soldat, encouragé par ses précédens succès, libre de toute inquiétude, dégagé de tout ce

qui pouvait l'embarrasser dans le combat, retournerait alors à l'ennemi avec une nouvelle ardeur. » Cette opinion d'Aneroeste fut partagée par la grande majorité des chefs, et l'ordre de départ donné sur toute la ligne. En conséquence, les Gaulois levèrent leur camp avant le jour, et prirent leur route à travers la Toscane, en longeant les bords de la mer. Le consul Æmilius averti de leur marche, ne tarda pas à les suivre de près, dès qu'il eut rallié les troupes qui s'étaient retirées sur la colline. Le dessein du général romain était moins d'en venir à un engagement sérieux, que d'épier les occasions favorables pour tomber sur l'arrière-garde des Gaulois et leur reprendre les prisonniers ainsi que l'immense butin qu'ils emmenaient avec eux.

Parvenus jusqu'auprès de la ville de Telamon [1], les chefs gaulois jugèrent convenable de faire halte dans une position avantageuse qui semblait devoir les garantir des chances défavorables d'une attaque sérieuse. Ils placèrent leur camp au débouché d'une plaine rase et découverte, où toutes leurs troupes pouvaient se déployer, sans craindre d'être tournées par la droite ou par la gauche. Le consul L. Æmilius ne tarda pas à venir s'établir vis-à-vis d'eux, et à peu de distance de leurs premiers postes.

En cet état de choses, la fortune continuant de sourire aux Romains, amena un de ces événemens bizarres qui sont au-dessus des calculs de la prudence humaine.

Le consul C. Attilius Regulus, après avoir terminé la guerre de Sardaigne avec autant de bonheur que de promptitude, venait de débarquer à Pise, à la tête de l'armée employée dans cette expédition. Instruit, mais vaguement, des nouveaux dangers qui menaçaient la république, il s'em

[1] Aujourd'hui Telamone, sur la côte de Toscane, à l'embouchure du torrent d'Ossa, et à quatre lieues N. O. d'Orbitello.

pressait de retourner à Rome, en longeant les bords de la mer, dans la direction de cette même ville de Telamon, près de laquelle les Gaulois s'étaient arrêtés. Pendant les premiers momens de sa marche, le consul était loin de soupçonner qu'une armée ennemie allait se trouver sur son passage; mais quelques fourrageurs gaulois ayant été pris par son avant-garde, il les interrogea, et apprit d'eux les détails des affaires qui avaient eu lieu les jours précédens, ainsi que la présence, dans le voisinage, des deux armées gauloise et romaine, campées en face l'une de l'autre.

Surpris autant que charmé d'un concours de circonstances si extraordinaires et si favorables au succès des armées romaines, C. Attilius résolut d'en profiter; il ordonna de suite aux tribuns de former les légions en bataille sur un front aussi étendu que les localités le permettraient, et de marcher directement aux Gaulois; puis, ayant aperçu une hauteur qui dominait la route, il s'y porta en toute hâte avec sa cavalerie. Il avait à cœur d'attaquer le premier, et il espérait, en cas d'échec, que son collègue lui porterait un secours efficace.

Les Gaulois ne connaissaient point encore l'arrivée d'Attilius, lorsque, s'étant ébranlés à la pointe du jour pour continuer leur mouvement rétrograde, ils virent la hauteur dont nous venons de parler, occupée par un corps ennemi; ils devaient naturellement supposer que cette cavalerie appartenait à l'armée de L. Æmilius, qui aurait manœuvré pendant la nuit pour venir, dans cette position, leur couper la retraite sur Pise. Cette idée les détermina à détacher également leur cavalerie, à l'effet de débusquer celle des Romains; mais informés, par le rapport de quelques prisonniers faits par les coureurs, que les troupes postées en avant étaient celles du consul C. Attilius, ils reconnurent toute la gravité de la situation où ils étaient placés. Loin de s'en ef-

frayer, la nécessité de se tirer de ce mauvais pas redoubla leur énergie. Prenant donc une résolution digne de gens de cœur qui n'attendaient plus de salut que de leur bravoure, les chefs gaulois formèrent aussitôt leur infanterie en phalange, selon la manœuvre en usage chez ces peuples; mais comme ils se trouvaient pris entre les deux armées romaines, et, par conséquent, dans l'obligation de combattre à la fois l'une et l'autre, ils diminuèrent l'étendue du front pour augmenter la profondeur des rangs de la phalange qui avait à faire face des deux côtés. Dans la partie opposée à C. Attilius, se trouvaient les Taurisques et les Boiens, de l'autre les Insubriens et les Gesates tenaient tête à l'armée de L. Æmilius. La cavalerie fut placée sur deux lignes, faisant également face aux deux consuls, à la droite et à la gauche du corps de bataille que couvraient d'ailleurs les charriots de guerre. A peu de distance de la droite se trouvait une éminence, sur laquelle on établit les bagages et le butin, avec un fort détachement d'infanterie pour les garder. Suivant un usage pratiqué chez quelques peuples des Gaules, et dont on a déjà vu un exemple dans le chapitre précédent, les Gesates placés aux premiers rangs (faisant face aux troupes d'Æmilius), se débarrassèrent de leurs vêtemens [1], ne conservant que leurs armes, afin d'être plus en état d'agir et de porter des coups plus terribles.

Cependant, le consul Æmilius, quoiqu'informé du débarquement de son collègue Attilius, à Pise, ne savait point encore qu'il fût aussi près de lui. Ce secours inattendu ne lui fut révélé que par l'engagement qui eut bientôt lieu sur la colline, déjà occupée par la cavalerie d'Attilius. Il déta-

[1] Ils consistaient en une espèce de haut de chausses (*bracca*), qui couvrait depuis la ceinture jusqu'aux genoux, et en une casaque (*saïa*), particulièrement affectée aux gens de guerre.

cha alors la sienne sur le même point, et pressant la marche de son infanterie, il la forma dans l'ordre de hataille ordinaire.

L'action s'étant engagée, comme nous venons de le dire, sur la colline qui dominait la route de Telamon à Pise, et dont les Gaulois voulaient chasser la cavalerie d'Attilius, le combat s'y soutint avec un acharnement égal de part et d'autre. La résistance était proportionnée à la vigueur de l'attaque. Pendant ce temps, l'infanterie des trois armées semblait attendre l'issue de cette lutte entre les escadrons gaulois et romains dont elles voyaient tous les mouvemens sur le terrain élevé où la mêlée avait lieu. Le consul Attilius y perdit la vie, et les cavaliers gaulois apportèrent sa tête aux chefs de leur armée; mais cet événement ne découragea point la cavalerie romaine, qui finit par repousser ses adversaires.

Ce fut le signal de l'engagement général de l'infanterie: alors commença une bataille extraordinairement remarquable, tant par la valeur et le nombre des combattans, que par la disposition des troupes des deux partis. L'armée gauloise placée entre celles des deux consuls, faisait face à l'une et à l'autre, et il était difficile de juger si, dans l'obligation forcée où elle se trouvait de combattre, cette position lui était plus avantageuse ou plus défavorable; car d'un côté, si les Gaulois avaient affaire à des troupes dont les opérations ne pouvaient avoir l'ensemble indispensable pour obtenir un succès commun; si, appuyés comme ils l'étaient à leurs ailes, ils avaient cette énergie que l'impossibilité de la retraite rendait encore plus redoutable; de l'autre, ils ne pouvaient faire, dans l'étroit espace où ils étaient renfermés, les évolutions que les chances du combat devaient rendre nécessaires. Quant aux Romains, bien que la situation où étaient leurs adversaires, leur fît espérer une heureuse issue du com-

bat, ils ne pouvaient cependant se défendre d'une certaine terreur à la vue des premiers rangs qu'ils avaient devant eux, et ce sentiment dominait surtout les soldats du consul C. Attilius. Les Gesates avec lesquels ils allaient en venir aux mains, se faisaient remarquer autant par leur nudité que par leurs formes athlétiques. Le bruit des instrumens de guerre gaulois, les cris belliqueux, ou, pour mieux dire, les hurlemens terribles de ces peuples confédérés, tout contribuait à augmenter l'effroi des Romains; mais lorsqu'arrivés à la distance du javelot, ils purent apercevoir les colliers et les bracelets d'or et d'argent que portaient la plupart des Gaulois suivant leur usage, l'espoir de s'emparer d'une si riche proie réveilla tout leur courage. Les vélites et les archers s'avancèrent, à la manière accoutumée, sur le front de la première ligne de chaque armée romaine, et engagèrent le combat par une grêle de traits. Les Boiens et les Taurisques, opposés à l'armée de L. Æmilius, et les Insubriens, placés aux derniers rangs, devant les troupes de C. Attilius, revêtus de leurs braies et de leurs saies, ne souffrirent que faiblement des atteintes de ces traits lancés par les troupes légères ennemies; mais les Gesates, qui ne s'attendaient point à ce prélude, en furent très-incommodés; ils avaient peine à parer les coups; leurs boucliers, longs et étroits, ne pouvaient les couvrir entièrement, et la hauteur de leur taille les mettait encore plus en butte. Trop éloignés des archers et des vélites, pour les atteindre avec leurs armes, les uns veulent franchir l'espace qui les sépare de ces derniers, et se précipitent inconsidérément et sans ordre, sur des hommes épars, et qui, même en fuyant, leur donnent la mort. Les autres, découragés, reculent et rompent les rangs qui sont derrière eux. C'est ainsi que, dans un premier engagement, le plus vaillant corps des Gaulois se trouva défait.

Les vélites et les archers se retirèrent après cette atta-

que pour passer sur les derrières des légions. Celles-ci s'avancèrent d'une part sur les Insubriens, et de l'autre sur les Boiens et les Taurisques, qui les reçurent avec une grande vigueur, et se battaient avec un acharnement tel, que, malgré les nombreuses et graves blessures dont ils étaient couverts, aucun d'eux ne quitta son rang. Ils auraient triomphé, dit Polybe, si leurs armes eussent été les mêmes que celles des Romains. Ce n'est pas qu'ils n'eussent des boucliers pour parer les coups de leurs adversaires, mais leurs épées ne leur rendaient pas les mêmes services. Celles des Romains, courtes et droites, frappaient d'estoc et de taille, au lieu que les glaives gaulois, longs, sans pointe, et mal trempés, frappaient seulement de taille, s'édentaient et se faussaient après un très-court usage.

Toutefois, l'action demeura indécise jusqu'à ce que la cavalerie romaine, descendue de la colline où elle avait repoussé l'attaque des cavaliers gaulois, vint tomber à bride abattue sur leur corps de bataille qu'elle prit en flanc. Alors l'infanterie fut taillée en pièces, et ce qui restait de cavalerie mis dans la déroute la plus complète. Les débris des troupes gesates et les Insubriens, poussés sur les rangs des Taurisques qu'ils avaient à dos, portèrent la confusion et le désordre dans cette partie de la phalange. Les Romains, serrés et dans le meilleur ordre, continuant à presser les troupes gauloises entre leurs deux armées, leur ferment toute issue, et en font une horrible boucherie. Quarante mille Gaulois furent tués dans cette bataille mémorable, et dix mille, au nombre desquels se trouvait le roi Concolitan, restèrent au pouvoir des vainqueurs. Aneroeste, chef de l'armée confédérée, étant parvenu à se retirer dans un endroit écarté avec quelques-uns des siens, s'y tua de sa propre main, et cet exemple fut imité par ses compagnons.

Ainsi fut anéantie une des armées les plus formidables que

les Romains aient eues à combattre, dans le cours de leurs guerres, avec les nations qu'ils appelaient barbares. L'ordre de bataille à deux fronts adopté par les Gaulois, était sans contredit le plus convenable pour résister aux deux armées romaines, dans la position où ils se trouvaient, et le désavantage des armes contribua, comme on vient de le voir, plus que toute autre cause, à la défaite de ces guerriers intrépides. Une suite de hasards, tous favorables aux Romains, rangea la victoire du côté de ces derniers, sans que leurs généraux pussent légitimement attribuer un si grand succès à leur prévoyance, encore moins à leur habileté : on ne voit, d'ailleurs, dans leurs dispositions, rien que de fort ordinaire; et, dans un concours de circonstances aussi heureuses pour eux, tout l'intérêt se porte naturellement sur leurs vaillans mais infortunés adversaires.

La victoire de Telamon est un de ces grands événemens militaires dont l'histoire offre peu d'exemples. Trois armées romaines se trouvent en Toscane précisément dans le moment le plus critique, sans avoir aucune communication établie entre elles, sans que les généraux, qui les commandent, soient informés de leurs opérations respectives, sans qu'ils se soient concertés sur un plan de campagne à suivre, sans qu'ils sachent même où est l'ennemi. Si les Gaulois, après avoir tué six mille hommes au préteur, eussent poursuivi les fuyards sur la hauteur où ils se retirèrent, c'en était fait de cette armée romaine. Au lieu de cela, les vainqueurs diffèrent l'attaque jusqu'au lendemain. Pendant la nuit arrive L. Æmilius, dans l'ignorance des événemens de la veille, et il délivre les troupes du préteur. Les Gaulois prennent sagement le parti de se retirer. En effectuant ce mouvement, ils rencontrent Attilius : enfermés, comme on l'a vu, par deux armées et par le seul effet du hasard, ils se trouvent dans la nécessité de combattre pour s'ouvrir un passage. Que les consuls fussent

arrivés un peu plus tard et à quelque distance l'un de l'autre, la chance des événemens eût amené des résultats bien différens. Les Gaulois, victorieux du préteur, et par conséquent, serrés de moins près par Æmilius, eussent été en état de combattre l'armée d'Attilius qui allait donner, sans le savoir, dans leur colonne en marche, et ils l'eussent infailliblement surpris et battu avant qu'Æmilius en sût la moindre nouvelle. Les éloges que l'on a prodigués aux Romains pour la sagacité de leur conduite dans la guerre que nous venons de raconter, ne sont ni fondés, ni vrais; la prévention est telle, que tout ce qui arriva de fortuit dans cette campagne, est attribué à la prévoyance, à la profondeur de génie de leurs généraux, tandis que le hasard seul décida de tout, ainsi qu'on peut en juger sur le simple exposé des faits [1].

Après cette victoire, le consul Æmilius ayant réuni les troupes d'Attilius aux siennes, traversa la Ligurie et se jeta sur les terres des Boiens, qu'il livra au pillage. Lorsqu'il eut ravagé tout le pays, il revint à Rome, où son retour, dit un auteur contemporain, répandit une joie égale aux alarmes que cette guerre avait causées. Aussi, vit-on peu de triomphes plus célèbres et plus remarquables, tant par l'importance de la victoire en elle-même, que par le nombre des prisonniers et la valeur des dépouilles. On comptait à ce triomphe un grand nombre d'étendards, de colliers et de bracelets d'or, enlevés aux vaincus; mais, continue le même écrivain, ce qui attira le plus les yeux et l'attention, ce fut Britomanus et d'autres princes gaulois qu'Æmilius, par une dérision humiliante, conduisit armés au Capitole, pour ac-

[1] Cette version est celle de Polybe, le plus judicieux des écrivains militaires de l'antiquité. Quelques autres historiens racontent la catastrophe de Telamon avec des détails différens. Ceux que nous venons de donner, dépouillés d'ailleurs de tout le merveilleux dont les auteurs grecs et latins embellissent leur narration, nous ont paru les plus probables.

complir, disait-il, le serment qu'avaient fait ces guerriers, de ne point déposer leurs armes, qu'ils ne fussent entrés dans le Capitole.

Les Romains font la paix avec les Gaulois boiens et insubriens. — L'année suivante, les Boiens furent attaqués de nouveau par les Romains, que leurs derniers succès avaient enhardis. Leur but était de chasser les Gaulois de tous les environs du Pô. Les Boiens qui n'avaient point eu le temps de réparer leurs pertes, et qui se trouvaient privés de l'appui de leurs alliés, furent forcés de se soumettre aux conditions que leur imposa le sénat : ces conditions furent cependant moins dures qu'elles ne l'auraient été, si l'armée de la république eût pu profiter de tous ses avantages; mais des pluies continuelles, et les maladies épidémiques qui s'introduisirent dans le camp romain, en entravant les opérations de la campagne, rendirent les négociations plus faciles. 528-529 d.R. 223-224 a. J.

Quelques mois après, les consuls C. Flaminius et P. Furius envahirent de nouveau le territoire gaulois par le pays des Anamares, peuple établi à peu de distance de Marseille. Après avoir persuadé à cette nation de se déclarer en leur faveur, ils cherchèrent à pénétrer dans l'Insubrie, vers l'endroit où la Paduse se jette dans la mer : cette expédition échoua. L'armée romaine, attaquée vigoureusement pendant qu'elle effectuait le passage de la rivière, et bientôt après dans son camp, qu'elle n'avait pas encore eu le temps de fortifier, fut complétement battue et perdit beaucoup de monde. Les Insubriens, satisfaits de les avoir mis, pour le moment, hors d'état de continuer la campagne, et se fiant d'ailleurs à la parole des consuls, ne refusèrent point la paix que ceux-ci demandaient, sous la condition expresse que leurs troupes évacueraient d'abord le pays; qu'ils indemniseraient les habitans du dommage éprouvé; de leur côté, les

Gaulois s'engagèrent à ne point inquiéter l'armée romaine dans sa retraite.

529 de Rom. 223 av. J. C. *Les Romains violent le traité conclu avec les Insubriens.* — Ce traité conclu, les Romains, après une marche de plusieurs jours, passèrent le Clusius [1], et entrèrent dans le pays des Cénomans leurs alliés; puis, soutenus par eux, ils retombèrent, en longeant les Alpes, sur les plaines de l'Insubrie, et y mirent tout à feu et à sang. Les chefs des Gaulois insubriens virent, dans cette odieuse violation d'un traité solennel, une nouvelle preuve de l'insatiable ambition du peuple romain. Convaincus par l'exemple des Senonais et par celui plus récent des Boiens, que le sénat avait résolu leur anéantissement, les Insubriens voulurent prévenir les derniers coups que leur préparait la fortune, et se déterminèrent à tenter les plus grands efforts pour échapper au sort qui les menaçait. Les enseignes dorées qu'ils appelaient immobiles, parce qu'on ne les employait que dans les circonstances extrêmes, furent extraites par eux du temple de Minerve; ils firent provision d'armes et de munitions de toute espèce, et marchèrent au devant des Romains avec une armée de cinquante mille hommes.

Le pays des Insubriens (le Milanais) était depuis longtemps l'objet de l'ambition des Romains; ils avaient tenté plusieurs fois cette conquête sans aucun succès; leurs expéditions contre ces peuples belliqueux n'avaient eu d'abord pour principe que l'agrandissement du territoire de la république; mais le but de cette dernière guerre était d'une toute autre importance; le succès de celle qui l'avait précédée, avait changé la face des affaires et amené des circonstances favorables dont le sénat voulait profiter. Il savait que la force des Gaulois consistait dans leur union;

[1] Aujour d'hui la Chiesa.

qu'ils formaient plusieurs petites républiques et plusieurs principautés différentes. L'expérience avait appris aux Romains qu'ils ne pourraient jamais triompher de ces nations tant qu'elles marcheraient au combat réunies en un seul corps, et pour une cause commune. Leur politique s'était donc attachée à les détruire, à semer la division parmi elles et à s'allier avec les uns pour les faire servir à la ruine des autres. La défection des Cénomans du parti des Boiens et des Insubriens, fut un effet de l'astucieuse adresse des Romains. Si les premiers avaient connu leurs veritables intérêts, ils se seraient bien gardés de se ranger du côté de leurs plus anciens ennemis, pour les aider dans une conquête qui devait bientôt être suivie de la perte de leur liberté.

Polybe, que nous n'avons fait que traduire presque littéralement, renonce ici, en faveur des Romains, à l'impartialité qui caractérise la plupart de ses récits ; il omet de nous donner l'ordre de bataille des Insubriens ; négligence d'autant moins pardonnable, qu'il est d'une exactitude admirable à l'égard de celui de l'armée du consul Flaminius. Il met cette bataille au nombre des plus célèbres *par l'intelligence avec laquelle les Romains s'y conduisirent* ; mais il était nécessaire de prouver que ces louanges n'étaient point exagérées, en expliquant d'abord la disposition des deux armées, et il ne dit pas un mot de celle des Gaulois. Comment juger un général victorieux, si le gain d'une bataille consiste uniquement dans la valeur des troupes ? Pour rapporter la gloire d'une action à celui qui commande, encore faut-il examiner l'ennemi qu'il a devant lui, ce qui ne se peut, qu'en indiquant comment et dans quel ordre il a combattu. Il nous a semblé que ce silence d'un historien tel que Polybe, loin de nuire aux Gaulois insubriens, parle plutôt en leur faveur, et donnerait lieu de soupçonner que la victoire de l'Addua doit être attribuée aux mêmes causes que nous

avons déjà signalées comme ayant décidé la victoire de Telamon.

Bataille de l'Addua. — Cependant Flaminius, instruit que les princes insubriens s'avançaient à sa rencontre à la tête de cinquante mille hommes, craignit qu'ils se portassent sur l'Addua[1] pour lui en défendre le passage; il se hâta donc de gagner cette rivière, et la traversa un peu au-dessous du lac Côme, à l'aide d'un pont de bateaux qu'il rompit aussitôt son passage effectué : cotoyant ensuite la rivière qu'il avait à sa gauche, il s'arrêta dans un endroit où elle formait un coude, et y attendit les Gaulois. Là, il rétablit son pont, et fit passer les Cénomans sur l'autre rive; redoutant, avec quelque raison, l'inconstance de ces auxiliaires, dans un combat qu'ils allaient livrer à des troupes d'une même origine; et voulant leur ôter la possibilité de tourner leurs armes contre lui, il fit ensuite replier le pont. Cette précaution, injurieuse pour ses alliés, avait un double but; car non-seulement le consul isolait des auxiliaires dont les secours pouvaient changer de nature selon les chances du combat, mais encore il réduisait ses soldats à la nécessité de vaincre, en leur ôtant l'espérance et les moyens de se sauver par la fuite.

Les deux armées étaient en position dans une plaine voisine de la rivière; les Romains l'avaient à dos. Ils se rangèrent selon la méthode ordinaire, l'infanterie au centre, sur trois lignes, et la cavalerie aux ailes, sur une seule ligne. Le consul appuya ses ailes à l'Addua même, dont le cours formait à cet endroit un angle rentrant. En s'éloignant de la rive, il risquait d'être débordé et enveloppé par la cavalerie gauloise. Polybe n'approuve pas en ce dernier point la conduite de Flaminius, ni cet arrangement des troupes qui ne leur laissait aucun espace pour reculer : car, si pendant le

[1] Aujourd'hui l'Adda.

combat, les Gaulois avaient gagné tant soit peu de terrain sur son armée, elle eût été infailliblement culbutée dans la rivière.

Les Insubriens, loin de songer à se porter sur l'Addua pour en défendre le passage, le laissèrent libre aux Romains, afin de les combattre en-deçà, et de leur ôter toute espérance de retraite en cas d'échec. Ce plan de campagne des chefs insubriens, d'attendre les Romains dans leur propre pays, était, sans contredit, conforme à toutes les règles de la prudence et de l'art militaire; il mettait de leur côté toutes les probabilités de succès, indépendamment des dispositions morales de leurs soldats et de la supériorité numérique qu'ils avaient sur leurs adversaires. Les Insubriens trouvèrent l'armée romaine rangée dans l'ordre que nous venons d'expliquer précédemment; ils s'y conformèrent à l'égard de la distribution de chaque arme, comme il paraît, par le commencement et les suites du combat, car on ne peut rien dire de certain sur leur ordre de bataille. On voit bien qu'ils mirent leur cavalerie sur les ailes; quant à leur infanterie, ils durent, suivant leur manœuvre ordinaire, la former en phalange sur une grande profondeur.

Au moment d'en venir aux mains, les tribuns romains instruisirent les troupes en général, et chaque soldat en particulier, de ce qu'ils avaient à faire pour vaincre leurs ennemis. L'expérience des combats précédens avait appris que la bouillante impétuosité des Gaulois rendait leur premier choc extrêmement redoutable; mais que leurs épées n'ayant point de pointe, ne frappaient que de taille; que le fil s'en émoussait; qu'elles se ployaient, et que si les soldats, après les premiers coups, n'avaient le loisir de les appuyer contre terre et de les redresser avec le pied, ils ne pouvaient plus guère en tirer parti. D'après ces remarques, les tribuns placèrent les triaires au premier rang, avec ordre d'opposer d'a-

bord leurs piques au choc des Gaulois pour rompre le premier effort, puis de les jeter à terre et de tirer aussitôt l'épée.

Les Gaulois commencèrent l'attaque en même temps sur toute l'étendue de leur front. Dès que le combat fut engagé, leurs glaives rencontrant les piques des triaires, ployèrent et demeurèrent faussés. Pendant qu'ils se baissaient et perdaient du temps à redresser les lames, les hastiaires et les princes fondent sur eux, et les mettent hors d'état de s'en servir davantage, abordant leurs premiers rangs, ils les pressent, les joignent corps à corps, les poussent sur ceux qui les soutiennent et qui ne peuvent combattre, et les frappent impunément de leurs javelots et de leurs épées courtes et pointues, ou dans l'estomac, ou dans le visage. L'issue du combat ne pouvait être long-temps douteuse, et la victoire ne tarda pas à se décider en faveur des Romains. Les Gaulois laissèrent près de huit mille hommes sur le champ de bataille. Le consul, après avoir livré au pillage plusieurs villes considérables et ravagé le pays environnant, reprit le chemin de Rome, *chargé moins de gloire que de butin*, ainsi que le disaient ses propres soldats dans leurs chants satyriques de triomphe [1].

[1] Ces sortes de chansons étaient en usage du temps même de Camille, c'est-à-dire, depuis plus d'un siècle et demi avant l'époque dont nous parlons. Plutarque rapporte que ce dictateur fut ainsi *brocardé* par ses soldats pour avoir triomphé sur un char traîné par des chevaux blancs. Il était permis, dans ces imposantes cérémonies, de contrôler la conduite du général vainqueur, et de lui dire ses vérités, ce à quoi aucun n'avait garde de manquer L'origine de cette coutume est suffisamment expliquée dans le livre VII de Denis d'Halicarnasse. Polybe nous apprend qu'Alcée fit aussi une chanson satyrique sur la bataille que Philippe de Macédoine perdit contre les Romains, et que ce prince borna sa vengeance à répondre au poète par une autre chanson. César lui-même ne fut point à l'abri de la causticité de ses soldats, auxquels il devait l'empire du monde. Comme ils n'avaient aucun reproche à lui faire relativement à sa conduite mili-

Affaiblis par les pertes successives qu'ils venaient d'éprouver, les Gaulois insubriens ne profitèrent point de l'occasion favorable que leur offrit la première guerre punique, pour attaquer les Romains dont toutes les forces étaient employées contre les Carthaginois ; et le sénat termina heureusement cette lutte par un traité de paix fort avantageux à la république. « Il semblait, dit Plutarque, que les Gaulois eussent juré de ne combattre qu'à leur tour contre celui des deux peuples qui demeurerait vainqueur. Ils attendirent de bonne foi l'issue de ce grand démêlé, et ne s'attachèrent aux vainqueurs que lorsque ceux-ci n'eurent plus d'autres ennemis à combattre ».

Battus presque coup sur coup à Telamon et sur les bords de l'Addua, les Insubriens envoyèrent des ambassadeurs à Rome pour y faire des propositions d'accommodement. La majorité du sénat inclinait à la paix ; mais sur ces entrefaites, Marcus Claudius Marcellus et Cn. Cornelius ayant été nommés consuls, refusèrent d'entrer en négociation. Tout entier au désir qu'il avait de combattre et d'obtenir les honneurs du triomphe, Marcellus surtout rejetait hautement toutes les conditions qu'on proposait. Le crédit qu'il s'était acquis par plusieurs actions d'éclat lui donnait une grande influence sur les opinions de la multitude ; sa haute valeur, son caractère fier et bouillant dans les combats,

taire, ils l'attaquaient sur les faiblesses de sa vie privée. Suétone nous a conservé les paroles chantées au triomphe du vainqueur des Gaules : le trait en est sanglant ; mais nous nous bornerons à la citation latine :

Gallias Cesar subegit, Nicomedes Cesarem :
Ecce Cesar nunc triumphat, qui subegit Gallias :
Nicomedes non triumphat, qui subegit Cesarem.

D'après cet exemple, il est aisé de concevoir que Flaminius ne fut point épargné par ses soldats, justes appréciateurs des talens de leur général, et de la part qu'il avait eue à la défaite des Gaulois.

doux et modeste dans la vie privée, l'avaient fait aimer du peuple; maître de l'esprit des tribuns qu'il avait d'abord rangés de son parti, il ne tarda point à lever tous les obstacles qu'on lui opposait dans le sénat; la faveur populaire dont il jouissait l'emporta, et la guerre contre les Gaulois fut résolue. Ceux-ci contraints de prendre les armes se préparèrent à tenter un dernier effort. Outre les troupes qu'ils s'empressèrent de lever chez eux en nombre presqu'aussi considérable que dans la dernière expédition, ils enrôlèrent à leur solde, chez les Gesates des bords du Rhône, environ trente mille hommes, tous gens déterminés qui se portèrent de suite sur la frontière de l'Insubrie et y attendirent l'ennemi de pied ferme. Pendant ce temps, les chefs insubriens ne cessaient point d'augmenter leurs levées, de former leurs troupes, d'aguerrir leurs soldats contre les manœuvres et la discipline romaine, en un mot de disposer l'armée à entrer avec quelque avantage dans une lutte qu'ils jugeaient devoir être la dernière et entraîner nécessairement avec elle la ruine de leur patrie. Résolution trop tardive, préparatifs mal combinés qui ne pouvaient point arrêter la fortune toujours croissante des Romains !

530 de Rom. 222 av. J. C. *Nouvelle irruption des Romains dans l'Insubrie. Combat de Clastidium.* — Ce ne fut qu'au printemps de l'année suivante, que les généraux ennemis entrèrent dans le pays des Insubriens. Ils commencèrent par investir Acerre, ville située entre le Pô et les Alpes. Comme ils s'étaient emparés les premiers des positions les plus avantageuses et qu'ils s'y étaient fortifiés, les Insubriens se trouvèrent dans l'impossibilité de jeter des secours dans la ville assiégée. Cependant Viridomare, roi des Gesates, ayant reconnu la difficulté d'obliger les Romains à lever le blocus d'Acerre, résolut au moins de tenter une diversion. Il espérait mettre l'ennemi dans l'obligation de diviser ses forces et de favori-

ser une sortie de la part des assiégés. En conséquence, suivi de dix milles Gésates, il traversa le Pô, ravagea toutes les terres des Adréens pour couper les vivres aux Romains, et se présenta devant Clastidium, petit bourg tombé, depuis peu de jours, au pouvoir de l'ennemi. A cette nouvelle, les deux consuls partagèrent leur armée en deux corps : M. Marcellus, à la tête de la cavalerie et de l'élite des soldats armés à la légère, courut au secours des Adréens, tandis que l'autre consul continua le siége d'Acerre avec le reste de l'armée. De son côté, Viridomare abandonnant Clastidium marche au devant de l'ennemi, et l'attaque brusquement. Les Romains, surpris et craignant d'être entourés, se hâtèrent de se déployer et d'étendre leur ligne sur un front à peu près égal à celui des Gaulois. Cependant le prince gésate, à la tête de ses escadrons, se faisait remarquer autant par sa bonne mine et par le luxe de ses armes que par les coups terribles qu'il portait dans les rangs ennemis. Au milieu de cet engagement, il distingue au loin Marcellus précédé des faisceaux consulaires, qui s'efforçait de ramener au combat quelques troupes dispersées. Viridomare, emporté par l'impétuosité de sa valeur, quitte tout à coup les siens, pousse son cheval à toute bride sur le consul, l'appelant à haute voix et le défiant au combat. Le Romain jugeant qu'arrivé à lui le cheval de son imprudent adversaire, fatigué par la course, ne serait plus en état de soutenir l'impétuosité d'un premier choc, le laisse approcher jusqu'à deux distances de javelot, alors poussant à lui de toute sa force, il perce avec sa pique la cuirasse du prince gésate; le coup, augmenté par la vitesse de la course, fut si roide qu'il désarçonna le prince et fit broncher son cheval qui tomba presque aussitôt. Sans perdre de temps, Marcellus reprend du champ, et revient sur Viridomare avant que celui-ci n'ait pu se dégager de dessous son cheval; alors lui portant sans obstacles de nouveaux

coups que le Gaulois ne peut parer, il le tue. La mort de leur prince, loin de jeter le découragement chez les Gésates, sembla les animer d'abord d'un nouveau courage. Ils firent des prodiges de valeur pour remporter l'avantage. Cependant, privés de leur chef, et ne prenant conseil que de la fureur qui les animait, ils ne mirent plus dans leurs mouvemens cet ensemble qui leur était si nécessaire pour résister à la discipline romaine. Les rangs se confondirent: chargés par la cavalerie romaine, enveloppés et attaqués en queue et en flanc, ils plièrent de toutes parts. Une partie fut culbutée dans la rivière, le plus grand nombre périt les armes à la main; les autres ayant refusé de se rendre, furent passés au fil de l'épée.

Les Romains s'emparent de Mediolanum[1], *de Como et de presque toutes les places de l'Insubrie. Fin de la campagne.* — Peu de jours après, la garnison d'Acerre, affaiblie par un long siége, abandonna la ville aux Romains et se retira à Mediolanum, capitale de l'Insubrie. Le consul Cornelius suivit de près cette garnison qui se retirait en bon ordre, et parut tout à coup devant Mediolanum. Il n'avait point encore établi son camp, lorsque les Gaulois d'Acerre profitant d'une nuit très-obscure et des connaissances qu'ils avaient du pays, manœuvrent sur les flancs de l'armée romaine, tombent à l'improviste sur son arrière-garde et lui tuent beaucoup de monde. Les assiégeans profitant de ce premier désordre, font en même temps une sortie, attaquent l'avant-garde du consul, s'établissent sous les murs de la place, et tiennent Cornelius lui-même comme assiégé dans son camp. Il était depuis quelques jours dans une position critique, et sa perte paraissait inévitable lorsque le retour de Marcellus vint changer la face des affaires. Les Gésates ayant appris la

[1] Aujourd'hui Milan.

défaite de leurs troupes et la mort de leur roi, voulurent à toute force se retirer dans leur pays, et rien ne put les détourner de ce projet. Les Insubriens privés de leur secours ne se trouvèrent plus en mesure de se défendre. Mediolanum et Como furent bientôt prises d'assaut, et les autres villes forcées successivement de se rendre à composition; enfin la nation des Insubriens se soumit aux Romains, et le sénat de la république leur accorda la paix, en se bornant à leur ôter une partie de leur territoire et à exiger d'eux de certaines sommes d'argent pour payer les frais de la guerre.

Telle fut l'issue de cette guerre des Romains contre les Gaulois insubriens. Polybe ajoute que l'on n'en vit pas de plus formidable à en juger par l'audace désespérée des combattans, par les batailles que l'on livra, et par le nombre de ceux qui y perdirent la vie.

On ne saurait révoquer en doute que les Romains ne considérassent les Gaulois comme leurs plus redoutables ennemis, sans excepter même les Carthaginois. A peine Marcellus fut-il de retour, que l'on s'empressa de lui décerner les honneurs du triomphe. Des fêtes publiques furent célébrées; on rendit unanimement des actions de grâce aux dieux; enfin la joie que causa cette victoire à Rome, fut si grande, que d'une partie du butin, le sénat et le peuple firent faire une couronne d'or, du poids de cent marcs, qu'ils envoyèrent à Delphes, pour y être consacrée à Apollon pythien, comme un monument de gratitude. On peut juger, par ces démonstrations d'allégresse générale, quelles craintes avait inspirées à Rome l'opiniâtreté des consuls à refuser la paix aux Insubriens, quelque confiance que l'on eût d'ailleurs dans la valeur éprouvée et dans les talens de Marcellus.

Les traités conclus à diverses époques avec les Romains par les Gaulois boiens et insubriens, ne souffrirent au-

cune infraction sérieuse jusqu'au moment où la seconde guerre punique éclata en Italie. Alors seulement ces deux peuples, impatiens d'un joug que la nécessité seule leur avait fait supporter, conçurent l'espoir de se soustraire à la domination qui pesait sur eux. D'autre part, le sénat romain, loin de s'abuser sur les dispositions des nations de la Gaule cisalpine, avait résolu de prévenir, par tous les moyens possibles, les efforts qu'elles ne manqueraient pas de tenter pour s'unir d'armes et d'intérêts avec les Carthaginois, déjà fort avancés dans la Gaule transalpine. En conséquence, deux colonies fortes chacune de six mille hommes, furent fondées, l'une en deçà du Pô, à Placentia [1], l'autre au-delà du même fleuve, à Cremona. Ces deux villes furent entourées de fortes murailles et mises dans un état de défense respectable. Ceux qui devaient les habiter, avaient reçu l'ordre formel de s'y rendre dans l'espace de trente jours. Le sénat de la république prétendait, en agissant ainsi, en imposer aux peuples nouvellement conquis, et les forcer au moins à garder la neutralité dans la guerre qui se préparait, et dont leur pays devait être le premier théâtre ; mais, l'alliance des Romains avec les Gaulois était trop désavantageuse à ces derniers, pour qu'ils se contentassent de ne jouer qu'un rôle passif dans une lutte, à la faveur de laquelle ils pouvaient espérer de ressaisir encore leur indépendance nationale. Les Boiens ne virent pas sans le plus vif chagrin s'élever sur leur propre pays des colonies étrangères qu'ils ne pouvaient considérer que comme des forteresses destinées à perpétuer leur servitude. Leur orgueil humilié n'attendant donc pour rompre avec les Romains qu'une occasion propice, elle leur fut bientôt offerte par le passage d'Annibal en Italie.

[1] Aujourd'hui Plaisance.

Les Gaulois prennent parti pour les Carthaginois, dans la seconde guerre punique. Défaite du préteur romain L. Manlius. — A la première nouvelle de l'approche des Carthaginois dont ils se promettaient de puissans secours, les Boiens se détachèrent des Romains, en leur abandonnant les ôtages qu'ils avaient été forcés de donner après la dernière guerre. De concert avec les Insubriens, qu'une haine invétérée et le sentiment de pertes plus récentes animaient également contre l'ennemi commun, ils prirent tout à coup les armes, et vinrent fondre sur les nouveaux établissemens formés dans l'Insubrie. Cette brusque attaque répandit un tel effroi chez les Romains, que non-seulement la multitude dispersée dans la campagne, mais que les triumvirs eux-mêmes, venus pour partager les terres, ne se croyant point en sûreté dans Placentia, se réfugièrent à Mutine [1], autre colonie de la république; les Boiens poursuivirent les fuyards, et vinrent mettre le siége devant cette ville. 534 de Rom. 218 av. J. C.

C. Lutatius, personnage consulaire, et deux anciens préteurs, se trouvaient alors dans Mutine; espérant gagner du temps, ils voulurent entrer en négociation, et demandèrent audience aux chefs boiens. Ceux-ci la leur accordèrent, mais au sortir de la conférence, ils les retinrent au camp, déclarant d'ailleurs qu'il ne leur serait fait aucun mal, mais qu'ils ne les remettraient en liberté que lorsqu'on leur rendrait les ôtages que les Romains avaient entre leurs mains. Le préteur, L. Manlius, qui commandait une armée dans le pays, en apprenant l'arrestation des députés, et le péril où se trouvaient le peu de troupes enfermées dans Mutine, n'écoute d'abord que l'impétuosité de sa colère, et part précipitamment, sans observer aucun ordre dans sa marche. Il y avait de grands bois qui bordaient la route, et presque

[1] Aujourd'hui Modène.

tout ce pays était inculte. Les Boiens, instruits de l'approche de l'ennemi, retirent leurs éclaireurs, et s'enfoncent dans les bois pour y tendre une embuscade. Manlius continue de s'avancer en toute hâte, et ne trouvant personne devant lui, il s'engage dans une forêt profonde, sans l'avoir fait reconnaître. A peine son arrière-garde a-t-elle parcouru la distance d'un mille, que les Gaulois se montrent, fondent de tous côtés sur les Romains, et en font un grand carnage. Presque toute l'armée du préteur périt dans cette rencontre. Il n'y eut de sauvé que ceux qui avaient pris la fuite dès le commencement du combat. Le préteur, à la tête de quelques cavaliers d'élite, parvint cependant à se frayer un chemin, et à regagner des plaines découvertes, où son premier soin fut de se retrancher avec ce qu'il put réunir des débris de son armée vaincue. Au bout de quelques jours, les Gaulois, dont les forces consistaient principalement en cavalerie, n'ayant pu forcer l'entrée du camp romain, L. Manlius hasarda de continuer sa route. Les Gaulois ne le troublèrent point dans sa retraite, tant qu'il fut dans le plat pays; mais lorsque la nécessité l'eut contraint de rentrer dans les bois, ils tombèrent de nouveau sur son arrière-garde. Cette seconde attaque ne fut guère moins funeste aux Romains que la précédente; ils perdirent encore près de neuf cents hommes et six enseignes: toutefois, ils réussirent à se dégager de ce défilé. Depuis ce moment, ne trouvant que des lieux découverts, Manlius put assurer sa marche, et il vint prendre position à Tanés, petit bourg avantageusement situé sur les bords du Pô. Là, défendues par de bons retranchemens, abondamment approvisionnées de vivres et de munitions que leur fournissait la proximité du fleuve, et ayant reçu des secours des Gaulois brixians, les troupes romaines se trouvèrent en mesure de résister pendant quelque

temps à la multitude de leurs ennemis, qui croissait de jour en jour.

Lorsqu'on eut reçu à Rome ces nouvelles alarmantes, le sénat envoya sur-le-champ au secours de Manlius, assiégé dans Tanés, le préteur Attilius, avec une légion et un corps de cinq mille alliés. Ce général romain arriva à sa destination sans rencontrer d'ennemis; les Gaulois s'étant retirés au premier bruit de ce mouvement.

Les Boiens ayant pris la résolution de traiter avec Annibal, envoyèrent à cet effet, au-devant de lui, une députation dans la Gaule transalpine. Quant aux Insubriens, ils retournèrent chez eux pour repousser les Taurisques, leurs voisins, qui venaient d'envahir leur territoire, à l'instigation des Romains.

Annibal pénètre en Italie, et s'unit aux Gaulois cisalpins.—Cependant Annibal, après avoir traversé toute la Gaule transalpine, et fait passer le Rhône à son armée, hésitait s'il devait entrer en Italie sans combattre l'armée de Publius Scipion, qui était venu au devant de lui jusqu'auprès des embouchures du Rhône, et qu'il aurait laissé, par conséquent, derrière lui. Il fut bientôt tiré de cette incertitude par Magale, prince des Boiens et chef de l'ambassade que lui envoyait cette nation gauloise. Celui-ci annonça au général carthaginois que les Boiens et les autres Gaulois l'appelaient à leurs secours, et promettaient d'entrer avec lui dans la guerre contre les Romains; qu'il se faisait fort (lui Magale) de conduire son armée jusqu'en Italie, par des lieux où elle ne manquerait de rien, et par où sa marche serait courte et sûre. Le Gaulois faisant ensuite des descriptions magnifiques de la fertilité du pays dans lequel elle allait entrer, vantait surtout la disposition où étaient les peuples de prendre les armes en faveur des Carthaginois contre leurs ennemis communs. Il conclut par lui conseiller de réserver

toutes ses forces, et de ne point donner bataille jusqu'à ce qu'il y fût arrivé [1].

Annibal s'étant déterminé à suivre sa route jusqu'en Italie, effectua le fameux passage des Alpes qui devait le couvrir d'une gloire immortelle. Après avoir triomphé d'obstacles, que jusque-là on avait crus insurmontables, et perdu les deux tiers de son armée, il arriva sur le territoire des Taurisques, nation qui, comme nous l'avons dit, touchait immédiatement à la Gaule cisalpine : c'était sans contredit une circonstance favorable pour le début de ce grand capitaine déjà assuré de l'alliance des Boiens, que de trouver les Taurisques en guerre avec les Insubriens; malheureusement il se voyait dans l'impossibilité d'offrir ses secours à l'un des deux partis, par le mauvais état de son armée horriblement affaiblie par les privations et les fatigues de tout genre qu'elle venait d'essuyer. Cependant, sur le refus des Taurisques d'entrer dans son alliance, il emporta de vive force Turin, leur capitale; et dès-lors, il aurait entraîné dans son parti, non-seulement par la crainte, mais encore par l'affection, tous les Gaulois riverains du Pô, si, au moment même où ces peuples allaient prendre les armes en sa faveur, ils n'eussent été surpris par l'arrivée du consul Cornelius, débarqué récemment à Pise, et investi du commandement des troupes réunies des préteurs Manlius et Attilius. De son côté, Annibal se hâta de quitter le pays des Taurisques, ne doutant pas que l'incertitude des Gaulois, sur le parti qu'ils avaient à prendre, ne cessât par sa présence sur leur territoire. L'événement justifia son attente; victorieux de Scipion sur les rives du Tésin, il vit bientôt son armée grossie par les Gaulois qui abandonnaient les Romains par troupes entières. La nuit même qui suivit cette

[1] Tite Live.

bataille mémorable, où la cavalerie joua le principal rôle, environ deux mille fantassins et deux cents cavaliers gaulois ayant égorgé les sentinelles aux portes du camp romain, passèrent dans son armée. Le Carthaginois leur fit l'accueil le plus favorable, et après les avoir comblés de présens, et s'être assuré d'eux par l'espoir de plus grandes récompenses, il les renvoya chacun dans sa cité, pour disposer l'esprit de leurs concitoyens. Cette conduite mesurée du fils d'Amilcar lui valut bientôt de nouveaux alliés; car les Gaulois transfuges s'étant répandus dans le pays, déterminèrent un grand nombre de leurs compatriotes à se ranger du côté des Carthaginois; ils vinrent en effet au devant d'Annibal; les Boiens lui livrèrent les trois Romains que la république avait envoyés pour faire le partage des terres, et qu'ils avaient pris devant Mutine, ainsi que nous l'avons rapporté plus haut.

Le général carthaginois affecta de se montrer sensible à leur bonne volonté; il leur donna les assurances les plus fortes de l'alliance qu'il contractait avec eux; mais il leur rendit les trois Romains « qu'il ne pouvait accepter, disait-il, sans les dépouiller injustement du prix de leur valeur. » Au demeurant, il recommanda aux chefs boiens de tenir leurs captifs sous bonne garde, pour mettre à exécution le projet qu'ils avaient conçu d'abord de retirer de Rome, par un échange, les ôtages qu'ils avaient été contraints d'envoyer dans la dernière guerre.

Ces nouveaux renforts que recevait Annibal furent incorporés dans son armée au fur et à mesure de leur arrivée au camp. Quelques jours après, sur les bords de la Trébie, où il se préparait à combattre le consul Sempronius, le général carthaginois fut joint par les peuplades qui habitaient les plaines voisines de cette rivière. Tous ces Gaulois partageant les brillantes espérances de leurs nouveaux alliés,

leur apportèrent des vivres en abondance; il voulurent en outre entrer pour leur part dans tous les travaux et les périls de la guerre. Annibal se hâta de profiter de leurs bonnes dispositions, et puissamment secondé par eux, il livra bataille aux Romains qu'il défit complétement.

535 de Rom. 217 av. J.C. *Coopération des Gaulois dans les campagnes d'Annibal en Italie.* — Au commencement de l'année suivante, Annibal s'aperçut que les Gaulois souffraient impatiemment de voir la guerre continuer sur leur territoire; ils se plaignaient hautement de n'être récompensés de leur dévouement à la cause des Carthaginois, que par la ruine et la dévastation de leur propre pays; ils disaient que la haine des Romains contre laquelle ils avaient tant de fois su se défendre, leur avait été moins préjudiciable que leur alliance avec les Africains. Le vainqueur de Sempronius redoutant l'inconstance naturelle à ces peuples, et n'ayant d'ailleurs d'autre ressource que le pillage pour nourrir son armée, se hâta de faire cesser de pareilles récriminations, et de quitter l'Insubrie à l'entrée de l'hiver. Lorsque ensuite le froid fut devenu moins rigoureux, il consulta ceux d'entre les chefs gaulois qui connaissaient le mieux le pays, afin de décider quelle route il prendrait pour joindre les Romains. Les Boiens lui en indiquèrent deux : une fort longue et bien connue, et peut-être éclairée alors par l'ennemi; l'autre, à travers des marais, difficile pour la marche d'une armée, mais courte et tout à fait négligée par Flaminius. Annibal préféra cette dernière. Après avoir traversé les marais de Clusium avec son armée dont les Gaulois formaient la principale force, le général carthaginois parvint à attirer Flaminius sur les bords du lac Trasimène. La brillante victoire qu'il remporta en cette occasion semblait lui présager les

[1] Au rapport uniforme de Polybe et de Tite-Live.

nouveaux succès qui l'attendaient à Cannes. Les Gaulois y firent des prodiges de valeur. Un cavalier insubrien nommé Ducarius, reconnaissant au milieu de la mêlée le général romain, crut que le sacrifice de sa propre vie ne serait pas trop payé s'il pouvait assouvir sa haine particulière et venger en même temps son pays : « Le voilà, s'écria-t-il, ce consul impitoyable, ce guerrier incendiaire à qui nous devons le massacre de nos braves, la ruine de nos champs et de notre cité : c'est une victime que je vais immoler aux mânes de mes frères si indignement égorgés. En même temps, piquant des deux, Ducarius s'élance au milieu des rangs ennemis les plus serrés, et après avoir tué l'écuyer du consul, qui s'était jeté en avant pour le couvrir de son corps, il perce le consul lui-même de part en part avec sa lance, et le tue. La mort de Flaminius fut le signal de la déroute de l'ennemi; les Romains perdirent quinze mille hommes dans cette journée, qu'ils signalèrent depuis comme l'une des journées les plus désastreuses de la république.

La bataille livrée sous les murs de la citadelle de Cannes [1] dont Annibal s'était rendu maître, suivit de près celle du lac Trasimène, et mit le comble au malheur des Romains. Les Gaulois n'y prirent pas une part moins brillante que dans les campagnes précédentes, et quatre mille des leurs restèrent sur la place.

Devenus plus exigeans en raison de l'importance qu'ils attachaient à leurs services, bientôt les Gaulois qui avaient si vaillamment combattu sous Annibal, affichèrent des prétentions auxquelles le général n'était plus en état de faire droit; la plupart d'entre eux se détachèrent alors de son alliance et offrirent inconsidérément leurs services aux Romains, dont un effort unanime de leur part aurait pu déci-

[1] En l'an 536 de Rome (216 avant J. C.).

der la perte. Ceux qui persistèrent dans leur alliance avec les Carthaginois, après la retraite de Capoue, contrarièrent souvent, par leur inquiète turbulence, l'exécution des plans du fils d'Amilcar. Découragés par les derniers revers, irrités par les privations inséparables d'une guerre longue et malheureuse, privés de leur paye, sans espoir d'en être dédommagés par la dépouille des vaincus, ils conspirèrent même fréquemment contre la vie d'Annibal. Tite-Live et Polybe nous représentent ce général dans l'obligation de déguiser, plusieurs fois par jour, sa chevelure et ses vêtemens, afin d'échapper, par la ruse et par des précautions indignes de son grand cœur, aux complots que les Gaulois à sa solde tramaient dans son propre camp, et que la crainte d'une entière défection lui défendait de punir.

Pendant les longues guerres que les Carthaginois firent aux Romains, on retrouve constamment les Gaulois dans les deux armées. Nous venons de les voir sous les drapeaux d'Annibal aux journées décisives du Trasimène et de Cannes, on les trouve également faisant partie de l'armée romaine au passage du Rhône par Annibal, à celui des Alpes, à la journée du Tesin, on les voit formant l'aile gauche des Romains au moment où Magale arrivait près d'Annibal, et combattant sous les aigles de la république à la bataille de Zama. Il est donc vrai de dire que les Gaulois ne secoururent que faiblement Annibal, par cela même que leurs efforts ne furent point unanimes en sa faveur. Ce fut précisément ce défaut d'union et d'ensemble, conséquence naturelle de leurs habitudes nationales et de leurs mœurs, qui les perdit, ainsi que nous le verrons plus bas.

Peu de mois après la perte de la bataille de Cannes, L. Posthumius, consul désigné, s'étant imprudemment avancé dans la Gaule cisalpine, à la tête de quinze mille hommes, se laissa surprendre dans un défilé, formé par une rivière. Les

Boiens tombèrent à l'improviste sur les troupes romaines, et les taillèrent en pièces. Le consul lui-même perdit la vie en cherchant à s'échapper. Lorsque l'on eut connaissance à Rome de ce nouveau désastre, la consternation fut à son comble. Mais les Boiens, au lieu de profiter de la victoire qu'ils venaient de remporter, s'occupèrent uniquement de la répartition du butin des vaincus, sans songer à poursuivre leurs avantages. Les Romains, tranquilles de ce côté, remirent à d'autres temps la guerre des Gaulois comme moins importante, et donnèrent tous leurs soins à celle qu'ils soutenaient contre Annibal et les Carthaginois.

Nouvelle guerre entre les Gaulois cisalpins et les Romains. — Seize ans s'étaient écoulés depuis la défaite de Posthumius, et le sénat de la république se disposait à entreprendre la seconde guerre macédonique, lorsque le Carthaginois Amilcar parvint à soulever les Insubriens, les Cenomans, les Boiens et d'autres peuples de la Gaule cisalpine. A la tête de près de quarante mille hommes, il s'empara d'abord de Placentia dont il passa les habitans au fil de l'épée, et mit ensuite le siége devant Cremona. Le préteur L. Furius Purpureo, qui commandait dans la Gaule cisalpine, en l'absence du consul Aurelius, reçut du sénat l'ordre de marcher en toute hâte au secours de Cremona. La bataille qui se livra sous les murs de cette ville, fut sanglante de part et d'autre; cependant les Gaulois, après une longue résistance, perdirent du terrain, et se retirèrent en désordre dans leur camp. La cavalerie romaine les y poursuivit, et les légions y étant arrivées peu de temps après, l'attaquèrent et le prirent. Les Gaulois eurent dans cette bataille plus de trente mille des leurs tués ou fait prisonniers; quatre-vingts drapeaux et deux cents charriots restèrent dans les mains des vainqueurs. Amilcar et trois généraux gaulois distingués par leur valeur, périrent les armes à la main.

552 de Rom. 200 av. J. C.

553 de Rom. 199 av. J.C. *Défaite des Romains en Insubrie.* — L'année suivante, le préteur Cn. Bebius Pamphilus, qui était venu remplacer le consul Aurelius dans la Gaule cisalpine, envahit brusquement le territoire des Gaulois insubriens, sans avoir pris aucune des dispositions nécessaires pour assurer le succès de son expédition : elle échoua complétement. Le préteur, arrivé dans une plaine qu'entourait presque circulairement des bois taillis et des buissons épais, s'étonnait de n'avoir encore rencontré que quelques corps isolés et facilement mis en fuite, lorsque les Insubriens, paraissant tout-à-coup sur tous les points, l'investirent avec toutes ses troupes. Il ne put opposer qu'une résistance inutile, et laissa plus de six mille cinq cents hommes sur le terrain. Une perte aussi considérable, éprouvée alors que Rome espérait un tout autre résultat de cette expédition, obligea le consul à se rendre lui même en Insubrie. Le premier usage qu'Aurelius fit de son autorité, fut de renvoyer le préteur à Rome pour y rendre compte de sa conduite; mais lui-même ne fit rien de mémorable dans le pays qu'il quitta bientôt de nouveau sans y avoir autrement signalé sa présence que par l'extrême sévérité dont il avait usé à l'égard de Cn. Bébius.

Le consul Sextus Ælius, qui remplaça l'année suivante Aurelius dans le commandement de la Cisalpine, se tint constamment sur la défensive. L'attitude des Insubriens et leurs succès récens lui faisaient craindre d'entreprendre une guerre, où le moindre revers de fortune était considéré par le sénat comme une faute capitale de la part du général. Ælius employa presque toute l'année de son consulat à réunir les habitans de Cremone et de Plaisance, que les événemens de la dernière guerre avaient dispersés, et à les rétablir dans leurs colonies.

Les Romains reprennent l'offensive et battent les Gaulois. — Cornelius Céthégus et Quintus Minucius, qui eurent après Ælius le département de la Gaule cisalpine, se rendirent sans délai dans cette province : de nouveaux troubles venaient d'y éclater. Cornelius marcha par le plus court chemin contre les Insubriens, qui étaient parvenus à décider les Cénomans leurs alliés, ainsi que les Liguriens et les Boiens, à reprendre les armes. Q. Minucius, appuyant plus à gauche, en avançant vers la mer, attaqua d'abord les Liguriens. Cariste et Litubris, deux places de cette contrée, se rendirent volontairement, ainsi que les Célélates et les Cerdiciates de la même nation. Bientôt tout le pays en deçà du Pô fut soumis, à l'exception des Ilvates, peuplade ligurienne, et des Gaulois boiens. Minucius conduisit ensuite les légions sur les terres de ce dernier peuple[1]. Peu de temps avant son arrivée, les Boiens avaient passé le Pô, et s'étaient joints aux Insubriens et aux Cénomans, pour être en état de résister aux deux consuls, qu'ils supposaient

555 de Rom. 197 av. J. C.

[1] Les Boiens furent un peuple très-célèbre dans l'ancienne histoire d'Occident, soit par ses transmigrations, soit par les guerres qu'il a soutenues en Italie, en Bohême, en Bavière, et postérieurement à son retour dans les Gaules. Son territoire était dans le centre de l'Aquitanie, entre Bordeaux et Bayonne. Tous les peuples de ce nom qui ont figuré en Italie, dans presque tout le nord, et dans l'Asie Mineure, étaient sortis de la même province. En même temps que Bellovèse établissait une bande de Boiens en Italie, Sigovèse en plaçait une seconde dans cette partie de la forêt Hercynie qui prit d'eux le nom de Bohême. Après six siècles de possession, Marabode, roi des Marcomans, les chassa de ce pays; ils se réfugièrent alors en Bavière. Tous les historiens allemands et français placent une bande de Boiens, différente des deux autres, dans l'Asie Mineure. Ils se fondent sur les noms des Gaulois, appelés par les anciens *Tolistoboii*, *Tolistobii*, *Tolistobogi*, *Tolistobogii* et *Tolostobogi*; car ce nom se trouve ainsi diversement écrit. Dans ce cas, ces peuples auraient fait partie de l'expédition de Brennus en Grèce.

Les Boiens d'Italie, dont nous parlons ici, avaient Bologne pour cité capitale.

devoir réunir contre eux toutes leurs forces. Mais à la nouvelle que l'un des deux ravageait les terres des Boiens, la discorde éclata entre ces peuples. Les Boiens insistaient pour que l'armée entière se portât au secours de leur territoire envahi ; les Insubriens refusèrent d'exposer leur pays en s'éloignant. Les troupes gauloises confédérées se séparèrent à la suite de cette altercation ; les Boiens partirent pour aller défendre leurs terres, et les Insubriens, réunis aux Cénomans, campèrent sur les rives du Mincio. Le consul Cornelius vint adosser son camp à cette rivière, environ cinq mille pas audessous. Les espions qu'il entretenait dans les bourgs des Cénomans et à Brixia, chef-lieu du pays, lui apprirent bientôt que la jeunesse avait pris les armes, sans l'aveu des anciens, et que la réunion des Cénomans aux Insubriens, incomplète d'ailleurs, n'était pas l'ouvrage du conseil. En conséquence il manda les principaux d'entr'eux et s'efforça de les engager à se détacher des Insubriens, pour passer du côté des Romains. Ses menaces étant restées sans effet, les voies de séduction et de douceur lui réussirent davantage. Il obtint des chefs cénomans que leurs troupes resteraient neutres pendant l'action qui allait avoir lieu. Bien que cette convention eût été tenue secrète, les Insubriens avaient cependant conçu quelques soupçons sur la fidélité de leurs alliés. Aussi, lorsqu'ils se mirent en bataille, ils n'osèrent leur confier une des ailes, dans la crainte que, s'ils venaient à quitter leur poste, leur défection n'entraînât la déroute de toute l'armée. Ils les placèrent derrière les enseignes au corps de réserve. Le combat se donna. Les Insubriens furent pleinement défaits. Quelques auteurs prétendent qu'ils laissèrent sur le champ de bataille près de trente-cinq mille hommes, et qu'il y en eut cinq mille de pris avec cent trente drapeaux et plus de deux cents charriots. Ce nombre de tués, de prisonniers et de charriots, ferait sup-

poser une armée de plus de soixante mille hommes; or, les Insubriens déjà fort affaiblis par les guerres précédentes ne pouvaient mettre sur pied des forces aussi considérables.

Le consul Minucius avait d'abord dévasté les terres des Boiens par des incursions rapides; mais lorsqu'ils eurent quitté les Insubriens pour revenir défendre leur propre pays, il se tint dans son camp, persuadé qu'il faudrait bientôt en venir à une action générale. De leur côté les Boiens n'eussent pas refusé le combat, si la nouvelle de la défaite des Insubriens ne leur eût ôté tout espoir de lutter avec quelque avantage contre les vainqueurs. Privés de la coopération de leurs alliés, ils ne voulurent point se hasarder à combattre séparément Minucius; et ils se répandirent dans les places de leur pays. Le général romain, désespérant de terminer la guerre par une action décisive, recommença à ravager les terres, à brûler les maisons, à forcer les bourgades; Clastidium fut livré aux flammes. De là les Romains marchèrent contre les Ilvates, seule peuplade ligurienne qui eût refusé jusqu'alors de se soumettre. Mais, apprenant que les Insubriens avaient été vaincus en bataille rangée, et que les Boiens ne s'étaient pas jugés assez forts pour continuer de tenir la campagne, les Ilvates cessèrent d'opposer une résistance inutile.

Ici nous croyons devoir faire remarquer encore la constante partialité de Tite-Live; cet historien, auquel nous avons emprunté les détails qu'on vient de lire, en passant légèrement sur la résistance qu'opposèrent les Gaulois, reste fidèle à son système de placer les Romains bien au-dessus de tous leurs ennemis. Chaque campagne, selon lui, n'est pour eux qu'une victoire assurée et facile; mais lorsqu'il nous apprend ensuite que le sénat et l'assemblée du peuple décrétèrent à cette occasion quatre jours de prières publiques en actions de grâces, et que les deux consuls obtinrent les hon-

neurs du triomphe, il est raisonnable de croire que les avantages remportés sur les Insubriens et sur les Boiens étaient de quelqu'importance, et qu'ils ne laissèrent pas que d'être contestés par les vaincus : la solennité des prières publiques ordonnées et la cérémonie d'un double triomphe que le sénat n'accordait alors qu'à de justes titres, nous semblent un témoignage en opposition manifeste avec la négligence qu'affecte Tite-Live lorsqu'il retrace d'une manière presque dérisoire les efforts des Gaulois pour échapper au joug de la république.

556 de Rom. 156 av. J. C. *Les Gaulois boiens sont défaits par les consuls Marcellus et L. Furius Purpureo.* — Il s'en fallait bien toutefois que les Gaulois, si l'on en excepte les Cénomans, fussent pleinement soumis et se regardassent comme vaincus sans ressource. Les Boiens et les Insubriens ne tardèrent pas à reprendre les armes. Le consul Marcellus entra le premier sur les terres des Boiens, et, après une marche forcée de vingt-quatre heures, il se retrancha sur une hauteur pour y passer la nuit. Corolamus, roi des Boiens, le suivait avec un corps d'élite. Profitant du moment où les Romains, accablés de fatigue, prenaient quelque repos et se gardaient mal, il tomba brusquement sur eux et leur tua environ trois mille hommes. Ce premier échec rendit Marcellus plus circonspect; il s'occupa sans relâche de fortifier son camp. Corolamus l'attaqua de nouveau, mais il ne put réussir à le forcer. Le consul romain conserva quelques jours le même campement pour soigner ses blessés, et donner à ses soldats le temps de revenir de leur première frayeur.

Les Boiens, craignant que l'autre consul n'effectuât sa jonction avec Marcellus, se lassèrent d'une si longue attente, et se dispersèrent dans leurs forts et dans leurs bourgades. Marcellus passant aussitôt le Pô, conduisit ses légions sur le territoire de Come où étaient campés les Insubriens qui ve-

naient de faire soulever les habitans du pays. Ces peuples réunis attaquent les Romains dans leur marche, et les chargent d'abord avec tant de furie, qu'ils font plier la première ligne et la rompent. Dans cet instant critique, le consul fait soutenir les siens par une cohorte marse, et commande à toute la cavalerie latine de donner : le combat se ralentit ; les Gaulois, chargés à leur tour au moment où ils s'abandonnaient à la poursuite de la première ligne ennemie, essuyent une perte assez considérable, et se voyent forcés d'effectuer leur retraite, laissant une partie de leurs bagages au pouvoir des Romains. Peu de jours après, Come fut pris, et la conquête de cette place entraîna la reddition de vingt-huit châteaux environnans.

Valerius d'Antium (cité par Tite-Live) rapporte qu'il périt dans ce combat plus de quarante mille hommes ; que les Romains prirent cinq cent sept drapeaux, quatre cent trente-deux charriots, et un grand nombre de colliers d'or. Trouvant sans doute ensuite que l'exagération de cette perte s'éloigne de toute vraisemblance, Tite-Live ajoute que, « les écrivains ne sont point d'accord sur ces événemens. Suivant les uns, le consul marcha d'abord contre les Insubriens, et répara sa défaite par un succès brillant. Si l'on en croit les autres, vainqueur à Côme, il laissa ternir l'éclat de sa victoire par l'échec qu'il essuya sur les terres des Boiens. »

Quoi qu'il en soit, pendant que Marcellus éprouvait cette alternative de succès et de revers, L. Furius Purpureo, l'autre consul, pénétra dans le pays des Boiens. Déjà il approchait du fort de Mutile [1] et croyait prendre ces peuples au dépourvu, lorsque ses espions l'informèrent que tout le pays était en armes, et disposés à le recevoir. Purpureo, qui connaissait à quels ennemis il avait à faire, et qui craignait

[1] Aujourd'hui Modogliana, au pied des Apennins, entre Faenza et Forli.

d'être enveloppé par les Boiens et par les Liguriens, se décida à revenir sur ses pas. Il opéra sa retraite en bon ordre, campant chaque soir dans des positions avantageuses, et ayant soin de prendre de grands détours pour ne pas quitter la plaine; il parvint ainsi à rejoindre son collègue sans avoir été entamé. Les deux armées romaines réunies ravagèrent alors le territoire des Boiens jusqu'à Felsina [1] : après avoir dévasté tout le plat pays, brûlé tous les villages, rasé quelques forts et réduit plusieurs villes à leur obéissance, elles prirent leur route vers la Ligurie.

Cependant, les guerriers boiens, hors d'état de résister en rase campagne aux deux consuls réunis, s'étaient, à leur approche, retirés en armes dans des forêts et dans des lieux couverts. A peine les Romains se furent-ils mis en marche dans la direction de la Ligurie, que cette jeunesse, guidée par des chefs expérimentés qu'elle s'était choisis elle-même, sortit de ses retraites et commença à suivre les consuls, dans l'espoir de tomber à l'improviste sur leur arrière-garde. Forcés, pour ne pas découvrir leur dessein, de passer par des défilés couverts de bois, les Boiens laissèrent gagner quelques marches aux Romains, et ne purent les atteindre. Prenant alors une autre direction, ils passèrent le Pô et ravagèrent les terres des Leves et des Libuens; à leur retour ils longeaient l'extrême frontière de la Ligurie, chargés du butin fait dans les campagnes, lorsqu'ils rencontrèrent l'armée romaine; le combat s'engagea plus brusquement, et fut soutenu avec plus de vivacité que si les deux partis, bien préparés, eussent choisi le temps et le lieu convenables. On vit en cette rencontre combien les haines nationales donnent d'énergie et de valeur. On se battit de part et d'autre avec un acharnement sans exemple, dédaignant de faire des pri-

[1] Selon Crevier, c'est aujourd'hui Bologne.

sonniers et s'abandonnant à une fureur aveugle. Toutefois, les Romains conservèrent l'avantage que leur donnait la supériorité du nombre et l'habitude de la discipline ; les Boiens furent vaincus.

Il est difficile de concilier le récit de Valerius d'Antium et celui de Tite-Live, avec les événemens subséquens que nous allons rapporter. Comment concevoir en effet qu'après avoir essuyé des pertes aussi énormes que celles données par ces deux historiens, les Boiens se soient trouvés, dès l'année suivante, en mesure de reprendre les armes, et de s'opposer derechef aux entreprises des Romains, ainsi qu'on va le voir.

Suite des succès des Romains contre les Boiens. — Tant d'efforts inutiles, tant de défaites successives n'avaient pas tellement affaibli les Gaulois, qu'ils ne se crussent en état de rentrer en campagne dès l'année suivante. L'énergie de ces peuples semblait augmenter en raison des revers dont les accablait la fortune. Décidés à ne pas survivre à la perte de leur liberté, aucune entreprise ne leur paraissait impossible, lorsqu'ils la jugeaient avantageuse au succès de la cause sacrée qu'ils défendaient. Ceux-là même qui avaient le plus souffert dans la dernière campagne, et qui semblaient les plus abattus, les Boiens, furent encore les premiers à relever l'étendard de la guerre. Valerius Flaccus, consul, marcha contre eux, les battit et leur tua près de huit mille hommes. Malgré l'énormité de cette perte, ils refusèrent opiniâtrément de se rendre ; n'écoutant que les conseils du désespoir, ils traversèrent le Pô, et sollicitèrent si vivement les Insubriens, qu'ils en obtinrent quelques secours ; mais Valerius Flaccus, qui avait conservé le gouvernement de la Gaule cisalpine, avec le titre de proconsul, les ayant suivis de près, les joignit dans les environs de *Mediolanum* (Milan), et leur livra une seconde bataille, où ils furent également défaits. Con- 555-561 d.R. 195-191 a. J.

vaincus que rien ne pouvait plus désormais soutenir leur indépendance nationale, leurs chefs et leurs plus braves guerriers préférèrent mourir en combattant, que de vivre avec le titre honteux de sujets tributaires des Romains.

Les succès de Valerius Flaccus dans la Gaule, faisaient espérer au sénat l'entière et prochaine soumission de ce pays, lorsque tout à coup l'on apprit à Rome que les Boiens venaient de se lever en masse à l'instigation de Biorix, leur roi, et de ses deux frères. Peu de jours après, on reçut la nouvelle que ces princes s'avançaient, à la tête d'une armée nombreuse, résolus de venger leurs précédentes défaites et le sang de leurs parens et alliés, tombés sous les coups des Romains.

Dans des circonstances aussi urgentes, le sénat ordonna que les consuls Cornelius Scipion et Sempronius Longus conduiraient leurs armées dans la Gaule cisalpine; prouvant assez par une pareille mesure, qui éloignait en même temps de Rome les deux premiers magistrats de la république, toute l'importance qu'il attachait à cette guerre. Sempronius arriva le premier en présence de l'armée gauloise; mais informé de leur nombre et sur tout des résolutions extrêmes qu'ils avaient prises, il n'osa les attaquer seul, et attendit l'arrivée de son collègue qui devait le joindre sous peu de jours avec de nouvelles forces. De leur côté, les Gaulois ne voulaient en venir aux mains, que lorsqu'ils auraient reçu les secours promis par leurs voisins. Mais leur impatience naturelle et le désir ardent qu'ils avaient de combattre, les firent pour leur malheur abandonner ce dessein. Pendant deux jours de suite ils vinrent se ranger en bataille dans la plaine, en vue du camp des Romains, les appelant au combat, et s'efforçant d'engager quelques escarmouches que les Romains refusaient avec persévérance. Enfin le troisième jour, Biorix ne pouvant plus contenir l'ardeur de ses

troupes, fut forcé de marcher sur le camp ennemi. Les Romains couverts par leurs retranchemens, combattaient avec avantage; ils lancaient leurs traits à coup sûr, et arrêtaient les plus fougueux assaillans. Toutefois, loin de se rebuter, les Boiens redoublaient de travaux et d'efforts pour forcer la première enceinte, lorsque Sempronius faisant ouvrir tout à coup les diverses portes de son camp, sortit en bon ordre et tomba sur les Gaulois déjà fatigués par la longueur d'un assaut qui avait duré depuis le point du jour jusqu'à midi. Chargés par des troupes fraîches et qui n'avaient pas cessé de combattre à couvert, les Boiens furent forcés de rétrograder, non sans éprouver des pertes considérables. Satisfait de cet avantage, le consul n'osa poursuivre la victoire, et fit sonner la retraite. Mais entraînés à leur tour par le succès qu'ils venaient de remporter, les Romains commirent la même faute dans laquelle leurs adversaires venaient de tomber. Malgré le signal de la retraite, les soldats de plusieurs légions s'obstinèrent à la poursuite, et arrivèrent jusqu'au camp des Boiens. Ceux-ci s'étant alors retournés brusquement, assaillirent ceux qui les poursuivaient, et en firent un grand carnage. Cette revanche, prise sur l'heure, rendit la victoire des Romains moins avantageuse qu'elle aurait dû l'être, si les ordres de leur général eussent été ponctuellement suivis. Ils perdirent six mille hommes dans cette bataille, les Gaulois en laissèrent onze mille sur le terrain; les deux armées se retirèrent ensuite, chacune sur le territoire qu'elle occupait précédemment, afin de s'y refaire de leurs pertes.

Presque toujours défaits, jamais entièrement vaincus, les Boiens reprirent les armes quelques mois après [1]. Le consul Cornelius Merula fut envoyé contre eux. Comme ils ne se sentaient pas assez forts pour en venir à une bataille

[1] A. 559 de Rome (193 avant J. C.).

rangée, ils se bornèrent à suivre les Romains, épiant l'occasion de les surprendre avec avantage. Cependant le consul dévastait leur territoire, brûlait leurs villes, saccageait leurs moissons; hors d'état de prendre ouvertement leur revanche, ils gagnèrent une marche sur les Romains, et se placèrent en embuscade dans un lieu couvert, par lequel l'armée romaine ne pouvait manquer de passer le lendemain. Mais averti à temps par ses éclaireurs, Cornelius qu'ils croyaient surprendre, se présenta à eux en ordre de bataille. Bien que le terrain ne leur fût pas favorable, ils se décidèrent toutefois à accepter le combat. Le choc fut rude, et la victoire longtemps disputée; enfin elle demeura aux Romains, qui l'achetèrent chèrement. Cinq mille hommes de leurs meilleures troupes, restèrent sur le champ de bataille; les Gaulois n'eurent pas moins de quatorze mille morts, et environ deux mille prisonniers.

Ces pertes si fréquemment réitérées, ne laissaient plus aux Boiens aucune espérance de salut par la voie des armes. L'avis des vieillards et des plus sages d'entr'eux était de recourir à la générosité du vainqueur. Mais les guerriers échappés au fer des Romains, et toute la jeunesse du pays s'opposèrent hautement aux négociations de paix que l'on voulait entamer, et la guerre fut continuée.

Domitius Ænobarbus, consul romain, ne fut pas moins heureux que ses prédécesseurs : il battit les Boiens, et les réduisit à la dernière extrémité. Forcés enfin de se soumettre à la discrétion des Romains, pour éviter l'entière destruction de leur patrie, et d'être tous massacrés ou emmenés en esclavage avec leurs femmes et leurs enfans, les Boiens demandèrent la paix au sénat. Elle leur fut accordée sous la condition expresse de donner en ôtages, tous

[1] A. 560 de Rome (192 av. J. C.).

les sénateurs, leurs principaux capitaines et quinze cents hommes de cavalerie qui leur restaient encore. Bientôt la domination romaine leur parut tyrannique et insupportable. Egarés par cet amour de liberté, auquel ils avaient fait tant de sacrifices, ils crurent pouvoir secouer le joug dès l'année suivante; mais leurs efforts furent vains; une victoire décisive que Scipion Nasica remporta sur eux, dans laquelle ils perdirent près de vingt mille hommes, les mit dans la nécessité de se livrer entièrement à la merci de la république.

Entière soumission de la Gaule cisalpine. — On peut placer la soumission totale des Gaulois cisalpins entre les années 561 et 565 de Rome. Déjà fort affaiblis du temps d'Annibal, qu'ils laissèrent imprudemment accabler, les Gaulois, après sa ruine, firent à contre-temps des efforts prodigieux pour prévenir la vengeance des Romains; jamais ils ne montrèrent plus de courage ni plus de vigueur, mais ce fut inutilement. Après avoir perdu successivement la plus grande partie de leur territoire, chassés de toute la plaine du Pô, ils étaient, du temps de Polybe, réduits à quelques contrées au pied des Alpes. Bientôt après la troisième guerre punique, environ quatre cents ans depuis leur émigration sous Bellovèse, ils achevèrent de perdre le reste de leurs possessions. Ainsi pendant deux cents ans, ils avaient conquis une très-grande partie de l'Italie; et pour consommer leur ruine, il fallut deux autres siècles et toute la persévérance des Romains dans le système d'envahissement qu'avait adopté la république. 565 de Rom. 185 av. J. C.

Les Gaulois étaient donc enfin subjugués; mais telle était l'impression de terreur attachée depuis si long-temps à leur nom seul, que Rome les redoutait encore après les avoir

[1] A. 561 de Rome (191 av. J. C.).

accablés, après avoir couvert leurs provinces de forteresses[1], de colonies armées, après les avoir dépouillés d'une partie de leurs terres et de leurs meilleures villes, après avoir ôté les armes aux plus indociles, et leur avoir interdit à tous toute guerre entre eux, ainsi que tout commerce, toute relation avec les Gaulois du dehors. Elle apaisa facilement tous les soulèvemens, par cela même qu'elle les avait prévus; en affectant d'avoir égard aux plaintes que les peuples soumis portaient fréquemment contre des gouverneurs avides, en donnant quelques exemples de justice distributive, elle fit oublier à plusieurs d'entre eux la cause pour laquelle ils avaient si long-temps combattu.

Quatre ans après la dernière paix accordée aux Gaulois par Scipion Nasica, Marcus Furius, préteur de la Gaule cisalpine, cherchant dans la paix un prétexte de faire la guerre aux Cénomans, les avait désarmés sans aucun motif plausible. Ces peuples en portèrent leurs plaintes à Rome : le sénat renvoya la connaissance et la décision de cette affaire au consul Æmilius, et, après de longs débats, on leur rendit leurs armes, et le préteur eut ordre de quitter son commandement. Ces actes de justice, en même temps qu'ils cimentaient l'autorité des Romains dans leurs nouvelles conquêtes, familiarisaient aussi les vaincus avec cette obéissance passive que Rome avait coutume d'exiger de ses alliés. Un simple décret du sénat suffit pour faire repasser les monts à deux bandes de Transalpins, l'une de douze mille, l'autre de trois mille hommes, qui étaient venus chercher des terres dans la Gaule cisalpine[2], et que leurs cantons désavouèrent, dans l'impuissance sans doute de les soutenir. La dernière émigration, quoique la plus faible, eut néan-

[1] Placentia, Cremona, Bolonia, Mutina, Parma, etc.

[2] Dans les années 569 et 572 de la fond. de Rome (183 et 180 av. J.C.).

moins cela de remarquable, que, bien que les Gaulois émigrans n'eussent commis aucune hostilité, et qu'ils se fussent bornés à demander au consul et au sénat des terres pour y vivre en paix, sous les lois du peuple romain, ils ne reçurent pour toute réponse que l'ordre positif de quitter sur-le-champ l'Italie. Le sénat chargea en outre le consul Quintus Fulvius de poursuivre et de punir les auteurs de cette invasion. Rome craignait en effet que ces émigrations partielles n'amenassent à leur suite des entreprises plus considérables et mieux concertées : elle se lassa enfin de veiller sans cesse à ce qui se passait en-deçà des Alpes, et de s'inquiéter toujours des nouvelles guerres, vraies ou simulées, qui avaient lieu sur cette frontière orageuse ; persuadée enfin que la possession de l'Italie ne pouvait lui être véritablement assurée que par celle des montagnes, qui en sont la barrière et la clef, elle se détermina, par crainte autant que par ambition, à s'en emparer.

Nous passerons rapidement [1] sur quelques combats que trois consuls livrèrent à différentes époques [2] aux peuples des Alpes, et principalement aux Sallassiens [3], pour leur disputer l'exploitation des mines d'or de leurs montagnes : il les battirent en plusieurs rencontres ; mais ils éprouvèrent une résistance opiniâtre.

Les Romains font la guerre aux Gaulois de l'autre côté des Alpes ; première défaite des Salluviens. — Les Salluviens et les Liguriens furent les premiers qui attirèrent dans la Gaule les armées romaines, de manière à les y fixer

598 de Rom. 154 av. J. C.

[1] *Voyez* l'histoire des Gaulois par J. Picot. L'ouvrage de cet écrivain érudit nous a été d'un grand secours.

[2] Claudius Marcellus, en l'an de Rome 586 ; Appius Claudius, en 609 ; Q. Marcius Rex, en 634.

[3] Ce peuple occupait le val d'Aost et une partie du Piémont, entre le Valais, la Tarentaise et le Faucigny.

tout à fait. Ces peuples occupaient les côtes de la Méditerranée, depuis l'embouchure du Rhône jusqu'aux Apennins; ils faisaient depuis long-temps la guerre à la république massilienne (Marseille), et l'on peut dire, que dès sa fondation, ils l'avaient continuellement inquiétée; mais les Massiliens avaient toujours repoussé seuls leurs attaques, et avaient été jusqu'alors assez sages pour ne pas attirer un allié aussi dangereux que la république romaine dans la Gaule. Etant enfin pressés plus dangereusement que de coutume, et ayant appris que les deux colonies de Nice et d'Antibes, qu'ils avaient fondées, étaient attaquées par les peuples voisins, ils s'écartèrent des erremens de leurs ancêtres et demandèrent du secours aux Romains. Au reste, pour cette première fois, ils n'eurent pas à se repentir de leur imprudence. Le sénat envoya d'abord trois députés pour apaiser les mouvemens qui s'étaient élevés; et comme ces députés furent insultés et repoussés par les Oxybiens [1] qui faisaient partie de la nation salluvienne, le consul Quintus Opimius marcha contre ces derniers avec une armée, les battit, ainsi que les Déciates [2], leurs alliés, et tira d'eux une vengeance éclatante; il leur enleva leurs armes, donna aux Massiliens une grande partie de leurs terres, et se retira ensuite en Italie, où des guerres plus importantes réclamaient sa présence.

627-629 d.R. 125-123 a. J. *Nouvelles défaites des Salluviens.* — Vingt-neuf ans plus tard [1], les attaques des Salluviens recommencèrent, et les Massiliens se trouvant de nouveau dans l'inquiétude, demandèrent du secours aux Romains; mais ils furent moins heureux qu'ils ne l'avaient été d'abord. Les Romains, à la fois plus puissans et plus ambitieux, saisirent avec empres-

[1] Peuplade qui habitait le territoire où est situé aujourd'hui Saint-Laurent du Var.

[2] Autre peuplade aux environs de Biot et de Grasse.

sement l'occasion qui s'offrait à eux de pénétrer dans la Gaule. Ils y envoyèrent une armée sous le commandement du consul M. Fulvius Flaccus, qui repoussa les Salluviens. Les Romains paraissant ainsi n'avoir d'autre but que de secourir les Massiliens, se proposaient d'agir réellement pour leur propre compte; car une fois entrés dans la Gaule, non-seulement ils s'y maintinrent, mais encore ils ne cessèrent dès-lors d'y étendre leur domination par tous les moyens possibles. On accorda à Fulvius Flaccus les honneurs du triomphe, encore que sa victoire fût de peu d'importance; mais comme c'était la première expédition faite dans la Gaule transalpine, et que ce général avait ouvert la route à d'autres armées, il rentrait dans la politique romaine de donner de l'éclat à cet événement.

Deux ans après, les Salluviens ayant encore attaqué les Massiliens, le proconsul Caius Sextus marcha contre eux, et les défit plus complétement que ne l'avait fait son prédécesseur. Leur principale cité fut prise et détruite; ses habitans vendus à l'encan, et remplacés par une colonie romaine à laquelle le proconsul donna son nom [1]. Il est à remarquer que cette ville fut la première que les Romains bâtirent et possédèrent dans les Gaules; elle contribua à étendre leur puissance, en leur procurant un établissement fixe dans cette contrée, et un point de départ commode pour de nouvelles conquêtes.

Les Romains battent les Allobroges et les Arvernes. — Dès l'année suivante, les Allobroges [2] et les Arvernes [3], 630-631 d.R. 122-121 a.J.

[1] *Aquæ-Sextiæ* (Aix, en Provence); il s'y trouvait une source d'eaux thermales, qui existe encore aujourd'hui.

[2] Les Allobroges habitaient le pays occupé entre l'Isère, le Rhône, le lac de Genève et les Alpes.

[3] Les Arvernes occupaient le pays appelé depuis Auvergne. Orose dit qu'à cette époque ces peuples avaient l'empire de presque toute la Gaule. Leurs possessions s'étendaient jusqu'aux Pyrénées, à l'Océan et à la Méditerranée.

nations braves et puissantes, attirèrent sur elles les armes des Romains. Les Allobroges, pour avoir donné retraite à Teutomale, roi des malheureux Salluviens, et fait des courses sur les terres des Eduens [1], nouveaux alliés de la république; les Arvernes pour avoir osé envoyer une députation aux Romains, afin d'obtenir la grâce des Salluviens vaincus, et leur rétablissement dans les possessions dont on les avait privés : ces démarches parurent hostiles; il n'en fallut pas davantage pour motiver la guerre. Le consul Cneus Domitius Ænobarbus s'avança donc contre ces peuples, les rencontra vers le confluent du Rhône et de la Soigne, auprès du bourg de Vindale, non loin de la place où est actuellement Avignon. Le combat fut sanglant; mais l'aspect des éléphans auxquels la cavalerie gauloise n'était pas accoutumée, décida la victoire en faveur des Romains. Les Gaulois eurent dans cette occasion vingt mille hommes tués et trois mille prisonniers.

Une si grande défaite n'abattit point cependant le courage des deux peuples alliés; ils firent de nouveaux efforts pour repousser l'injuste agression des Romains. Quelques mois plus tard, le consul Quintus Fabius Maximus étant arrivé en Gaule à la tête de trente mille hommes, les Allobroges et les Arvernes, soutenus par les Ruteniens [2], allèrent au devant de lui avec une armée de cent quatre-vingt mille combattans. Bituit, roi des Arvernes, la commandait. Ce prince, fier de ses immenses richesses, et surtout du grand nombre de troupes qu'il avait sous ses ordres, négligea de prendre aucune des précautions nécessaires pour s'assurer la victoire. La bataille se livra vers le confluent de l'Isère et du Rhône, du côté des Cevennes; Bituit fut complétement défait.

[1] Les Eduens occupaient le territoire d'Autun.

[2] Ils habitaient le pays qui fut depuis la province du Rouergue.

Les historiens anciens n'entrent pas, d'ailleurs, dans les détails de cette grande bataille. Il est à présumer que le général romain attaqua les Gaulois au moment où ils passaient le Rhône, ou lorsqu'ils venaient de le passer, sans leur donner le temps de se former et de se développer; qu'une charge vigoureuse mit le trouble parmi les confédérés que leur nombre embarrassait au lieu de leur être profitable; que la retraite était difficile à effectuer sans désordre, puisqu'il fallait repasser le Rhône sur deux ponts, dont l'un plus rapproché du champ de bataille, ayant été construit à la hâte, et peu solidement, rompit peut-être sous le poids et la multitude des fuyards; ce qui fit que la plupart se noyèrent entraînés par l'extrême rapidité du courant. Supposons encore qu'il y en eût beaucoup d'autres qui, continuant de soutenir l'effort des légions, furent acculés par les Romains et culbutés dans la rivière, et qu'il en périt plus de cette manière que par le fer des vainqueurs; il serait bien difficile d'expliquer autrement le résultat évidemment exagéré que donnent à cette action mémorable les historiens qui nous ont servi de guides [1].

Q. Fabius Maximus éleva un monument en pierre blanche avec un trophée sur le champ de bataille; il ordonna en outre la construction de deux temples, dédiés, l'un à Mars, l'autre à Hercule. Domitius Ænobarbus fit également ériger un trophée sur le terrain où il avait remporté la victoire

[1] Appien et l'auteur de l'Epitome de Tite-Live portent à cent vingt mille le nombre des Gaulois tués dans cette bataille; Pline dit cent trente mille; Orose cent cinquante mille; enfin, Strabon deux cent mille. Selon les mêmes auteurs, il n'y eut que quinze à vingt hommes tués du côté des Romains. Mais, quel que soit l'avantage que donnent la tactique et la discipline sur des troupes combattant sans ordre et sans aucune précaution militaire, on ne peut admettre que la perte ait été si considérable dans l'armée gauloise, et si faible dans celle de leurs adversaires. Il faut reconnaître encore ici l'exagération des récits officiels.

de l'année précédente. Ce fut la première fois que les Romains donnèrent l'exemple d'une pareille ostentation. Jamais jusqu'alors, dit Florus, le peuple romain ne s'était targué de ses victoires vis-à-vis des nations qu'il soumettait. Sans doute la difficulté des guerres dont nous venons de rendre compte, leur donna un éclat particulier, et autorisa le faste nouveau des vainqueurs. Le succès de Fabius lui valut le surnom d'*Allobrogicus*; son triomphe fut orné de la présence du roi Bituit qui avait été arrêté, mis aux fers et conduit à Rome avant le retour de Fabius; il parut au triomphe de ce consul, revêtu de ses armes de différentes couleurs, et sur le char d'argent du haut duquel il avait combattu. On ne saurait justifier la conduite des Romains à l'égard de ce malheureux prince, puisqu'après la défaite, la paix lui avait été accordée, ainsi qu'aux Allobroges et aux Ruteniens. Ce ne fut que par la plus infâme trahison qu'on s'empara de sa personne. Ænobarbus, après son consulat, était rentré dans la Gaule en qualité de proconsul. Jaloux de la gloire de Fabius, il espérait au moins que Bituit s'adresserait à lui pour obtenir la paix, et qu'il aurait ainsi l'honneur d'avoir mis fin à la guerre; mais il fut trompé dans son attente, et Bituit entra en négociation avec le consul. Ænobarbus résolut de s'en venger; il engagea le roi des Arvernes à venir dans son camp, sous prétexte d'une entrevue; et lorsqu'il l'eut en son pouvoir, il le fit charger de chaînes et l'envoya à Rome. Le sénat ne put approuver cette trahison; mais il ne s'y opposa pas, parce qu'elle convenait à ses intérêts; il ordonna même que Congentatius, fils de Bituit, qui était encore dans un âge tendre, serait également arrêté et amené à Rome. Les Romains rendirent cependant une sorte de justice à ce jeune prince, par cela même qu'ils espéraient en recueillir un jour le fruit. Après qu'on l'eut fait élever et instruire avec soin à Rome, on le

rétablit dans ses états où il cultiva fidèlement l'amitié que son éducation lui avaient inspirée pour les Romains.

Les peuples vaincus furent diversement traités par les vainqueurs. Les Allobroges furent mis au nombre des sujets de la république. Quant aux Arvernes et aux Ruteniens, César assure que le peuple romain leur pardonna, ne réduisit point leur pays en province, et ne leur imposa aucun tribut.

Trois ans après [1], les habitans d'une cité des Alpes que Tite-Live appelle les Stenes [2], portèrent la fureur du désespoir au point d'aimer mieux tuer leurs femmes et leurs enfans et se jeter dans les flammes, que de se rendre au consul Q. Marcius. Pas un seul prisonnier de guerre ne voulut survivre au désastre de sa nation; un grand nombre s'entretuèrent avec quelques armes qu'ils avaient cachées; d'autres s'étranglèrent, ou, à défaut d'autres moyens, se laissèrent mourir de faim.

Les Romains s'établissent dans la partie méridionale de la Gaule. — Tant de pertes ayant accablé les peuples de l'intérieur de la Gaule et ceux du voisinage des Alpes, les Romains s'étendirent de proche en proche, et se trouvèrent bientôt maîtres d'une assez grande étendue de pays pour en former une province qu'ils appelèrent Gaule narbonnaise (*Gallia narbonensis*), ou simplement *Provincia*. Elle comprenait la Provence, le Dauphiné, la Savoie et une partie du Languedoc. Quelques années plus tard, le consul Q. Cepion y ajouta le territoire de Toulouse. Les Romains firent de Narbonne une colonie puissante et une place de première ligne. Cicéron l'appelle *la sentinelle du peuple romain et le boulevard opposé aux nations gauloises*. Ils parurent alors borner là leurs conquêtes; mais ils ne voulaient réelle- 635 de Rom. 117 av. J. C.

[1] An 634 de Rome (118 avant J. C.).

[2] Florus les nomme Sarniens. Au surplus, aucun géographe ancien ne détermine leur emplacement.

ment que les susprendre pour un temps, afin d'avoir le loisir de façonner à l'obéissance les peuples déjà soumis, et de jeter les autres dans une fausse sécurité.

638 de Rom. 114 av. J. C. *Invasion des Teutons et des Cimbres dans les Gaules.* — Pendant que la politique romaine méditait ainsi dans le silence la ruine des Gaules, elles furent tout à coup envahies et ravagées par des hordes innombrables de Cimbres et de Teutons [1]. Ces nations avides de guerre et de pillage, fougueuses, féroces, et telles à peu près que nous avons représenté les deux anciennes bandes de Bellovèse et de Sigovèze, avaient attiré dans leur parti plusieurs peuples gaulois. Les Ambrons, les Tigurins, les Tugènes [2], excités par l'espoir du butin, et sans idée positive sur les mots *d'intérêt commun* et de *patrie*, n'hésitèrent pas à s'armer contre leurs compatriotes. Ces aventuriers réunis au nombre de plus de trois cent mille combattans [3], ravagèrent les Gaules pendant près de douze années avec la violence et la rapidité du feu (ainsi que le dit Plutarque), sans éprouver de résistance que dans la Belgique, habitée par des peuples aussi féroces qu'eux ; ils écrasèrent sans peine les autres Gaulois, surtout ceux des parties méridionales, déjà plus amollis que civilisés par leur commerce avec Marseille. Sur le refus que fit le sénat de leur céder des terres (ils promettaient à ce prix de cesser leurs ravages, et offraient même leur alliance et le secours de leurs armes), ils poursuivirent leur dévastation, attaquèrent la Narbonaise, sac-

[1] Le pays des Cimbres était la Chersonèse cimbrique, dans la partie occidentale du Danemarck, aujourd'hui Jutland. Les Teutons habitaient les îles du Danemarck entre le Jutland et la Gothlande.

[2] Les Ambrons habitaient les cantons de Soleure et de Berne; d'autres veulent que ce soient les peuples d'Embrun : les Tigurins le pays de Turgaw, et les Tugènes celui d'Argaw et de Zurichgaw.

[3] Plutarque les porte à cinq cent mille.

cagèrent le reste de la Gaule, et laissèrent partout d'épouvantables traces de leur passage.

Les Belges avaient résisté; les Arvernes furent moins heureux; assiégés dans leurs villes, et pressés par la famine, ils n'évitèrent de tomber au pouvoir de leurs impitoyables ennemis, qu'en tuant leurs propres femmes, leurs enfans, leurs vieillards, et en se nourrissant de leur chair. Ce trait, mieux qu'un autre, peint le désespoir auquel ils étaient réduits, et la honte qu'a cette époque certains peuples de la Gaule attachaient encore à l'esclavage. Les consuls Cneus Papirius Carbo (en l'an de Rome 639), Junius Silanius (en 643), et M. Aurelius Scaurus (l'année suivante), furent successivement défaits par les Cimbres et les Teutons. Le consul L. Cassius Longinus ayant été envoyé contre les Gaulois d'Helvétie, fut enveloppé sur les frontières des Allobroges par les Tigurins et les Tugènes. Il périt dans la mêlée; son armée n'échappa à une entière destruction que par un traité honteux; elles abandonna ses bagages, passa sous le joug, et donna des ôtages aux vainqueurs. Cet événement eut lieu dans l'année 645 de la fondation de Rome.

Suites de l'invasion des Teutons et des Cimbres. — Encouragés par les succès toujours croissans des confédérés Gallo-Germains, les habitans de Toulouse prirent les armes, surprirent et mirent aux fers une garnison romaine qu'ils avaient chez eux. Ils ne tardèrent pas à se repentir de cette agression qu'ils n'étaient pas en état de soutenir. Q. Servilius Cepion les battit et livra au pillage leur ville, l'une des plus opulentes des Gaules. 646 de Rom. 106 av. J. C.

Lorsque le consulat de Cepion fut achevé [1], le sénat romain ne crut pas devoir retirer entièrement à ce général le commandement des troupes de la Gaule; mais il lui donna

[1] An 647 de Rome (105 avant J. C.).

pour coopérateur le consul Cneus Mallius, homme sans réputation et sans talens. La discorde se mit bientôt entre les deux généraux. M. Aurelius Scaurus, lieutenant de Mallius, et lui-même homme consulaire, qui, trois ans auparavant, avait été battu par les Cimbres, reçut un second échec et demeura prisonnier. Ce nouveau malheur éloigna toute espèce de rapprochement entre les deux chefs, et ils s'établirent dans deux camps isolés l'un de l'autre. Victime de leur mésintelligence, ils furent défaits dans une bataille livrée sur les bords du Rhône. Quatre-vingt mille Romains et quarante mille de leurs auxiliaires ou esclaves qu'ils avaient armés, furent taillés en pièces. Orose prétend qu'il n'échappa que dix hommes des deux armées. Les vainqueurs pillèrent les camps dont ils s'étaient emparés, mais, fidèles à l'exécution d'un vœu qu'ils avaient fait avant le combat, ou plutôt pour obéir aux ordres de leurs chefs qui voulaient leur ôter toute occasion de s'arrêter dans la Gaule, et marcher en Italie; ils détruisirent tout le butin, jetèrent dans le Rhône l'or et l'argent qui tomba en leur pouvoir, brisèrent les cuirasses, dispersèrent çà et là les brides des chevaux, noyèrent les chevaux eux-mêmes, et pendirent les prisonniers à des arbres. Un jeune guerrier teuton, nommé Boïorix, tua M. Aurelius Scaurus, parce qu'il conseillait aux vainqueurs de respecter le territoire de la république.

650 de Rom. 102 av. J. C. *Défaite des Cimbres et des Teutons par Marius.* — Les Cimbres et les Teutons, repoussés du territoire espagnol par les Celtiberiens, mais pleins de mépris pour les légions romaines qui leur montraient, en fuyant, le chemin de l'Italie, prirent hardiment la résolution de marcher à Rome. Ils rencontrèrent sur leur chemin le terrible C. Marius, plus cimbre que romain pas la violence de son caractère et par la grandeur de son courage. Cent mille Ambrons et Teutons, suivant Plutarque, deux cent mille, selon d'autres écri-

vains, furent exterminés dans deux combats donnés non loin des embouchures du Rhône [1]. Teutobochus, roi des Ambrons, fut fait prisonnier. C'était une espèce de géant, dont la taille énorme fit, dans la suite, l'ornement du triomphe de Marius.

Une autre armée de Cimbres, qui avait pénétré en Italie, fut jointe, l'année suivante, par le même Marius dans les champs raudiens [2]; il en périt soixante mille dans le combat, et le reste se dissipa.

Libérateurs des Gaules, les Romains se payèrent eux-mêmes de ce service, en partageant, selon la disposition de la loi Apuleia, les terres qu'avaient occupées les Teutons et les Cimbres, prétendant que les victoires de Marius en avaient transporté la propriété à la république. Ils continuèrent d'agrandir leur province, en la prolongeant toujours vers les Pyrénées, et s'ils n'entreprirent pas tout de suite la conquête de toute la Gaule, c'est que la république, occupée au-dehors par les guerres d'Asie et d'Espagne, ne l'était pas moins au-dedans par les guerres civiles qui dévoraient le cœur de l'Italie. Les Gaulois, de leur côté, affaiblis par tout ce qu'ils avaient souffert de la part des barbares, demeurèrent long-temps spectateurs indifférens des guerres et des discordes des Romains. Ils virent, à l'occasion du partage de leurs propres terres, le tribun Saturninus, renouveler entre le sénat et le peuple, des querelles capables d'entraîner la ruine de la république; une partie des peuples de l'Italie se révolter ouvertement, et tous les autres prêts à le faire pour obtenir les droits de citoyens romains; les fureurs de Marius et de Sylla faire couler de toutes parts le sang romain; les forces de la république

[1] Il existe encore dans les environs d'Aigues-Mortes des vestiges du camp fortifié de Marius.

[2] Près de Verceil, en Piémont.

occupées dans la Grèce contre des ennemis courageux et habiles, dans l'Asie contre des rois puissans, en Espagne contre le rebelle Sertorius, qui, par ses émissaires, et encore plus par ses succès, invitait la Gaule à suivre son exemple. Ils virent le grand Mithridate, l'irréconciable ennemi des Romains, travailler sans relâche à liguer contre eux l'Orient et l'Occident, rappeler l'univers au sentiment de la liberté, envoyer des ambassadeurs jusque dans les Gaules, pour les faire ressouvenir de leur ancienne gloire, de la prise de Rome, et leur offrir son alliance; ils virent enfin, dans le sein de l'Italie, un vil gladiateur, Spartacus, secondé de deux autres gladiateurs gaulois, Crixus et Enomaüs, briser les fers des esclaves, et les armer contre leurs tyrans. Accablés par une longue suite d'efforts inutiles et de revers, les Gaulois ne surent pas saisir les occasions favorables que la fortune offrait aux peuplades déjà soumises, de s'affranchir du joug, au corps presque entier de la nation, de prévenir une servitude imminente.

Les Gaules restèrent tranquilles pendant près de quarante ans; du moins, les historiens ne font-ils mention que d'un petit nombre de faits militaires qui les concernent pendant tous ce temps. Parmi ces faits, les seuls à citer, sont la défaite des Salluviens qui se révoltèrent douze ans après la deuxième victoire de Marius sur les Ambrons, près d'Aix (an 662 de Rome), et la soumission de quelques villes de la Gaule narbonnaise, par Pompée, dans l'année 672.

Cependant *la Province* proprement dite, ou la Gaule romaine n'était pas traitée de manière à faire envier son sort aux peuples voisins; surchargée de trophées injurieux pour elle, privée d'une partie de ses terres et de ses villes, dépouillée du droit de prendre les armes pour sa défense contre les autres nations barbares, et forcée, durant l'espace de temps qu'on vient d'indiquer, d'entrer dans les guerres de

ses maîtres, elle était encore livrée aux caprices cruels et à l'insatiable rapacité de ses gouverneurs. Cicéron, tour à tour défenseur de Fonteius et accusateur de Claudius, tous deux pro-préteurs de la Narbonnaise, nous donne une juste idée de la malheureuse situation des Gaulois asservis. L'orateur nous montre Claudius vexant les habitans de cette province par les concussions les plus tyranniques et les plus exorbitantes, supposant de faux testamens, faisant mourir des pupilles, formant avec des scélérats des associations de crimes et de brigandages, en un mot, apportant autant de cruauté que d'impudeur dans tous les actes de son administration.

De pareils traitemens, joints aux dettes énormes que l'avarice du fisc romain avait forcé les Allobroges de contracter, les jetèrent, par désespoir, dans la conjuration de Catilina [1]. La vigilance de Cicéron, alors consul, déconcerta leurs desseins, mais ne fit que retarder d'environ deux ans leur révolte. Emportés par l'amour de la liberté et par le ressentiment de quelques nouvelles injures, ils coururent résolument aux armes. Le sénat, qui avait fermé l'oreille aux plaintes qu'ils lui avaient portées sur les exactions insupportables des agens de la république, se hâta d'envoyer contre eux le préteur Promptinus [2]. Les Allobroges, commandés par Cotugnatus, leur roi, s'avancèrent à la rencontre des Romains, et les forcèrent même à lever le siége de Salon en Provence. Ces premiers succès ne se soutinrent pas. Peu de temps après, Cotugnatus ayant livré bataille, fut défait, et son armée, détruite ou prise en partie par le préteur lui-même, n'évita de tomber au pouvoir des Romains, qu'en se sauvant à la faveur d'un déguisement. Les Allobroges vaincus, furent forcés de rentrer sous l'obéissance des Romains; il ne

[1] An 689 de Rome (63 avant J. C.).

[2] An 689 de Rome (63 avant J. C.).

leur resta que l'honneur d'avoir été les derniers de la Narbonnaise à soumettre.

Enfin, la province romaine accrue, pendant plus de soixante ans, par des empiétemens successifs, et tout récemment par les exploits de Pompée, s'étendait depuis les Alpes jusqu'aux Pyrénées, sur une largeur assez considérable. Les Romains y avaient établi des colonies nombreuses et florissantes; ils pouvaient d'ailleurs compter sur le dévouement de la république des Massiliens, sur ses secours, et particulièrement sur sa marine, sur les intrigues, sur l'intérêt aveugle qui l'animait à la ruine des Gaules. D'autre part, Rome avait déjà pratiqué des alliances avec des peuples puissans de l'intérieur du pays à conquérir, tels que les Eduens, les Séquaniens et d'autres dont elle prévoyait qu'elle pourrait avoir besoin. Déjà même elle avait été chercher des amis et des alliés jusque dans la Germanie. En un mot, elle avait insensiblement amené les choses à un tel point, qu'il ne lui restait plus, pour effectuer l'envahissement des Gaules, qu'à fixer le moment de l'expédition, et le général qui devait la commander.

[1] Lorsque, après avoir anéanti le parti républicain, César voulut triompher de tous les ennemis qu'il avait vaincus, les citoyens éclairés de Rome virent, avec autant d'étonnement que de douleur et comme une déclaration publique de tyrannie, porter dans le triomphe du dictateur la représentation de la cité des Massiliens*, l'amie zélée des Romains, leur alliée fidèle, qui les avait servis si adroitement, si utilement dans tous les temps et dans toutes les occasions; cette ville, dit Cicéron, sans laquelle les généraux de la république n'auraient jamais triomphé des nations transalpines. Les Gaulois au contraire, qui avaient vu récemment Massilia étendre à leurs dépens son territoire et le produit de ses douanes par la faveur successive de Pompée et de César, regardèrent sans doute l'humiliation de cette ville ennemie comme une sorte de consolation pour eux, comme le juste prix de tous les maux qu'elle leur avait attirés, et de son dévouement servile aux Romains.

* *Massilia* (Marseille).

CHAPITRE IV.

De l'an 691 (61 av. J. C.) à l'année 703 de Rome (49 av. J. C.).

Campagnes de César dans les Gaules. Les Helvétiens se préparent à quitter leur pays pour envahir le territoire des autres peuples gaulois. Dispositions prises par César, pour les repousser. Les Helvétiens entrent dans le pays des Séquaniens, et sont battus dans une première rencontre; ils sont défaits et retournent dans leur pays. Les Gaulois se plaignent à César de la tyrannie d'Arioviste, roi germain. Entrevue de ce prince et de César. Arioviste, vaincu par les Romains, repasse le Rhin. Une partie des peuples de la Gaule se soulève contre César. Siége de Bibrax par les Gaulois confédérés; ils sont battus au passage de l'Axona et se dispersent. Campagne de César dans l'ouest de la Celtique et dans la Belgique. Nouveaux soulèvemens dans les Gaules. Les Romains sont vaincus par Ambiorix. Défaite des Tréviriens par Labiénus, lieutenant de César. Le proconsul demande des renforts au sénat romain. Nouvelle armée en Belgique. Guerre de Vercingentorix contre les Romains; ceux-ci assiégent Avaricum. Prise de cette ville. Siége de Gergovia par les Romains; combats sous les murs de cette place. Expédition de Labiénus dans le pays des Parisiens; incendie de Lutèce. César pense à se retirer dans la Province romaine; Vercingentorix, après un échec, se retire lui-même sous Alesia, et est suivi par l'armée romaine. Commencement du siége d'Alesia par César. Formation d'une nouvelle armée gauloise pour secourir cette place; elle arrive devant l'armée romaine. Bataille d'Alesia. Vercingentorix se met lui-même à la discrétion de César. Les Gaulois reprennent les armes et sont encore vaincus. Siége d'Uxellodunum par César. Entière soumission des Gaules. César assiége et prend Massilia. Considération sur ses campagnes dans les Gaules.

Nous avons dit, dans le dernier chapitre, que le sénat romain n'avait négligé aucune mesure pour assurer aux armes de la république l'entière conquête des Gaules, dont la

partie méridionale était déjà envahie. Toutes les dispositions militaires, locales, avaient été prises d'avance, et le moindre événement devait servir à la fois de prétexte et de signal à une nouvelle expédition : l'occasion se présenta bientôt.

691 de Rom. 61 av. J.C. *Les Helvétiens se préparent à quitter leur pays pour envahir le territoire des autres peuples gaulois.* — Un Gaulois nommé Orgetorix, le plus riche et le plus distingué parmi les chefs du peuple helvétien, jaloux sans doute des progrès des armes romaines dans la Gaule méridionale, conçut le projet d'engager ses concitoyens à sortir de leur pays aride et étroit, avec tout ce qu'ils possédaient, pour aller chercher sur un autre sol une fortune proportionnée à leur valeur. Il leur insinua, dit César [1], qu'il leur serait facile, étant les plus braves des peuples des Gaules, de s'emparer de la domination de toute cette vaste contrée. Les Helvétiens accueillirent d'autant mieux cette proposition, que la nature leur avait imposé des limites trop resserrées. Séparés de la Germanie par le Rhin, fleuve très-large et très-profond, ils l'étaient du pays des Séquaniens [2] par la chaîne du Jura ; de la Province romaine (*Provincia vel Gallia braccata*), par le Rhône et le lac Léman (lac de Genève), en sorte qu'ils ne pouvaient s'étendre au loin, et porter, à leur gré, la guerre au-delà de leurs frontières : position pénible pour un peuple naturellement belliqueux ! Un territoire de cent quatre-vingt milles romains en longueur, sur une largeur de quatre vingts [3], ne pouvait plus suffire, d'ailleurs, à

[1] *Per facile esse, quum virtute omnibus præstarent, totius Galliæ imperio potiri* (De bello gallico, lib. 1, § 2).

[2] Ces peuples habitaient le pays nommé depuis Franche-Comté, et s'étendaient aussi dans une partie des territoires de Colmar, de Lyon, de Châlons et de Mâcon (*Voyez* Danville).

[3] Nous suivons ici le sentiment de Danville, qui a cru devoir rectifier la mesure donnée par le texte des Commentaires de César.

une population nombreuse, et aguerrie par des succès multipliés.

Ebranlés par ces considérations, entraînés par l'influence d'Orgetorix, les Helvétiens prirent la résolution de tout préparer pour leur départ, en achetant le plus grand nombre possible de bêtes de somme et de charriots, en ensemençant le plus qu'on pourrait de terrain labourable, afin de ne point manquer de blé dans la route; enfin en se liant d'amitié et de confraternité avec les cités voisines. Ayant jugé que deux ans leur suffiraient pour tous ces préparatifs, ils fixèrent, par une loi, leur migration à la troisième année; et Orgetorix fut chargé de surveiller l'exécution de ces mesures.

Mais, peu satisfait du rôle temporaire dont on le chargeait, de l'autorité limitée qu'il avait à exercer, l'ambitieux chef helvétien aspirait à un titre plus éclatant, à un pouvoir plus étendu et plus durable. Pour l'obtenir il chercha à se procurer des appuis chez les peuples voisins. Il avait été convenu qu'il conduirait les négociations de bonne intelligence avec ceux-ci. En conséquence, il se rendit chez les Séquaniens et les Eduens, et s'abouchant avec les deux personnages les plus éminens parmi ces peuples, Casticus et Dumnorix, il les engagea à usurper l'autorité souveraine, chacun dans son pays. Il leur promit d'appuyer leurs démarches de toutes les forces helvétiennes dont il aurait le commandement : bien entendu qu'ils lui prêteraient aussi leur secours pour une pareille usurpation. Ces trois hommes, liés mutuellement par un serment solennel, se flattèrent que, devenus souverains absolus de trois peuples aussi braves et aussi puissans, ils ne tarderaient pas à s'emparer de toute la Gaule dont ils partageraient l'empire [2].

[2] Cæs., *De bello gallico*, lib. 1, § 2.

Cependant les Helvétiens ayant eu quelque indice de ce projet, mirent Orgetorix en jugement, et le forcèrent à comparaître, chargé de fers, suivant l'usage de ces peuples, devant l'assemblée générale, pour rendre compte de sa conduite. Reconnu coupable, il devait être immédiatement livré aux flammes. L'accusé se présenta au jour fixé; mais un cortège de cliens, de débiteurs et de partisans, au nombre de plus de dix mille individus, parvint à le soustraire à la nécessité de se défendre. Pendant les premiers troubles qu'occasionne une violence si extraordinaire, Orgetorix meurt, et le bruit se répand qu'il s'est lui-même privé de la vie.

Cet événement ne détourna point les Helvétiens du projet que leur avait suggéré le coupable Orgetorix. Tous les préparatifs terminés, ils incendièrent leurs habitations; douze villes, quatre cents bourgs ou villages, tous les bâtimens isolés dans les champs, furent ainsi détruits; les blés et les denrées qu'ils ne pouvaient emporter devinrent également la proie des flammes, afin de s'ôter tout espoir de retour. Chacun dut se munir de blé moulu pour trois mois.

Les Helvétiens persuadèrent aux Rauraques [1], aux Tulinges [2], et aux Latobriges [3], leurs voisins, de se joindre à eux, après avoir, à leur exemple, brûlé leurs villes et leurs bourgs, et ils s'associèrent encore un peuple d'au-delà du Rhin, les Boiens [4], qui s'étaient jetés dans la contrée ap-

[1] *Rauraci.* Peuple dont le territoire était dans la Haute-Alsace, les pays de Porentrui et de Bâle.

[2] *Tulingi.* La ville de Stuhlingen, en Souabe, indique assez le territoire occupé par ce peuple.

[3] *Latobrigi.* Ils habitaient le Brisgaw et les environs du lac de Constance.

[4] C'étaient les descendans des Gaulois de ce nom, qui avaient passé le Rhin sous la conduite de Sigovèse.

pelée Norique [1], dont ils assiégeaient la cité principale (Norica) [2].

Deux seules routes praticables conduisaient de l'Helvétie sur le territoire séquanien et sur celui de la Province romaine (*Gallia braccata*). La première était étroite, difficile, et tellement resserrée entre le Rhône et les escarpemens du Jura, qu'elle permettait à peine le passage d'un charriot. Quelques hommes déterminés auraient suffi pour défendre ce défilé; l'autre voie, plus courte et facile, s'ouvrait près du lac Leman, et traversait la Province romaine. Ce dernier passage fut préféré. Comptant obtenir des Allobroges, soit de gré ou de force, le passage à travers leur pays par le pont de la ville de Géneva [3], les Helvétiens indiquèrent pour le jour du rassemblement général sur les bords du Rhône, le 5 des calendes d'avril de l'année 694 de Rome.

Dispositions de César, nommé proconsul, pour repousser les Helvétiens. — Dans cette circonstance, les destinées des Gaulois et des Romains voulurent que le triple gouvernement de la Gaule cisalpine, de l'Illyrie et de la Narbonnaise (Provincia) fût donné au citoyen dangereux, en qui Sylla avait cru reconnaître plusieurs Marius [4]. César, à peine 694 de Rom. 58 av. J. C.

[1] Cette contrée embrassait partie de la Carinthie, de la Carniole, du Tyrol, de l'Autriche, de la Bavière et du Pays de Saltzburg.

[2] On suppose que cette ville pouvait être située où est aujourd'hui Nuremberg.

[3] Genève.

[4] *Satis constat, Syllam, cum deprecantibus amicissimis et ornatissimis viris aliquamdiu denegasset, atque illi pertinaciter contenderent, expugnatum tandem proclamasse (sive divinitus, sive aliqua conjectura) vincerent, ac sibi haberent; dummodo scirent eum quem incolumem tantopere cuperent, quandoque optimatium partibus, quas secum simul defendissent, exitio futurum* : NAM CÆSARI MULTOS MARIOS INESSE.

(SUETON., *In Jul. Cæsare.*)

nommé à son nouveau poste, apprend ce qui se passe en Helvétie; il part de Rome en toute diligence et gagne les bords du Rhône dans l'espace de huit jours. Dès son arrivée à Genève, il fait rompre le pont sur lequel les Helvétiens se disposaient à traverser le fleuve, et leur ferme l'entrée de la Province romaine par un mur de seize pieds de haut, qui s'étendait depuis le lac Leman jusqu'au Jura, sur une longueur de dix-neuf mille pas, avec un fossé et des redoutes de distance en distance.

Cependant les Helvétiens, informés de l'arrivée du nouveau proconsul, lui avaient envoyé des députés, afin d'obtenir le passage à travers la Province romaine, promettant de n'y faire aucun mal; mais César qui se rappelait la mort du consul L. Cassius, son armée battue par les Helvétiens et réduite à passer sous le joug, trouva un prétexe raisonnable pour donner à ses troupes le temps de se rassembler et pour avoir le loisir de terminer les travaux dont nous venons de parler; il répondit aux envoyés : « qu'il prendrait jour pour délibérer sur leur demande, et qu'ils pouvaient revenir aux ides d'avril.

Lorsque les députés se présentèrent de nouveau au jour convenu, César leur dit : « que, d'après l'usage constant du peuple romain, il ne pouvait accorder à personne le passage par la Province; que si les Helvétiens essayaient de le forcer, il avait tous les moyens de résister à leurs efforts. » Chargeant ensuite son lieutenant Labienus, tribun de la seule légion qu'il eût alors à sa disposition, de défendre la ligne récemment établie, César se rendit à grandes journées en Italie pour y accélérer la levée et la mise en mouvement des troupes avec lesquelles il se proposait d'entrer promptement en campagne.

Avant son départ, les Helvétiens avaient fait plusieurs tentatives pour surmonter l'obstacle qui s'opposait à leur ir-

ruption; arrêtés par les retranchemens, repoussés par le choc et les traits des soldats, ne pouvant se faire jour nulle part, ils avaient abandonné l'attaque; il ne leur restait plus que le chemin par le pays des Séquaniens, et il était impraticable sans le consentement de ceux-ci. Ils prièrent le chef éduen Dumnorix de solliciter cet aveu. Dumnorix avait beaucoup de crédit chez les Séquaniens, et il était lié avec les Helvétiens, parce qu'il avait épousé la fille d'Orgetorix; il obtint le passage pour ces derniers, et fit donner respectivement des ôtages.

C'est dans cet état de choses que César avait cru devoir passer en Italie; il y leva deux légions, en prit trois qui étaient en quartier d'hiver près d'Aquilée, et s'avança avec ces troupes vers la Gaule ultérieure, à travers les Alpes, par le plus court chemin. Quelques peuples de ces montagnes, tels que les Centrons [1], les Garoceles [2], les Caturiges [3], ayant tenté de lui disputer le passage, furent défaits dans plusieurs engagemens; ses légions ne mirent que sept jours à se rendre d'Ocellum [4], dernière ville de la Gaule cisalpine sur les terres des Vocontiens [5] dans la Province romaine. De là, César conduisit son armée par la partie occidentale du pays des Allobroges [6], chez les Ségusiens [7], premier peuple qui se trouvait hors de la province au-delà du Rhône.

[1] *Centrones*, dans la partie du Piémont appelée la Tarentaise.

[2] *Garoceli*, dans les vallées de Pragelas et de Cluson, en Piémont.

[3] *Caturiges*, dans les montagnes du Dauphiné, territoire de Gap et d'Embrun.

[4] Le bourg d'Usseau, selon Danville.

[5] *Vocontii*, Vaison, dans le Comtat Venaissin (départ. de Vaucluse).

[6] *Allobroges*. Leur territoire comprenait la Savoie, le Chablais, le Faucigny, le Genevois, la vallée de Grenoble, le Viennois et quelques terres au-delà du Rhône : leur cité capitale était Vienne (*Vienna*).

[7] *Segusiani*, dans le Lyonnais et le Forès.

Les Helvétiens envahissent la contrée des Séquaniens; ils sont battus par César dans une première rencontre. — Les Helvétiens avaient déjà traversé les défilés qui conduisent chez les Séquaniens, et ravageaient tout le pays des Eduens et de leurs alliés. Hors d'état de se défendre, ces peuples implorèrent le secours de César, lui représentant qu'ayant toujours été les amis des Romains, il ne devait pas souffrir qu'en sa présence et celle de son armée, leurs champs fussent dévastés, leurs enfans emmenés en servitude, leurs villes prises d'assaut. César ne croyant pas devoir attendre que les Helvétiens eussent fait de plus grands progrès, se mit sur-le-champ à leur poursuite, les atteignit au moment où ils effectuaient le passage de la Saône, attaqua avec impétuosité leur arrière-garde, et en tua la plus grande partie; le reste prit la fuite et se dispersa dans les bois voisins. Cette arrière-garde était composée en entier des Tigurins [1] qui formaient un des quatre cantons de la république helvétique : c'était ce même peuple qui, seul, ayant quitté ses foyers cinquante ans auparavant, avait fait passer sous le joug l'armée du consul L. Cassius. Ainsi la fortune donnait à César l'occasion de venger, non-seulement la république d'un échec humiliant, mais lui-même d'un grief personnel: car L. Pison, aïeul de son beau-père C. Pison, et lieutenant de L. Cassius, avait péri dans l'action.

Après ce combat, César jeta un pont sur la Saône, et fit passer cette rivière à son armée, afin de joindre le gros des Helvétiens : ceux-ci, surpris et effrayés de cette approche soudaine, envoyèrent au général romain une députation, à la tête de laquelle se trouvait un vieillard nommé Divicon, qui les avait commandés dans la guerre contre L. Cassius; il

[1] *Tigurini.* Ils habitaient, selon quelques géographes anciens, le canton actuel de Zurich.

[1] *De bello gallico*, lib. I.

dit à César « que si le peuple romain faisait la paix avec les Helvétiens, ils iraient, et se fixeraient où le proconsul l'indiquerait et le jugerait convenable; s'il continuait la guerre, qu'il se ressouvînt de l'échec éprouvé jadis par Cassius, et de l'antique valeur des Helvétiens; que la surprise de leur arrière-garde, quand elle ne pouvait pas être soutenue par le corps de bataille, ne devait d'ailleurs inspirer à César aucun mépris pour eux, ni une trop grande présomption de ses forces; que, quant à eux, ils avaient appris de leurs pères et de leurs ancêtres à combattre plutôt avec bravoure et loyauté, que par ruse et par surprise; enfin, qu'il prît garde que le lieu où ils se trouvaient maintenant, ne devînt célèbre par un nouveau désastre du peuple romain, et ne rappelât, un jour, la destruction de son armée ».

César répondit : « qu'il hésitait d'autant moins sur le parti à prendre, qu'il avait présent à la mémoire ce que lui rappelait l'envoyé helvétien, et le ressentait d'autant plus vivement, que le peuple romain l'avait moins mérité; que s'il s'était reproché quelqu'injustice, il lui eût été facile d'être sur ses gardes; que ce qui l'avait déçu (le peuple romain), c'est qu'il ne se connaissait aucun motif de craindre, et qu'il ne croyait pas devoir craindre sans motif [1]; mais quand on voudrait bien oublier cet ancien affront, ajouta-t-il, pourrait-on aussi perdre la mémoire des injures récentes, des tentatives faites par ces mêmes peuples, pour forcer le passage dans la Province romaine qu'on leur refusait, des vexations souffertes par les Eduens, les Ambarres et les Allobroges ? L'insolence avec laquelle ils se targuaient d'une ancienne victoire, et leur étonnement de ce qu'on avait toléré si longtemps leurs outrages, devaient avoir le même résultat; car

[1] *Qui si alicujus injuriæ sibi conscius fuisset, non fuisse difficile cavere; sed eo deceptum, quod neque commissum a se intelligeret, quare timeret, neque sine caussa timendum putaret.*

(Cæsar, *De bello gallico*, lib. 1, § 3.)

pour rendre le changement de choses plus accablant à ceux qui ont mérité leurs vengeances, les dieux immortels leur accordent souvent les plus heureux succès et une longue impunité. » César termina par la promesse de faire la paix avec les Helvétiens, « s'ils donnaient des ôtages, pour répondre de leur bonne foi, et s'ils indemnisaient en outre les Eduens, leurs alliés, et les Allobroges des dommages qu'ils leur avaient causés.

Divicon répliqua avec une noble fierté : « que les Helvétiens tenaient de leurs ancêtres la coutume de recevoir des ôtages, et non celle d'en donner; ce que les Romains devaient savoir mieux que personne. » Et il se retira après avoir ainsi parlé.

Défaite complète des Helvétiens; ils rentrent dans leur pays par l'ordre de César. — Le lendemain les Helvétiens levèrent leur camp et furent suivis par l'armée romaine. César détacha en avant toute sa cavalerie, au nombre de quatre mille chevaux, rassemblés dans toute la Province romaine, chez les Eduens et leurs alliés. Cette troupe atteignit promptement la cavalerie helvétienne qui formait l'arrière-garde; mais ayant engagé le combat dans une mauvaise position, elle fut repoussée et perdit quelques hommes. Les deux armées marchèrent pendant quinze jours, à la distance de cinq à six milles l'une de l'autre, sans autres engagemens que quelques escarmouches insignifiantes. Au bout de ce temps, le manque de vivres força César à quitter la trace des Helvétiens pour se rapprocher de Bibracte [1], principale cité des Eduens, dans l'intention de s'y procurer le blé nécessaire aux distributions de ses troupes [2]. Les Helvétiens,

[1] Depuis nommé *Augustodunum* (Autun).

[2] On sait que, dans les armées romaines, les soldats portaient des vivres pour quinze jours et même un mois. Les Eduens avaient pris l'engagement de fournir à César le blé nécessaire pour les distributions; mais

informés de ce mouvement par quelques déserteurs de la cavalerie gauloise, changèrent de plan et de marche; soit qu'ils attribuassent la retraite des Romains à la crainte, d'autant mieux que ceux-ci n'avaient point profité la veille, d'une position favorable pour les attaquer, soit qu'ils espérassent leur couper les vivres, ils suivirent l'arrière-garde de César, et la harcelèrent. Le général romain porta ses troupes sur la hauteur la plus voisine, et détacha sa cavalerie pour soutenir le choc. Dans le même temps, il forma à mi-côte, sur trois lignes, ses quatre anciennes légions, plaçant en arrière les deux nouvelles et tous les auxiliaires, de manière à couvrir de troupes toute la colline. Les bagages furent réunis sur un seul point, et protégés par des retranchemens. De leur côté, les Helvétiens, en arrivant sur le terrain, réunirent également tous leurs charriots et leurs bagages; ensuite, s'étant formés en phalange, ils repoussèrent la cavalerie de César, et se présentèrent dans l'ordre le plus serré devant sa première ligne.

Le combat s'engage : les soldats romains lançant de haut en bas leurs javelots, mettent quelque désordre dans les rangs de la phalange helvétienne, et la jugeant ébranlée convenablement, ils s'avancent sur elle l'épée à la main. S'il faut en croire les commentaires de César, une chose fort incommode pour les Helvétiens, c'est qu'un seul javelot ayant percé plusieurs boucliers à la fois, le fer, en se ployant, les avait cloués l'un à l'autre; ils ne pouvaient donc ni les détacher, ni combattre avec aisance, n'ayant pas le bras gauche libre [1].

les intrigues de Dumnorix, ennemi secret des Romains, et partisan des Helvétiens, avaient retardé cette fourniture, et contraint César à venir la chercher lui-même à Bibracte (Cæs. comment., *De bello gallico*, lib. 1).

[1] *Gallis magno ad pugnam erat impedimento, quod, pluribus eorum scutis uno ictu pilorum transfixis et colligatis, quum ferrum se inflexisset, neque evellere neque, sinistra impedita, satis commode pugnare poterant.*

Plusieurs, après l'avoir long-temps secoué, préférèrent d'abandonner leur bouclier, et de combattre le corps découvert. Enfin, épuisés par leurs blessures, ils commencèrent à reculer, en se dirigeant sur un tertre éloigné d'environ mille pas, et ils y prirent position. Les Romains les y suivaient lorsqu'ils furent pris, en queue, par les Boiens et les Tulinges qui, au nombre d'environ quinze mille, fermaient l'ordre de bataille des Helvétiens. A cette vue, ceux qui venaient de se porter sur le tertre, reviennent à la charge, et recommencent le combat. Les Romains sont contraints à faire face de trois côtés; la première et la deuxième ligne repoussent ceux qui ont déjà été culbutés; la troisième soutient la nouvelle attaque. L'action fut long-temps vive et douteuse; enfin, les Helvétiens ne pouvant plus résister aux efforts de leurs adversaires, se retirent une nouvelle fois, partie sur le tertre dont nous avons parlé, partie vers leurs équipages. Pendant tout cet engagement, qui dura depuis la septième heure jusqu'au soir, les Romains, dit César, ne virent pas le dos d'un seul Helvétien [1]. Le combat se prolongea encore fort avant dans la nuit, autour des équipages, parce que les Helvétiens, s'étant fait un retranchement de leurs charriots, lançaient avec avantage leurs traits sur les assaillans; ils en blessèrent aussi plusieurs avec de longues piques ou d'autres espèces de lances, qu'ils glissaient entre les charriots et les roues. Toutefois, les Romains finirent par se rendre maîtres des bagages et du camp; ils prirent dans ce dernier un fils et une fille d'Orgetorix.

Cent trente mille hommes, échappés à cette défaite, marchèrent toute la nuit sans relâche, et poursuivant leur route sans prendre aucun repos, ils arrivèrent le quatrième

[1] *Aversum hostem videre nemo potuit.*

jour sur le territoire des Lingons [1]. L'armée romaine ne les suivit point, parce qu'elle s'occupa, pendant trois jours, du soin de ses blessés, et d'enterrer les morts; mais César, informé de cette direction, envoya des agens chez les Lingons, pour leur défendre de fournir des vivres ni aucun secours aux vaincus; les menaçant, en cas de refus, de les traiter aussi rigoureusement que ces derniers. Le quatrième jour, il mit son armée en mouvement.

Les Helvétiens, manquant de tout, envoyèrent au-devant du général romain, des députés qui se jetèrent à ses pieds, et lui demandèrent, les larmes aux yeux, de vouloir bien leur accorder la paix. César les chargea d'intimer aux Helvétiens l'ordre de l'attendre dans le lieu où ils se trouvaient; ils obéirent. Dès qu'ils les eut joints, le proconsul leur demanda des ôtages, leurs armes et les transfuges; il ordonna aux Helvétiens, aux Tulinges et Latobriges de retourner dans leur pays, et de rétablir leurs villes et leurs bourgs, incendiés; et comme ils n'avaient aucune ressource pour subsister chez eux, ayant détruit toute la récolte, il chargea les Allobroges de leur fournir du blé. Son motif, en agissant ainsi, était de ne pas laisser sans habitans le territoire abandonné par ces peuples, dans la crainte que la bonté du sol n'engageât les Germains à passer le Rhin pour s'y établir, ce qui les aurait rendus limitrophes de la Province romaine et des Allobroges. Les Eduens ayant désiré fixer chez eux les Boiens, en raison de leur valeur, César le permit. Ce dernier peuple reçut ainsi des terres, et fut admis, par la suite, à partager les droits et la liberté des Eduens.

D'après des registres trouvés dans le camp des Helvétiens,

[1] *Lingones*. Ils habitaient la partie méridionale de la Champagne, et la partie septentrionale de la Bourgogne. Leur cité principale était *Andomadunum*, aujourd'hui Langres. (DANVILLE.)

le total de leur population s'élevait à 263,000; les Latobriges étaient au nombre de 14,000; les Rauraques de 22,000; les Boiens de 32,000; en somme 367,000 ames, dont 92,000 en état de porter les armes. Recensement fait par ordre de César, de ceux qui retournèrent dans leur pays, il s'en trouva 110,000.

Les guerriers helvétiens avaient montré autant d'intrépidité et d'acharnement pendant la dernière bataille que leur brave général Divicon, vainqueur de Cassius, avait mis de hauteur dans ses négociations avec le proconsul romain. Presque tous ceux qui survivaient étaient couverts de nombreuses blessures, dont n'avaient pu les garantir leurs minces boucliers, aisés à percer, et que dans leur fougue impatiente ils jetaient loin d'eux, aimant mieux se battre à corps découvert. Les femmes même, et les enfans, après la défaite de leur armée, avaient combattu jusqu'à la mort en défendant les charriots qui fermaient leur camp.

Plaintes formées par les Gaulois contre le roi Arioviste. — Cette guerre contre les Helvétiens était à peine terminée, qu'une nouvelle occasion vint s'offrir à César d'étendre la domination de la république dans les Gaules, sous le prétexte de maintenir un juste équilibre entre les diverses puissances de ce pays. Le temps était arrivé où les Gaulois, aveuglés sur leurs véritables intérêts, devaient acheter la médiation et les secours oppressifs des Romains, au prix de leur liberté.

Un prince germain, honoré depuis quelque temps du titre de roi, par le sénat, et d'ami des Romains, n'en ménageait pas davantage les autres alliés de la république. A la tête d'une armée victorieuse, Arioviste opprimait les Eduens après les avoir défaits dans plusieurs combats, et traitait plus cruellement encore les Séquanais qui avaient fait la faute de l'appeler à leur secours. L'éduen Divitiacus, l'un des pre-

miers de sa cité par sa naissance et par les dignités dont il était revêtu, alla demander du secours à Rome contre l'oppresseur. Appuyé sur son bouclier, il harangua le sénat, en faisant valoir le titre et réclamant les droits d'amis et de frères que la république avait accordés à ses compatriotes. On lui promit de s'occuper de sa juste réclamation. De retour chez les siens, Divitiacus crut devoir offrir son crédit et ses services à César, et la guerre que nous venons de décrire, le mit à même de donner de nouvelles preuves de son dévouement aux Romains, et de sa bonne foi. Se croyant déjà familiarisé avec la véritable politique de la république, et plein de confiance dans le génie de César, il jugea que le vainqueur des Helvétiens pouvait seul triompher d'Arioviste, et remplir les promesses vagues qui lui avaient été faites par le sénat.

A l'issue de la campagne contre les Helvétiens, des députés, choisis entre les premiers de la plupart des cités de la Gaule celtique, au nombre desquels se trouvait Divitiacus, vinrent féliciter César, et lui demandèrent son agrément, pour convoquer, à jour fixe, une assemblée générale, parce qu'il était certaines choses qu'ils voulaient lui demander d'un commun accord. César ayant autorisé cette réunion, elle eut lieu au jour indiqué, et on y arrêta les bases d'une requête qui devait être présentée au proconsul. Introduits auprès de celui-ci, les mêmes députés, tombant à ses pieds, lui disent qu'il n'est pas moins important pour eux, d'être assurés du secret de leur demande que de la voir accordée par lui : attendu que si elle transpirait, leur perte serait assurée. Divitiacus portant ensuite la parole, développa ainsi la situation politique de la Gaule celtique.

« Elle était alors divisée en deux factions, celle des Eduens et celle des Arvernes. Après s'être long - temps disputé la prééminence, les derniers, réunis aux Séquaniens, avaient

pris à leur solde les Germains; quinze mille de ces derniers avaient d'abord passé le Rhin ; la douceur du climat et les mœurs des Gaulois en avaient attiré d'autres ; on en comptait maintenant cent vingt mille. Plus d'une fois les Eduens et leurs alliés s'étaient mesurés avec eux ; mais une quatrième défaite désastreuse leur avait coûté presque toute leur noblesse, leur sénat et leur cavalerie ; ils avaient été forcés de donner en ôtage aux Séquaniens les personnages les plus distingués de leur pays, et de s'engager par serment à ne jamais les redemander, à ne point implorer le secours des Romains, à ne jamais essayer de se soustraire au joug qui leur était imposé. » Divitiacus ajouta que, seul de toute la nation des Eduens, il n'avait pu se résoudre à souscrire à de pareilles conditions, ni à livrer ses enfans, ce qui lui avait permis de se rendre à Rome, pour y réclamer des secours du sénat, n'étant point lié par la religion du serment, ni par la détention des otages. La condition des Séquaniens, vainqueurs à l'aide des secours que leur avait fournis Arioviste, était devenue presque celle des Eduens vaincus. Le roi des Germains s'était établi sur leurs frontières, le sol le plus heureux de la Gaule celtique, et en avait d'abord pris la troisième partie; il ordonnait maintenant aux habitans d'évacuer un autre tiers, afin qu'il pût assigner des terres et des habitations à vingt-quatre mille Harudes [1] qui venaient de lui arriver. Il résultait de là qu'en peu d'années, les anciens colons seraient entièrement chassés de la Gaule, et que tous les Germains auraient passé le Rhin. Une dernière victoire qu'il venait de remporter près de Magétobria [2], avait permis à Arioviste d'exercer sa domination avec

[1] Peuple de la Franconie, suivant Cluvier.

[2] Ville des Séquaniens, située, selon Danville, où se trouve aujourd'hui un village appelé *la Moige de Broye*.

plus d'insolence et de cruauté. Il exigeait en otage les enfans des plus nobles familles. La moindre résistance à ses ordres, le plus léger signe d'improbation était puni de mort. Si César et le peuple romain ne venaient à leur secours, il ne restait plus aux Gaulois d'autre parti, que d'émigrer de leur pays, ainsi que les Helvétiens venaient de le faire, et de chercher d'autres demeures, d'autres terres éloignées des Germains. Quoi qu'il en pût arriver, si Arioviste était instruit de ce qui se passait, il n'hésiterait pas à livrer ses otages aux plus affreux supplices; César seul par l'éclat de ses victoires et par la considération du nom Romain, pouvait empêcher qu'une plus grande multitude de Germains ne passât le Rhin, et défendre la Gaule contre la tyrannie d'Arioviste »[1].

Lorsque Divitiacus eut cessé de parler, tous les assistans coujurèrent César de leur accorder du secours, à l'exception des Séquaniens, qui gardaient un morne silence. César en demanda la cause. « Tel est, reprit Divitiacus, le sort des Séquaniens, que, malgré leur infortune excessive, ils n'osent se plaindre même en secret; car enfin (dans le cas d'un refus de secours de votre part), il nous reste encore la ressource de nous dérober par la fuite, au ressentiment d'Arioviste, s'il vient à connaître notre démarche; mais les Séquaniens qui l'ont reçu chez eux, et dont toutes les villes sont en son pouvoir, seront exposés à toute sa fureur. »

Entrevue de César et d'Arioviste. — César, suffisamment instruit de l'état des choses, congédia les députés, avec promesse de prendre leurs demandes en considération, et en disant qu'il espérait déterminer Arioviste, auquel il avait rendu des services autrefois, à changer de conduite vis-à-vis des alliés du peuple romain. Considérant ensuite combien il serait dangereux pour la république que les Germains

[1] Cæsar., *De bello gallico*, lib. I.

prissent l'habitude de passer le Rhin pour venir en force s'établir dans la Gaule, et craignant avec raison que ces hommes féroces et sans nulle civilisation, après avoir envahi la Gaule comme autrefois les Cimbres et les Teutons, ne vinssent fondre sur la Province romaine, et de là sur l'Italie, le proconsul résolut de mettre un terme aux prétentions inquiétantes d'Arioviste. Toutefois, il crut à propos de lui envoyer d'abord un message pour lui proposer de choisir, entre les deux armées, un lieu où ils pussent conférer sur leurs intérêts respectifs. Le roi des Germains refusa l'entrevue demandée, en disant qu'il ne concevait pas ce que pouvait avoir de commun avec les Romains, la partie des Gaules qu'il avait soumise par ses armes. Sur cette réponse, le général romain fit retourner vers lui ses envoyés, avec ordre de lui rappeler fortement que c'était sous le consulat même de César que le sénat avait bien voulu lui accorder le titre d'allié. Au reste, voici ce qu'on lui demandait : d'abord, qu'il s'engageât à ne plus faire passer le Rhin à de nouvelles bandes de Germains pour les établir en Gaule; qu'il rendît aux Eduens leurs ôtages, et que ceux des Séquaniens fussent également relâchés; qu'il cessât de tourmenter les Eduens, et qu'il ne fît la guerre ni à eux ni à leurs alliés. En cas de refus, le général romain, usant des pouvoirs illimités qu'il avait, se ferait un devoir de défendre les Eduens et les autres peuples gaulois, et ne négligerait aucune occasion de venger leurs injures.

Arioviste répliqua : « que, suivant le droit de la guerre, le vainqueur disposait à son gré du vaincu; que les Romains n'avaient pas coutume de consulter autrui pour traiter, comme ils l'entendaient, les peuples dont ils avaient triomphé; que les Eduens ayant été battus après avoir tenté le sort des armes, ils étaient maintenant ses tributaires; qu'il ne leur rendrait pas leurs ôtages, mais qu'il ne ferait aucun

tort à eux ni à leurs alliés, pourvu qu'ils s'en tinssent aux termes de leurs conventions, et qu'ils lui payassent chaque année le tribut imposé, sinon le titre de frères et d'alliés du peuple romain ne leur serait d'aucune utilité ».

César ayant échoué dans cette seconde démarche, se détermina à la guerre, et fit avancer son armée. Après quelques jours de marche, il apprit que le roi germain, à la tête de cent vingt mille hommes, venait de se diriger sur Vesontio [1], capitale des Séquanais. Les Romains étaient à cinq milles du camp d'Arioviste, lorsque ce prince envoya demander l'entrevue qu'il avait d'abord refusée avec tant d'arrogance. César y consentit.

Les deux camps étaient séparés par une grande plaine, au milieu de laquelle s'élevait un tertre d'une médiocre largeur : ce fut le lieu choisi pour la conférence. Arioviste demanda que l'on s'entretînt à cheval, et que chacun eût avec soi dix cavaliers. Quand on fut en présence, César se borna à rappeler les propositions déjà faites par ses envoyés. La réponse d'Arioviste, pleine de rudesse et de franchise, contrasta singulièrement avec le langage tout à la fois modéré et captieux du proconsul. Il déclara qu'il n'avait point passé le Rhin de son propre mouvement, mais appelé par les Gaulois, et qu'il ne pouvait avoir quitté sa patrie et sa famille sur de faibles espérances. Les établissemens qu'il possédait lui avaient été cédés par les Gaulois; il levait des contributions par le droit de la guerre, comme c'était l'usage des vainqueurs dans le pays conquis; il n'avait point fait la guerre aux Gaulois : c'étaient eux qui l'avaient attaqué les premiers; toutes les villes de la Gaule s'étaient levées en armes contre lui, étaient venues camper sur son territoire; il avait vaincu cette armée en une seule bataille;

[1] Aujourd'hui Besançon.

s'ils voulaient se mesurer encore avec lui, il était prêt à les recevoir ; s'ils préféraient la paix, il était injuste qu'ils refusassent de payer le tribut convenu. Si, par l'entremise du peuple romain, les subsides étaient refusés, et les sûretés enlevées, il renonçait à son alliance aussi volontiers qu'il l'avait ambitionnée. Il ajouta que, s'il faisait venir des Germains dans la Gaule, c'était pour sa sûreté, et nullement pour envahir le pays : et, ce qui le prouvait, c'est qu'il n'avait point commencé, mais seulement soutenu la guerre ; qu'il était entré dans les Gaules avant les Romains. Jusque-là aucune armée romaine n'était sortie de la Province romaine. Que voulait-on de lui ? pourquoi venait-on sur ses terres ? cette partie de la Gaule n'était-elle pas sa province, comme l'autre était province romaine ? Quant au sénatus-consulte qui déclarait les Eduens amis et alliés, il n'était pas cependant si barbare, si étranger aux événemens, à la politique, qu'il ignorât que, dans la dernière guerre des Allobroges, les Eduens n'avaient pas été les auxiliaires des Romains, ni les Romains des Eduens, dans leur guerre contre lui et les Séquaniens ; il pouvait croire que, sous le prétexte d'une amitié feinte, César, à la tête d'une armée dans les Gaules, voulait s'en servir pour opprimer et faire passer ce vaste pays sous la domination de la république ».

César reprit « qu'il n'était pas maître de se désister de son entreprise ; que les principes de la république s'opposaient à ce qu'il abandonnât des alliés qui avaient bien mérité d'elle ; qu'en un mot, *il ne voyait pas pourquoi la Gaule appartiendrait plutôt à Arioviste qu'aux Romains* ». La conférence se termina ainsi sans résultat, et les deux chefs se retirèrent dans leurs camps.

Arioviste est défait et repasse le Rhin.—Deux jours après, sur la demande que fit Arioviste d'une nouvelle conférence,

César envoya deux agens que ce prince fit mettre aux fers à leur arrivée. Le même jour, il leva son camp qu'il établit le lendemain à dix-sept milles de celui des Romains, avec le projet d'intercepter les convois de grains et de vivres qui venaient du pays des Séquaniens et des Eduens. César le suivit, et durant cinq jours consécutifs offrit le combat aux Germains; mais Arioviste refusa constamment d'en venir à une action générale. Cette obstination surprit César; curieux d'en connaître la cause, il interrogea des prisonniers et apprit d'eux que quelques prophètes que les Germains avaient dans leur camp, leur avaient prédit qu'ils ne pouvaient vaincre, s'ils combattaient avant la nouvelle lune. Le proconsul crut devoir tirer parti de la superstition de ses ennemis : en conséquence, dès le lendemain, il marcha sur leur camp, comme pour donner l'assaut. Forcé de sortir de ses lignes pour prévenir l'attaque des Romains, Arioviste fut entièrement défait. Plus de quatre-vingt mille des siens, suivant Plutarque, restèrent sur le champ de bataille, ou se noyèrent dans le Rhin. Ce prince lui-même ne parvint qu'avec peine à traverser le fleuve, suivi d'une poignée de soldats dévoués; ses deux femmes périrent dans la déroute; une de ses filles fut tuée; l'autre tomba entre les mains des Romains.

César dissipa, par la même victoire, une autre armée de Germains suèves, prête à passer sur la rive gauche du Rhin. Ayant ainsi terminé deux grandes guerres dans une seule campagne, il ramena ses troupes en quartiers d'hiver dans la Séquanie, d'où il ne tarda pas à se rendre en Lombardie où d'autres soins réclamaient sa présence.

Cependant la défaite d'Arioviste, et surtout les diverses négociations qui avaient précédé la catastrophe de ce prince, n'avaient pas laissé que d'éclairer une partie des peuples de la Gaule, et notamment ceux de la Belgique, sur les intentions du sénat romain à leur égard. Quelques soins qu'eût

pris d'ailleurs le proconsul pour paraître n'agir uniquement que dans leur intérêt comme alliés de la république, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils n'avaient échappé à la domination d'Arioviste et aux invasions des Germains que pour passer à jamais sous le joug des Romains. Dès ce moment, les Gaules, déja très-inquiètes du secours dangereux des armes romaines, sentirent tout ce qu'elles avaient à perdre avec leurs défenseurs, et bientôt le plus grand nombre de ses habitans ne virent plus que des oppresseurs dans ceux-là même dont ils avaient espéré leur salut et leur liberté. La fierté de cette nation guerrière s'indignait du piège grossier dans lequel une excesssive bonne foi l'avait entraînée. C'était avec une douleur non moins vive qu'elle prévoyait la ruine de ses antiques institutions, par l'établissement d'une domination humiliante.

Une partie des peuples de la Gaule se soulève contre les Romains. — Ces considérations étaient plus que suffisantes, sans doute, pour déterminer les Gaulois à courir aux armes, afin de prévenir la catastrophe dont ils étaient menacés. Tous les peuples habitant la partie des Gaules comprise entre le Seine et la Meuse, et depuis ce dernier fleuve jusqu'au Rhin, à partir de Coblentz jusqu'à l'Océan septentrional, se disposèrent donc à la guerre ; leurs forces réunies devaient présenter bientôt, s'il faut en croire César, une masse de deux cent vingt-trois mille hommes, commandés par Galba, roi des Suessions.

L'armée romaine, employée dans les Gaules, se composait alors de huit légions, à l'effectif de quarante-huit mille hommes d'infanterie, et quatre mille huit cents chevaux : elle comptait en outre quatre mille hommes cavaliers gaulois et numides : en tout, cinquante-sept mille combattans.

Siège de Bibrax par les Gaulois confédérés — César, averti des préparatifs hostiles des Gaulois belges, et craignant

qu'il ne lui devînt impossible de résister à des adversaires aussi redoutables, s'ils avaient le loisir de rassembler toutes leurs forces, César, disons-nous, résolut de les prévenir; en conséquence, il quitta en toute hâte la Gaule cisalpine où il avait passé l'hiver et levé deux nouvelles légions, et bientôt les Remois le virent arriver sur leur territoire; mais sa marche ne fût pas tellement rapide que les Belges ne se trouvassent également prêts à se défendre et à attaquer. Déjà sortis de leurs frontières, ils avaient mis le siége devant Bibrax [1], petite ville appartenant aux Remois, qui avaient embrassé le parti des Romains, et située à huit milles du camp de ces derniers.

Ils commencèrent par entourer la place en grand nombre, jetant de toutes parts sur les murailles une grêle de pierres et de traits. Lorsqu'ils furent ainsi parvenus à les dégarnir de soldats, ils formèrent la tortue et s'approchèrent des remparts pour les démolir et pour enfoncer les portes. Ce ne fut qu'avec les plus grands efforts que les assiégés parvinrent à résister la journée entière. La nuit vint enfin arrêter l'impétuosité des assaillans; les assiégés en profitèrent pour prévenir le général romain, que, s'il ne leur donnait un prompt secours, ils se verraient forcés de capituler.

Leur démarche ne fut pas vaine, et les troupes envoyées par César arrivèrent assez à temps pour enlever à l'armée confédérée l'espoir d'emporter Bibrax. Toutefois, avant de lever le siége, les Belges dévastèrent la campagne, et brûlèrent les villages et les habitations d'alentour : juste punition de la lâcheté des Remois qui avaient préféré acheter la paix de César à la gloire de contribuer avec leurs compatriotes à la délivrance des Gaules. Marchant ensuite avec

[1] Danville place cette ville à l'endroit où se trouve aujourd'hui Bièvre-sur-Aisne, entre Laon et Pont-à-Vire.

toutes leurs forces droit aux Romains, ils vinrent asseoir leur camp à trois milles environ de celui du proconsul.

César, que le nombre et la valeur de ceux qu'il avait à combattre, ne laissaient pas que d'inquiéter, résolut d'en venir aux mains, et ne négligea aucune des précautions nécessaires à la sûreté de ses troupes. Il fit élever des retranchemens, et construire des forts garnis de diverses machines de guerre.

Les deux armées restèrent ainsi quelques jours en présence, sans qu'il y eût entre elles d'autres engagemens que des escarmouches de cavalerie; un marais d'une médiocre étendue les séparait, mais chacun attendait que l'autre passât pour charger avec plus d'avantage.

Les Gaulois, battus au passage de l'Axona, se dispersent. — Enfin les Gaulois belges, fatigués d'une hésitation qui ne faisait qu'irriter leur désir de combattre, s'avancèrent vers la rivière d'Axona[1], à laquelle les Romains avaient adossé leur camp, et se disposèrent à la traverser à gué. Leur intention était de s'emparer du pont sur lequel leurs adversaires faisaient arriver leurs convois de vivres, ou du moins de ravager le territoire des Remois qui les leur fournissaient.

Les Romains se présentèrent pour disputer aux Gaulois le passage de la rivière, lorsque ces derniers commençaient à peine à l'effectuer. Pendant qu'une partie se trouvait au milieu de l'Axona, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, une autre non moins nombreuse était parvenue sur la rive, et le reste de l'armée était encore sur le bord opposé. Dans cette position désavantageuse, et malgré le désordre inévitable en pareille circonstance, les Gaulois firent des efforts inouis pour mettre à fin leur entreprise; et ce ne fut qu'après un

[1] L'Aisne.

combat opiniâtre, après avoir tenté de se frayer un passage sur les corps accumulés de leurs compatriotes, qu'ils se déterminèrent à y renoncer.

L'inutile tentative faite sur Bibrax, le refus constant des Romains de recevoir la bataille sur un terrain défavorable, l'échec éprouvé au passage de l'Axona, la disette de vivres, toutes ces causes réunies décidèrent les Gaulois belges à retourner dans leurs foyers. Avant de se séparer, il fut convenu qu'ils marcheraient tous au secours du premier qui serait attaqué par l'armée romaine. Ils étaient persuadés d'ailleurs qu'ils combattraient avec plus d'avantage sur leur propre territoire, où ils auraient en abondance les vivres qu'ils pourraient couper à l'ennemi; et, ce qui les détermina surtout à prendre ce parti, ce fut la nouvelle que Divitiacus, à la tête d'un corps d'Eduens, s'avançait vers la frontière des Bellovaques, et la crainte qu'éprouvaient ces derniers qu'un plus long retard ne les privât du temps et des moyens de défendre leur propre pays.

L'heure du départ étant donc fixée, ils sortirent en hâte de leur camp, vers le milieu de la nuit. César, dans la crainte que cette retraite soudaine ne cachât quelque piége, ne se mit à les suivre que le lendemain matin. L'arrière-garde des Belges soutint long-temps, sans se laisser entamer, les charges répétées de la cavalerie romaine, et finit par se sacrifier au salut du reste de l'armée. En effet, le plus grand nombre de ceux qui formaient cette arrière-garde succombèrent glorieusement en vendant chèrement leur vie.

César, profitant du trouble dans lequel ces premiers échecs avaient dû jeter les Belges, s'avança à marches forcées sur les terres des Suessions [1], et mit le siége devant Noviodunum [2],

[1] *Suessiones*. Peuple du Soissonais.

[2] Aujourd'ui Noyon.

dont les habitans ne tardèrent pas à capitules. Leur exemple fut suivi par ceux de Bratusbantium [1], et par les Ambiens [2]; première et fatale conséquence du parti auquel s'étaient arrêtés les Gaulois, sans songer qu'ils ne pouvaient manquer de s'affaiblir en se divisant.

Indignés de voir leurs alliés traiter avec les Romains et trahir la cause de la liberté, les Nerviens [3] jurèrent de n'écouter aucune proposition de paix, et de périr plutôt jusqu'au dernier, les armes à la main.

Nouvelle ligue de plusieurs peuples de la Belgique. César les défait sur la Sambre. — Ce peuple, l'un des plus belliqueux de cette partie des Gaules, avait retenu, dans toute leur âpreté, les mœurs et le caractère de ses ancêtres. Fermant soigneusement l'entrée de leur pays au commerce ainsi qu'aux marchands étrangers; rejetant l'usage du vin, dédaignant toutes les commodités de la vie, les Nerviens avaient conservé à leur corps toutes ses forces, et à leur ame toute son énergie. Réuni aux Atrebates, aux Véromanduens, et au moment d'être joints par les Aduatiques [4], ils restèrent campés sur la rive droite de la Sambre qui traversait leur territoire, attendant que les Romains osassent tenter le passage de la rivière pour venir les attaquer; ils avaient pris la précaution de renfermer dans un lieu sûr, environné de marais, leurs femmes, leurs enfans, et tous ceux que leur âge mettait hors d'état de combattre.

[1] Quelques géographes veulent que ce soit Beauvais, d'autres Granvilliers; mais il existe à une demi-lieue de Breteuil un endroit qui a conservé le nom de *Bratespante*, et par corruption Gratepanse.

[2] *Ambiani*. Peuple du territoire d'Amiens.

[3] *Nervii*. Ils occupaient les territoires de Gand, de Bruges, de Tournai et de Cambrai.

[4] *Aduatici*. Ils habitaient le pays de Namur, en remontant vers Maestricht et Tongres.

Instruits par quelques Gaulois transfuges du parti des Romains, et qui avaient observé leur ordre de marche, que les équipages de chaque légion marchaient à sa suite, et laissaient ainsi un grand intervalle entre elles, les Belges pensèrent qu'il serait facile d'attaquer la première au moment où elle arriverait au camp, et avant que ses bagages fussent déchargés. Ils espéraient que les autres légions, séparées par des intervalles considérables, seraient encore éloignées, et que la première, une fois mise en déroute, et ses équipages pillés, les autres n'opposeraient pas une grande résistance.

Cet espoir était d'autant mieux fondé, que tout le pays étant entrecoupé de haies et d'arbres entrelacés, dans le but de diviser les propriétés et de les garantir des incursions des troupes à cheval, rien n'était plus aisé que de dresser des embûches à l'ennemi, à la faveur de ces clôtures.

Les Romains avaient dessein d'asseoir leur camp sur une colline qui s'abaissait en pente douce jusqu'à la Sabis [1], sur le bord opposé. A la distance d'environ deux cents pas, s'élevait une autre colline entièrement dégarnie d'arbres au pied; elle était d'ailleurs assez boisée au sommet, pour que la vue ne pût y pénétrer. C'est là que les Nerviens s'étaient embusqués; plusieurs piquets de cavalerie seulement paraissaient à quelque distance de la rivière qui n'avait pas plus de trois pieds de profondeur dans cet endroit.

Soit par l'effet du hasard, soit que le proconsul eût cru prudent de redoubler de précaution en cette occasion, l'ordre de marche des Romains avait été changé; la cavalerie s'avançait la première; six légions la suivaient, ayant à leur tête le proconsul; les bagages de toute l'armée escortés par les deux autres légions fermaient la marche.

La cavalerie légère de César passa la Sambre ainsi que les

[1] La Sambre.

frondeurs et les archers, et engagea le combat avec la cavalerie des Nerviens qui cédèrent bientôt et se retirèrent dans les bois. Ils n'y furent poursuivis que faiblement, en raison de la nature du terrain.

Cependant, les six légions qui marchaient en avant, parvenues sur la hauteur désignée pour y asseoir le camp, commencèrent à s'y retrancher. Les Nerviens n'ont pas plus tôt aperçu, du poste où ils étaient cachés, la tête des équipages, qu'ils s'élancent avec impétuosité du sommet de la colline, et chargent la cavalerie romaine qu'ils mettent bientôt en déroute. La rapidité de leur course est telle, qu'on les voit presqu'en même temps débusquer du bois, traverser la Sambre en combattant, gravir la hauteur occupée par les Romains, et fondre sur leurs travailleurs. César, pris au dépourvu, faisait tous ses efforts pour encourager les siens, les animant de ses discours et de son exemple. L'attaque avait été si brusque et si terrible à la fois, que le désordre semblait arrivé à son comble chez les Romains. Cependant, les deux légions qui formaient la gauche de leur armée, étant parvenues à gagner du terrain sur les Atrebates [1], déjà fatigués du combat qu'ils venaient de livrer en courant, ceux-ci se virent obligés de repasser la Sambre; mais les Romains l'ayant traversée à leur tour pour continuer la poursuite, et s'étant engagés dans un lieu désavantageux, les Atrebates firent volte face, les chargèrent avec furie, et les mirent en fuite.

D'autre part, les Véromanduens [2], aux prises avec les deux légions du centre, rendaient vains tous les efforts que faisaient celles-ci pour les culbuter dans la rivière. La gauche et le centre des Romains s'étant ainsi portées en avant

[1] *Atrebates*. Peuple de l'Artois; il s'était joint aux Nerviens dans cette campagne.

[2] *Veromandui*. Peuple du Vermandois, également réuni aux Nerviens.

l'une contre les Atrebates, l'autre contre les Véromanduens, il résultait de là que leur droite se trouvait à découvert. Bodugnatus, général de l'armée combinée, profita de cette faute. Il se mit à la tête des Nerviens, les forma en colonne serrée, et attaqua les Romains de front tandis qu'il les faisait prendre à revers par le haut du camp. Sur ces entrefaites, la cavalerie et l'infanterie légère de César qui, ainsi qu'on l'a vu précédemment, avaient été rompues et dispersées au premier choc par les Nerviens, rentraient par petits pelotons dans le camp, afin de s'y reformer à l'abri des travaux commencés, lorsque, se trouvant assaillies par les mêmes Nerviens qui n'avaient pas cessé de marcher en avant, elles se dispersèrent de nouveau. Les Treveriens, qui combattaient comme cavalerie auxiliaire des Romains, voyant les progrès des Atrebates et des Nerviens, les légions pressées, et presque enveloppées, les valets, les cavaliers, les frondeurs, les Numides dans le plus grand désordre et fuyant de toutes parts, regardant enfin leur perte comme certaine, prirent à la hâte le chemin de leur pays, et répandirent chez eux le bruit de la défaite totale des Romains.

César arrivait en ce moment à l'aile droite; il trouve ses légions cernées; une des cohortes a perdu son enseigne, et celui qui la portait est tombé sous les coups des Nerviens; presque tous ses centurions sont tués ou gravement blessés; un grand nombre de soldats, affaiblis par la fatigue ou par leurs blessures, ont quitté leur poste pour se mettre à l'abri des traits; enfin, de nouvelles troupes ne cessent d'arriver du bas de la colline, pressant le centre en même temps qu'elles tournent les deux ailes. Voyant qu'il n'y a pour lui d'autre parti à prendre que de vaincre ou de mourir, le proconsul se précipite aux premiers rangs, et parvient à rendre quelque courage à ses troupes. Par ses ordres, les deux légions, déja si maltraitées, se rapprochent peu à peu et s'ados-

sent l'une contre l'autre, faisant face en arrière, avec les enseignes aux derniers rangs devenus les premiers.

Cette manœuvre commença à rétablir le combat en ce qu'elle donna le temps aux deux légions qui escortaient les bagages, d'accourir au secours de César. Les Nerviens, assaillis tout à coup en tête et en queue par des troupes fraîches, voyant la victoire près de leur échapper, déployent une valeur égale au danger. Lorsqu'un des leurs tombait aux premiers rangs, son plus proche voisin prenait sa place, et s'élevant sur son corps, cherchait à le venger. Furieux à la vue des nouveaux obstacles qu'ils rencontrent, ils se faisaient un rempart des cadavres amoncelés de leurs compagnons morts ou expirans; c'est de là qu'ils lançaient leurs traits, ou renvoyaient aux Romains ceux qu'ils en avaient reçus. On put concevoir alors, dit César, comment de tels hommes avaient osé entreprendre de traverser une rivière très-large, de gravir ses bords escarpés, d'attaquer enfin, dans une position redoutable, une armée nombreuse et aguerrie. La grandeur de leur courage leur avait aplani toutes les difficultés.

Les prodiges de valeur les plus inouïs ne purent, cette fois encore, l'emporter sur la discipline romaine et sur la fortune de César. Les Nerviens ne voulurent pas du moins survivre à leur défaite, et cette bataille vit presque anéantir leur nation et leur nom. Ce fut de leurs vieillards, renfermés avec leurs femmes au milieu des marais, que le général romain apprit que de six cents sénateurs, trois avaient survécu à leur désastre, et que de soixante mille combattans, à peine il en restait cinq cents. Par quelles pertes les Romains, cernés dans leur propre camp, et forcés, pendant quelques instans, de fuir, en désordre, ne durent-ils pas acheter une pareille victoire?

Les Aduatiques, qui, comme nous l'avons dit, s'étaient mis en marche pour porter aux Nerviens un secours désor-

mais inutile, retournèrent alors sur leurs pas et s'enfermèrent dans une de leurs cités, où ils se virent bientôt assiégés par les troupes romaines. Désespérant de pouvoir opposer avec succès la force à la force, il employèrent la ruse. Quelques-uns des leurs vinrent, comme députés, trouver César, qui ne consentit à traiter de la paix avec eux, qu'à condition que la population entière livrerait ses armes. Sur cette réponse, les Aduatiques jetèrent, du haut de leurs murailles, une énorme quantité d'armes de toute espèce, après avoir pris soin d'en cacher la troisième partie; ils ouvrent ensuite les portes de la ville, dont les assiégeans prennent possession. Au milieu de la nuit, ils reprennent les armes, et fondent sur les Romains, qu'ils espéraient surprendre; mais ils sont vaincus, après avoir fait éprouver néanmoins à leurs ennemis une perte assez considérable. Le lendemain, toute la ville fut occupée, et ses habitans, sans distinction, passés au fil de l'épée, ou réduits à l'esclavage. Dans le même temps, un des lieutenans de César, P. Crassus, détaché avec une légion dans l'ouest de la Celtique, avait soumis aux armes de la république tout le territoire occupé par les Venetes [1], les Unelles [2], les Ossismiens [3], les Curiosolites [4], les Sesuviens [5], les Aulerces [6], et les Rhedons [7].

Sur le compte que rendit de ses succès l'heureux proconsul, un décret du sénat romain ordonna quinze jours de prières publiques; hommage extraordinaire, rendu autant au courage des vaincus qu'à la fortune du vainqueur.

[1] *Venetes.* Dans le territoire de Vannes et de Lorient.

[2] *Unelli.* Territoire de Coutances et d'Avranches.

[3] *Ossismii.* Territoire de Quimper, de Léon, de Trégnier et de Saint-Brieux.

[4] *Curiosolites.* Territoire de Dinant.

[5] *Sesuvii* Territoire de Sées.

[6] *Aulerci sive Eburovices.* Territoire d'Evreux.

[7] *Rhedones.* Territoire de Rennes.

Cependant, tous les lieutenans de César n'éprouvaient pas une fortune pareille. S. Galba, après divers combats livrés aux Nantuates [1], aux Veragres [2] et aux Sédunois [3], avait pris son quartier d'hiver dans un bourg des Veragres appelé Octodurus [4] : les Gaulois s'étant emparés des hauteurs, à la faveur d'une nuit obscure, fondirent de toutes parts sur les Romains, dont ils ne purent enlever les retranchemens, mais auxquels ils firent cependant éprouver une perte assez considérable, pour que, dès le lendemain, Galba se mît en route pour rentrer avec ses troupes dans la Province romaine.

Le résultat seul de ce combat, qui fit abandonner au lieutenant de César, le camp dans lequel il avait résolu de passer l'hiver, infirme la version des commentaires [5], qui donne aux Romains tout l'avantage de cette campagne.

696 de Rom. 56 av. J. C. *Campagne de César dans l'ouest de la Gaule celtique et dans la Belgique.* — Revenus de leur première frayeur, les Venetes et les autres peuples de l'ouest de la Celtique [6], ne tardèrent pas à reprendre les armes qu'ils avaient déposées devant P. Crassus. Ce dernier avait pris ses quartiers d'hiver chez les Andes [7], et avait envoyé chez les peuples voisins des officiers chargés de s'y procurer des vivres. Les Venetes, saisissant cette occasion de recouvrer les ôtages qu'ils avaient été obligés de livrer précédemment aux Romains, arrêtèrent leurs envoyés, et furent bientôt imités par les au-

[1] *Nantuates.* Territoire de Nantua.

[2] Dans le Bas-Valais.

[3] Dans le Haut-Valais.

[4] Martigny, dans le Bas-Valais.

[5] *De bello gallico*, lib. III, § 1.

[6] Tous les peuples qui habitaient les côtes des anciennes provinces de Bretagne et de Normandie, et même de Picardie, formaient entre eux une ligue, connue dans l'histoire sous le nom d'*Armorique*, du mot *mor*, qui signifie, en Celtique, mer.

[7] Dans l'Anjou.

tres peuples du littoral. Ligués ensemble pour secouer le joug oppressif de Rome, ils font signifier à Crassus qu'il ait à leur renvoyer leurs ôtages, s'il veut que ses officiers lui soient rendus. En même temps, ils pressent leurs préparatifs de guerre, et réunissent à Vannes le plus grand nombre de vaisseaux possible. Les Lexoviens [1], les Nannetes [2], les Ambiens [3], les Morins [4], les Diablintes [5] et les Menapiens [6], se joignent à eux.

Presque toutes les villes de la ligue armorique étaient situées sur des langues de terre avancées dans la mer ; en sorte que le flux empêchait qu'on ne pût y arriver par terre, et que le reflux laissant les navires à sec, les mettait à couvert du côté de la mer. Défendus par ce double obstacle, les confédérés se jouèrent pendant long-temps des efforts des Romains. Si, à force de bras, ceux-ci étaient parvenus à élever une digue pour se préserver des eaux de la mer, et que les assiégés se vissent dans l'impossibilité de tenir plus long-temps, ils mettaient à flot des bâtimens disposés à cet effet, et s'embarquant avec tout ce qu'ils possédaient, ils passaient dans une autre ville qu'ils défendaient et quittaient de même.

Vers la fin de l'été, une flotte arriva enfin au secours de César; les Gaulois lui opposèrent aussitôt deux cent vingt bâtimens de guerre, dont la construction semblait devoir assurer la perte de ceux qu'ils avaient à combattre. En effet, leur bord, beaucoup plus élevé, offrait un grand avantage

[1] *Lexovii.* Territoire de Lisieux.

[2] *Nannetes.* Territoire de Nantes et Paimbœuf.

[3] *Ambiani.* Territoire d'Amiens.

[4] *Morini.* Territoire de Montreuil, Saint-Omer, Ypres.

[5] *Diablindi.* Partie du Maine.

[6] *Menapii.* Peuple belge, dont le territoire s'étendait de l'Escaut au Rhin (Flandre hollandaise).

pour lancer les traits : aussi la perte des Romains était-elle assurée, si, profitant d'un calme plat pendant lequel les navires gaulois, beaucoup plus forts que les leurs, perdaient toute leur supériorité, ils ne se fussent avisés de fixer à de longues perches des faux tranchantes, qu'ils engageaient dans les cordages destinés à rattacher les vergues au mât : les navires gaulois ainsi saisis et accrochés, l'ennemi forçait de rames, et les cordages cédant au tranchant des faux, la vergue tombait. Cette manœuvre décida du sort de la bataille ; la flotte des Gaulois, dépourvue de voiles et de mâture, éprouva un dommage considérable ; la victoire fut du moins vivement disputée, puisque le combat, commencé à la quatrième heure, ne finit qu'au coucher du soleil. Quoi qu'il en soit, les Gaulois qui faisaient reposer sur leurs forces navales leurs plus grandes espérances, très-affaiblis d'ailleurs par les pertes qu'ils venaient d'essuyer, furent obligés de se livrer à la merci du proconsul romain. César démentit en cette circonstance sa clémence tant vantée, en faisant passer au fil de l'épée les sénateurs venetes, et en faisant vendre à l'enchère des hommes dont tout le crime était d'avoir courageusement défendu la liberté de leur pays.

Les Aulerces et les Lexoviens, contre lesquels le proconsul avait envoyé l'un de ses lieutenans, ne furent pas plus heureux que les Venetes, leurs alliés. Surpris eux-mêmes, lorsqu'ils croyaient surprendre le camp romain, ils tombèrent dans le piége tendu à leur courage, et furent entièrement défaits.

Les peuples de l'Aquitanie avaient à la même époque à se défendre contre les troupes de P. Crassus. Fiers d'une double victoire remportée peu d'années auparavant sur L. Valerius Preconicus qu'ils avaient tué, et sur L. Manilius auquel ils avaient enlevé ses équipages après avoir mis son armée en déroute, ils croyaient marcher à de nouveaux suc-

cès ; leur espoir fut cruellement déçu : vainqueurs d'abord, les Sotiates [1], commandés par Adtuacanus, furent ensuite battus et leur ville réduite à capituler.

Les Vocates [2] et les Taruzates [3] qui avaient également pris les armes, forcés dans leur camp, furent obligés de subir la loi des Romains; le reste de l'Aquitanie suivit leur exemple.

Au nord, les Morins et les Menapiens conservaient encore une attitude menaçante ; instruits par les défaites de leurs alliés, ils s'étaient retranchés au milieu de leurs bois et de leurs marais ; leurs infatigables adversaires étaient à peine entrés sur le territoire de ces peuples, que, sortant en foule de leurs retraites, ils fondirent à l'improviste, et leur firent éprouver une perte considérable. Feignant ensuite de prendre la fuite, ils regagnèrent leur asile : poursuivis par les Romains dans des lieux inaccessibles pour tout autre que pour eux, ils en firent un grand carnage.

Le proconsul, animé par le désir de venger ses pertes, continuait cependant à s'avancer, après avoir fait abattre les arbres de la forêt dont l'épaisseur lui dérobait les Gaulois ; mais les pluies d'automne vinrent augmenter la position critique dans laquelle il se trouvait harcelé sans relâche par un ennemi qu'il ne pouvait atteindre ; voyant ses soldats affaiblis et découragés, il prit enfin la résolution de ramener son armée sur les terres des Lexoviens et des Aulerces, où il prit ses quartiers d'hiver. Les Morins et les Menapiens se consolèrent des ravages exercés par les Romains, en pensant que, seuls de tous les confédérés, ils avaient su résister à des ennemis aussi redoutables.

[1] *Sotiates*. Peuple du territoire d'Auch et Leictoure.

[2] *Vocates* Territoire de Bazas.

[3] *Tarusates*. Territoire d'Aire (département des Landes)

Les autres peuples de la Gaule, forcés par une longue suite de revers, de subir l'alliance des Romains, avaient appris, par la perte de leur liberté, à connaître la valeur des mots dont se parait une astucieuse politique; ils savaient que Rome voulait des sujets, et non pas des alliés; sortant enfin de l'inaction dans laquelle leur faiblesse les avait contraints de languir pendant deux années entières, ils saisirent le moment où César, de retour de sa seconde expédition de la Bretagne [1], remit le pied sur le sol gaulois, pour courir aux armes et tenter de nouveau la chance des combats.

698 de Rom. 54 av. J. C. *Nouveaux soulèvemens dans les Gaules; les Romains sont battus par Ambiorix.* — Ambiorix, prince des Eburons [2], leva le premier le bouclier; instruit que la rareté des vivres avait contraint les Romains de diviser leurs troupes, il vint, à la tête d'une armée considérable, mettre le siége devant le camp que les lieutenans Sabinus et Costa avaient sur les frontières de son pays. Les généraux romains envoyent des parlementaires au chef gaulois : celui-ci, pour toute réponse, signifia aux Romains de se retirer avant l'arrivée des nouveaux renforts qu'il attendait des autres peuples gaulois soulevés et de la Germanie. Il promit même de ne point les inquiéter dans leur mouvement pour rejoindre les autres corps de l'armée du proconsul. Les généraux romains, décidés à la retraite, plus encore par crainte des auxiliaires dont les menaçait Ambiorix, que par ses promesses, se mettent en marche; mais ils ne se sont pas plus tôt engagés dans une vallée étroite, que, sortant des bois où ils s'étaient embusqués, les Gaulois se montrent de tous côtés sur les hauteurs, et les chargent à la fois en tête et en queue. Les Romains surpris, cherchent en vain à se former en ordre circulaire, ils sont

[1] *Britannia.* L'Angleterre.

[2] *Eburones.* Pays de Liége et d'Aix-la-Chapelle.

enfoncés sur tous les points. Ambiorix défend à ses soldats de quitter leurs rangs pour se livrer au pillage, et remarquant que quelques cohortes, réduites au désespoir, se défendaient encore avec vigueur, il donna l'ordre de ne les combattre que de loin, et avec des armes de jet, de céder chaque fois qu'elles chargeraient, et de ne fondre sur elles que dans leur retraite, et lorsqu'elles chercheraient à se rallier au corps d'armée. Cette disposition eut un plein succès : lorsqu'une cohorte sortait de la ligne et marchait en avant, les Gaulois se repliaient; lorsqu'ensuite voyant ses flancs découverts, elle voulait reprendre son rang, elle se trouvait sur-le-champ enveloppée et détruite.

Les Romains vaincus, et sans espoir de secours, implorèrent vainement une capitulation devenue désormais impossible. Soldats et généraux, tout fut passé au fil de l'épée : cruelles, mais justes représailles du massacre des Aduatiques et des Venetes, et de la mort de Dumnorix, prince éduen, que César avait fait périr, parce qu'il avait refusé de le suivre dans son expédition contre les Bretons.

Sans perdre de temps, Ambiorix part avec toute sa cavalerie, et suivi de loin par son infanterie, il arrive à marches forcées chez les Aduatiques. A la nouvelle de sa victoire, ceux-ci prennent les armes et les font prendre à leurs alliés. Les Centrons [1], Grudiens [2], Levaques [3], les Pleumoses [4] et Gorduniens [5] se lèvent à l'envi au nombre de cinquante mille hommes, et tombent sur le camp des Romains dans le pays des Nerviens. Q. Cicéron, qui commandait cette division,

[1] *Centrones belgi.* Les géographes anciens ne déterminent pas l'emplacement de ce peuple.

[2] *Grudii.* Aux environs de l'Ecluse et dans l'île de Cadsant.

[3] *Levaci.* Territoire de Gand, suivant Danville.

[4] *Pleumosii.* Leur position est ignorée.

[5] *Gorduni.* Territoire de Bruges et d'Ostende.

n'avait encore reçu aucune nouvelle de la défaite de Sabinus et de Costa. Surpris au moment où il s'y attendait le moins, les Gaulois lui tuèrent un grand nombre de soldats, sans cependant pouvoir enlever ses retranchemens [1]. Plusieurs assauts furent donnés les jours suivans sans plus de succès. Les Gaulois se mettent alors en devoir d'enfermer le camp romain, et dirigés par quelques prisonniers, ils forment une circonvallation de onze pieds de hauteur avec un fossé large de quinze. Un rempart de plus de quinze milles de circuit est élevé en trois heures. Ils continuent ensuite à construire des tours à la hauteur des ouvrages du camp, et préparent des faux et des tortues.

Sept jours s'étaient déjà écoulés, lorsque, profitant d'un vent violent qui venait de s'élever, les Gaulois lancent de toutes parts dans l'enceinte du camp des dards enflammés, et au moyen de frondes, y font pleuvoir une grêle de globes d'argile rougis au feu. Dès qu'ils virent l'incendie s'etendre au loin et dévorer les barraques des soldats, ils s'élancèrent sur les retranchemens, en poussant de grands cris. Dans cette journée qui fut très-pénible, ainsi que l'avoue César, l'ennemi perdit encore un grand nombre des siens, sans que l'impétuosité gauloise pût l'emporter sur le courage plus calme, et surtout mieux réglé du soldat romain.

César remporte une victoire sur l'armée d'Ambiorix. — Cependant la position des assiégés devenait à chaque instant plus critique. A peine, sur dix mille hommes, s'en trouvait-il un seul qui ne fût pas blessé. Deux jours encore, et

[1] On doit croire que la supériorité de la discipline des Romains et la solidité de leurs retranchemens sauvèrent seuls en cette circonstance Q. Cicéron d'une catastrophe semblable à celle de Sabinus. Ses troupes durent souffrir considérablement dans l'attaque dont nous rendons compte, puisque César avoue dans ses Commentaires que la journée fut rude, sans mentionner, comme il le fait ordinairement, le nombre des Gaulois tués.

les Gaulois recueillaient le prix de leurs travaux; mais Cicéron parvint à faire tenir un message à César, qui marcha sur-le-champ à son secours.

Au premier bruit de son approche, les Gaulois lèvent le siége et marchent à sa rencontre. Le but du proconsul était en parti rempli; il s'arrête et se fortifie dans une position avantageuse. Les Gaulois, trompés par la crainte affectée de leur ennemi, tombent bientôt dans le piége tendu à leur valeur irréfléchie. Sans être arrêtés par les difficultés du terrain choisi par leur habile adversaire, ils se précipitent sur les retranchemens; mais, au même moment, les portes du camp s'ouvrent, et ils se voyent attaqués dans le désordre inséparable d'un assaut. Rompus et repoussés malgré leur résistance, ils sont forcés de battre en retraite. Toutefois la victoire de César ne fut pas tellement décisive, qu'il osât quitter sa position pour les poursuivre; tant le courage que les Gaulois avait déployé dans cette expédition avait ajouté à la prudence habituelle de ce grand capitaine!

Les Trévériens sont défaits par Labienus, lieutenant de César. — Une entreprise dirigée par Induciomare, prince des Trévériens, contre les forces commandées par Labienus, campé alors dans les environs de Durocortorum [1], n'eut pas un résultat plus heureux; redoutant le caractère entreprenant du chef gaulois, qui, par suite des hautes espérances que faisaient concevoir sa valeur et ses talens militaires, allait bientôt se voir à la tête d'une armée formidable, Labienus résolut de s'en défaire à quelque prix que ce fût. En conséquence, au moment où Induciomare parut à portée des retranchemens, excitant ses soldats par ses discours et par son exemple, une troupe nombreuse d'hommes à cheval, qu'animait l'espoir d'une riche récompense, s'attachèrent à ses pas,

[1] Cité principale des Remois (*Remi*), aujourd'hui Reims.

parvinrent à l'envelopper et le massacrèrent. La mort de leur général jeta le découragement chez les Trévériens. Après un léger combat ils se dispersèrent, n'ayant perdu que quelques hommes.

699 de Rom. 53 av. J. C. *César demande des renforts au sénat de Rome ; nouvelle guerre en Belgique.* — Bien que jusqu'à cette époque les pertes éprouvées dans les Gaules par Jules-César eussent été peu considérables, s'il faut s'en rapporter à ses commentaires, tandis qu'il avait fait un carnage presque continuel des peuples gaulois, on ne l'en voit pas moins, à la fin de cette campagne, demander des renforts à Rome, et trois légions, c'est-à-dire, plus de quinze millle hommes, venir rejoindre son armée.

Après la mort d'Induciomare, les Trévériens déférèrent le commandement à ses plus proches parens, qui, d'un côté, appelèrent à leur secours les Germains, et de l'autre, firent avec Ambiorix un traité d'alliance offensive et défensive.

Les Nerviens, les Menapiens et les Aduatiques avaient pris les armes ; les Senonais [1], réunis aux Carnutes [2] et aux autres peuples voisins, se préparaient également à attaquer les Romains : à leur tête était un chef nommé Accon. Prévenus par les Romains, qui, paraissant tout à coup sur leurs terres, ne leur donnèrent pas le temps de combiner leurs plans et d'achever leurs préparatifs, ils demandèrent la paix.

Les Menapiens, qui n'avaient pas encore envoyé des ambassadeurs, jouissaient, au fond de leurs forêts, d'une liberté que Rome leur enviait encore ; lorsque tout à coup ils furent attaqués par le proconsul. César rencontrant dans

[1] *Senonenses.* Territoire de Sens

[2] *Carnutes.* Territoire de Chartres

Ambiorix un rival redoutable, s'occupait à l'avance des moyens de lui couper toute retraite. Les Menapiens furent contraints de capituler et de donner des ôtages.

A la même époque, les Trévériens s'avançaient de nouveau contre Labienus, qui avait hiverné sur leurs terres avec une seule légion; instruits que le proconsul venait de lui envoyer deux autres légions, ils résolurent d'attendre le secours que leur avaient promis les Germains; mais toujours dupe d'un stratagême dont vingt défaites ne lui avaient pas encore appris à se défier, parce que son courage ne pouvait supporter aucun frein, ce même peuple, après s'être engagé au passage d'une rivière et dans un lieu désavantageux, pour poursuivre les Romains qui semblaient fuir devant lui, vit s'échapper de ses mains une victoire qu'il croyait assurée.

Rien n'était cependant désespéré, puisqu'Ambiorix pouvait encore se mettre à la tête de ses Eburons et recommencer la guerre. En effet, ce chef intrépide ne laissait pas que de donner des inquiétudes sérieuses au général romain; aussi César n'eut pas honte de donner des ordres pour surprendre et assassiner un prince dont tout le crime était d'avoir juré haine implacable aux oppresseurs de son pays.

Ambiorix disperse son armée. — Ambiorix, sans défiance, méditait de nouveaux moyens de rendre à la Gaule son indépendance, et d'humilier l'orgueil de Rome, lorsqu'un de ses officiers accourut en toute hâte l'avertir que la forêt, au milieu de laquelle se trouvait son palais, était remplie de cavalerie romaine. Pendant que quelques hommes dévoués fermaient aux assassins le passage d'un étroit défilé, Ambiorix s'élança sur le cheval d'un de ses serviteurs, et échappa aux fers des Romains.

Le prince gaulois, prévoyant la tempête qui allait fondre sur son pays, et se trouvant alors également dépourvu d'ar-

mée et d'alliés, prit l'unique parti convenable ; il donna l'ordre aux Eburons de se retirer dans la forêt arduenne [1], dans les marais, et généralement dans tous les lieux inaccessibles.

César fait ravager le pays des Eburons. — Les troupes romaines pénétrèrent alors par trois côtés différens dans le pays qu'ils ravagèrent; mais les habitans, épars çà et là, échappaient à leur fureur. Si les Romains demeuraient en corps de légion, il leur était impossible d'atteindre les Eburons cachés dans les anfractuosités des rochers ou dans l'épaisseur des forêts; s'il se divisaient par pelotons, ou s'ils s'écartaient par petites bandes pour se livrer au pillage, ils tombaient dans quelque embuscade, et marchaient à leur perte.

César aimant mieux, comme il le dit lui-même [2], compromettre, dans ce pays difficile, la vie des Gaulois que celle des troupes romaines, appela tous les peuples voisins au pillage des possessions des Eburons et à l'entière destruction de ce peuple. A sa voix, les Sicambres passèrent le Rhin au nombre de deux à trois mille chevaux; ils commencèrent à dévaster les terres qui leur étaient livrées, lorsque tout à coup : « A quoi vous arrêtez-vous, leur dit un de leurs captifs? A poursuivre une misérable et chétive proie; tandis qu'en moins de trois heures de marche vous pouvez arriver à Aduataca [3], où les Romains ont enfermé un immense butin, et qui n'est défendu que par un faible corps de troupes ».

[1] *Sylva arduenna.* Les Ardennes : c'était alors la plus grande forêt des Gaules. César dit qu'elle avait plus de cinq cents milles de longueur, depuis les bords du Rhin jusqu'aux environs de Cambrai.

[2] *Omnes ad se evocat spe prædæ, ad diripiendos Eburones, ut potius in sylvis Gallorum vita quam legionariorum, periclitaretur.*

(*De bello gallico*, lib. VI, § 5.)

[3] Ce serait aujourd'hui, selon l'opinion de plusieurs géographes, la ville de Tongres; suivant d'autres, ce serait le bourg de Cassel, entre Aix-la-Chapelle et Maestricht.

A ces mots, les Sicambres se mettent en marche. Le prisonnier, à l'avis duquel ils se sont rangés, les guide.

Q. Cicéron commandait le camp romain; cinq cohortes venaient d'en sortir pour faire du fourrage, et avaient été suivies des convalescens, et d'une foule de valets, lorsque la cavalerie germaine parut devant les retranchemens. Le désordre et la confusion s'introduisent dans le camp; à peine quelques soldats se mettent-ils en état de défense. Cependant les troupes qui se trouvaient au dehors, accourant au bruit, sont chargées à leur tour par les Sicambres qui en tuent un grand nombre, mais qui laissent à ceux de l'intérieur le temps de se remettre de leur première frayeur. Quelques braves, parvenus à se faire jour à travers ces redoutables ennemis, regagnèrent le camp, et rendirent assez de courage à leurs camarades pour leur faire opposer aux Germains une résistance telle, que, désespérant de forcer les retranchemens, ils prirent le parti de repasser le Rhin.

Les Romains n'en continuèrent pas moins leur système de dévastation; tout fut incendié, pillé, ravagé, de manière que ce qui avait échappé au fer, dut périr par la famine; mais Ambiorix sut encore se soustraire à l'ardeur des poursuites, et ne cessa d'inquiéter le proconsul au sein de ses conquêtes. Une autre victime tomba bientôt sous le fer des Romains. L'infortuné chef des Senonais et des Carnutes, Accon, dont nous avons parlé précédemment, paya de sa tête les efforts qu'il avait faits pour la liberté de son pays.

Guerre de Vercingentorix contre les Romains. — La terre antique des Gaules, arrosée du sang de ses plus braves défenseurs, ne tarda pas à en trouver de nouveaux. Les barbares exécutions, au moyen desquelles César avait cru répandre au loin la terreur, n'excitèrent que la haine et la soif de la vengeance. Ce fut alors, qu'au sein de ces peuples belli- 700 de Rom. 52 av. J. C.

queux, et jaloux de recouvrer leur indépendance, se développèrent les germes d'une guerre toute nationale.

L'ambitieux César, qui n'eût attaché qu'un prix médiocre à ses conquêtes, si la liberté romaine eût dû survivre à celle des Gaulois, avait à peine repassé les Alpes au commencement de l'hiver pour préparer des fers à sa patrie, que les divers états qui supportaient le plus impatiemment le joug, commencèrent à s'agiter; leurs principaux chefs s'assemblent au fond des forêts : là, ils déplorent le meurtre de Dumnorix, celui du malheureux Accon, dont le sort les attend peut-être eux-mêmes; ils ne veulent pas survivre à la liberté qu'on leur a ravie, et, sur leurs enseignes réunies, ils jurent une guerre à mort aux Romains.

Les Carnutes jettent le premier cri de guerre; ils mettent à leur tête Cotuatus et Conetodunus, dont la valeur leur est connue, et marchent sur Genabum[1]; maîtres de cette place, ils passent au fil de l'épée tout ce qu'ils y trouvent de Romains, et mettent leurs biens au pillage. A cette nouvelle, qui, répétée à grands cris, et de proche en proche au milieu des champs et des bois, suivant la méthode gauloise, parvient ainsi en un moment à de grandes distances, les Arvernes prennent les armes. Parmi eux, un jeune homme, unissant à un courage à toute épreuve, une ame ardente et un caractère énergique, Vercingentorix, nourrissait depuis long-temps dans son sein le projet d'expulser les Romains de sa patrie; bien que Celtilius, son père, eût péri de la main de ses concitoyens qui le soupçonnaient d'aspirer à la tyrannie, il n'en prit pas moins la résolution de les servir et de les venger.

Ses amis et ses cliens parcourent les campagnes; il a

[1] Orléans.

bientôt rassemblé une armée au cri de liberté. Proclamé roi [1] par ses compatriotes reconnaissans, il envoie de toutes parts des émissaires pour rappeler à tous la foi jurée. Senonais, Parisiens [2], Pictons [3], Cadurces [4], Turons, Aulerces [5], Lemovices [6], Andes, se lèvent à sa voix, et d'un commun accord le reconnaissent pour leur chef.

Vercingentorix ne se voit pas plutôt à la tête de forces imposantes, qu'il en détacha une partie sous la conduite de Lucterius, auquel il donne l'ordre de se diriger vers le pays des Ruthènes [7], tandis qu'avec le reste de ses troupes il s'avancera sur le pays des Bituriges [8].

Les Eduens, jusqu'alors alliés fidèles des Romains, bien plus par nécessité que par affection, accompagnaient de tous leurs vœux l'intrépide Vercingentorix. Forcés par les lieutenans de César de marcher au secours des Bituriges, ils s'avancent jusqu'aux bords de la Loire, limites de leur territoire, s'y arrêtent quelques jours, et reviennent sur leurs pas sous prétexte de trahison de la part des Bituriges. En effet, ces derniers ne tardent pas à se réunir aux Arvernes, et marchent de concert contre l'ennemi commun.

D'un autre côté, les Ruthènes, les Nitiobriges [9] et les Gabales [10] s'étaient rangés sous les enseignes de Lucterius, qui menaçait la Narbonnaise d'une invasion prochaine, lorsque le proconsul réussit à le contenir sur la frontière, qu'il

[1] *Rex ab suis appellatur.* (*De bello gallico*, lib. VII, § 1.)
[2] *Parisii.* Leur cité était Lutèce (Paris).
[3] *Pictones.* Dans le Poitou.
[4] *Cadurci.* Territoire de Cahors.
[5] *Aulerci.* Dans la ci devant province du Maine.
[6] *Lemovices.* Territoire de Limoges.
[7] *Ruheni.* Dans le ci-devant Rouergue (Aveyron).
[8] *Bituriges.* Dans le ci-devant Berry.
[9] *Nitiobriges.* Territoire d'Agen et de Condom.
[10] *Gabales.* Dans le ci-devant Gevaudan (département de la Losère).

garnit à la hâte de postes et de garnisons. Les Arvernes qui, restés à la garde de leurs possessions, se croyaient en sûreté à l'abri des hautes montagnes dont ils étaient environnés, furent bientôt tirés de cette erreur. La cavalerie romaine, dirigée par César en personne, vint fondre sur leurs terres du haut des Cevennes, et porta au loin le ravage et l'incendie.

A cette nouvelle, cédant aux supplications de ses troupes qui le conjurent de venir défendre leurs familles et leurs biens, Vercingentorix lève son camp et quitte le pays des Bituriges. De son côté, le proconsul laisse à un de ses lieutenans le commandement des troupes qui dévastent le territoire des Arvernes, et, courant jour et nuit, il arrive chez les Lingons, appelle à lui la plus grande partie de ses légions, et se dispose à marcher contre les Aulerces; mais Vercingentorix, instruit de ces projets, laisse quelques troupes pour faire tête à l'ennemi qu'il était venu combattre, et, ramenant à marches forcées son armée sur le territoire des Bituriges, vient mettre le siége devant Gergovia [1], capitale des Boiens [2]. Luttant ainsi de talens et d'activité dans ses dispositions avec le général romain, Vercingentorix le mettait dans une position embarrassante. Ou César laisserait ses troupes en quartier d'hiver, et toute la Gaule, en voyant Rome abandonner ses alliés, se détacherait d'un peuple dont la protection ne serait plus une sauvegarde assurée; ou bien il quitterait ses quartiers d'hiver avant la fin de la saison,

[1] Il y avait deux cités de ce nom dans les Gaules, l'une dans le pays des Arvernes, l'autre était celle dont nous parlons. On ne connaît pas exactement la position de cette dernière; mais on suppose qu'elle devait se trouver non loin de l'emplacement actuel de Moulins.

[2] C'était ce même peuple germain (originaire des Gaules) auquel César, sur la demande des Eduens, avait permis de s'établir entre la Loire et l'Allier.

et il aurait à vaincre les plus grands obstacles, tant à raison de la difficulté des chemins que pour le transport des bagages et des subsistances. Toutefois, le proconsul choisit ce dernier parti, et se détermina à marcher au secours de Gergovia.

Vellaudunum [1] et Genabum, qui se trouvaient sur sa route, et qui auraient pu gêner ses communications, furent assiégées et prises, ainsi que Noviodunum des Bituriges [2] : l'armée romaine s'avança alors vers Avaricum. Dans ces conjectures, Vercingentorix, songeant qu'il n'avait à opposer que des troupes nationales, braves sans doute, mais neuves et sans expérience, à la tactique et à la discipline romaine, voyant déjà plusieurs de ses places au pouvoir de l'ennemi, prit tout à coup la résolution de changer son système de guerre.

Il convoque une assemblée générale; là, s'adressant à ceux qui l'environnent, il leur dit « qu'il faut absolument abandonner l'offensive pour se borner à harceler l'ennemi; que ce genre de guerre leur présente de nombreuses chances de succès, puisqu'ils ont une cavalerie nombreuse, et que la saison les favorise; que les Romains ne pouvant encore fourrager au vert, il sera facile de les surprendre en détail dans les habitations, où ils seront obligés d'aller chercher des vivres; que le salut commun exige d'ailleurs des sacrifices particuliers; qu'il faut, en conséquence, se résoudre à mettre le feu à toutes les villes, bourgs et villages qui ne seraient pas en état de défense, et dans lesquels les Romains pourraient ou se réfugier, ou trouver des subsistances. Quant à eux, ils n'ont rien à redouter de la famine sur les terres de leurs voisins et de leurs alliés; que s'ils adoptent

[1] Châteaulandon.

[2] Neuvi ou Nouan, à quatre lieues de Bourges.

[3] Bourges.

ce parti, digne de leur courage, la disette forcera bientôt les Romains à s'éloigner tous à la fois, ou à quitter momentanément leur camp pour se procurer de quoi vivre; qu'alors, massacrés en détail, affaiblis par les maladies, sans cesse environnés d'ennemis, ils ne peuvent manquer de périr jusqu'au dernier : Gaulois, ajoute Vercingentorix, les moyens que je vous propose sont durs et violens sans doute, mais combien ne serait-il pas plus pénible encore de voir nos femmes et nos enfans traînés en esclavage, et d'être impitoyablement égorgés à leurs yeux? Oui, Gaulois, souvenez-vous que l'esclavage et la mort sont le partage inévitable des vaincus. »

La proposition du roi des Arvernes fut unanimement adoptée par l'assemblée. En un seul jour, plus de vingt villes des Bituriges s'écroulèrent au milieu des flammes; les Etats voisins suivirent le même exemple, et la lueur de l'incendie, éclairant au loin les campagnes, annonça aux Romains le genre de guerre qu'ils allaient avoir à soutenir.

Les Romains assiégent Avaricum.— Avaricum, la ville la plus considérable des Gaules, existait encore. On délibéra pour savoir s'il était plus utile à la cause nationale de la détruire que de la défendre. Le dernier avis prévalut.

Vaincu par les prières et les larmes de ses habitans, considérant d'ailleurs que les marais et les rivières dont cette ville était environnée, en rendaient l'approche difficile, Vercingentorix consentit, quoiqu'à regret, à y mettre une garnison d'élite. L'armée romaine ne tarda pas à faire ses dispositions nécessaires pour en former le siége. De son côté, le roi des Arvernes, par des marches et par des contre marches, s'occupa d'observer tous les mouvemens du proconsul. Campé à seize mille d'Avaricum, sur un terrein couvert par des bois et des marais, Vercingentorix était instruit d'heure en heure de tout ce qui s'y passait, il y faisait parvenir ses

ordres avec la même promptitude. C'était inutilement que l'ennemi cherchait à lui dérober ses marches, en changeant souvent de position et de chemin. Actif, infatigable, le général gaulois guettait le moindre détachement, tombait sur les fourrageurs, obligés de s'écarter au loin, et enlevait tous les convois.

Bientôt la disette commença à se faire sentir dans le camp romain, assis en avant de la ville, entre la rivière et les marais. Un seul jour ne se passait point sans que les Gaulois ne fissent éprouver à l'ennemi des pertes plus ou moins considérables.

Cependant, Vercingentorix, après avoir épuisé toutes les ressources des environs, crut devoir se rapprocher d'Avaricum; prenant ensuite avec lui toute sa cavalerie, il alla se mettre en embuscade dans un lieu où il savait que les Romains viendraient fourrager le lendemain. Dans le même temps, le proconsul, informé par ses espions que le chef des Gaulois était absent, jugea l'occasion favorable pour les attaquer. Arrivé en vue de leur camp, après avoir marché toute la nuit, il les trouva postés sur une colline entourée presque de tous côtés par des marais; mais l'attitude de ses adversaires étant loin de promettre à César une victoire aussi facile que celle qu'il avait espérée, il prit le parti de la retraite, et ramena ses troupes au camp sans avoir osé attaquer un ennemi qu'il apprenait chaque jour à redouter.

Vercingentorix, de retour de son expédition, se vit accusé de trahison par les siens; leur injuste défiance ne voulait pas voir, dans le projet d'attaque des Romains, au moment précis de l'absence de leur général, le seul effet du hasard. Ils lui faisaient un crime de s'être rapproché de l'ennemi, d'avoir laissé sans chef une armée aussi nombreuse, et d'avoir mieux aimé tenir le commandement des Gaules de l'agrément de César, que de le conserver par le libre suffrage

de ses concitoyens. Vercingentorix répondit « qu'il n'avait levé son camp que par suite du manque de fourrages et sur leurs instances ; que celui qu'il avait choisi, bien que plus voisin de celui des Romains, était défendu par sa position ; que la cavalerie, ne pouvant être d'aucune utilité au milieu des marais, il l'avait conduite où elle devait être de quelque avantage ; que c'était à dessein qu'il n'avait remis à personne le commandement en son absence, parce qu'il craignait que les soldats, fatigués de la longueur de la guerre, ne se fissent donner l'ordre de combattre ; que si les Romains s'étaient présentés, le hasard, ou le rapport de quelque traître, pouvaient également en être la cause, mais qu'il devait rendre grâce à l'un ou à l'autre, de ce qu'il avait mis les Gaulois à portée de juger de la faiblesse d'un ennemi qui s'était retiré lâchement, sans oser en venir aux mains. Votre chef, ajouta-t-il, ne désirera jamais obtenir de César, par une trahison, le titre qu'il espère devoir bientôt à la victoire ; s'il en est cependant parmi vous qui croient que ce commandement que vous m'avez déféré, me soit plus glorieux qu'il ne saurait vous être utile, qu'ils parlent, me voici prêt à le déposer ? »

Il fit alors avancer les prisonniers qu'il avait faits dans sa dernière excursion. Ceux-ci déclarèrent que la disette désolait le camp des Romains, que bientôt les forces du soldat ne suffiraient plus au travail, et que leur général avait résolu de lever le siége dans trois jours, si la place ne se rendait pas. Des applaudissemens unanimes et le cliquetis des armes succédèrent en un moment aux accusations et aux murmures. Vercingentorix ne songea plus alors qu'à préparer de nouveaux moyens de vaincre.

Cependant, Avaricum continuait d'opposer aux assiégeans une résistance opiniâtre ; les faux de siége étaient détournées, liées avec des lacets, et enlevées avec des machines en dedans

des murailles. Les terrasses et les autres ouvrages étaient minés et renversés. Les remparts avaient été exhaussés, au moyen de galeries en charpentes recouvertes de peaux. Nuit et jour dans des sorties multipliées, les Gaulois, tombant à l'improviste sur les travailleurs, mettaient le feu aux ouvrages. Si les terres destinées a l'attaque des murailles s'élevaient par l'augmentation progressive de la terrasse, ils élevaient aussi les leurs au moyen de mats soutenus et liés entre eux par des traverses; enfin, ils éventaient les mines, obstruaient les galeries avec des pieux durcis au feu, défendaient les approches du mur en versant de la poix bouillante ou en roulant des quartiers de rocher sur les assiégeans. C'était ainsi que le Gaulois, naturellement adroit et intelligent, tournait contre ses ennemis les inventions qu'il leur avait surprises.

Les murailles des villes gauloises étaient formées de poutres et de pierres de taille alternativement posées les unes sur les autres, de telle manière, que les poutres de la seconde assise fussent rangées sur les pierres de la première assise, et ainsi de suite. Ce genre de construction avait le double avantage de résister également à l'action du feu et à celle du belier, les pierres défendant contre le premier et les poutres contre le second.

Le siége durait depuis près d'un mois, lorsque les Gaulois, étant parvenus à miner la terrasse qui touchait presque le fossé, y mettent le feu; en même temps ils font une sortie de deux côtés différens, et jettent du haut des remparts des torches enflammées et d'autres matières propres à augmenter l'incendie. Ce combat dura toute la nuit; les assiégés voyant les mantelets des tours brûlés, et les soldats romains forcés d'agir à découvert, persuadés que le sort de leur patrie dépendait de cet instant décisif, sentaient doubler leurs forces. Un des leurs, posté au dehors des portes de la ville, lançait sur la tour qui défendait la terrasse, du suif et de la poix

fondus ou enflammés. Frappé d'un trait parti d'une batterie ennemie [1], il tombe mort; aussitôt celui qui le suit passe sur son corps, et prend sa place; il a le même sort, un troisième, un quatrième lui succèdent, et le poste n'est abandonné que lorsque le feu est éteint, et que les assiégés sont repoussés dans la ville. Cette sortie fit beaucoup de mal aux Romains, qui laissèrent un bon nombre des leurs sur la place. Toutefois, Vercingentorix jugea que les troupes renfermées dans Avaricum lui seraient plus utiles réunies à son armée que dans les murs d'une ville, qui pourrait à chaque instant tomber au pouvoir de l'ennemi; en conséquence, il leur envoya l'ordre d'évacuer la place et de se rendre au camp. Déjà, dans le silence de la nuit, ils se préparent à partir, lorsque les cris et les gémissemens des femmes et des enfans, donnent l'éveil à l'ennemi et les forcent à renoncer à leur projet.

Prise d'Avaricum par les Romains. — Le lendemain, profitant du désordre qui devait encore régner dans la ville, et favorisé par une pluie qui tombait par torrent, les Romains parviennent à escalader la muraille. Les Gaulois, surpris, sont chassés de dessus le rempart; ils se forment en ordre de bataille dans les places publiques; mais voyant les

[1] Les anciens avaient plusieurs machines de jet, qui leur tenaient lieu de notre artillerie, qu'ils mettaient en batterie pour l'attaque ou la défense des places. On en connaît trois principales: 1°. le scorpion, qui lançait des traits beaucoup plus forts que le javelot, avec assez de roideur pour qu'aucune armure n'en fût à l'épreuve. Cette machine, facile à déplacer, tenait lieu de pièces de campagne; 2°. la balliste, qui, plus compliquée, dardait des solives de douze pieds de long, armées d'une forte pointe de fer, avec une telle violence, qu'elles perçaient les retranchemen : sa portée, suivant l'historien Josephe, était de deux cents toises; 3°. le catapulte, qui lançait des pierres énormes et des quartiers de rocher. Il y avait encore d'autres machines pour lancer des traits enveloppés de filasse suiffée et goudronnée, auxquels on mettait le feu pour incendier les maisons des villes, ou les baraques et les tentes d'un camp.

Romains qui, au lieu de venir les attaquer s'emparaient de l'enceinte des murs pour leur fermer toute retraite, ils s'élancent en foule vers les portes, et cherchent à se frayer un passage. Un petit nombre seulement parvient à regagner le camp de Vercingentorix; le reste périt les armes à la main. Le sang des femmes, des enfans et des vieillards, répandu à grands flots, peut à peine assouvir la rage de leurs farouches vainqueurs.

Le jour suivant, Vercingentorix, supérieur aux événemens, rassembla ses soldats, et chercha à ranimer leur courage; il les exhorta à ne pas se laisser abattre par un échec qu'ils devaient attribuer bien plus à la ruse et à une plus grande pratique dans l'art d'attaquer les places qu'a la valeur des Romains. Il leur rappela qu'il n'avait jamais été d'avis de défendre Avaricum, et qu'ils ne devaient accuser que sa trop grande condescendance et l'imprudente confiance de ses habitans. « Gardez-vous de croire, dit-il, en terminant, que la fortune doive toujours favoriser vos ennemis, bientôt nos pertes seront réparées; bientôt tous les peuples de la Gaule réunis par mes soins marcheront sous les mêmes enseignes à la conquête de leur indépendance? Quelles seront alors les forces qui pourront nous résister. »

Loin que la prise d'Avaricum eût fait rien perdre au héros gaulois de son influence et de son crédit, il vit croître de jour en jour son autorité. On admira tout à la fois son courage dans les revers, et cette rare prudence qui l'avait porté à demander d'abord qu'on brûlât Avaricum, et ensuite qu'on l'abandonnât. Remplis désormais de confiance en ses avis, les Gaulois prirent dès-lors l'habitude de fortifier leur camp, malgré leur extrême répugnance pour ce genre de travaux. Cependant, fidèle à ses promesses, Vercingentorix s'occupait sans relâche des moyens de décider les autres peuples à se rallier à lui. Dons, négociations, promesses, il mit

tout en usage, et parvint ainsi à réparer ses pertes précédentes. Non-seulement son armée s'augmenta de tout ce qu'il fut possible de rassembler d'archers dans les Gaules, mais encore d'une cavalerie nombreuse levée dans l'Aquitanie par Theutomatus, roi des Nitiobriges.

Vercingentorix apprit alors que César, après avoir partagé son armée, et avoir envoyé contre les Senonais et les Parisiens quatre légions sous le commandement de Labienus, s'était lui-même dirigé vers Gergovia [1], à la tête de six autres légions. Il se mit aussitôt en mouvement pour suivre le général romain, et s'avança sur l'autre rive de l'Elaver [2], après avoir fait rompre tous les ponts.

Les deux armées restèrent ainsi quelque temps à s'observer; sans que les Romains osassent tenter le passage de la rivière, qui, dans cette position, n'était pas guéable, et sans qu'il leur fût possible d'établir un pont en présence des troupes légères galoises. Une ruse de guerre tira César de cette position embarrassante. Deux légions restèrent cachées dans les bois, vis-à-vis l'un des ponts détruits, et le reste de l'armée se mit en mouvement avec tous les bagages. Vercingentorix, trompé par ce stratagême, leva également son camp; mais instruit bientôt que les Romains avaient profité de son éloignement pour rétablir l'ancien pont, et que le reste de leurs troupes revenait sur ses pas pour passer l'Elaver, il prit les devants, décidé à attaquer son adversaire dans une position avantageuse, et à continuer, autant que possible, le même genre de guerre.

[1] C'était l'autre Gergovia, dont il est question dans une des notes précédentes, *Gergovia Arvernorum*. Tout porte à croire (malgré la prétention des habitans de Clermont, qui s'obstinent à regarder leur ville comme l'ancienne Gergovia) qu'elle était située sur une des montagnes voisines, nommée encore aujourd'hui Gergoviat.

[2] L'Allier.

Siége de Gergovia par l'armée romaine ; combats sous les murs de cette place. — Gergovia, située sur une montagne escarpée, était défendue bien plus encore par la nature que par ses murailles. Ce fut sous les murs même de cette place que Vercingentorix assit son camp. Toutes les hauteurs occupées par les troupes des différentes nations qu'il commandait, et garnies de postes se liant les uns avec les autres, offraient un aspect formidable.

Quelques jours après, César parut dans la plaine, et jugea, au premier coup-d'œil, toutes les difficultés que présentait l'attaque d'une position aussi formidable. Il s'occupa d'abord de se retrancher, partie sur une colline dont il parvint à repousser un poste de Gaulois, partie à quelque distance de là sur une autre élévation qui n'était pas occupée. Vercingentorix ne laissant échapper aucune occasion de harceler son ennemi, le fatiguait jour et nuit par des petits combats et par des escarmouches de cavalerie, tantôt un quartier, tantôt un autre. Dans cette circonstance, les plus anciens alliés des Romains, les Eduens n'étaient pas éloignés de se réunir à la ligue formée par les autres peuples de la Gaule.

Dix mille Eduens, sous la conduite de Litavicus, s'avançaient comme auxiliaires vers le camp de César; ils n'en étaient plus qu'à la distance de trente milles, lorsque leur chef, obéissant aux instructions secrètes de leur magistrat suprême, que Vercingentorix était parvenu à rallier à la cause nationale, harangue les soldats, les excite contre les Romains qu'il accuse du meurtre de plusieurs de leurs concitoyens, et les décide à marcher au secours des Arvernes, après avoir passé au fil de l'épée quelques citoyens romains qui rejoignaient l'armée sous leur escorte.

Le proconsul, promptement informé de cette défection, marcha de suite avec quatre légions au devant des Eduens,

dans l'espoir de les ramener à lui plutôt par la persuasion que par la force. Après une marche de vingt-cinq milles, il les rencontre et détache sa cavalerie qui leur barre le chemin et les arrête. Deux jeunes chefs éduens, Eporedorix et Virdumarus, que Litavicus avait dit avoir été massacrés par ordre de César, se présentent à leurs compatriotes; on les reconnaît, et la fourberie de leur général étant dévoilée, une partie des Eduens jettent leurs armes et implorent la clémence de César. Toutefois Litavicus parvient à gagner Gergovia avec le reste de la colonne; mais pendant l'absence de César, le général gaulois avait attaqué le camp des Romains, et leur avait fait éprouver une perte considérable en tués et en blessés. La nuit seule put arrêter la fureur gauloise[1] et sauver les soldats du proconsul d'une ruine inévitable. L'aurore du lendemain devait éclairer peut-être une attaque plus terrible encore. Informé de ces détails par des cavaliers que lui dépêche son lieutenant Fabius, César précipite sa marche; de retour à son camp, il trouve les portes murées à l'exception de deux, et ses soldats dans le dernier découragement.

La position des Romains était devenue extrêmement difficile; la révolution qui venait de s'opérer chez les Eduens pouvait exercer une grande influence sur les événemens ultérieurs, et la fortune, ralliée enfin aux Gaulois, conduits par Vercingentorix, semblait avoir entièrement abandonné leurs ennemis. Dans ces circonstances, César ne songeait plus qu'aux moyens de lever le siége de Gergovia, sans être inquiété dans sa retraite, espérant échapper par la ruse à ceux qu'il n'avait plus espoir de vaincre les armes à la main. Il crut qu'une dernière entreprise, exécutée avec ensemble et courage, tromperait les Gaulois sur sa position, et que,

[1] *Gallica rabies.*

trop heureux de le voir s'éloigner, la crainte qu'il se flattait de leur inspirer les empêcherait de le poursuivre. En conséquence, ayant réuni tous les valets et tous les conducteurs de l'armée, auxquels il avait fait donner des casques, il les fit précéder par quelques corps de cavalerie, avec ordre de se diriger vers une colline située à peu de distance du camp. Vercingentorix attachait une grande importance à la conservation de ce poste, qui dominait le seul passage par lequel la cavalerie pût aller au fourrage. Il se hâta donc de se porter de ce côté avec toutes ses forces. L'ennemi profita de ce moment pour escalader successivement trois enceintes que les Gaulois avaient formées en avant de la ville, et qui demeuraient presque sans défenseurs. Les tentes qui s'y trouvaient furent pillées, et Theutomatus, sur le point d'être fait prisonnier, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Cependant Vercingentorix, informé de ce qui se passait, se hâta d'envoyer des troupes de ce côté. Arrivés au moment où les Romains, escaladant les remparts, pensaient être maîtres de la place, les Gaulois se précipitèrent sur eux et en firent un grand carnage.

César, dans l'impossibilité d'agir et de dégager les légions aux prises avec les Gaulois, vit périr, presque sous ses yeux, quarante-six centurions et un grand nombre de soldats. Vercingentorix, après avoir poursuivi les Romains l'épée dans les reins jusque dans la plaine, où les fuyards se rallièrent sous la protection de la dixième légion et des cohortes de la treizième, rentra dans ses positions, satisfait d'avoir, dans cette journée, vengé la perte d'Avaricum. Le lendemain, il présenta la bataille à César, qui n'osa pas l'accepter, et qui, deux jours après, leva précipitamment son camp. Vercingentorix ne jugea pas à propos de le suivre, persuadé sans doute qu'il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui fuit.

Graces à ses négociations, les Eduens étaient en pleine révolte contre les Romains. Il venait de recevoir de Convictolitanes, leur magistrat suprême, une ambassade solennelle, et il pensait avec raison qu'il lui serait facile de joindre César que les nouveaux ennemis qu'il venait de lui susciter ne tarderaient pas à arrêter. Il avait d'ailleurs à s'occuper de donner une nouvelle organisation à la confédération nationale, et d'en distribuer les forces dans une proportion plus en rapport avec la situation actuelle.

Pendant qu'il tournait tous ses soins de ce côté, Eporedorix et Virdumarus, ayant quitté le parti de César, s'emparèrent de Noviodunum [1]. Cette ville renfermait la caisse militaire, les magasins, les ôtages, les équipages et même les remontes de l'armée romaine. La garnison fut passée au fil de l'épée, les magasins transportés à Autun, et la place réduite en cendres.

Expédition de Labienus dans le pays des Parisiens; Lutèce est incendiée. — Nous avons dit plus haut que Labienus, à la tête de quatre légions, s'était, par ordre de César, dirigé sur Lutèce, principale cité des Parisiens. Sur la nouvelle de cette marche, Camulogène, guerrier aulerce, d'un âge avancé, mais capitaine consommé, avait été mis à la tête des troupes destinées à faire face à l'ennemi. Les approches de Lutèce, située dans une île de la Seine, présentaient les plus grandes difficultés. Le chef gaulois sut tirer avantage de cette disposition, et disputa si bien tous les passages à Labienus, que celui-ci, perdant l'espoir de les forcer, décampa en silence au milieu de la nuit, et retournant sur ses pas, s'empara sans résistance de Melodunum [2], dont presque tous les défenseurs se trouvaient alors sous les remparts de Lutèce.

[1] *Noviodunum Eduorum*, Nevers.

[2] Melun.

Après avoir réparé le pont, coupé peu de jours auparavant par les Gaulois, Labienus repasse sur la rive droite de la Seine, et revient sur Lutèce. Aussitôt Camulogène met le feu à la ville, en détruit les ponts, et couvert par des marais, il vient asseoir son camp sur la rive gauche, vis-à-vis celui des Romains.

Le bruit de la levée du siége de Gergovia et de la victoire de Vercingentorix s'était déjà répandu, et les Bellovaques se disposaient à réunir leurs forces à celles de la confédération. Labienus voulut tenter un dernier effort avant de rejoindre César. Ses légions passèrent donc le fleuve pendant la nuit sur trois points différens, et se trouvèrent en présence des Gaulois au point du jour.

Le combat qui s'engagea alors fut long et sanglant; mais Camulogène, qui, malgré son grand âge, donnait l'exemple à ses guerriers, en se signalant au premier rang, perdit la vie, et les Gaulois, découragés par la mort de ce vaillant chef, laissèrent le passage libre à Labienus. Celui-ci marcha vers Agendicum, où il avait laissé ses bagages, et de là rejoignit le proconsul avec tout son corps d'armée.

Vercingentorix venait d'être maintenu, par les suffrages unanimes des députés de tous les peuples confédérés, dans le titre et dans l'autorité de généralissime de l'armée gauloise; les Eduens eux-mêmes, malgré leur puissance et leur fierté, s'étaient soumis à cette décision; mais le roi des Arvernes ne se laissa pas éblouir par l'appareil des forces dont il pouvait disposer. Maître de toute la Celtique et d'une partie de la Belgique, il n'en persista pas moins à continuer la guerre défensive qui lui avait si bien réussi jusqu'alors. D'après ses ordres, les peuples qui venaient de se réunir à lui, dévastèrent les campagnes autour de l'armée de César; pour couper plus sûrement à son adversaire, les vivres et les fourrages, il réunit jusqu'à quinze mille chevaux, et ne

jugeant pas nécessaire d'augmenter son infanterie de ce côté, en raison de l'intention où il était d'éviter les chances d'une bataille rangée, il employa les ressources qu'il avait en ce genre contre la Province romaine. En conséquence, il la fit menacer sur trois points à la fois. Dix mille hommes de pied et huit cent chevaux, tant éduens que ségusiens, marchèrent contre les Allobroges, en même temps qu'il négociait avec ces derniers. Les Gabales et les Arvernes limitrophes firent une irruption sur les terres des Helviens [1], tandis que les Ruthenes, réunis aux Cadurces, attaquaient les Volces arécomices [2].

César pense à se retirer dans la Province romaine.— César, voyant l'orage qui le menaçait de toutes parts, résolut d'évacuer la Gaule et de se retirer dans la Province romaine. Il pouvait tout au plus, en ce moment, garder encore l'espoir de la conserver à la république. Son armée, continuellement harcelée dans un pays ravagé, manquant souvent de subsistances, opérait péniblement sa retraite à travers le pays des Séquaniens et des Lingons. La ruine des Romains était inévitable, si, par une fatalité étrange, Vercingentorix n'eût pensé qu'il importait au salut de sa patrie de frapper un coup décisif, craignant que, s'il laissait les Romains rentrer dans la Province, ils ne revinssent bientôt avec de nouvelles forces, et qu'il ne se trouvât avoir ainsi sacrifié la paix et l'indépendance future des Gaules à la liberté d'un moment. Il rassemble donc sa cavalerie et ouvre l'avis d'attaquer les Romains au moment où ils sont embarrassés par leurs bagages. « Si l'infanterie, disait-il, cherche à les défendre, elle ne pourra se porter en avant, et alors elle ne saurait nous échapper; si au contraire elle les abandonne, comme je le pense, la honte qui en re-

[1] *Helvii.* Peuple du Vivarais (département de l'Ardêche).

[2] *Volcæ arecomices.* Dans le Bas-Languedoc (département du Gard).

jaillira sur nos ennemis, leur ôtera à jamais l'envie de rentrer dans notre pays. »

Des acclamations générales répondent à cette proposition qui flatte tous les courages. Chaque cavalier fait serment de traverser deux fois la colonne ennemie. Le lendemain matin, partagés en trois corps, ils partent avec l'ordre d'attaquer simultanément les Romains en tête et sur les flancs. Vercingentorix cependant, range son infanterie en bataille, afin de s'assurer un point de ralliement en cas de revers.

Vercingentorix, après un échec, se replie avec son armée sous les murs d'Alesia, et est suivi par l'armée romaine. — Au jour, les Romains, déjà en marche, virent avec effroi trois corps nombreux de cavalerie, dont un barrait le chemin à l'avant-garde, tandis que les deux autres s'avançaient sur leurs ailes. Gênés par leurs bagages, étonnés d'une attaque aussi prompte et aussi terrible, le désordre se met bientôt dans leurs rangs. Alors, plus d'un cavalier gaulois, fidèle à son serment, immole tout ce qui s'oppose à son passage à travers les rangs ennemis. Au milieu de la mêlée la plus sanglante, un ces braves parvient même jusqu'au proconsul qu'il saisit d'un bras vigoureux, et qu'il emporte tout armé sur son cheval [1]. C'en était fait de César et de l'armée romaine, si la fortune ne fût encore une fois venue au secours de l'heureux proconsul. Un officier gaulois qui le reconnaît dans ce moment critique, ne peut, dans sa joie mêlée de surprise, qu'articuler ces mots, *César, César*, avertissant ainsi, autant qu'il pouvait le faire, celui loin duquel il se voyait entraîné par le choc des combattans, de veiller sur son prisonnier; mais le cavalier gaulois se trompant sur le sens de ces mots qui, en langue celtique, signi-

[1] *Serv. ad Virgil.*, Æneid. II, 743. Le commentateur de Virgile rapporte ce fait d'après un journal qui existait de son temps, qui a été perdu depuis, et qu'on disait avoir été écrit par César lui-même.

fiaient, *relâchez-le*, laissa échapper de ses mains le gage le plus assuré de la victoire.

Cependant le combat changea bientôt de face; les Romains, parvenus à se rallier, se partagèrent eux-mêmes en trois corps, les bagages au milieu, faisant ainsi front de tous côtés à la cavalerie gauloise. Les escadrons romains étaient-ils enfoncés, l'infanterie se portait aussitôt en avant, et arrêtait ceux qui la poursuivaient. Enfin, un corps de cavalerie germaine qui servait dans l'armée de César, comme auxiliaire, détermina la victoire, encore indécise. Assurée d'être soutenue, cette troupe parvint à gagner le sommet d'une hauteur, d'où les Gaulois gênaient considérablement leurs ennemis, et les en débusqua. Découragés par ce léger échec, mais plus encore par une résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas, craignant en outre d'être tournés, les Gaulois se replièrent sur le corps d'infanterie qui s'avança pour protéger leur retraite. En voyant la défaite de sa cavalerie dont le secours lui était si nécessaire pour inquiéter les Romains dans leur marche rétrograde, Vercingentorix perdit l'espoir d'y apporter désormais obstacle, et de tenir plus long-temps la campagne avec avantage. Il se retira vers Alesia [1], capitale des Mandubiens [2], bâtie sur le haut d'une montagne, et défendue par de bonnes fortifications. Ce fut sous les murs de cette place qu'il établit son camp, qu'il fit environner d'un large fossé avec un rempart de six pieds de hauteur. Il y fut suivi par l'armée romaine forte d'environ soixante mille hommes d'infanterie, et de douze mille chevaux. Vercingentorix comptait encore quatre-vingt mille hommes dans la sienne. Lorsque le roi des Arvernes vit que l'intention du proconsul était d'enfermer la ville et son camp dans une ligne de cir-

[1] Ville située sur le mont Auxois, où se trouve aujourd'hui le bourg d'Alise, près de Sémur (département de la Côte d'Or).

[2] *Mandubii*. Peuplade éduenne (département de la Côte d'Or).

convallation de onze milles de circuit [1], il sentit la nécessité de risquer un nouveau combat avant que ces immenses ouvrages ne fussent achevés. Il se mit donc à la tête de sa cavalerie qui s'élança dans la plaine et causa d'abord un grand dommage aux Romains; mais enfin, après une mêlée sanglante, la cavalerie germaine eut l'avantage, et les Gaulois furent repoussés.

Dans la position où il se trouvait, Vercingentorix ne pouvait être dégagé que par l'arrivée prochaine d'une puissante armée. Profitant des communications qui n'étaient pas encore interceptées, il fait partir tous ses cavaliers montés avec ordre de se rendre chaque corps dans son pays, et de tâcher d'en obtenir une levée générale de tous les hommes en état de porter les armes; il leur recommande la plus grande diligence; les vivres qui lui restent ne peuvent durer au-delà de trente jours, et de la célérité du secours sollicité, dépend la liberté de la nation, le salut de la jeunesse gauloise. La cavalerie, une fois partie, le général gaulois fit entrer ses troupes dans la ville, après s'être fait livrer tout ce qu'on put rassembler en blé, en vivres et en bétail, il en fit une répartition exacte entre les habitans et les soldats, et se disposa à soutenir le siége dont il était menacé.

Commencement du siége d'Alesia, par César. — De leur côté, les Romains ne négligèrent aucune précaution pour se garantir de toute espèce de surprise; ils commencèrent par creuser à pic, autour de la montagne, trois fossés circulaires à cent vingt pas environ l'un de l'autre; ils donnèrent au premier, vingt pieds de largeur sur une profondeur égale et quinze pieds seulement aux deux autres. Les eaux de la rivière [2] avaient été amenées dans le dernier de ces fossés. Un peu plus loin ils élevèrent un rempart de douze pieds avec

[1] Un peu moins de quatre lieues.

[2] L'Armançon.

un fossé et une palissade ; tout l'ouvrage fut flanqué de tours séparées par une distance de quatre-vingts pieds. L'intervalle qui se trouvait entre chacune de ces enceintes, fut embarrassé de branches, de troncs d'arbres garnis de leurs branches aiguisées en pointes, semé de chausse-trapes et de fosses hérissées de pieux dont la pointe n'excédait le sol que de quatre doigts. Lorsque les travaux de la circonvallation furent ainsi terminés, une ligne de contrevallation absolument semblable fut pratiquée du côté de la campagne contre les attaques du dehors. Elle formait un circuit de quatorze milles.

Formation d'une nouvelle armée gauloise. — Pendant que ces choses se passaient devant Alesia, les peuples confédérés s'étaient mis en mouvement pour fournir les secours si vivement réclamés par Vercingentorix. Néanmoins on ne jugea pas convenable de lever en masse toute la jeunesse en état de combattre, ainsi qu'il l'avait demandé, dans la crainte qu'il ne fût aussi difficile de nourrir que de diriger une aussi grande multitude. On se borna à imposer à chaque peuple le contingent qu'il avait à fournir. La ligue gauloise se composait des Eduens, des Boiens, des Ambivaretes [1], des Ségusiens, des Aulerces, des Brannovices [2], des Arvernes, des Eleuthères [3], des Cadurces, des Gabales, des Velaunes [4], des Senonais, des Séquaniens, des Bituriges, des Santons [5], des Ruthènes, des Carnutes, des Bellovaques, des Lemovices, des Pictons, des Turons, des Parisiens, des Helviens, des Suessions, des Ambiens, des Mediomatrices [6], des Petrocoriens [7], des Nerviens, des Morins, des

[1] *Ambivaretes.* Peuple du Nivernais (département de la Nièvre).
[2] Territoire de Brienne.
[3] Peuplade des Cadurces.
[4] *Velauni.* Peuple du Velai (département de la Haute-Loire).
[5] Peuple de la Saintonge (département de la Charente-Inférieure).
[6] Territoire de Metz.
[7] *Petrocorii.* Peuple du Périgord (département de la Dordogne).

Nitiobriges, des Aulerces-Cenomans, des Atrebates, des Velocasses, des Lexoviens, des Eburons, des Rauraces; enfin, des Curiosolites, des Rhedons, des Caletes, des Osismiens, des Venetes, des Unelliens, et de quelques autres peuples de l'Armorique.

Ces forces, réunies à celles qui étaient dans Alesia, devaient former une armée de deux cent quarante mille hommes de pied, et de huit mille chevaux. Le rendez-vous fut assigné sur la frontière des Eduens. C'est là qu'on fit le dénombrement des nouvelles troupes [1] et que, dans une assemblée générale, le commandement fut partagé entre quatre chefs : Comius, roi des Atrebates, naguère l'ami des Romains, mais qui s'était franchement rallié à la cause de la liberté; Virdumarus et Eperedorix, ces deux jeunes Eduens auxquels les Romains avaient dû la perte de Noviodunum et de leurs magasins; enfin un parent de Vercingentorix, nommé Vergassilaunus. Un conseil de guerre, composé d'autant de membres qu'il y avait de peuples ligués, devait présider à leurs opérations.

[1] César en donne le tableau suivant :

Les Eduens, les Ségusiens, les Ambivaretes et les Aulerces brannovices	35,000 h.
Les Arvernes, les Cadurces, les Gabales et les Velaunes	35,000
Les Senonais, les Séquaniens, les Bituriges, les Santons, les Ruthenes et les Carnutes	12,000
Les Bellovaques	10,000
Les Lemovices	10,000
Les Pictons, les Turons, les Parisiens, les Suessions	8,000
Les Ambiens, les Mediomatrices, les Pétrocoriens, les Nerviens, les Morins, les Nitiobriges	5,000
Les Aulerces cénomans	5,000
Les Atrebates	4,000
Les Velocasses, les Lexoviens, les Aulerces eburovices	3,000
Les Rauraques et les Boiens réunis	30,000
Les peuples de l'Armorique, Rhedons, Venetes, etc.	6.000
TOTAL	163,000

(*De bello gallico*, lib. VII.)

Détresse des Gaulois renfermés dans Alesia. — Ces dispositions préliminaires terminées, l'armée se mit en marche pour Alesia. La jonction de tant de peuples éloignés les uns des autres, n'avait pu cependant s'effectuer avec une rapidité telle que le délai de trente jours, fixé par Vercingentorix, ne fût éxpiré. Depuis plusieurs jours, les dernières subsistances étaient épuisées, et les assiégés, dans une ignorence totale de se qui se passait chez les Eduens, ne voyaient pas arriver le secours si vivement attendu. Cédant à leurs instances, Vercingentorix consentit à convoquer une assemblée pour délibérer sur le parti qui restait à prendre. Quelques-uns, mais en petit nombre, se hasardèrent à parler de capitulation; d'autres proposèrent de faire une sortie générale, et de périr du moins les armes à la main. Cet élan d'un noble courage allait entraîner tous les suffrages, lorsqu'un Arverne d'une haute naissance, Critognatus, se lève, et dit : « Je ne répondrai pas à ceux qui ont osé parler de capitulation, ou plutôt d'une lâche et honteuse servitude : ceux-là ne devraient pas être comptés au nombre de nos citoyens, et je m'étonne de les voir dans cette assemblée; je ne m'adresse qu'à ceux qui vous ont proposé une sortie générale, et dont l'avis conserve du moins encore quelque trace de notre ancienne vertu; mais serait-ce par courage, ou n'est-ce pas plutôt par faiblesse qu'ils ne peuvent supporter quelques jours de famine? Il est facile de trouver des hommes qui courent au-devant de la mort; mais ceux qui l'attendent avec patience, et qui savent souffrir, sont rares. Cependant cet avis a quelque chose de généreux, et moi-même je ne balancerais pas à l'adopter, s'il ne s'agissait que de notre vie; mais le sort de la Gaule entière que nous avons appelée à notre secours, dépend du parti que nous adopterons, et c'est là ce qu'il nous faut considérer. Quelle consternation et quel découragement le mas-

sacre de quatre-vingt mille hommes égorgés sous les remparts d'Alesia, ne portera-t-il pas dans le cœur de nos amis et de nos parens, forcés de combattre au milieu des cadavres de ceux qu'ils accouraient délivrer! Ne privez pas de notre secours ceux qui, pour nous sauver, s'exposent eux-mêmes aux plus grands périls. Qu'une témérité inconsidérée ou qu'un défaut d'énergie ne viennent pas ruiner toutes les espérances de la Gaule, et la condamner à une éternelle servitude. Quoi! parce que ceux que nous attendons ne sont pas arrivés au jour fixé, vous mettez en doute leurs promesses et leur persévérance! Pensez-vous donc que ce soit uniquement pour s'exercer et pour se tenir en haleine que vous voyez les Romains étendre chaque jour leurs fortifications du côté de la campagne? A défaut des nouvelles, qui ne peuvent franchir les lignes qui nous entourent, croyez-en du moins le témoignage de vos ennemis, dont la frayeur et les travaux continuels vous annoncent assez l'approche d'un secours formidable. Quel est donc l'avis que je propose? Le voici : Rappelons-nous ce que firent nos ancêtres dans ces guerres dont les terribles résultats peuvent à peine être comparés aux calamités qui nous menacent, et sachons les imiter. Forcés par les Cimbres et les Teutons de se renfermer dans leurs villes, et réduits à une disette semblable à celle que nous éprouvons, ils trouvèrent dans la chair de ceux que leur âge ou leur faiblesse rendait inutiles à la patrie une pénible et dernière ressource pour prolonger leur existence. Je vous cite cet exemple; mais nous manquât-il, il serait glorieux pour nous, défenseurs d'une cause sacrée, de le transmettre à nos descendans. Eh! qu'elle guerre put jamais être comparée à celle-ci. Quand ils eurent ravagé les Gaules, et qu'ils se furent rassasiés de sang, gorgés de butin et de pillage, les Cimbres et les Teutons du moins s'éloignèrent pour aller chercher d'autres contrées à dé-

vaster; ils nous laissèrent en possession de nos biens, de nos lois, de notre religion, de notre liberté. Mais les Romains, que veulent-ils? L'avarice et l'envie les poussent également contre les peuples dont la gloire militaire porte ombrage à la leur. C'est dans nos campagnes, c'est dans nos villes qu'ils prétendent s'établir et nous imposer le joug d'un esclavage éternel; jamais leurs guerres n'eurent d'autre objet; et si vous ignorez quelle politique les dirige dans les pays éloignés de vous, jetez les yeux sur cette partie de la Gaule qu'ils ont réduite en Province romaine; elle a perdu ses lois, les coutumes de ses pères, et, courbée sous les haches et les faisceaux, elle n'a plus rien à espérer, ni de ses propres efforts, ni du temps [1]. »

Ce discours produisit la plus forte impression sur les esprits; on résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité et de suivre le terrible conseil de Critognatus, plutôt que de se rendre. On jugea cependant convenable de commencer par renvoyer toutes les bouches inutiles, ce qui fut exécuté sans retard.

L'armée des Gaulois confédérés arrive au secours de Vercingentorix. — Enfin l'armée tant désirée arrive et vient se camper sur une colline à cinq cents pas des lignes romaines. On l'aperçoit d'Alesia dont la position domine toute la campagne. Vercingentorix fait alors sortir toutes ses troupes de cette ville, et se prépare à seconder, par une puissante diversion, les efforts que vont faire Comius et ses collègues sur le point opposé.

Les chefs gaulois avait mêlé parmi les escadrons des archers à de l'infanterie légère, destinée à soutenir leur cavalerie et arrêter le choc de celle de l'ennemi. Cette manœuvre eut un plein succès, et causa d'abord beaucoup de mal aux Romains. On combattait depuis midi, et la victoire était encore

[1] Cæs., *De bello gallico*, lib. VII, § 8.

incertaine au coucher du soleil, lorsqu'une charge en escadrons serrés, habilement fournie par la cavalerie germaine, jette le désordre dans celle des Gaulois, et la contraint à regagner son camp. La perte des deux partis fut à peu près égale dans cette journée.

L'attaque de Vercingentorix sur le camp romain ne réussit pas mieux, et tous ses efforts échouèrent contre les immenses travaux que César lui avait opposés.

Le surlendemain, Comius et ses collègues, après avoir fait préparer un grand nombre de claies, d'échelles et de crampons, donnent vers minuit l'ordre d'attaquer les lignes des Romains. Au signal convenu, les Gaulois s'élancent en poussant de grands cris, afin de prévenir les assiégés; une grêle de traits et de pierres tombe sur les soldats romains chargés de la défense des retranchemens, tandis que les assaillans cherchent à combler les fossés : Vercingentorix sort de son côté à la tête de sa garnison et essaie d'emporter les premiers ouvrages de circonvallation. Tant que les Gaulois de l'armée de secours combattirent à quelque distance de l'ennemi, ils l'incommodèrent considérablement et lui tuèrent ou blessèrent beaucoup de monde; mais lorsqu'ils eurent franchi la première enceinte et qu'ils se virent engagés au milieu des fossés, des chausse-trapes et des piéges de tous genres, pratiqués par les Romains, il éprouvèrent à leur tour une grande perte. Quand le jour parut, ils se décidèrent à la retraite, dans la crainte d'être cernés par plusieurs corps ennemis qui occupaient les hauteurs. Vercingentorix, apercevant le mouvement rétrograde de Comius, fit rentrer ses troupes dans Alesia. Toutefois ces deux tentatives inutiles ne découragèrent point les Gaulois, et ils parvinrent à trouver enfin l'endroit faible des lignes romaines.

Bataille d'Alesia. — Au nord de la place était une colline d'un contour trop vaste pour avoir pu être enfermée dans la

contrevallation. Deux légions s'y trouvaient campées à mi-côte, et conséquemment dominées par le sommet. Instruits de ces circonstances par les gens du pays, les chefs de l'armée de secours détachent cinquante-cinq mille hommes de leurs meilleures troupes sous les ordres de Vergassilaunus. Après avoir marché une bonne partie de la nuit, ce corps d'armée s'arrête dans la matinée derrière les hauteurs et s'y tient caché jusqu'à midi. Il se montre alors, et commence à livrer un assaut furieux au quartier des deux légions dont nous venons de parler; au même instant la cavalerie gauloise s'avance dans la plaine et toute l'armée se présente en bataille à la tête du camp. De son côté, Vercingentorix, qui, du haut des remparts de la ville assiégée, voit ces divers mouvemens, fait une nouvelle sortie plus terrible que les précédentes.

Partout le combat s'engage à la fois, tout est mis en usage pour l'attaque et pour la défense; les endroits les plus faibles sont menacés. Les Romains étonnés des cris qu'ils entendent derrière eux, songent avec effroi que leur salut dépend de la valeur de leurs camarades, et le danger le plus éloigné est celui qu'ils redoutent davantage. Des deux côtés aucun n'ignorait que la journée ne dût être décisive, et qu'elle ne terminât la guerre. Les Gaulois surtout sentaient que tout espoir leur était enlevé, s'ils ne parvenaient à forcer les retranchemens de l'ennemi.

Vercingentorix fit en ce jour des prodiges de valeur. Jamais cet intrépide défenseur de l'indépendance nationale ne s'était montré plus digne de commander aux peuples courageux qu'il voulait soustraire à la servitude.

C'était surtout dans les postes supérieurs, attaqués par Vergassilaunus, que l'action était plus meurtrière, puisque la possession de l'étroite sommité qui dominait le camp des Romains, devait décider de la victoire. Les archers gaulois

lancent sur leurs adversaires une multitude de traits, tandis que les troupes qui ont formé la tortue arrivent au pied du rempart. De nouveaux combattans se disputent la place de ceux que la fatigue accable. Les piéges couverts de terre et les retranchemens comblés de fascines ne leur opposent plus que d'inutiles obstacles; les Gaulois escaladent les remparts sur tous les points : l'ennemi commence à n'opposer plus qu'une faible résistance, lorsque César envoie sur ce point six cohortes sous les ordres de Labienus.

Cependant Vercingentorix, renonçant à forcer les retranchemens de la plaine, défendus par des ouvrages formidables, avait ordonné d'escalader les hauteurs escarpées sur lesquelles les Romains avaient établi des forts. Aussitôt ceux d'Alesia y transportent leurs fascines, et parviennent à gagner le pied du rempart, qu'ils commencent à démolir. Six cohortes viennent en vain renforcer les postes; sept autres qui les suivent peuvent à peine arrêter ce torrent prêt à tout renverser.

Le plateau de la colline sur laquelle Vergassilaunus avait dirigé tout l'effort de ses soldats, était dans le même moment le théâtre d'une lutte non moins sanglante. Ni les fossés, ni les remparts n'avaient pu contenir l'impétueuse valeur des assaillans. Les Romains, ne prenant alors conseil que de la nécessité où ils se voient réduits, font une sortie sur les Gaulois. Le proconsul lui même accourt à la tête de tout ce qu'il a pu rassembler d'infanterie et de cavalerie. Il est reconnu par les troupes gauloises, dont les regards plongent dans l'intérieur du camp, et sa présence, en rendant le courage aux siens, ne fait qu'ajouter à la furie de ses adversaires. Les Gaulois poussent un cri terrible, auquel répondent les cris des Romains. Un nouveau combat, plus meurtrier que les précédens, s'engage, et les Romains commencent à céder du terrain; quand tout à coup leur cava-

lerie, que César a fait sortir des retranchemens par le côté opposé, se montre sur les derrières après avoir fait un grand circuit; elle est suivie de toutes les cohortes dont il a été possible de dégarnir les retranchemens. Les Gaulois, attaqués en tête et en queue, font d'abord bonne contenance, et soutiennent avec une même intrépidité le double choc de l'ennemi; mais la fortune a déjà changé, et la victoire se déclare en faveur des Romains. Les soldats de Vergassilaunus, épuisés par les efforts qu'ils viennent de faire pour combler les fossés, pour emporter et détruire ces retranchemens multipliés, ne trouvent plus les forces nécessaires pour résister à un ennemi que leur courage a réduit aux dernières extrémités. Enfoncés de toutes parts, ils prennent la fuite, ou se font tuer en vendant chèrement leur vie. Sedulius, prince des Lemovices, périt en combattant; Vergassilaunus, couvert de blessures, est fait prisonnier, un petit nombre seulement parvient à regagner le camp.

A la vue d'un si grand désastre, désespérant désormais du salut de la patrie, Vercingentorix fit retirer ses troupes de l'attaque des retranchemens, et rentra dans Alesia. Le reste de l'armée gauloise qui n'avait pas pris part à cette malheureuse affaire, abandonnant son camp en désordre, ne dut qu'à la fatigue du soldat et aux terribles pertes que l'armée romaine avait éprouvées, de ne pas être inquiété dans sa fuite.

C'en était fait de la liberté gauloise; tant d'efforts et de sacrifices ne devaient servir qu'à rendre plus pesans les fers dont elle allait être enchaînée. Dans cet abîme de misères, l'ame de Vercingentorix pouvait seule concevoir une pensée dont l'objet fût de conserver à la patrie l'unique espérance qui lui restât.

Le lendemain de ce jour déplorable, il assemble le conseil : « Gaulois, s'écrie-t-il, vous savez si c'est mon intérêt

particulier ou la cause de l'indépendance nationale, qui jusqu'à ce jour fut le mobile de toutes mes actions. La fortune a trahi votre courage et mon espoir : Rome l'emporte, il faut céder; mais ma vie peut vous être encore utile, elle vous appartient, je vous la livre. C'est à moi de désarmer la colère du vainqueur. Puisse-t-il épuiser sur moi seul toute la fureur qui l'anime ! »

Long-temps les dignes compagnons de ce grand homme refusèrent d'acheter à un pareil prix leur vie et celle de leurs enfans. Inébranlable dans sa volonté, il envoya des députés à César, qui exigea que les armes et les chefs lui fussent livrés.

Vercingentorix se met lui-même à la disposition de César. — Vercingentorix, suivi de tous ses capitaines, sortit alors d'Alesia, et s'avança vers le camp romain, couvert de ses plus belles armes et monté sur son cheval de bataille. Arrivé près du proconsul, il mit pied à terre, et, tendant vers lui sa main désarmée, il lui adressa ces mots : « Tu vois un guerrier intrépide que le sort des armes a rendu ton captif; il ne pouvait être vaincu que par le plus vaillant des hommes [1]. » César ne répondit à cet homme loyal qu'en repoussant la main qui, tant de fois, avait failli lui ravir les lauriers dont son front était alors couronné; il fit charger de fers le roi des Arvernes, et le réserva aux outrages du triomphe.

Vercingentorix conserva, dans les fers, ce mâle courage qui l'avait fait admirer à la tête de ses compatriotes. Après six années de la plus dure captivité, il fut enfin tiré de son cachot, et suivit, enchaîné, le char du triomphateur. Mis à mort après avoir été offert en spectacle au peuple roi, le héros gaulois put du moins arrêter avec complaisance ses

[1] Dion. Cass., 40, 41.

derniers regards sur la situation de Rome, avilie et devenue la proie de l'heureux rival de Pompée.

701 de Rom. 51 av. J. C. *Les Gaulois reprennent les armes et sont encore vaincus par César.* — Quelque énormes qu'eussent été dans cette campagne mémorable les pertes des Gaulois, ils ne reçurent la paix des Romains que dans l'espoir de secouer bientôt un joug qui ne leur était devenu que plus odieux ; voyant que la réunion de leurs forces n'avait pu leur donner la victoire, ils adoptèrent un autre système de guerre. Ce fut d'exciter autant de guerres et de former autant de corps d'armée qu'ils étaient de peuples en état de tenir la campagne ; ils pensèrent que l'ennemi n'aurait ni assez de temps ni assez de troupes pour les réduire tous successivement, et que si l'un d'eux devait en être victime, il aurait encore à s'applaudir d'avoir acheté la liberté de tous au prix du mal qu'il aurait souffert.

Les Romains ne leur donnèrent pas le temps de mettre ce plan à exécution ; douze mille hommes s'étant avancés au plus fort de l'hiver contre les Bituriges, les forcèrent, après plusieurs combats, à se soumettre et à donner des ôtages. Les Carnutes n'évitèrent un sort pareil qu'en se dispersant et en allant chercher un asile chez leurs voisins. Leurs terres furent ravagées, et leurs habitations livrées au pillage.

Cependant, les Bellovaques n'avaient que faiblement souffert au siége d'Alesia. Comme leur projet était de faire la guerre pour eux-mêmes, ils n'avaient point complété leur contingent sous les murs de cette ville. Ayant rassemblé, au commencement du printemps, une armée nombreuse à laquelle se réunirent quelques peuples voisins, ils se préparèrent à marcher contre les Suessions, dont le territoire dépendait des Remois, alliés des Romains. A leur tête étaient Corréus, guerrier bellovaque, et Comius, prince atrebate, échappé au désastre d'Alesia.

Tous les hommes en état de porter les armes, Bellovaques, Ambiens, Aulerces, Caletes, Vellocasses, Atrebates, répondent à la voix de ces deux guerriers qui ne désespèrent pas encore du salut de leur patrie; de toutes parts ils accourent se ranger sous leurs drapeaux. Le camp fut assis sur une hauteur environnée de marais; les bagages et tout ce qu'ils avaient pu, jusqu'à ce jour, soustraire à l'avidité romaine, fut caché au fond des forêts. Quelques Gaulois restèrent dans leurs chaumières, afin d'être à portée d'instruire leurs compatriotes des divers mouvemens et des projets de l'ennemi. Avant d'entrer en campagne, il fut décidé que Corréus commanderait au camp, tandis que Comius irait hâter l'arrivée des secours qu'on avait sollicités des Suèves[1]; que, suivant les forces qu'opposeraient les Romains, on prendrait l'offensive ou l'on resterait sur la défensive; et, dans ce dernier cas, il était convenu qu'on devait enlever à l'ennemi toutes les ressources que pouvait fournir le pays en vivres et en fourrages.

Telles étaient les sages dispositions des Gaulois, lorsqu'ils virent s'avancer les légions romaines. Bien que l'ordre de leur marche fût calculé pour dissimuler, autant que possible, leur véritable force, les Gaulois gardèrent leur position et se contentèrent de se mettre en bataille en avant de leur camp. Les Romains, étonnés de leur contenance, et séparés d'eux par un profond ravin, prirent position vis-à-vis, et se fortifièrent avec le plus grand soin. Sur ces entrefaites, Comius revint de Germanie avec cinq cents chevaux seulement; c'était tout ce qu'il avait pu obtenir des Suèves.

[1] *Suevi*. Un des peuples les plus puissans de la Germanie. Tacite a donné ce nom générique aux peuples qui habitaient au-delà de l'Elbe, même aux Sarmates et aux habitans de la Scandinavie. Les Suèves dont il est ici question, étaient probablement ceux qui habitaient le pays appelé depuis Souabe.

Son premier soin fut de se mettre sur les traces des fourrageurs romains, que la rareté des grains forçait de s'étendre au loin.

Plusieurs jours se passèrent ainsi, sans qu'il y eût d'autres engagemens que quelques escarmouches de cavalerie. Le général romain en profita pour appeler à lui de nouvelles troupes. Aussitôt que les chefs gaulois eurent connaissance de l'arrivée de ce renfort, ils se rappelèrent le siége d'Alesia; mais avant de battre en retraite, ils prirent le parti de renvoyer, pendant la nuit, tous ceux dont le sexe, l'âge, les forces ou le défaut d'armes rendaient la présence inutile au camp; mais le jour parut au moment où cette foule éplorée se mettait en route pour s'éloigner. Craignant alors que les Romains n'entreprissent sur-le-champ de la poursuivre, ils se rangèrent en bataille à la tête de leur camp, mettant ainsi leurs adversaires dans l'impossibilité de passer outre sans combattre.

César ne voulut point accepter la bataille qu'on lui présentait dans une position formidable; il porta seulement des troupes sur une colline séparée des Gaulois par un ravin, ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, et d'où les traits lancés par ses machines de guerre devaient incommoder considérablement les soldats de Correus. Là il les fit se retrancher, tandis que vingt cohortes soutenaient les troupes légères chargées de l'éclairer. Les travaux terminés, l'infanterie romaine resta en bataille, et la cavalerie aux avant-postes, n'attendant que le signal pour charger. L'intention du proconsul était de mettre les Gaulois dans l'impossibilité d'effectuer leur retraite en présence d'une armée nombreuse prête à tomber sur leurs derrières, dès qu'ils auraient abandonné leur position par la crainte de s'y voir enveloppés.

Une ruse des chefs gaulois déconcerta les projets de César; ils firent amasser en avant des premiers rangs tous les

fagots et la paille qu'ils avaient dans leur camp. Vers le soir, à un signal donné, on y mit le feu en vingt endroits à la fois; bientôt les flammes et la fumée dérobèrent les Gaulois aux yeux de leurs ennemis, dont la cavalerie tenta vainement de franchir ce rempart embrasé.

Les Gaulois profitèrent de ce moment pour effectuer paisiblement leur retraite. Après avoir fait dix milles, ils s'arrêtèrent dans une position plus forte encore que celle qu'ils venaient de quitter. De là ils continuèrent d'inquiéter les fourrageurs ennemis, et ils leur firent beaucoup de mal.

Enfin, ayant appris que les Romains devaient venir fourrager dans une campagne abondante en vivres de toute espèce à quelque distance du camp, Correus prit avec lui six mille hommes d'infanterie d'élite, et mille de ses meilleurs chevaux; il les plaça en embuscade dans un espace d'environ un mille carré, entouré par des bois et par une rivière profonde.

Mais le capitaine gaulois avait été trahi par quelques transfuges, et César, instruit de ses dispositions, s'était préparé à l'envelopper. A la vue de quelques escadrons qui paraissent d'abord dans la plaine, Correus se montre avec peu de monde, et les chargé avec vigueur; les cavaliers romains n'en soutiennent pas moins le choc sans perdre de terrain. Le reste de la cavalerie et l'infanterie gauloise débusquent alors du bois, se développent et forcent le détachement ennemi à lâcher pied; mais bientôt s'avance un corps d'infanterie armée à la légère, le combat se rétablit, et se soutient avec une égale opiniâtreté de part et d'autre. Enfin, les légions s'approchent, et les Gaulois peuvent voir qu'ils ont à combattre toute l'armée romaine commandée par César. En trop petit nombre pour résister avec l'espoir de vaincre, la retraite est le seul parti qui leur reste, mais c'est en vain qu'ils croient pouvoir l'opérer. Enveloppés de tous côtés,

repoussés, poursuivis, ils rencontrent partout les mêmes obstacles qu'ils avaient ménagés contre l'ennemi. Quelques-uns parviennent néanmoins à se sauver à travers les bois, à passer la rivière à la nage. Correus demeure sur le champ de bataille, à la tête de quelques braves dont son exemple a doublé la valeur; vainement les siens le pressent de gagner le bois; en vain l'ennemi, admirant tant de courage, lui crie-t-il de se rendre, il ne répond à leurs instances qu'en poussant son cheval sur les rangs les plus épais. Après avoir immolé plusieurs Romains à son désespoir, il tombe enfin, percé de coups.

Avec lui périt le dernier espoir des Gaulois. En apprenant ce nouveau désastre par les hommes qui parvinrent à gagner le camp, les Bellovaques, consternés de la destruction de leur meilleure infanterie, de la perte de leur vaillant chef et de leurs plus braves cavaliers, implorèrent la paix du proconsul, et lui livrèrent des ôtages comme garans de leur soumission. Comius seul, fidèle à la haine qu'il avait vouée à ses anciens alliés, alla chercher en Germanie un asile où il n'eût pas à craindre de rencontrer un Romain. Il était devenu l'ennemi irréconciliable de ce peuple, depuis qu'un des officiers de Labienus avait tenté de le faire assassiner l'année précédente. En effet, celui-ci voulant prévenir, par la mort d'un chef aussi redoutable, le soulèvement des Atrebates, avait chargé Volusenus Quadratus de s'en défaire, sous prétexte d'une entrevue. Quand ils furent en présence, Volesunus ayant, comme il était convenu avec les hommes de sa suite, pris la main de Comius, un centurion lui asséna un violent coup d'épée sur la tête et le laissa pour mort. Depuis ce jour, Comius avait juré de ne jamais se trouver avec aucun Romain.

Cependant Ambiorix, errant et fugitif, inquiétait encore le proconsul au milieu de ses trophées. César, désespérant

d'avoir ce prince, voulut du moins le rendre à jamais odieux aux siens en achevant la ruine de leur pays; il fit parcourir, soit aux légions, soit aux troupes auxiliaires, la contrée des Eburons dans tous les sens; les propriétés et les terres furent pillées, ravagées, brûlées; un grand nombre d'habitans tués ou réduits en esclavage : vengeance digne de celui qui avait fait décapiter Accon et passer au fil de l'épée les Venetes et les Bituriges vaincus.

La Gaule n'était pas encore tellement abattue par tant de défaites, que les Andes[1], commandés par Dumnacus, et une bande sous les ordres de Drapès, guerrier senonais, ne se crussent assez forts pour oser lutter encore contre les vainqueurs. Dumnacus avait déjà mis le siége devant Limonum[2], ville alliée des Romains, lorsque C. Caninius, lieutenant de César, s'avança pour la secourir; mais se trouvant trop inférieur en forces, il prit position et se fortifia. Dumnacus, après avoir en vain cherché à emporter ses retranchemens, ne s'occupa plus que du siége de la place; mais l'approche d'un renfort considérable, envoyé par César, l'obligea bientôt d'abandonner son entreprise pour se mettre à couvert derrière la Loire; il fut atteint dans sa retraite et forcé de recevoir la bataille. Les Gaulois ne déployèrent pas, dans cette occasion, moins de courage que dans les combats précédens, et leur déroute ne fut pas moins complète. La soumission des Carnutes et des peuples de l'Armorique en fut la conséquence presque immédiate. Dumnacus se réfugia aux extrémités de la Gaule. Drapès, suivi de cinq mille hommes environ (tristes débris de l'armée combinée, sous les ordres de Vercingentorix), se réunit à Luc-

[1] *Andes vel Andecavi*. Ils habitaient la contrée qui fut appelée depuis Anjou.

[2] Cité principale des Pictons (*Pictones*), aujourd'hui Poitiers.

terius : c'était un lieutenant de Vercingentorix, qui, deux ans auparavant, avait voulu faire une incursion dans la Province romaine, et qui menaçait encore ses frontières; mais voyant Caninius s'avancer sur leurs derrières, ils s'enfermèrent dans Uxellodunum [1], place très-forte des Cadurces.

Siége d'Uxellodunum par César. — L'ennemi n'ayant pu la prendre d'assaut, commença à l'environner d'une ligne de circonvallation. Lucterius et Drapès, pour qui le sort d'Alesia était une leçon encore présente, laissèrent deux mille hommes de garnison dans Uxellodunum, et partirent avec le reste de leurs troupes pour aller ramasser des vivres; mais à leur retour, ils tombèrent dans une embuscade et furent entièrement défaits. Drapès fut fait prisonnier, et se laissa mourir de faim. Lucterius n'échappa qu'à travers les plus grands dangers, et finit par être livré aux Romains, qui le mirent à mort.

Cependant un échec aussi fâcheux ne découragea pas la garnison d'Uxellodunum; sa résistance fut telle, que le proconsul lui-même se vit dans la nécessité d'accourir sous les murs de cette ville avec une partie de ses forces. Les Gaulois ne parlèrent enfin de se rendre que lorsqu'une source d'eau vive, la seule qu'ils possédassent, fut tout à coup tarie par les travaux des Romains. Vaincus par la nécessité, ils ouvrirent leurs portes à un ennemi dont ils devaient éprouver la barbarie. Par l'ordre du proconsul, tous ceux qui avaient porté les armes eurent les mains coupées. Ce dernier trait manquait à cette réputation de clémence, dont César fut si jaloux, et qu'on a fait depuis à tant de princes.

[1] Cette place était située à quelques lieues de la ville actuelle de Cahors, sur une montagne appelée aujourd'hui *le Puech d'Ussoldun* ou *Usselou*. On y voit encore la fontaine dont César priva les assiégés, et un endroit qui se nomme *le Portail de Rome*.

Dans le même temps, Labienus livra aux Trévériens et aux Germains, qui leur avaient envoyé quelque secours de cavalerie, un combat dans lequel leurs principaux chefs furent faits prisonniers. Parmi eux on remarquait Surus, le seul Eduen qui fût resté armé contre les Romains.

De tous les chefs gaulois qui s'étaient signalés dans la dernière guerre, il ne restait plus que Comius. A la tête d'un petit nombre de cavaliers germains dévoués à sa personne, il faisait des incursions continuelles dans la Gaule belgique, et enlevait les convois de l'armée romaine. Ce même Volusenus, qui avait tenté de l'assassiner, fut envoyé à sa poursuite. L'adresse et la présence d'esprit du Gaulois purent seules le sauver dans une circonstance où il se voyait vivement pressé. Comius avait à sa disposition quelques barques destinées à le transporter dans l'île des Bretons [1], si l'état de ses affaires l'exigeait. Sur le point d'être atteint par Volusenus, il gagna le rivage; mais la mer, en se retirant, avait laissé les bâtimens à sec. Le chef gaulois, profitant toutefois de ce que le vent était favorable, donna l'ordre de déployer les voiles. L'ennemi qui les aperçut de loin, demeura persuadé qu'il était déjà en pleine navigation, et prit le parti de se retirer.

Echappé à ce péril, Comius livra aux Romains différens combats où la perte fut peu considérable de part et d'autre. Un jour, cependant, le Gaulois semblait fuir devant Volusenus, qui, emporté par le désir de l'atteindre, le poursuivait, assez mal accompagné. Comius qui s'en aperçut, tourna bride tout à coup, fondit sur son adversaire, et lui porta plusieurs coups d'épée. Les Romains accourus à la défense de leur chef, parvinrent à le dégager, et le ramenèrent au camp, grièvement blessé.

[1] L'Angleterre.

702 de Rom. 50 av. J. C

Entière soumission des Gaules. — Comius, croyant avoir assez fait pour sa vengeance, députa vers M. Antonius, qui commandait dans la Gaule Belgique en l'absence du proconsul, lui offrant de déposer les armes et de se retirer dans tel lieu qu'on voudrait lui assigner, sous la seule condition de n'être jamais contraint de se trouver en présence d'un Romain. La fierté de ses négociations n'apporta point d'obstacles à la paix qu'il demandait, et sa soumission compléta l'entier asservissement des Gaules; il ne faut cependant pas y comprendre les habitans des Alpes, qui, vivant dans des retraites inaccessibles, et protégés par leurs rochers, purent se soustraire encore à la servitude. Le plus grand nombre d'entre eux ne fut pas même attaqué par César. Ce n'est que sous Auguste qu'ils subirent le joug des Romains, sans que leur conquête fût accompagnée d'aucune circonstance mémorable. Les peuples des Alpes cottiennes ne furent même réduits en province que sous Néron, après la mort d'un de leurs rois nommé Cottius.

703 de Rom. 49 av. J. C.

César assiège et prend Massilia. — La Gaule était à peine pacifiée, que la guerre se déclara entre César et Pompée; leurs différens servirent de prétexte à la prise de Massilia [1]. Bien que les habitans de cette ville fussent étrangers à la Gaule, ses hôtes seulement, les agens de son commerce, quelquefois ses ennemis, et qu'ils eussent conservé les lois et les mœurs de l'Ionie, d'où ils tiraient leur origine, il est à remarquer qu'ils avaient pris quelque chose du caractère des Gaulois, en échange de l'urbanité et des connaissances littéraires qu'ils leur communiquèrent. Sous ce point de vue, nous croyons qu'il ne sera pas déplacé d'en faire ici une mention particulière.

La cité de Massilia avait toujours été l'alliée fidèle des

[1] Marseille.

Romains : dans toutes les occasions, elle leur avait porté des secours, et à son tour, elle en avait été secourue toutes les fois que ses ennemis l'avaient attaquée. Lorsque la guerre civile se fut déclarée entre César et Pompée, les Massiliens n'imitèrent pas le reste des Gaules qui avait pris parti pour le premier; ils crurent pouvoir rester impunément neutres, et lui fermèrent leurs portes. L'ambitieux César se crut bravé par eux, et vint mettre le siége devant leur ville, qu'il tint bloquée par terre et par mer. Les Massiliens essuyèrent deux défaites navales; enfin, après un siége mémorable, ils furent obligés de se rendre, et perdirent cette indépendance dont ils avaient joui pendant cinq siècles et demi. Le vainqueur leur enleva leurs armes, leurs vaisseaux, leurs trésors; tout, en un mot, à l'exception de leur liberté, qu'ils conservèrent, en considération de leur ancienne alliance avec les Romains. La représentation de leur ville fit partie du triomphe de Jules César [1]. Toutefois elle conserva encore long-temps ses lois et ses magistrats, et ne fut pas obligée d'obéir, comme le reste de la Province romaine, à des gouverneurs étrangers.

Ainsi donc, en moins de dix ans, les Gaules furent soumises, dépouillées et ruinées par César, qui se servit ensuite de leurs richesses, de leurs troupes, de la gloire même que lui valut leur conquête, pour asservir sa propre patrie. C'est avec un sentiment d'horreur ou d'admiration que des écrivains ont calculé que ses victoires avaient coûté la vie à un million de Gaulois, et la liberté à pareil nombre.

Considérations sur la guerre de César dans les Gaules. — Strabon, en comparant la rapidité de la conquête des Gaules avec le long espace de temps qui fut nécessaire pour

[1] On sait que les triomphateurs romains faisaient porter dans leur marche pompeuse le plan en relief des villes qu'ils avaient conquises.

soumettre entièrement l'Espagne, a cru trouver la raison de cette différence dans le système de guerre adopté par les Gaulois qui combattirent avec la totalité de leurs forces, et se firent écraser d'un seul coup, tandis que les Espagnols, en divisant leurs armées, retardèrent leur ruine. Cet écrivain avait sans doute alors en vue le siége fatal d'Alesia; mais son observation, qui serait absolument fausse en la généralisant, n'est pas même juste en la réduisant à un événement particulier : car, premièrement, la grande faute des Gaulois fut au contraire d'avoir fait pendant long-temps la guerre sans concert, sans réunion de forces suffisantes, et de s'être ainsi affaiblis en détail. En second lieu, leur défaite sous Alesia et les suites qu'elle eut, provinrent bien moins de ce qu'ils exposèrent à la chance des combats une armée trop nombreuse, que de ce qu'ils ne purent la composer, en très-grande partie, que de soldats levés à la hâte, encore étrangers au métier des armes, et obéissant à des chefs dont les intérêts, les passions ou les plans militaires devaient nécessairement se contrarier. A ces considérations il faut ajouter qu'ils eurent à combattre contre le génie et la fortune de César, contre l'élite des troupes de la république romaine, qui, n'ayant pas alors d'autres guerres à soutenir, leur opposait ses principales forces; contre les Gaulois même de l'Italie; contre l'élite des troupes étrangères; contre la cavalerie des Germains et des Numides, les archers de Crète, les frondeurs baléares. Quand on n'évaluerait donc qu'au tiers de l'armée gauloise celle de César sous Alesia, il est évident qu'elle avait encore l'avantage sur une multitude indisciplinée et ramassée de tous les cantons de la Gaule.

Faut-il d'ailleurs s'étonner si ces mêmes Gaulois qui avaient porté la terreur de leurs armes au fond de l'Europe et de l'Asie, qu'ils avaient étonnées par la rapidité de leurs conquêtes, subirent aussi promptement le joug du vainqueur,

lorsqu'on pense que leurs relations avec Massilia, l'Athènes et, peut-être à d'autres égards, la corruptrice des Gaules, en leur faisant connaître les lettres et l'agriculture, avaient insensiblement adouci l'âpreté de leurs mœurs. Leurs relations commerciales avec l'Italie, la Grèce et même la Phénicie, les habituant au luxe et aux commodités de la vie, ne contribuèrent pas moins à amollir leur cœur, à adoucir cette férocité qui les avait rendus autrefois indomptables. La civilisation qui leur enlevait ce terrible avantage ne l'avait pas remplacé par d'autres équivalens. Divisés en une multitude de petits états, déchirés par des factions continuelles, l'ensemble devait nécessairement manquer à leurs mouvemens et à leurs délibérations; enfin la manière défectueuse dont ils étaient armés, et surtout le défaut de discipline et de tactique, les mettaient hors d'état de soutenir avec la milice romaine les premiers avantages que pouvaient d'abord leur donner l'impétuosité de leur courage et la vivacité de leur attaque.

LIVRE II.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'an 44 avant J. C. jusqu'à l'an 72 de l'ère chrétienne.

Conduite politique de Jules-César envers les Gaulois. Ils servent comme auxiliaires dans les armées romaines pendant la guerre civile. Situation des Gaules à l'époque de la mort de César et sous le règne d'Auguste. Insurrection dans les Gaules sous Tibère. Révolte de Vindex à la fin du règne de Néron. Odieuse conduite des troupes romaines dans les Gaules. Révolte de Maricus. Guerre de Civilis dans la Gaule septentrionale. Il assiége deux légions romaines dans le camp de Vetera. Combat de Galduba. Civilis lève le siége de Vetera. Les Trévériens et les Lingons se révoltent contre les Romains. Les troupes romaines prêtent serment de fidélité à l'empire des Gaules. Le gaulois Julius Sabinus prend le titre de César. Vespasien envoie une nouvelle armée dans les Gaules; défaite des Trévériens. Première bataille de Trêves; les Gaulois sont battus par le général romain Cerialis. Civilis et les autres chefs gaulois proposent l'empire à Cerialis. Seconde bataille de Trêves Suites de cette bataille. Bataille de Vetera. Civilis se retire dans le pays des Bataves. Combat de Grinnès et de Vada. Civilis s'empare d'une partie de la flotte romaine; danger couru par Cerialis Les Bataves se lassent de la guerre; fin des hostilités; soumission de Civilis.

La conquête des Gaules venait, pour ainsi dire, d'élargir la voie par laquelle l'ambitieux César s'avançait à la domination de son pays. Déjà décidé à terminer sa lutte avec

Pompée, en écrasant du poids de ses armes victorieuses ce dangereux rival, l'illustre capitaine employa la neuvième et dernière année qu'il passa dans ces contrées à consolider la grande œuvre de leur soumission. A la veille de quitter le commandement qu'il avait si habilement exercé, et de ramener la plus grande partie de ses troupes en Italie, il ne voulait pas être contraint à recommencer une guerre qui aurait contrarié ses nouveaux desseins; il était, pour lui, de la plus haute importance de façonner l'esprit inquiet et remuant des vaincus, à un joug qu'il avait imposé par tant d'heureux, mais pénibles efforts. Il mit donc tous ses soins à étouffer les dernières étincelles d'un feu encore mal éteint, en traitant honorablement les cités, en séduisant les grands par des bienfaits nombreux, en ne chargeant les peuples d'aucun nouvel impôt, en tâchant enfin de faire goûter aux Gaulois, fatigués par des revers continuels, tous les avantages d'une paix non humiliante.

Conduite politique de Jules César envers les Gaulois. — Le tribut imposé par César n'excédait pas (selon Suétone) quarante millions de sesterces [1], somme véritablement modique, par rapport à l'étendue et aux richesses du pays conquis; encore pour ménager la délicatesse ombrageuse d'une nation guerrière, cet impôt lui fut-il présenté sous la forme de *solde militaire* [2]. Il ne faut pas, toutefois, rattacher à un esprit de justice ou à des sentimens de pure bienveillance, la conduite modérée de César à l'égard des Gaules, dès qu'il en eut achevé la conquête. Il prévoyait dès-lors qu'il aurait besoin de ces peuples dans la guerre qu'il allait entreprendre contre Pompée. Tout fait présumer

[1] Sept millions sept cent quarante mille francs.

[2] *Stipendii nomine.* (Suet., *In Jul. Cæs.*, 25).

que les Gaulois de la Belgique et de la Celtique, réduites en provinces romaines, ne durent qu'aux vues intéressées du futur dictateur, l'avantage d'être traités plus doucement que ne l'avaient été dans l'origine ceux de l'ancienne Aquitanique (province narbonnaise). Quoi qu'il en soit, César ne négligea rien pour attacher les Gaulois à sa cause. Il eut l'art de leur faire oublier tout le mal qu'il leur avait fait pour ne leur rappeler que la belle résistance qu'ils lui avaient opposée. En confondant sa propre gloire avec la leur, il sut donner à leur orgueil national une direction étrangère, et bientôt ils furent assez vains pour revendiquer la gloire et même l'expérience que César avait acquises en combattant contre eux.

On ne connaît pas au juste les forces que les Gaulois prêtèrent à César pour l'asservissement de sa patrie. Toutefois, nous voyons, dans ses Commentaires, qu'elles furent très-considérables, et qu'elles lui rendirent fréquemment des services signalés. Il dit, dans son premier livre de la guerre civile, qu'en s'avançant vers Rome avec le peu de troupes qu'il avait alors, il fut joint par vingt-deux cohortes nouvellement levées dans la Gaule ; que, sur le point d'aller chercher Afranius et Petreius, en Espagne, il y avait envoyé d'avance trois mille cavaliers gaulois, gens d'élite, qu'il avait choisis nommément dans toutes les cités, parmi les plus nobles et les plus braves, et de plus une excellente infanterie que lui fournirent la province narbonnaise et les contrées montagneuses qui avoisinent cette dernière. Il ajoute qu'il lui arriva dans son camp auprès de Lerida, des archers rutheniens et de la cavalerie gauloise ; que ce corps ayant été attaqué par surprise dans sa marche, sauva cependant par une belle défense les bagages de l'armée qui marchaient sous son escorte avec six mille individus de toutes conditions.

Les Gaulois servent comme auxiliaires dans les diverses armées, romaines, pendant la guerre civile. — En général, les troupes auxiliaires du dictateur se composaient en très-grande partie de Gaulois. Il en eut dans toutes ses expéditions contre Pompée, dans les guerres d'Alexandrie et d'Afrique. A l'occasion de cette dernière, il employa les marins gaulois qui montaient sa flotte au service de terre. La cavalerie de ces peuples le servit surtout avec la plus grande distinction. Hirtius raconte le trait presque incroyable, de trente cavaliers gaulois qui battirent deux mille chevaux numides et les poussèrent jusque sous les murs d'Adrumete. Suétone et Pline nous apprennent qu'il créa une légion entièrement composée de Gaulois, qu'il appela les *Alaudes* [1], et auxquels il accorda, quelques années après, les droits de citoyen romain; faveur aussi étonnante qu'irrégulière, très-propre d'ailleurs à flatter la vanité de la milice gauloise et à l'attacher au service de l'empire. D'autre part, Pompée, Labienus, et plusieurs chefs romains qui avaient eu des relations avec les Gaules, en tiraient aussi des cavaliers qui se battaient franchement contre ceux du dictateur, quoiqu'il leur arrivât quelquefois de s'aboucher ensemble dans plusieurs rencontres. Enfin, Juba, roi de Mauritanie, avait de la cavalerie gauloise pour la garde de sa personne. Cette espèce d'indifférence des Gaulois dans le choix de leurs amis et de leurs ennemis provenait autant de leurs mœurs et du droit dont avaient toujours joui les particuliers, de vendre leurs services à qui bon leur semblait, que de leur situation actuelle. Tranquille, mais indigente, elle les forçait à recevoir la solde de la première main qui l'offrait. En fournissant ainsi des auxiliaires aux deux partis

[1] Du mot *alauda* (alouette), apparemment parce que cet oiseau formait le cimier du casque des légionnaires.

dans la guerre civile, ils achevaient ce que César avait eu spécialement en vue, de perdre leur énergie nationale.

708 de Rom. 44 av. J. C. *Situation des Gaules à l'époque de la mort de Jules César.* — A la mort du dictateur, la Gaule était parfaitement soumise; ses peuples se familiarisaient avec la sujétion; ils commençaient à penser que l'obéissance qu'on exigeait d'eux était supportable, que la paix pouvait être un bienfait; qu'après tout, on ne leur avait enlevé que la liberté de se faire la guerre les uns aux autres; qu'ils pouvaient également déployer leur courage contre d'autres ennemis sous les enseignes de la république, et qu'en combattant pour les Romains, il ne leur serait jamais interdit de disputer de valeur avec eux et même de les surpasser en constance guerrière. Ce fut ainsi que, dans l'espace de moins de sept ans, l'esprit militaire des Gaulois entra, pour ainsi dire, en composition avec leur fortune présente. Il ne fut pas anéanti, sans doute, mais il reçut la forme qu'imprime la dépendance, et il perdit prodigieusement de son énergie et de sa fierté, en changeant de ressort et d'objet. Spectateurs des guerres civiles qui suivirent la mort du dictateur, ils n'y prirent qu'un intérêt médiocre, bien qu'ils eussent des combattans dans tous les partis; mais la plupart n'étaient que des volontaires ou des aventuriers, levés sans l'aveu de leurs cantons par des chefs particuliers qui n'avaient eux-mêmes d'autres affections que leur amour pour la guerre ou le désir d'augmenter leur fortune privée. Dès le commencement des troubles, Décimus Brutus avait pour la garde de sa personne des cavaliers gaulois, qui lui restèrent fidèles jusqu'à la dernière extrémité. Marcus Brutus et Cassius, dans la guerre de Macédoine, eurent chacun un corps de cavalerie gauloise à leur solde. Antoine, lorsqu'il passa en Asie, après avoir partagé le monde avec Octave, se fit suivre par un corps considérable de cavaliers de la même na-

tion qui se distinguèrent contre les Parthes. Il en donna quatre cents à Cléopâtre, reine d'Egypte, pour lui servir de garde ; et cette troupe passa dans la suite au service d'Hérode, roi de Judée. Octave avait aussi des escadrons gaulois dans son armée de terre, lorsqu'il remporta une double victoire dans le Golfe d'Ambracie et aux champs d'Actium. Deux mille de ceux du parti d'Antoine se jetèrent, pendant l'action, du côté d'Octave, et contribuèrent à lui assurer l'avantage. Dans un choc précédent, un autre détachement avait passé du côté d'Antoine.

Ainsi, sans entrer directement dans les guerres civiles qui suivirent la mort du dictateur, la Gaule continua de s'épuiser par les nombreux mercenaires que les différens partis enrôlèrent dans ce pays. Toutefois, vers ces mêmes temps, quelques cités jugèrent l'occasion favorable pour tenter de recouvrer leur indépendance. Octave César, avant et depuis son avénement à l'empire, dut apaiser plusieurs insurrections qui éclatèrent dans quelques-unes des provinces au-delà des Alpes. Agrippa réduisit l'Aquitanique révoltée [1], et quelques autres contrées voisines du Rhin. Nonnius Gallus [2] battit les Treverois et les Germains leurs auxiliaires ; Carinas soumit les Morins et d'autres cités rebelles ; Messala vainquit aussi plusieurs peuples de l'Aquitanique qui avaient repris les armes, et mérita, ainsi qu'Agrippa, les honneurs du triomphe.

Etat de la Gaule sous le règne d'Auguste. — Malgré le temple et le culte religieux que l'adulation des délégués d'Auguste fit décerner ensuite à ce prince par toutes les cités gauloises [3], dans celle de *Lugdunum* (Lyon), au confluent de la Saône et de la Loire, le maître des Romains comptait

[1] An 716 de Rome (36 av. J. C.).
[2] An 724 de Rome (28 avant J. C.).
[3] An 741 de Rome (11 avant J. C.).

si peu lui-même sur l'attachement de ces peuples, qu'il crut nécessaire plusieurs fois de se montrer au milieu d'eux pour les contenir. Sous son règne, la Gaule fut toujours gouvernée par les personnages les plus remarquables de l'empire, tels qu'Agrippa, Drusus, Tibère, Germanicus. Il ne fallut rien moins que toute l'expérience et la grande renommée de ces gouverneurs pour apaiser des séditions sans cesse renaissantes, réconcilier les cités entre elles, et souvent rompre leurs associations avec des voisins ennemis du nom romain. Auguste craignit surtout, après la défaite de Varus, que les Gaulois, sollicités par le fougueux Arminius, ne joignissent leurs armes à celles des Germains, et, comme s'ils eussent déjà marché vers Rome, il en chassa tous les Gaulois qui s'y trouvaient, soit pour affaires, soit comme voyageurs, ceux même qui servaient dans les prétoriens. Au reste, la frayeur de ce prince prêtait aux Gaulois une énergie qu'ils étaient bien éloignés d'avoir. Ils restèrent paralysés à la vue d'une armée nombreuse qu'il envoya promptement sous les ordres de Tibère [1], autant pour imposer à ces peuples que contre la Germanie. A cette époque, l'habitude de l'obéissance semblait avoir anéanti chez eux le sentiment de leur ancienne liberté. Rassuré sur leurs dispositions, l'empereur romain voulut maintenir la tranquillité de ces contrées, en multipliant le nombre des colonies qui s'y trouvaient déjà établies; en ruinant autant que possible l'ancienne religion qui formait le lien national, en substituant à une inquiète oisiveté l'agréable distraction des lettres, la curiosité des arts, la mollesse du luxe. Il dispensa même les Gaulois de s'armer pour la défense de leurs propres frontières, en se chargeant de les protéger du côté du Rhin avec un nombre de légions capable de les contenir s'ils osaient remuer, et suffisant pour

[1] Dans l'an 10 de l'ère chrétienne.

les rassurer contre les entreprises des Germains. Il y eut cependant quelques peuplades ou cités de la Gaule, auxquelles, pour des raisons particulières, il fut permis de conserver l'esprit martial et l'exercice de leurs armes. Les bords de la Meuse furent couverts par des corps de troupes romaines, avantageusement placés pour la défense du pays. Auguste fit en outre élever plus de cinquante forts sur le Rhin, moins pour arrêter les Germains que pour surveiller les Gaulois riverains dont il craignait la défection. Il résulta de ce système, que ces derniers peuples mis hors d'état de se défendre par eux-mêmes, furent obligés de regarder les Romains comme des protecteurs nécessaires.

Insurrection dans les Gaules sous le règne de Tibère. Ere chrét. 21. — Telle était l'état d'inertie ou plutôt l'anéantissement des Gaulois à l'avénement de Tibère, au trône des Césars, qu'ils virent, avec la plus parfaite indifférence, les légions préposées à la garde de la Gaule et de la Germanie, se révolter contre le nouveau prince, et les Germains donner aux autres nations l'exemple de l'indépendance. Convaincus de leur faiblesse, ils ne tentèrent alors aucun effort pour profiter de l'état de combustion où se trouvait l'empire. Germanicus, envoyé pour réduire les légions révoltées, leur citait les Gaulois comme un exemple de fidelité et d'obéissance. Toutefois, cette résignation, que Germanicus proposait pour modèle à son armée, ne put tenir contre le poids de leurs dettes et contre les mauvais traitemens des gouverneurs. Elles se révoltèrent la septième année du règne de Tibère. La mollesse avec laquelle elles soutinrent cette noble entreprise, ne tarda point à confirmer quel coup mortel leur avait porté la politique du prudent Auguste. Les légions mutinées s'étaient plaintes de la longueur du service, de la dureté des travaux, de l'avarice des centurions; les Gaulois s'indignèrent de l'augmentation continuelle des tributs, de l'énormité

des dettes qu'ils étaient forcés de contracter pour satisfaire l'avidité du fisc, des injustices exercées dans la perception, de l'orgueil et de la cruauté des magistrats romains. Ces griefs devaient être fondés, s'il faut en juger par le nombre des cités qui entrèrent dans la ligue. Les plus ardens instigateurs de la révolte furent Julius Sacrovir, chez les Eduens, et Julius Florus chez les Treveriens. Tous deux également distingués par leur naissance, leur crédit et par les belles actions de leurs ancêtres, qui leur avaient obtenu le titre de citoyen romain dans le temps que cette récompense se donnait rarement à la faveur, ces deux chefs, après s'être associé les plus entreprenans, et tous ceux que l'avarice romaine avait laissés sans espoir, convinrent entre eux de faire soulever, Florus les Belges, Sacrovir les peuples voisins de sa cité (celle des Eduens). Dans toutes les assemblées générales et particulières, ils s'efforcèrent de réveiller la haine profonde vouée par les anciens Gaulois au nom romain. « Le soldat, disaient-ils à leurs compatriotes, était en proie aux dissensions depuis qu'il avait appris la mort de Germanicus; jamais l'occasion n'avait été plus favorable pour recouvrer leur liberté; ne voyaient-ils pas eux-mêmes combien les Gaules étaient florissantes, l'Italie dénuée de ressources, le peuple de Rome efféminé; les étrangers seuls faisaient la force des armées impériales. » Il n'y eut presque pas de canton où ils ne portassent la germe de l'insurrection. Les Andecaves [1] et les Turons coururent les premiers aux armes, et furent d'abord défaits; les Andecaves, par une seule cohorte, tirée de Lyon, les Turons, par un détachement envoyé de l'armée du Bas-Rhin. Plusieurs princes des autres contrées de la Gaule fournirent même des renforts aux officiers de Tibère, pour mieux cacher la défection qu'ils méditaient.

[1] *Andecavi vel Andes.* Peuples de l'Anjou.

Sacrovir combattit dans les rangs romains, la tête découverte, moins par ostentation de courage, que pour être reconnu et ménagé par les Gaulois insurgés.

Pendant ce temps, Florus poursuivait ses projets. Déconcerté par l'approche de deux légions qui arrivaient l'une de la haute, l'autre de la Basse-Germanie, il voulut se jeter dans la forêt Arduenne, suivi de la foule de ses partisans ; mais il n'en eut pas le temps. Les colonnes de Varron et de Silius [1], arrivant par des chemins opposés, lui fermèrent le passage. Julius Indus, concitoyen de Florus, son ennemi personnel, et par celà même plus ardent à servir les Romains, avait été envoyé en avant avec la cavalerie de Treveriens, dont Florus n'avait pu corrompre la fidélité. Il ne fallut que cette troupe disciplinée à la romaine pour dissiper, après un léger engagement, une multitude sans ordre. Florus, en se tenant caché, trompa, pendant quelque temps, les recherches du vainqueur ; enfin, voyant toutes les issues occupées par les troupes romaines, il se tua de sa propre main.

La révolte des Eduens qui semblait devoir être plus sérieuse par la puissance de ce peuple et par l'éloignement des forces romaines, ne fut pas soutenue plus vigoureusement. Sacrovir s'était emparé d'Augustodunum [2], et en avait chassé la garnison romaine. Cette cité, alors capitale des Gaules, en mettant à sa disposition toute la jeune noblesse qu'y rassemblait la réputation de ses écoles, lui répondait des principales familles. Il fit distribuer aux habitans des armes fabriquées secrètement. En peu de temps, il réunit quarante mille hommes, dont le cinquième seulement était armé comme les légionnaires romains ; le reste avait des épieux, des couteaux, ou d'autres armes de chasse ; il y joignit un corps de *crupellaires*, espèce de gladiateurs qui

[1] C'est-à-dire les deux légions venant de la Germanie.

[2] Autun.

combattaient dans les spectacles, couverts d'armures impénétrables. Ces forces furent encore augmentées par une foule de volontaires étrangers qui, sans être autorisés publiquement par leurs cités, venaient séparément offrir leurs services. Enfin, la mésintelligence des généraux romains qui se disputaient le commandement, paraissait offrir quelques chances de succès à Sacrovir.

Cependant Silius, à la tête de deux légions, et précédé par un corps de Germains auxiliaires, s'avançait vers le pays des Eduens, après avoir dévasté celui des Séquaniens, qui avaient également pris les armes; il arriva bientôt en présence de l'armée de Sacrovir, et la trouva préparée au combat. Le chef gaulois avait disposé sur ses ailes les cohortes formées et armées à la romaine; le corps de crupellaires était placé aux premiers rangs du centre. Monté sur un cheval superbe, et entouré de ses principaux officiers, Sacrovir parcourut tous les rangs, et rappela à chacun les exploits des Gaulois, et tout le mal qu'ils avaient fait aux Romains; combien la liberté serait glorieuse après la victoire, et la servitude plus accablante après une nouvelle défaite.

De son côté, Silius ayant rangé ses troupes en bataille, dit « qu'il avait honte de mener les vainqueurs des Germains contre des adversaires aussi peu redoutables que les Gaulois. Il leur rappela que les Andecaves avaient été vaincus par une seule cohorte, les Tréveriens, par quelques escadrons de cavalerie, les Séquanais, par une faible avant-garde; que plus riches et plus adonnés aux plaisirs, les Eduens opposeraient encore moins de résistance; qu'on n'aurait d'autre peine que de les enchaîner sur le champ de bataille, ou de les atteindre dans leur fuite. » En effet, le succès ne fut pas douteux un instant. La cavalerie romaine enveloppa les flancs des Gaulois, tandis que l'infanterie les

attaquait de front; les ailes ne firent aucune résistance. Les crupellaires, immobiles, par le poids de leurs armes, furent les seuls qui tinrent quelque temps parce qu'ils ne pouvaient fuir. Sacrovir, échappé au carnage, se sauva d'abord à Augustodunum, ensuite dans une ferme voisine, où il se poignarda ainsi qu'avait fait Florus. Les amis qui l'avaient suivi, ses cliens et ses vassaux [1] s'entretuèrent; le feu qu'ils avaient mis au bâtiment dans lequel ils étaient venus chercher un asile, leur servit à tous de bûcher.

Révolte de Vindex. — Après cet humiliant essai de leur faiblesse, les Gaulois restèrent tranquilles, quoique mécontens, tout le restant du règne de Tibère, pendant les règnes entiers de Caligula et Claude, et jusqu'à la dernière année de Néron. Le fils d'Agrippine régnait depuis quatorze ans, et l'univers le souffrait [2], lorsqu'au milieu du plus grand calme apparent, les Gaules, se soulevant tout à coup, inspirèrent aux autres provinces de l'empire la hardiesse de les imiter. Cette révolte eut les mêmes causes que tous les autres soulèvemens, les exactions des gouverneurs et les oppressions fiscales. Le chef de la rébellion fut Julius Vindex, Gaulois, préteur de la Gaule lyonnaise, homme illustre, et dont les ancêtres avaient régné jadis dans l'Aquitanique; d'une force de corps singulière, d'une sagacité d'esprit peu commune, prudent et instruit dans l'art de la guerre, d'un courage élevé, naturellement porté aux grandes actions, passionné pour la gloire. Ayant entraîné, par son autorité et par la véhémence de ses discours, les Eduens, les Séquaniens, les Arvernes et plusieurs autres peuples, il leur persuada de ne plus obéir à Néron, de s'armer sur-le-champ, de lui déclarer la guerre, de déférer l'empire à Sulpicius Galba, qui était depuis huit

Ere chrét. 68.

[1] *Ambactes.*

[2] *Patiente mundo*, dit Pline.

ans gouverneur de l'Espagne citérieure. En même temps, Vindex écrivit à celui-ci que la Gaule était un corps vigoureux qui cherchait une tête, et que lui, Galba, trouverait dans le pays cent mille hommes sous les armes, et un nombre plus considérable encore, s'il était nécessaire, prêts à le reconnaître comme chef suprême. L'agitation des Gaules, rapidement communiquée au centre de l'empire, suffit pour renverser Néron; mais avant qu'il périt, et que Galba, son successeur, eût réuni les suffrages de toutes les armées, Verginius Rufus, qui commandait les légions de la Germanie, prit la résolution d'entrer avec elles et des troupes auxiliaires, bataves et belges dans les Gaules. Encore indécis s'il assurerait l'empire à un autre, ou s'il le prendrait pour lui-même, Verginius s'avança directement vers Vesontio [1]; mais cette place ayant fermé ses portes, il en fit le siége. Vindex accourut aussitôt au secours de la cité des Séquaniens. Les armées étant arrivées en présence, les deux généraux eurent ensemble une conférence sans témoins, dans laquelle on croit que Vindex détermina Verginius à abandonner la cause de Néron. Le bruit de cette conciliation donna lieu à un combat. Soit que Verginius eût trompé Vindex, soit que les légions affectionnées à Néron, et se défiant de leur général, eussent marché malgré lui, l'armée gauloise fut attaquée brusquement dans un mouvement qu'elle faisait sans défiance, comme sans précaution; elle perdit vingt mille hommes dans cette action, ou plutot dans cette surprise. Vindex, jugeant sa cause désespérée, se tua de ses propres mains.

Quoique ce dernier soulèvement, mieux conduit que celui de Florus et de Sacrovir, n'eût pas été suivi d'un meilleur succès, il contribua cependant à accélérer la perte

[1] Besançon.

de Néron, et jeta la nation dans les guerres sanglantes qui s'élevèrent après la mort de Galba. Les cités partagées entre les compétiteurs de l'empire, favorisées des uns, cruellement maltraitées par les autres, retrouvèrent quelque énergie au milieu des discordes civiles.

Galba n'avait régné que quelques mois; mais ses bienfaits et ses rigueurs diversement répartis entre ceux qui avaient embrassé le parti de Vindex, ou combattu contre lui, avaient suscité de violentes jalousies parmi les cités déjà ennemies ou rivales, et les avaient armées les unes contre les autres; en sorte que quand Vitellius, proclamé par les légions germaniques, se présenta dans les Gaules, il y trouva d'abord une faction considérable, prête à le servir avec le zèle de la vengeance : le parti de Galba, insulté à son tour par le parti dominant, éprouva de plus la licence du soldat romain.

Odieuse conduite des troupes romaines dans les Gaules. Ere chrét. — Les légions de la Germanie inférieure, sous les ordres 69. de Valens, ne tardèrent pas à se signaler par les plus horribles excès. Présomptueuses et insolentes depuis l'essai qu'elles avaient fait de leurs forces contre celles des Gaulois auprès de Vesontio, elles ne les traitaient plus en amis et en alliés comme autrefois, mais en ennemis vaincus. Insatiables de butin, ces soldats indisciplinés, aussi corrompus que Vitellius, auquel ils faisaient la loi, ne parlaient que de dévaster les campagnes, d'assaillir et de saccager les villes, et d'enlever tout l'argent des Gaules. Il ne servit de rien à la cité de Divodurum [1] d'avoir reçu avec toutes les marques possibles de bienveillance de pareils hôtes; saisis d'une terreur panique, ils prirent subitement les armes pour égorger un peuple innocent; et ce n'était point la

[1] Metz.

soif du pillage et du butin, ce fut un accès de fureur et de rage, dont la cause était inconnue, et par cela même le remède plus difficile; ils avaient déjà massacré quatre mille hommes avant que les prières de leur général eussent pu les calmer. Leur unique but était d'exterminer les habitans. Tel fut l'effroi qu'inspira l'armée de Valens après cette atrocité inutile, que toutes les villes à portée de sa marche envoyaient leurs magistrats, suivis des enfans, se prosterner sur le passage de ces forcenés pour leur demander grâce. Les habitans d'Audonatunum [1], zélés pour le parti de Vitellius, accueillirent d'ailleurs si bien les légions, que celles-ci ne trouvèrent aucun prétexte pour maltraiter cette cité. Les Eduens n'opposèrent que la résignation et la patience aux mauvais traitemens dont on les accablait. Outre l'argent et les armes qu'on les somma de livrer, ils fournirent d'eux-mêmes et gratuitement des vivres. Ce qu'Augustodunum fit par crainte, Lugdunum [2] le fit par zèle, mais plus encore par haine contre les Viennois que Galba avait favorisés à leur préjudice. Il régnait entre Vienne et Lyon une inimitié, que la dernière guerre avait encore fortifiée. Galba avait prétexté d'anciens griefs contre Lugdunum, pour confisquer les revenus de cette ville. Vienne, au contraire, avait été comblée d'honneurs et de priviléges. Dans cette circonstance, les habitans de Lugdunum ne rougirent pas de solliciter les soldats, en général et en particulier, de les exhorter, de les encourager à piller Vienne comme ville opulente, et à la détruire ensuite comme ville rebelle. « Elle avait récemment assiégé leur colonie, secouru Vindex, levé depuis peu des légions pour le service de Galba. Pourquoi les fidèles guerriers de Vitellius n'allaient-ils pas se venger? Que ne couraient-ils anéantir le foyer de la guerre des Gau-

[1] Langres.
[2] Lyon.

les; tout y était étranger et ennemi; pour eux, ils étaient une colonie de Rome, une partie de l'armée, les compagnons inséparables de leur bonne et de leur mauvaise fortune. Voudraient-ils, en cas de malheur, les laisser à la merci d'un voisin furieux? »

Ces discours, et d'autres semblables avaient tellement échauffé le soldat, que les officiers des légions ne croyaient plus possible de calmer leur fureur. Les Viennois, instruits à temps de l'affreux danger qui les menaçait, vinrent sur le chemin de l'armée avec tout l'appareil des supplians. Là, se jetant aux genoux des légionnaires, s'attachant à leurs armes, à leurs pas, ils parvinrent à les apaiser. Cependant l'innocence des Viennois, et leur dignité de colonie romaine ne furent reconnues que sous la condition de donner trois cents sesterces [1] à chaque légionnaire et une forte somme au général, indépendamment des vivres que la cité devait fournir en abondance, et des armes que ses habitans devaient remettre à l'armée.

Valens conduisit ensuite ses troupes à travers le pays des Allobroges et de celui des Vocontiens; réglant sa marche et le séjour de ses troupes sur les sommes qu'il exigeait des magistrats des villes, ou des possesseurs de terres : au défaut d'argent, des adultères et d'infâmes prostitutions fléchissaient le général romain.

Cecina, autre lieutenant de Vitellius, et commandant l'armée de la Haute-Germanie, se montra plus avide encore de sang et de butin. Les Helvétiens, cette nation des Gaules, célèbre jadis par la valeur et le nombre de ses guerriers, et alors seulement par son ancienne gloire, ignorant la mort de Galba, refusait de reconnaître Vitellius. La cupidité et la précipitation d'une légion, donnèrent lieu à de nouveaux

[1] Cinquante-huit francs.

motifs de guerre. Cette troupe avait enlevé l'argent destiné pour la solde d'une garnison que la nation entretenait de tout temps à ses frais. Les Helvétiens, par représailles, interceptent la correspondance avec l'armée de Germanie, et retiennent en prison un centurion et quelques soldats. Il n'en fallut pas davantage à Cecina, qui n'attendait que l'occasion, pour ravager tout le pays. Il fit passer plusieurs milliers de ses habitans au fil de l'épée, et en vendit autant à l'encan; plusieurs cités furent détruites, et l'armée romaine s'avançait en bon ordre vers Aventicum [1], capitale du pays, lorsque les Helvétiens vinrent offrir de se rendre à discrétion, ce qui fut accepté. Julius Alpinus, un des chefs, fut le seul que Cecina fit mettre à mort, comme auteur de la guerre; il abandonna les autres à la clémence ou à la cruauté de Vitellius. On ne saurait dire qui, de l'empereur ou du soldat, se montra le plus implacable envers les députés helvétiens; les soldats les insultaient et les frappaient en demandant la destruction de la nation entière. Vitellius n'épargnait pas les menaces et les emportemens. Toutefois, Claudius Cossus, un des députés, célèbre par son éloquence, mais la cachant alors sous un effroi concerté, ce qui la rendait plus puissante, parvint à adoucir l'esprit des soldats. Emus par l'éloquence de l'orateur helvétien, ils fondirent en larmes, et mettant encore plus de fermeté à des demandes qui étaient plus justes, ils obtinrent grâce pour cette nation [2].

Ere chrét. 69. *Révolte de Maricus.* — Il fallait tout l'excès des cruautés et des outrages commis par Cecina et par Valens, pour ranimer l'esprit militaire des Gaulois, c'est-à-dire, de la

[1] Aujourd'hui Avenches dans le canton de Vaud. Ce n'est plus qu'un petit village, qui offre beaucoup d'antiquités romaines.

[2] Tacit., *Hist.*, lib. I.

partie nombreuse et désarmée de cette nation. La honte d'avoir souffert tant d'affronts détermina d'abord les plus impatiens et les plus malheureux ; des attroupemens se formèrent ; l'audace se montra sous une forme toute nouvelle, et le désespoir appela la religion à son secours. Un homme obscur, du pays des Boiens, osa lutter contre la puissance romaine. Mariccus se présenta comme le libérateur des Gaules, comme un être divin [1]. Il avait déjà rassemblé huit mille hommes de quelques cantons éduens les plus éloignés d'Augustodunum, lorsqu'un corps formé par Vitellius, dans cette cité fidèle, et composé de l'élite de la jeunesse, s'étant réuni à quelques cohortes, dissipa cette troupe indisciplinée de fanatiques. Mariccus fut pris dans le combat, et bientôt après livré aux bêtes féroces. Comme elles ne le dévoraient pas tout d'abord, Vitellius le fit tuer sous ses yeux.

La révolte de Mariccus ne différait de celles qui l'avaient précédée que par le moyen extraordinaire employé par ce chef de bandes. Jusque-là, l'amour de la patrie, le désir de l'indépendance avaient suffi pour déterminer les Gaulois à se lever contre leurs oppresseurs. Dans cette dernière occasion, Mariccus, persuadé sans doute que de pareils mobiles étaient désormais impuissans, crut que le fanatisme seul pouvait leur rendre cette énergie nécessaire au succès de son entreprise. Il se trompa, et ce n'était pas à lui qu'il appartenait de relever le courage national.

Insurrection des Bataves ; guerre de Civilis dans la Gaule septentrionale. — Les Gaulois avaient perdu par degrés leur ancien esprit militaire, et langui dans l'inertie pendant plus d'un siècle. Nous allons voir maintenant le réveil d'une partie de la nation s'opérer avec éclat, et les stipendiaires armés pour l'oppression de leurs propres concitoyens, Ere chrét. 70.

[1] *Deus* (*nomen id sibi indiderat*) TACIT. *Histor*, lib. II, § 61.

leur frayer le chemin de la liberté commune. La même politique romaine qui, depuis le milieu du règne d'Auguste, et sous les quatre règnes suivans, entretenait le corps des Gaules dans un état d'engourdissement et de faiblesse, avait réservé, ainsi que nous l'avons dit, l'honneur et l'habitude des armes à quelques peuples de la frontière, distingués par des priviléges, toujours prêts à fournir des soldats à l'empire, au lieu de tributs, et destinés surtout à contenir et à châtier les autres Gaulois. De ce nombre étaient les Bataves, les plus braves, les plus aguerris des habitans de la Belgique. Ces peuples n'étaient pas sujets, mais alliés des Romains, et ne devaient leur fournir que des gens de guerre commandés par les principaux de leur pays. Vitellius venait d'ordonner de nouvelles levées chez les Bataves; ils ne purent souffrir que des préfets et des centurions envoyés par Vitellius abusassent de leur autorité jusqu'au point de comprendre, dans leurs enrôlemens, des vieillards ou des infirmes, pour leur vendre des dispenses acquises, et par une injustice contraire, des jeunes gens au-dessous de l'âge militaire, que des passions plus révoltantes que celle de l'avarice faisaient choisir à la figure. Vers ce temps, trois cohortes bataves qui s'étaient distinguées dans les guerres de Germanie et de Bretagne [1], rentraient dans leur pays dont elles partageaient le mécontentement. De telles circonstances fournirent à Claudius Civilis, l'occasion qu'il cherchait depuis long-temps, de lever l'étendard de l'insurrection; c'était le plus considérable d'entre les Bataves. Issu des anciens rois du pays, d'un esprit extraordinairement fin et délié, avec l'ame de Sertorius ou d'Annibal, il se glorifiait encore de leur ressembler, par l'honorable difformité d'un œil perdu à la guerre. Son frère, Julius Paulus, accusé de rébellion, avait été mis à mort injustement. Chargé lui-même de fers,

[1] *Britannia*, l'Angleterre.

conduit devant Néron, absous par Galba, exposé de nouveau dans l'armée de Vitellius à perdre la vie par l'animosité des légions qui demandaient son supplice, il était rentré dans sa patrie la rage dans le cœur, et brûlait de se venger; mais il aspirait à des vengeances éclatantes et utiles à son ambition. Sous prétexte d'un grand festin qu'il voulait donner à ses amis, il assembla pendant la nuit, dans un bois sacré, les hommes les plus influens et les plus audacieux. Après le repas, il commence par relever la dignité et la gloire de la nation; il passe ensuite à l'énumération de tout ce que les Bataves avaient à souffrir, insultes, rapts, brigandages; ils n'étaient plus comme autrefois des alliés, on les traitait comme de vils esclaves. Cependant, en aucun temps, les Romains n'avaient été moins redoutables; il n'y avait dans leur camp d'hiver que du butin et des vieillards; les Bataves n'avaient seulement qu'à lever les yeux, et ne pas se faire un épouvantail de quelques vains noms de légions: ils avaient une infanterie et une cavalerie excellentes, les Germains pour frères, les autres peuples des Gaules qui conspiraient pour eux, et même jusqu'à la majorité des citoyens romains, qui verraient leur entreprise d'un œil favorable. Vaincus, ils s'en feraient un mérite auprès de Vespasien; vainqueurs, ils n'auraient de compte à rendre à personne.

La proposition fut accueillie avec transports, et toute l'assemblée s'engagea par des sermens horribles. Civilis, plaçant l'espoir d'un grand succès dans l'armement des cités gauloises, dont il savait que Vitellius avait épuisé la patience, ne se montra d'abord que comme un zélé partisan de Vespasien. Il eut même l'art de faire tolérer ses premières démarches par Antonius Primus, l'un des généraux de ce prince, et par Hordeonius Flaccus, commandant pour Vitellius, mais penchant secrètement pour l'autre parti. Il

leur persuada que son unique but, dans la guerre qu'il allait entreprendre, était de favoriser, par une puissante diversion, les armes de Vespasien, et d'occuper les légions et les autres auxiliaires germains et gaulois, que Vitellius pourrait appeler à son secours.

Assuré au dedans des dispositions de la nation, Civilis songea à se ménager des alliés. Ses agens sollicitèrent les huit cohortes qui étaient alors à Moguntiacum [1] sur le Rhin. Il fit entrer dans ses desseins les Caninefates [2], et, pour les intéresser davantage à la cause commune, en même temps qu'il masquait plus long-temps ses véritables desseins, il fit élire pour chef Brinnon, guerrier caninefate, aussi distingué par sa naissance que par l'esprit de révolte, héréditaire dans sa famille, contre le nom romain, se réservant d'ailleurs de le guider par ses conseils.

A peine les Frisons, qui faisaient partie de la confédération, furent-ils arrivés, que Brinnon se porta sur un camp occupé par deux cohortes romaines qui eurent à peine le temps de se sauver. Le camp fut pillé, les marchands et les valets d'armée surpris et arrêtés dans les campagnes; mais ce coup de main, exécuté d'une manière trop ouverte, donna l'éveil aux Romains; ils retirèrent en hâte tous leurs petits postes que Civilis espérait surprendre en détail, et rejoignirent sur le Rhin le point de concentration assigné. Civilis s'efforça vainement de les rassurer, les engageant à retourner dans leurs quartiers, s'offrant d'étouffer, lui seul avec sa cohorte, ce qu'il appelait le tumulte des Caninefates. Les Romains n'en continuèrent pas moins leur mouvement concentrique. Reconnu pour l'auteur de la guerre et pour le véritable chef, Civilis résolut alors de laisser la ruse, pour

[1] Mayence.

[2] *Caninefates vel Cannenafetes.* Ils habitaient les terres qui portent aujourd'hui le nom de West-Frise.

agir à force ouverte. Il marche avec les Caninefates, les Frisons et les Bataves, chaque nation formant une colonne séparée, contre les deux cohortes et les autres garnisons rassemblées. De leur côté, les Romains s'étaient mis en bataille non loin du Rhin. L'action était engagée depuis quelque temps, lorsqu'une cohorte de Tongres auxiliaires passa du côté de Civilis, et décida la victoire en sa faveur. Un grand nombre de légionnaires perdirent la vie. Semblable défection eut lieu sur une flotte romaine, spectatrice du combat. Une partie des rameurs, qui étaient bataves, troublèrent, par une maladresse concertée, les manœuvres des matelots et des soldats; bientôt ils firent agir leurs rames en sens contraire, et, présentant les poupes à la rive opposée, ils finirent par massacrer les pilotes et les centurions. Après avoir intimidé ou rangé de leur parti les matelots et les légionnaires romains, la flotte entière, qui était de vingt-quatre vaisseaux, passa aux Bataves, ou fut prise par eux. Ces premiers succès procurèrent à Civilis des armes et des vaisseaux, dont il manquait, et lui firent une grande réputation dans la Gaule et dans la Germanie, qui le célébraient comme l'auteur de leur liberté. Les Germains envoyèrent sur-le-champ des députés pour lui offrir des secours. Civilis mettait tous ses soins à se faire une alliée fidèle de la Gaule; il employait la séduction et les présens. Les préfets des cohortes, qui étaient prisonniers, furent renvoyés dans leur pays; il laissa aux soldats la liberté de rester ou de partir; ceux qui restaient obtenaient un grade honorable, ceux qui s'en allaient emportaient quelques dépouilles des Romains : en même temps, dans des entretiens secrets avec plusieurs, il leur représentait les maux qu'ils avaient soufferts depuis tant d'années, dans une malheureuse servitude, déguisée sous le nom de paix. « Les Bataves, quoique exempts de tributs, n'avaient pas hésité à prendre les armes contre

leurs communs tyrans, et les avaient défaits à la première rencontre. A quoi devaient s'attendre les Romains si toute la Gaule secouait le joug ? A quoi se réduisaient leurs forces d'Italie? C'était avec le sang des peuples qu'ils opprimaient les provinces. On ne pouvait point objecter le combat de Vindex ; la Gaule s'y était égorgée avec ses propres armes, puisque Verginius avait vaincu les Eduens et les Arvèrnes avec la cavalerie des Bataves et l'infanterie des Belges. A présent les Gaulois seraient tous du même côté ; ils ne formeraient tous qu'un même parti. Muni de toute la force qu'avait donnée aux camps romains leur discipline militaire, Civilis n'avait-il pas avec lui ces cohortes de vétérans, qui venaient d'anéantir les légions d'Othon; la Syrie et l'Asie, tout l'Orient, accoutumés à des rois, pouvaient languir dans les fers ; mais les Gaulois étaient faits pour être libres ; il n'y avait pas si long-temps qu'ils connaissaient les tributs : ils avaient vu dernièrement le massacre de Varus, et la servitude chassée loin de la Germanie. Pouvaient-ils ne pas espérer contre Vitellius le succès obtenu par les Germains contre Auguste. Il n'y avait pas jusqu'à la brute à qui la liberté n'eût été donnée par la nature; la valeur était l'attribut propre de l'homme, et les dieux étaient pour le plus brave. Que tardaient-ils donc à tomber avec toutes leurs forces sur un ennemi qui avait partagé, qui avait épuisé les siennes? Tandis que les uns soutiendraient Vespasien, les autres Vitellius, il y avait jour à les accabler l'un et l'autre[1]. »

Pendant que Civilis commençait ainsi à exalter les esprits dans les Gaules et dans la Germanie, Hordeonius Flaccus avait paru favoriser secrètement ses desseins. Ce ne fut que lorsque des courriers lui annoncèrent la prise des camps, la

[1] Tacit., *Histor.*, lib. 4, § 17.

défaite des cohortes, l'humiliation du nom romain, que le lieutenant de Vitellius, reconnaissant trop tard les artifices de Civilis, envoya contre lui deux légions, auxquelles il joignit des cohortes ubiennes, de la cavalerie trévérienne, et bientôt après une division de cavalerie batave; celle-ci, gagnée d'avance, mais dissimulant avec les Romains, parce qu'elle réservait son infidélité pour une occasion avantageuse, passa dès le commencement de l'action du côté des siens, et chargea les Romains. Les autres auxiliaires, ayant pris la fuite, furent poursuivis par les vainqueurs. Les deux légions profitèrent de cet instant pour se retirer dans un camp sur le Rhin, appelé *Vetera*[1].

Civilis assiége deux légions romaines dans le camp de Vetera. — Dans le même temps, les huit cohortes bataves dont nous avons déjà parlé plus haut, qui, sur l'ordre de Vitellius, étaient déjà parties de Moguntiacum pour l'Italie, furent jointes sur leur route par un émissaire de Civilis, et reprirent à l'instant celle du Bas-Rhin; elles passèrent sur le ventre de la première légion, qui avait voulu leur fermer le passage à Bonna[2], et gagnèrent, en évitant Colonia Agrippina, le camp des confédérés. Se voyant désormais à la tête d'une armée nombreuse et formidable, Civilis balança un instant s'il attaquerait tous les Romains sans distinction de parti; mais, considérant les grandes forces qui se réuniraient alors contre lui, il se décida à couvrir encore ses projets du nom de Vespasien. Il fit donc jurer fidélité au nouvel empereur par toutes ses troupes, et prit de là occasion d'envoyer sommer les deux légions romaines

[1] On croit que c'est aujourd'hui la petite ville de Xanten, ou Santen, à trois lieues de Clèves.

[2] Bonn.

renfermées dans Vetera, de prêter le même serment : celles-ci répondirent qu'elles ne reconnaissaient que Vitellius, qu'elles n'avaient point d'ordres à recevoir d'un déserteur et d'un traître, qui n'échapperait pas tôt ou tard à un juste châtiment. Civilis, transporté de colère, entraîne toute la jeunesse batave dans son parti, attire à lui les Tenchtères, les Bructères, et d'autres peuples de la Germanie, et vient se présenter devant Vetera. Après un assaut, que les Romains repoussent avec fermeté, il se borne à investir la place, sachant surtout qu'elle est mal pourvue en vivres, et qu'elle renferme beaucoup de bouches inutiles.

Cependant la Gaule commençait à suivre l'impulsion donnée par Civilis, et les auxiliaires abandonnaient insensiblement les enseignes romaines; la plupart des cités maltraitées par les partisans de Vitellius s'armaient pour Vespasien ou pour leur propre liberté, refusaient les milices et les tributs, tandis que Civilis, employant la violence, au défaut de la persuasion, envoyait des détachemens piller et dévaster les pays fidèles à Vitellius ou à l'empire. C'était les Menapiens et les Morins au-delà de la Meuse; plus près les Trévériens et surtout les Boiens. Ces derniers, auxquels les Germains reprochaient d'avoir abjuré leur patrie commune pour prendre le nom romain d'Aggripiniens, furent enveloppés et écrasés après s'être défendus avec une grande vigueur.

Dans le même temps, la discorde éclatait entre les soldats des légions de Germanie et leurs officiers : ceux-ci étaient généralement pour Vespasien ; les autres s'obstinaient à ne reconnaître que Vitellius. Voulant profiter de ses succès et de la mésintelligence de ses ennemis, Civilis pressait la reddition de Vetera. Déjà, sur la nouvelle que Dillius Vocula, lieutenant d'Hordeonius, était venu camper dans un lieu

nommé Gelduba [1], pour faire une diversion en faveur des légions assiégées, il avait voulu tenter une nouvelle attaque aussi infructueuse que la première. Convaincu qu'il ne réduirait ces troupes que par la famine, il cherchait alors à ébranler leur fidélité par des négociations et des promesses.

Sur ces entrefaites, la nouvelle de la défaite de l'armée de Vitellius à Crémone se répandit, et fut bientôt confirmée par l'arrivée d'Alpinus Montanus, préfet d'une cohorte trévérienne qui avait combattu dans l'armée vaincue. Les auxiliaires de la Gaule, indifférens pour le parti qu'ils servaient, et entraînés par leurs préfets, furent les premiers à se détacher de Vitellius. Bientôt les officiers parvinrent à arracher le serment de fidélité aux légions de Vetera et à celles du camp de Gelduba; Montanus fut alors député auprès de Civilis pour lui signifier « de poser les armes et de ne plus couvrir les desseins d'un ennemi du masque d'un allié; que s'il avait eu en vue de servir Vespasien, il n'avait plus rien à désirer après l'événement de Cremone. » Dans cette circonstance critique, l'astucieux Batave eut recours à la séduction; remarquant dans Montanus une résolution extraordinaire et un caractère fait pour les entreprises hasardeuses, il réussit à le gagner, et le chargea de porter une réponse équivoque dans les camps romains, comme aussi de soulever sa cité. « Demandez à vos Trévériens, lui dit-il, et aux autres ames serviles qui déshonorent la Gaule, quel prix ils attendent du sang qu'ils ont tant de fois versé pour les Romains? quel temps leur paraîtra plus favorable pour courir aux armes. Dites-leur que moi, simple préfet de cohortes, avec les Bataves et les Caninefates, qui ne sont qu'une très-petite portion des Gaules, nous avons cependant détruit les camps et les postes retranchés où s'enfermaient

[1] Aujourd'hui Gelb, bourg voisin de Neuss.

les légions romaines ; et que ceux que nous investissons en ce moment, éprouveront bientôt le même sort. Apprenez-leur enfin qu'en osant, ou nous recouvrerons la liberté, ou, vaincus, nous resterons ce que nous sommes[1]. »

Combat de Gelduba. — L'avénement de Vespasien au trône des Césars, loin de déconcerter les projets de Civilis, ne le rendit donc que plus entreprenant. A peine eut-il congédié Montanus, après s'être assuré de ses dispositions, qu'il détacha de son armée les vieilles cohortes bataves avec l'élite des Germains auxiliaires, aux ordres de Claudius Victor, fils de sa sœur, pour aller surprendre Vocula dans son camp de Gelduba. La marche de ce corps fut si rapide et si secrète, la charge si brusque et si impétueuse, que les troupes romaines, infanterie et cavalerie, battues avant que d'avoir pu se ranger en bataille, renversées les unes sur les autres, allaient être totalement exterminées, lorsqu'un secours inattendu vint changer tout à coup la face du combat. Quelques cohortes de Vascons[2], enrôlés par Galba, détachées sur un autre point, avaient été mandées au camp ; ayant entendu, en s'approchant, le cri des combattans, elles doublèrent le pas, attaquèrent à dos les Bataves. Dans le premier moment, les troupes du camp crurent que c'était un puissant renfort qui leur arrivait de Novesium[3] ou de Moguntiacum[4] ; et cette erreur leur rendit tout leur courage. Les Bataves furent repoussés ; toutefois leur cavalerie se retira avec les enseignes et les prisonniers qu'elle avait enlevés au commencement de l'affaire.

[1] *Denique ausos aut libertas sequetur, aut victi iidem erimus.* (Tacit., *Histor.*, lib. 4, § 32.)

[2] *Vascones.* Peuple de l'Hispanie citérieure, qui s'étendit ensuite dans la Gaule aquitanique, et prit le nom de Gascons.

[3] Aujourd'hui Neuss, à quatre lieues de Cologne.

[4] Mayence.

Civilis lève le siége de Vetera — Quelques jours après, Vocula s'étant avancé du côté de Vetera, se vit forcé par les clameurs de ses soldats, de les mener de suite au combat avant même qu'ils ne fussent rangés en bataille ; fatigués de la route, et sans qu'aucune disposition préalable eût été prise. De son côté, Civilis marcha sans hésister à leur rencontre, ne se fiant pas moins aux fautes de l'ennemi qu'à la valeur des siens. Au premier choc, ceux des Romains qui avaient demandé avec le plus d'instance qu'on engageât d'abord l'action, lâchèrent pied ; les autres tinrent ferme. La victoire penchait en faveur des Bataves ; une sortie, tentée par les deux légions bloquées, n'avait point opéré pour les Romains une diversion favorable, lorsque le cheval de Civilis s'abattant sous lui, le porta si rudement à terre, qu'on le crut mort. La nouvelle qui s'en répandit à l'instant dans les deux armées, suffit pour changer la face du combat. Les Romains, transportés de joie, reprirent l'avantage ; les Bataves et leurs alliés, abattus et consternés, abandonnèrent le siège.

Les jours suivans, Vocula s'occupa de faire entrer des vivres dans la place, et d'en augmenter les moyens de défense. Mais à peine rétabli de sa chute, Civilis vint troubler les convois de l'armée romaine, l'obligea de s'éloigner, remit le siège devant Vetera, s'empara du camp de Gelduba que Vocula venait de quitter, et battit encore ce dernier dans un combat de cavalerie à peu de distance de Novesium.

Egalement aigris par les succès et par les revers, sans cesse divisés d'opinions et d'intérêts, les soldats romains se livraient chaque jour à des séditions nouvelles ; les derniers avantages remportés par Civilis les animèrent contre leurs généraux qu'ils s'étaient habitués à rendre comptables des coups de la fortune. Dans une première émeute, ils avaient dépouillé Hordeonius du commandement, pour en revêtir

Vocula ; dans une seconde, ils le massacrèrent impitoyablement ; et Vocula aurait éprouvé le même sort, si, déguisé en esclave, il n'eût profité de l'obscurité pour se sauver sans être reconnu.

Telle était la situation des affaires en deçà des Alpes, lorsqu'on y apprit à la fois les combats livrés au milieu de Rome, la mort misérable de Vitellius et l'incendie du Capitole. Ce fut alors que Civilis, espérant autant de la discorde et de l'esprit d'insubordination des légions, que de sa fortune, des secours des Germains et du reste de la Gaule, osa attaquer ouvertement l'empire romain. De faux bruits adroitement répandus par lui sur la situation critique des légions en Pannonie, en Mesie, et dans la grande île britannique, ne contribuaient pas peu à disposer les Gaulois à un soulèvement ; mais rien ne fit plus d'impression sur la crédulité populaire que l'incendie du Capitole. C'était, selon l'interprétation des Druides, un signe marqué de la colère du ciel contre les Romains. Rome, disaient ces ministres de la religion, avait été prise jadis pas les Gaulois ; mais le temple de Jupiter n'ayant pas été détruit, la république avait subsisté. Maintenant cet embrasement fatal était pour les Romains l'avant-coureur de leur ruine, et pour les nations transalpines, le présage de l'empire du monde.

Les Trévériens et les Lingons se révoltent contre les Romains. — Toutefois les Trévériens et les Lingons furent les seuls qui se déclarèrent d'abord ; les Trévériens, à l'instigation de Classicus, préfet d'un corps de cavalerie de ce pays, homme d'une naissance illustre, et jouissant d'un grand crédit parmi les siens. Il était secondé par Julius Tutor, qui avait commandé pour Vitellius sur le Rhin. Les Lingons étaient dirigés par Julius Sabinus, jeune homme riche et puissant, investi de la faveur populaire, mais assez vain pour faire son premier titre d'illustration de l'adultère

vrai ou supposé de sa bisaïeule avec Jules César. Aussitôt que ces trois chefs eurent sondé la disposition des esprits et qu'ils se furent assurés de ceux qu'ils jugeaient pouvoir servir leur dessein, ils se réunirent clandestinement à Colonia Agrippina [1], dans une maison particulière; l'assemblée ne devait être composée que de Lingons et de Trévériens; il s'y trouva cependant quelques Tongres [2] et Ubiens déjà gagnés au nouveau parti. La guerre y fut résolu tout d'une voix, sauf à déterminer après la victoire quelles limites il conviendrait d'assigner à l'empire des Gaules. Cette décision ayant été prise sur-le-champ, il n'y eut de délibération qu'à l'égard des restes de l'armée de Vitellius. Quelques-uns étaient d'avis d'immoler sans pitié ces soldats indisciplinés et perfides, souillés du sang de leurs généraux; d'autres se bornant à la mort des chefs, opinaient pour qu'on ne réduisît pas le simple soldat au désespoir, et qu'on l'engageât dans la ligue gauloise, en lui conservant la vie à cette condition : ce dernier avis prévalut. Tel fut le résultat de la première assemblée; ensuite on envoya dans la Gaule des émissaires qui travaillèrent à la soulever. Toutefois, afin de perdre plus sûrement le général romain, les conjurés continuèrent de lui témoigner les égards et le respect accoutumés. Séduit par leurs insinuations, Vocula se décida à marcher quelques jours après contre Civilis. Il n'était pas loin de Vetera, lorsque Classicus et Tutor prenant les devants sous prétexte d'allerreconnaitre le pays, coururent ratifier leur traité avec les Germains de Civilis. Ils campèrent ensuite, et se retranchèrent à part des autres troupes romaines. Placé entre des alliés devenus des ennemis, et ses

[1] C'était la principale cité des Ubiens, à laquelle les Romains avaient donné ce nom.

[2] *Tungri*. Ce peuple, originaire de Germanie, avait envahi le pays des Eburons, et s'y était fixé.

soldats, sur la fidélité desquels il avait conçu de justes défiances, Vocula prit le parti de retourner sur ses pas, et se retira à Novesium. Les Gaulois le suivirent, et vinrent asseoir leur camp à deux milles du sien : ainsi rapprochés, les soldats et les centurions ne cessant d'aller et venir, laissèrent marchander leur fidélité chancelante; enfin, chose inouïe dans les annales de la république et de l'empire, une armée romaine n'eut pas honte de prêter serment à des étrangers; et pour gage d'un pareil crime, elle promit de massacrer ou de charger de fers ses généraux.

Les troupes romaines prêtent serment de fidélité à l'empire des Gaules. — Vocula, après avoir tout tenté pour ramener dans le sentier de l'honneur et du devoir ses soldats égarés, voulait se donner la mort; ses affranchis et ses esclaves l'en détournèrent; peu d'instans après, il fut massacré par un déserteur de la première légion; quant à ses deux lieutenans, Numisius et Herennius, on se contenta de les mettre aux fers. Bientôt Classicus, revêtu des insignes des généraux romains, se présenta lui-même au camp, et fit prêter aux légions le serment de fidélité à l'empire des Gaules. Tutor et Classicus se partagèrent ensuite les opérations. Du camp de Novesium, Tutor se rendit promptement à Colonia, de là à Moguntiacum et aux autres quartiers, exigeant le même serment de tout ce qu'il y avait de soldats romains sur la rive gauche du Rhin, et faisant massacrer les tribuns et les autres officiers qui refusaient de le prêter. Il ne restait plus que les deux légions renfermées dans Vetera. Classicus les fait sommer de suivre l'exemple des autres; il choisit à cet effet plusieurs transfuges des légions qui s'étaient données les premières à la cause de l'insurrection, ils avaient ordre de promettre aux assiégés leur pardon, s'ils cédaient aux conjonctures, sinon point d'espérance : on les dévouait au glaive, à la famine, aux plus

horribles tourmens : les députés ajoutèrent à ces considérations puissantes leur exemple. Réduites aux dernières extrémités de la faim, ayant mangé les bêtes de somme et les alimens les plus dégoûtans, elles en étaient aux herbes, aux racines et aux arbrisseaux des remparts. Le courage leur manqua avec les forces ; elles députèrent vers Civilis, pour lui demander la vie. Le chef batave ne voulut pas les entendre qu'elles n'eussent, avant tout, juré obéissance à l'empire des Gaules ; il envoya en même temps un détachement chargé de se faire livrer l'argent, les valets, les bagages, et tous les effets militaires, et de conduire ensuite les troupes prisonnières à leur destination.

A cinq milles environ, les Germains qui formaient l'escorte, par ressentiment des pertes qu'ils avaient essuyées pendant le siége, se jetèrent avec fureur sur les deux légions et en tuèrent la plus grande partie sur la place ; poursuivant ensuite les autres, qui parvinrent toutefois à rentrer dans Vetera, les Germains mirent le feu à ce poste, et firent périr dans l'incendie tous ceux qui avaient survécu au massacre.

Après cette indigne perfidie dont Civilis n'était pas complice, et dont il fit de justes et sanglans reproches aux Germains, ce chef s'occupa de soumettre les autres légions. Celles de Bonna et de Novesium furent envoyées prisonnières dans la cité des Trévériens [1]. Les camps d'hiver des légions, des cohortes, des corps de cavalerie, objets de l'indignation publique, furent renversés et livrés aux flammes, à l'exception de ceux du Moguntiacum et de Vindonissa [2]. Au surplus, il convient de remarquer qu'en exigeant le serment des légions et de leurs auxiliaires, Civilis ne s'était point lié lui-même, et n'avait fait jurer aucun de ses Bataves. Pré-

[1] Trèves.

[2] Aujourd'hui Windisch, village du canton de Berne.

voyant qu'un jour les autres chefs gaulois pourraient lui disputer l'empire, et qu'il serait dans le cas de recourir aux Germains pour le conserver, il était de son intérêt de ne point mécontenter ceux-ci, en reconnaissant d'avance une suprématie qu'ils etaient en droit de revendiquer pour eux.

Par suite de ce même système de prudence, il sauva Colonia du pillage, et il se servit de la prophétesse Velleda pour calmer la fureur jalouse des Tenchtères qui voulaient détruire cette ville. Ces services lui gagnèrent l'affection des Agripiniens. Fortifié de leur alliance et de leurs armes, il se met en devoir de soumettre les cités voisines, de gré ou de force; il avait déjà réduit les Suniques [1] et enrôlé leur jeunesse, lorsque Labeo, avec une troupe de Bétasiens [2], de Tongres et de Nerviens levés à la hâte, vint s'opposer à ses progrès. Labeo comptait sur sa position; il s'était assuré d'avance d'un pont sur la Mosa [3], et il occupait les défilés. Le combat était encore indécis, lorsque les Germains, traversant le fleuve à la nage, vinrent tomber sur ses derrières. En même temps, Civilis, avec autant d'audace que de présence d'esprit, se portant au milieu des Tongres, et élevant la voix. « Nous n'avons pas pris les armes, dit-il, pour faire des Bataves et des Trévériens les maîtres des nations; loin de nous cette arrogance; acceptez l'union, et je passe de votre côté comme chef ou comme soldat, à votre gré. » La multitude est ébranlée, et les épées vont rentrer dans le fourreau. Deux des principaux officiers tongres, Companus et Juvenalis, achevant de décider les soldats, le corps entier se donna à Civilis. Labeo se sauva avant que d'être enveloppé; les Bétasiens et les Ner-

[1] *Sunisi.* Peuple germain qui était venu s'établir sur la rive gauche du Rhin, dans le pays des Ubiens et des Tongres.

[2] *Betasi.* Peuplade belge, dont on ne connaît point l'emplacement.

[3] La Meuse.

viens se rendirent aussi, et le chef batave les incorpora dans son armée. Cette acquisition lui était d'autant plus précieuse, que ces peuples appartenaient à la classe guerrière des Gaules, et que leur exemple pouvait décider d'autres cités. Ainsi s'agrandissait la puissance de Civilis, et la terreur lui soumettait successivement les peuples que l'affection ne déterminait pas d'abord à embrasser son parti.

Le Gaulois Julius Sabinus prend le titre de César; il est battu par les Séquaniens. — Cependant Julius Sabinus, après avoir détruit tous les monumens qui pouvaient rappeler l'alliance avec les Romains, conçut la ridicule idée de séparer ses intérêts de ceux des confédérés, et de se faire proclamer César par sa faction. Revêtu de ce titre, il s'avança, à la tête d'une armée plus nombreuse que disciplinée, sur les terres des Séquaniens, peuple limitrophe des Lingons, demeuré fidèle aux Romains. Les Séquaniens ne refusèrent point le combat : les Lingons furent complétement battus par des voisins plus guerriers qu'eux ; ceux qui échappèrent à cette défaite vinrent chercher un asile sous les drapeaux de Civilis. Sabinus s'était enfui au milieu de la bataille, avec autant de lâcheté qu'il avait mis de précipitation et d'imprudence dans son entreprise. Afin de répandre le bruit de sa mort, il fit mettre le feu à la maison des champs dans laquelle il s'était réfugié : on crut qu'il avait péri dans les flammes; mais il échappa, et sut conserver sa vie, en demeurant neuf années entières caché dans un tombeau. Au bout de ce temps, il fut découvert et conduit à Rome. Vespasien n'eut pas la générosité de lui pardonner d'avoir pris si inutilement le titre de César; il le fit périr, ainsi que la généreuse Eponine, qui n'abandonna point son époux dans l'infortune.

La victoire des Séquaniens arrêta les progrès des armes de la confédération. Elle refroidit le zèle des peuples qui

penchaient pour la révolte, et décida ceux qui se défiaient du succès, à persister dans leur neutralité. Les Remois, de tout temps dévoués aux Romains, convoquèrent les députés des diverses cités de la Gaule, afin qu'on eût à choisir en commun entre la liberté et la soumission. Déjà les esprits commençaient à s'adoucir, le bruit qui se répandit en même temps, qu'une armée envoyée par Vespasien, franchissait les Alpes, vint hâter les délibérations, et leur donner une direction plus prononcée vers la paix. Tullius Valentinus, député des Trévériens, l'un des plus ardens promoteurs de la ligue, orateur agréable à la multitude par son éloquence fougueuse, parla en faveur de la liberté nationale. Julius Auspex, un des premiers d'entre les Remois, opina pour l'obéissance aux lois de Vespasien. Tels furent ses raisonnemens : « Vaincus, à quelles justes calamités ne devait-on pas s'attendre? Vainqueurs, comment concilier les intérêts de tant de peuples? quelle cité dirigerait les opérations de la campagne? A quelle autre donnerait-on la direction des affaires générales? où placerait-on, après le succès, le siége de l'empire gaulois, source intarissable de prétentions contraires que chaque peuple fondait sur des droits litigieux, tels que ses richesses, sa puissance ou l'antiquité de son origine. » Ainsi la crainte du présent et les difficultés de l'avenir firent prendre le parti de remettre les choses dans leur premier état. Occupé par d'autres soins, Civilis n'était pas là pour soutenir de son crédit la cause de l'honneur national; on loua le courage de Valentinus, mais l'avis de Julius Auspex l'emporta : on écrivit donc, au nom des Gaules assemblées, aux Trévériens et aux autres confédérés, « qu'ils eussent à quitter les armes; que, s'ils reconnaissaient leurs fautes, il serait facile de les faire rentrer en grâce auprès des Romains, et que les médiateurs étaient tout prêts. »

Vespasien envoie une nouvelle armée dans les Gaules. Défaite des Trévériens. — Cette déclaration du congrès des Gaulois, et surtout l'arrivée prochaine de l'armée romaine, changèrent rapidement les dispositions de la ligue. Les chefs seuls persistèrent dans leur entreprise avec la plus courageuse entreprise. Tutor n'avait point avec lui les troupes suffisantes pour garder à la fois les passages des Alpes et le Haut-Rhin. Toutefois, il remporta d'abord un avantage sur Sextilius Felix, qui venait de pénétrer par la Rhétie[1], avec une avant-garde; mais, quelques jours après, il fut abandonné par tous les légionnaires qui avaient prêté le serment de fidélité à l'empire des Gaules, et qui désertèrent, ainsi que les Germains auxiliaires, aussitôt qu'ils se virent en présence des légions de Vespasien. Réduit aux seuls Trévériens, Tutor fut battu à son tour, et si complétement, qu'il ne put réunir les débris de ses troupes dispersées de toutes parts. Dans le même temps, les légions romaines, retenues prisonnières chez les Trévériens, profitant de l'absence de Valentinus, renouvelèrent leur serment à Vespasien, et se sauvèrent à Divodurum[2]. Tutor après sa défaite, et Valentinus à son retour, se vengèrent de cette évasion en faisant mettre à mort les deux lieutenans de Vocula, qu'ils avaient gardés prisonniers. Ils voulaient s'engager plus étroitement par ce crime, en s'ôtant à eux-mêmes et à leurs partisans tout espoir de pardon de la part des Romains.

Cependant Cerialis, général de Vespasien, arriva à Moguntiacum à la tête d'une armée forte de sept légions, sans compter la cavalerie et les auxiliaires. Il commença par ren-

[1] Cette contrée, réduite en province romaine par Drusus, sous le règne d'Auguste, répond, dans la géographie moderne, aux pays des Grisons, aux cantons d'Uri, de Glaris, de Schwitz, de Zurich, d'Appenzel, à la Turgovie, etc., jusqu'au lac de Constance; elle s'étendait aussi sur le Tyrol.

[2] Capitale des Médiomatriques, aujourd'hui Metz.

voyer chez elles toutes les milices des cités soumises, faisant publier dans les Gaules que l'empire avait assez de ses légions; que les alliés pouvaient reprendre tranquillement les occupations de la paix, et regarder comme terminée une guerre dont les Romains prenaient sur eux tout le soin. Cette proclamation remplit le double but que le général romain s'était proposé : l'un de rendre aux cités des bras pour la culture des terres, en leur fournissant les moyens d'acquitter les contributions; l'autre d'imposer à la masse de la nation, en lui faisant croire que la coopération des forces gauloises était inutile aux succès des armes romaines.

Bataille de Trèves. Les Gaulois sont vaincus par le général romain Cerialis. — Cependant Civilis et Classicus, alors occupés en Belgique, apprenant la fuite de Tutor, la défaite des Trévériens et les progrès de Cerialis, se hâtent de rassembler leurs forces éparses. En même temps ils dépêchent courriers sur courriers à Valentinus, pour lui recommander de prendre conseil des malheurs récens, et d'éviter surtout d'en venir à une action décisive. De son côté, le général romain ne perd pas un instant; il envoie un de ses lieutenans chez les Médiomatriques prendre les légions qui s'y étaient réfugiées, pour les mener à l'ennemi par le plus court chemin; il réunit les troupes qui se trouvaient à Moguntiacum à celles qu'il avait amenées avec lui, et, en trois jours, il arrive à Rigodulum, près de la cité des Trévériens. Valentinus, avec un corps considérable, occupait ce poste, fermé par des montagnes et par la Moselle, et il y avait ajouté un double fossé et un rempart formé de quartiers de roc, rapprochés les uns des autres. Arrivé en vue de ces ouvrages, le général romain ordonne à son infanterie de les forcer, et à la cavalerie de gagner les hauteurs. Les archers trévériens arrêtèrent pendant quel-

que temps cette double attaque ; mais bientôt l'ennemi, continuant d'avancer, repoussa les gens de trait, qui, rétrogradant avec trop de précipitation, jetèrent le désordre dans quelques bataillons ; ceux-ci lâchèrent pied, et entraînèrent bientôt le reste de l'armée dans leur déroute ; une partie de la cavalerie de Cerialis ayant tourné les hauteurs, coupa les fuyards, et fit prisonnier Valentinus, ainsi que ses principaux officiers. Conduit à Rome et condamné au supplice comme rebelle, insulté par ses ennemis, Valentinus reçut l'arrêt de sa mort avec autant de sang froid qu'il avait montré de chaleur pour les intérêts de son pays.

Le lendemain de sa victoire, Cerialis entra dans Trèves, et parvint à contenir la fureur de ses soldats, qui voulaient détruire de fond en comble la patrie de Tutor et de Classicus. Cet acte de fermeté envers les troupes, et de modération à l'égard des vaincus, produisit un heureux effet sur la nation en général. Sous un autre rapport, les derniers succès et surtout la politique conciliatrice du lieutenant de Vespasien, devaient enlever aux confédérés l'espoir de réussir dans leur entreprise, s'ils ne parvenaient à se créer ou de nouvelles ressources, ou de nouveaux prétextes pour continuer la guerre.

Civilis et les autres chefs gaulois proposent l'empire à Cerialis. — Civilis et les autres chefs avaient déjà senti que la cessation des guerres civiles de Rome suffirait seule pour anéantir la ligue qu'ils avaient formée. Voyant, contre leur espérance, que personne ne disputait l'empire à Vespasien, ils tentèrent de lui donner un compétiteur. Nul ne leur parut plus convenable à ce rôle important que Cerialis lui-même, et ils lui écrivirent « qu'ils savaient de bonne part que Vespasien était mort, qu'on s'efforçait inutilement de le cacher ; que l'Italie et Rome étaient la proie d'une guerre intestine ; que Mucianus et Domitien n'étaient que de vains

noms sans pouvoir [1]; que si Cerialis voulait pour lui l'empire des Gaules, ils se contenteraient de leur territoire; que, s'il préférait de combattre, ils ne s'y refuseraient pas non plus. » N'ayant reçu aucune réponse de Cerialis, trop habile pour donner dans le piége, et d'ailleurs mieux informé qu'eux des événemens d'Italie, ils se hâtèrent de rassembler toutes les troupes dont ils pouvaient encore disposer, et tinrent un conseil de guerre, où les avis furent d'abord partagés.

Civilis voulait qu'on attendît les nations transrhénanes, qui écraseraient un ennemi vaincu par la seule terreur qu'elles leur inspireraient. « Qu'était-ce que les Gaulois, sinon une proie facile pour le vainqueur? Et encore l'élite de cette nation, les Belges, étaient tous du parti de Vespasien, ouvertement ou de cœur. »

Tutor soutenait au contraire qu'en différant, on laissait les Romains se fortifier; que leurs armées se rassemblaient de toutes parts; qu'une des légions employées en Britannie avait repassé la mer; qu'on en ferait venir d'Hispanie; qu'il en arrivait d'Italie, toutes vieilles troupes, sachant la guerre, et non de ces soldats improvisés, qui n'avaient de militaire que l'habit; que les Germains, sur lesquels on comptait, étaient incapables de la moindre soumission, de la moindre discipline; qu'ils ne se laissaient ni gouverner, ni commander; qu'ils n'obéissaient qu'à leurs caprices, ne connaissaient que les présens et l'argent, et savaient assez que les ennemis étaient plus riches que les confédérés; que, si l'on attaquait dans ce moment, Cerialis n'aurait à leur opposer que les restes de l'armée de Germanie, ces misérables légions, avilies par le serment de fidélité prêté aux Gaulois; que la défaite de Valentinus, effet du hasard et de

[1] *Muciani ac Domitiani vana et sine viribus nomina.*
(Tacit., *Histor.*, lib. iv, § 75.)

l'inexpérience d'un jeune homme, plus exercé à manier la parole que les armes, serait un véhicule à la témérité des soldats et du général; qu'ils se hasarderaient avec une nouvelle confiance, et qu'alors ils seraient reçus, non par un jeune imprudent, plus occupé de phrases et de harangues, que de dispositions militaires, mais par Civilis et par Classicus; que le seul aspect de ces deux guerriers retracerait à l'imagination des Romains la peur, la faim, la fuite, et leur vie tant de fois à la merci des vainqueurs; que ni les Trévériens, ni les Lingons n'étaient retenus par les liens d'une soumission sincère, qu'ils reprendraient les armes aussitôt que leur première crainte serait dissipée; en définitive, qu'il fallait attaquer promptement les Romains dans leur camp près de Trèves, avant la réunion du reste de leurs forces. » Classicus ayant parlé dans le même sens, toute l'assemblée adopta l'avis de Tutor, et l'on se prépara au combat.

Seconde bataille de Trèves. — Les Ubiens et les Lingons formèrent le centre de l'armée; on donna la droite aux cohortes bataves, la gauche aux Bructères et aux Teuctères. Une partie de ces troupes marcha en silence par les montagnes; l'autre se dirigea entre la voie militaire [1] et la Moselle. L'attaque, commencée avant le jour, fut si brusque et si bien conduite, que le camp des Romains était forcé, et le pont de Trèves sur la Moselle au pouvoir des coalisés, avant que Cerialis soupçonnât leur marche. Surpris hors de son camp, dans une maison où il avait passé la nuit; sur le point d'être enlevé dans son lit, il n'eut que le temps de saisir son épée et d'accourir sur le champ de bataille; là, ralliant quelques fuyards, se jetant presque nu au milieu des traits, et bravant tous les dangers avec la plus heureuse témérité, il re-

[1] C'était celle de Trèves à Cologne, décrite dans l'itinéraire d'Antonin et dans la Table de Peutinger.

prend d'abord le pont; il rentre dans le camp, arrête, par son exemple et ses exhortations, la déroute des légions rompues, et les rassemble par pelotons et par cohortes sur le terrain, et dans l'état où elles se trouvent.

Cependant Tutor, Classicus et Civilis, chacun à son poste, exhortaient leur troupe à combattre; les Gaulois, pour la liberté, les Bataves, pour la gloire, les Germains, pour le butin. Ce dernier appât arracha aux confédérés la victoire, qui se déclarait pour eux; en effet, tandis que les plus avides s'écartaient pour piller, la vingt-unième légion qui s'était reformée en masse sur un espace plus découvert, arrêta le choc des vainqueurs, et les culbuta bientôt après. A la vue des cohortes romaines qui avaient été dispersées au commencement de la bataille, et qui, s'étant ralliées sur les hauteurs, leur parurent un renfort de troupes fraîches qui arrivaient, les troupes confédérées furent frappées de terreur et se mirent en fuite[1]. Après avoir ainsi réparé sa négligence par la fermeté de son courage, Cerialis, profitant de la victoire, s'empara le même jour du camp des confédérés et le détruisit.

Suites de la bataille de Trèves. — Les Ubiens se hâtèrent d'abandonner la cause de Civilis, et commencèrent par égorger tous les Germains qui se trouvaient alors dans Colonia Agrippina. Implorant ensuite l'appui des Romains, ils offrirent de livrer la femme et la sœur de Civilis, ainsi que la fille de Classicus, que ces chefs leur avaient laissées comme gages de la dernière alliance. Les secours qu'ils demandaient leur étaient d'autant plus nécessaires, que Civilis, pressé par le désir d'une vengeance légitime, ne tarda pas à marcher sur eux. Malgré ses pertes récentes, il restait encore au chef batave des forces suffisantes pour accomplir son

[1] *Nec sine ope divina*, dit Tacite.

dessein, s'il eût conservé la meilleure de ses cohortes, toute composée de Cauciens [1] et de Frisons, et cantonnée à Tolbiac, sur la voie de Trèves à Colonia; mais il apprit bientôt qu'elle avait été détruite par une nouvelle trahison des Ubiens : ceux-ci ayant donné un grand repas aux Germains, les avaient enivrés; puis, pendant leur sommeil, ils avaient fermé les portes et mis le feu aux maisons où se donnait le festin. Pas une seule victime n'était échappée à la rapidité de l'incendie.

Cette fâcheuse nouvelle changea la marche de Civilis; d'un autre côté, Cerialis avançait en toute diligence. Pressé de toutes parts, le chef batave craignait encore que la quatorzième légion romaine, jointe à une flotte partie de l'île britannique, ne vînt insulter la Batavie du côté de la mer; mais la légion prit la route de terre; Fabius Priscus, qui la commandait, la mena contre les Nerviens et les Tongres qu'il soumit. Cette expédition laissant la flotte dégarnie de troupes, fournit aux Caninéfates l'occasion de l'attaquer avec succès; et la plupart des bâtimens furent pris ou coulés à fond. Ces mêmes Caninéfates battirent aussi une troupe de Nerviens, qui d'eux-mêmes venaient de s'armer pour les Romains. Classicus remporta encore un avantage sur un fort détachement de cavalerie que Cerialis avait envoyé en avant de Novesium; pertes légères, sans doute, mais qui, fréquemment répétées, diminuaient les avantages de la dernière victoire remportée près de Trèves.

Civilis ayant bientôt formé une nouvelle armée en Germanie, revint fièrement camper à Vetera, autant pour tirer parti de cette position avantageuse, que pour augmenter le courage des siens à la vue d'un lieu témoin de leurs triom-

[1] *Chauci vel Cauci.* Peuple germain, au nord de la Batavie, et voisin des Frisons.

phes et de la honte des Romains. Au moyen d'une digue jetée en travers du Rhin, il submergea de vastes campagnes déjà marécageuses de leur nature, et se prépara ainsi un champ de bataille favorable à ses troupes accoutumées à nager, et à se jouer des eaux et des marais. Cerialis ne tarda point à le suivre avec des forces accrues du double, depuis la seconde affaire de Trèves.

Bataille de Vetera. — Ni l'un ni l'autre général n'était temporiseur, et les accidens seuls du terrain faisaient différer l'instant d'en venir aux mains. Les deux armées étaient depuis quelque temps en présence, lorsque les troupes romaines, irritées de se voir provoquer par les Bataves, engagèrent l'action; mais la confusion ne tarda point à se mettre parmi elles, quand il leur fallut traverser un terrain où les hommes et les chevaux perdaient pied; les Bataves et les Germains, hauts de stature, armés à la légère, se tiraient facilement d'embarras, et nageaient même au besoin; au lieu qu'avec des armes pesantes, les Romains, qui n'avaient ni la même taille, ni la même adresse, embarrassés dans les lieux fangeux, disparaissaient dans les endroits les plus profonds; les Germains connaissant tous les gués, se portaient avec promptitude et fermeté d'un endroit à un autre. Le plus souvent, ils quittaient le front de l'ennemi pour l'attaquer par les flancs et sur ses derrières; on ne se battait point de près, comme dans un choc ordinaire; on flottait au milieu des eaux, ou bien, s'il se rencontrait quelque espace solide, tous les efforts s'y réunissaient pour se maintenir, et les combattans se saisissant au corps, s'entrelaçant l'un dans l'autre, se disputaient quelques pieds de terrain, et finissaient par rouler ensemble au fond des eaux. Cependant le carnage fut moindre qu'il n'aurait dû l'être dans un tel désordre, parce que les Germains ne voulurent point, ce jour là, dépasser le terrain où ils venaient

de combattre avec avantage, et rentrèrent dans leur camp. L'issue de ce combat fit, par des motifs différens, désirer encore plus ardemment aux deux généraux une action décisive. Civilis voulait poursuivre la fortune, Cerialis, se venger d'un affront; les troupes du premier étaient enhardies par le succès; les Romains, excités par la honte; les vaincus passèrent la nuit dans le dépit et dans un silence menaçant; les vainqueurs l'employèrent à célébrer leurs avantages par des chants et par des réjouissances.

Au point du jour, Cerialis garnit tout son front de cavalerie et de cohortes auxiliaires; les légions furent placées en seconde ligne : le général s'était réservé un corps d'élite pour les cas imprévus.

Civilis ne donna point d'étendue à sa ligne; il la forma en coin [1]; il mit les Bataves et les Gugernes [2] à la droite; la gauche, qui était plus près du fleuve, fut occupée par les autres peuples germains. Les deux généraux ne haranguèrent point leur armée en masse, et se bornèrent à exhorter chaque corps séparément. Cerialis rappelait la gloire du nom romain; il traitait ses ennemis de perfides et de lâches qu'on avait vaincus mille fois, qu'il fallait exterminer à jamais, qu'on aurait à châtier bien plus qu'à combattre. Ensuite il stimulait chaque légion par des motifs personnels, rappelant à celle-ci qu'elle avait conquis la Britannie, à celle-là, que, seule, elle avait placé Galba sur le trône; montrant aux autres leur ancien camp de Germanie, qu'il leur fallait reconquérir à travers des flots de sang ennemi.

Civilis, de son côté, parcourant successivement les rangs bataves et germains, s'efforçait d'atténuer à leurs yeux le désastre essuyé dans les champs de Trèves, en disant « que c'était la victoire même qui avait nui, ce jour-là, aux Ger-

[1] Ordre de bataille dont nous avons déjà parlé.

[2] Peuple de Germanie. On croit qu'ils faisaient partie des Sicambres.

mains, en leur faisant quitter les armes pour courir au butin ; mais que depuis, la fortune leur avait été aussi propice qu'elle s'était montrée contraire aux Romains ; qu'il avait ménagé aux siens tous les avantages qui pouvaient dépendre d'un général ; une plaine submergée, dont les gués n'étaient connus que d'eux seuls, des marais défavorables à l'ennemi, l'aspect du fleuve et des dieux de leur pays. Manqueraient-ils de valeur, ayant leurs dieux pour eux, et devant les yeux leurs femmes, leurs mères et leur patrie ? Cette journée allait les élever au-dessus de la gloire de leurs ancêtres, ou les couvrir d'opprobre dans la postérité. Prenant ensuite à témoin ce champ de bataille, théâtre de leurs précédens triomphes : « vous y marchez, ajouta-t-il, sur les traces de votre propre gloire ; vous foulez sous vos pieds les ossemens et les cendres des légions ; vos odieux ennemis ne trouveront ici que les funestes images de leurs désastres passés et de sinistres présages pour l'avenir ». A peine les confédérés eurent-ils, suivant l'usage, marqué leur approbation en frappant sur leurs armes, et par des trépignemens de pied[1], qu'ils engagèrent l'action par une décharge de pierres, de balles[2] et d'autres traits. Cependant les soldats romains évitent d'entrer dans l'eau, et les Germains ne cessent de les provoquer du geste et de la voix pour les y attirer.

Les traits épuisés, et le combat s'échauffant, les Germano-Bataves se portent en avant. Leur physionomie guerrière, leur taille gigantesque, leur donnent un aspect terrible ; armés de longues et lourdes lances, ils atteignent de loin les soldats légionnaires, chancelans et gênés sur le terrain glissant où l'on combat. Dans le même temps, un corps de Bructères, placé sur la digue du Rhin, ayant traversé à

[1] *Sono armorum tripudiisque* (TACIT., *Hist.*, liv. v, § 17).

[2] Elles se lançaient avec la fronde.

la nage l'espace qui le séparait de la terre, prend en flanc les auxiliaires des Romains, jette le désordre dans leurs bataillons, et force la première ligne à se replier. La confusion commençait à se mettre dans les camps romains, lorsque la fortune, dont Civilis avait déjà tant à se plaindre, le trahit encore. Sur l'avis d'un déserteur batave, qu'on pouvait tourner les marais, et qu'à l'extrémité il se trouvait un terrain solide, que les Gugernes gardaient fort négligemment, Cerialis y fit marcher à l'instant deux divisions de sa cavalerie, qui surprirent ce poste, et chargèrent vivement les troupes ennemies, pendant que les légions les pressaient de front. Les Germains, enfoncés et mis en fuite, coururent au Rhin, qu'ils passèrent sans être inquiétés, à cause d'un violent orage qui éclata tout à coup, et de l'approche de la nuit.

Civilis se retire dans le pays des Bataves. — La jonction d'un secours des Cauciens de Germanie, arrivé le lendemain de la bataille, remit Civilis en état de tenir la campagne. Toutefois, bien que ce renfort eût, en quelque sorte, réparé les pertes de la veille, il prit le parti de se retirer dans l'île des Bataves [1], n'osant défendre le territoire extérieur. En conséquence, après avoir détruit ou brûlé tout ce qu'il ne put transporter, il fit rompre la grande digue du Rhin [2]. Les Romains manquaient de bâteaux pour faire un pont, et il leur était impossible de traverser à la nage le fleuve débordé, ainsi que l'eussent fait les peuples du pays. Cette mesure violente laissa donc à Civilis le temps de se préparer de nouveaux moyens de défense. D'autre part, Classicus et Ere chrét. 71.

[1] *Batavorum insula.* Les Romains désignaient ainsi le terrain occupé principalement par les Bataves, formé par la branche gauche du Rhin, appelée le Wahl, au sud, et, la branche droite, au nord.

[2] Cette digue, commencée par Drusus, avait été achevée, sous l'empire de Néron, par Paulinus Pompéius.

Tutor, ne demeurèrent pas oisifs. Suivis de cent treize sénateurs de Trèves, ils gagnèrent l'autre rive. Là, employant tout à la fois les supplications, les présens, les promesses, ils décidèrent des peuples naturellement avides de périls à leur fournir de nouveaux secours, et rejoignirent Civilis avec des forces plus considérables qu'ils ne l'avaient espéré d'abord.

Parvenus cependant à franchir les divers obstacles qui les avaient arrêtés, les Romains arrivèrent bientôt en présence des confédérés; ils s'établirent en quatre quartiers éloignés les uns des autres, savoir : deux de leurs légions à Arenacum [1] et à Batavodurum [2], à Grinnès [3] le camp des cohortes auxiliaires, et à Vada [4] celui de la cavalerie. Civilis, dans l'espérance de tirer quelque avantage de ce morcellement de l'armée romaine, et peut-être d'enlever Cerialis lui-même dans la visite de ses quartiers, partagea de même ses troupes en quatre corps séparés, et fit assaillir en même temps les camps ennemis. Tutor, qui avait dû marcher contre Arenacum, trouvant la légion romaine fortement retranchée dans son camp, se contenta d'inquiéter les soldats qui étaient sortis, et qui travaillaient à couper du bois. Le préfet du camp, les cinq premiers centurions et un grand nombre de soldats furent tués, le reste se défendit à l'abri de ses retranchemens. Pendant ce temps, un corps de Germains, sous les ordres de Verax, neveu de Civilis, travaillait à rompre le pont que l'ennemi avait commencé à Batavodurum. Le succès allait couronner les efforts de Verax, lorsque la nuit vint séparer les combattans.

[1] On retrouve ce nom dans les bourg d'Aert et d'Herwert.

[2] Maintenant Wyk-te-Dunostede.

[3] Entre Aspern et Dooden-Werd, un peu au-dessus du bourg de Tial.

[4] Danville place Vada près de la ville de Rhenen.

Combats de Grinnès et de Vada.—Pendant ce temps, les Romains étaient bien plus sérieusement inquiétés à Grinnès et à Vada; Vada était attaqué par Civilis, Grinnès par Classicus. Rien n'avait pu contenir la fougue impétueuse de ces deux guerriers. Vainement l'ennemi leur avait d'abord opposé ses plus braves auxiliaires et l'élite de ses légions, tout fuyait devant eux, ou ne leur opposait qu'une impuissante barrière, lorsque Cerialis accourut à la tête de sa cavalerie, et parvint encore à faire changer la fortune. Les Germains, chargés à fond, furent rompus et poursuivis jusque dans le fleuve. Civilis, secondé par une poignée de braves, s'efforça, pendant long-temps, de retenir les fuyards; mais enfin, accablé à son tour, reconnu dans la mêlée, en butte à tous les traits, il fut réduit à s'ouvrir un passage l'épée à la main, et abandonna son cheval pour passer le Rhin à la nage. Les Germains traversèrent le fleuve de la même manière. Classicus et Tutor le repassèrent sur des barques.

Civilis s'empare d'une partie de la flotte romaine; danger couru par Cérialis. — Quelque temps après, Civilis trouva l'occasion de prendre sa revanche sur une petite flotte qui ramenait Cerialis du Haut-Rhin, et sur l'escorte qui suivait par terre. Instruit que cette dernière campait négligemment et sans vigilance, l'intrépide Batave, à la faveur d'une nuit profonde, et suivi d'une troupe déterminée, s'abandonne au fil de l'eau, et pénètre dans les retranchemens, sans rencontrer le moindre obstacle. Ses soldats avaient ordre de couper les cordes qui soutenaient les tentes, afin que les Romains, ainsi enveloppés sous la toile, opposassent encore moins de résistance. Dans le même temps, un autre détachement attaquait la flotte, et emmenait les bâtimens. Civilis avait prescrit le plus profond silence. Les cordes coupées, ses soldats poussent tout à coup des cris terribles. Les

Romains, surpris dans le sommeil, et désarmés, sont facilement égorgés sous leurs tentes abattues. Ceux qui parviennent à se dégager, errent çà et là dans les rues du camp, la plupart ayant leurs vêtemens entortillés autour des bras, et vont au-devant du coup mortel. Cerialis, à demi endormi, et presque nu, parvient cependant à s'échapper; des Bataves, voyant l'enseigne du général flotter sur la galère prétorienne, l'avaient enlevée une des premières, dans la ferme persuasion que le général devait s'y trouver; leur attente fut déçue. Cerialis, esclave de ses plaisirs, et vivement épris des charmes d'une dame de Colonia, avait passé la nuit à terre; négligence nouvelle qui le sauva, mais en le couvrant de ridicule et d'infamie. Il était grand jour lorsque Civilis et les siens se retirèrent, emmenant avec eux les bâtimens qu'ils avaient pris. La trirême prétorienne fut envoyée par la rivière Luppia [1], à la prophétesse Veleda. Civilis joignit à sa flotte, déjà nombreuse, les birêmes de Cerialis, les bâtimens d'un seul rang et jusqu'aux plus petits bateaux qu'il fit orner des dépouilles des Romains. Outre son objet principal, qui était d'intercepter les convois que ses ennemis tiraient de la Gaule, par l'Océan, et de leur fermer le Bas-Rhin ainsi que les embouchures de la Meuse, sa vanité était secrètement flattée d'étaler le spectacle d'une armée navale, comme s'il n'avait fait que changer la forme de la guerre, et la transporter sur les eaux. Il s'approcha même en ordre de bataille fort près de la grande flotte romaine, inférieure à la sienne, par le nombre, mais plus forte par la grandeur des bâtimens, mieux équipée et mieux servie. Elle avait le courant pour elle, celle des Bataves le vent. Ces deux flottes, après avoir, en se croisant, tenté de s'envoyer quelques volées de traits, se séparèrent, soit que Civilis eût subitement changé de dessein, soit qu'il n'eût

[1] La Lippe.

pas eu effectivement celui de combattre; il se contenta de cette démonstration, et sans rien entreprendre davantage, il se retira au-delà du Rhin, chez ses alliés. On était alors à la fin d'un automne pluvieux, l'île des Bataves avait été dévastée par les troupes romaines, et le débordement des rivières en faisait un vaste lac.

Les Bataves commencent à se lasser de la guerre. — Cependant, Cerialis pressait sous main les négociations qu'il avait secrètement entamées avec la reine des Bructères. En même temps qu'il faisait offrir la paix aux Bataves, à Civilis sa grâce, il exhortait Veleda et ses parens à saisir l'occasion de mériter l'amitié de Rome, au lieu de s'obstiner à une guerre où ils n'éprouvaient que des désastres; c'était le moment de servir réellement les nations germaniques en les ramenant à la raison; les Trévériens étaient écrasés, les Boiens remis sous l'obéissance, les Bataves sans patrie. Quels résultats, répétaient avec affectation les envoyés romains, quels avantages les Germains avaient-ils recueillis de l'alliance de Civilis? Des blessures, des déroutes, des calamités. Le Batave n'était qu'un fugitif et un banni, à charge à ses protecteurs; ils avaient déjà assez de reproches à se faire d'avoir passé le Rhin si souvent; s'ils continuaient, les torts et l'insulte étant d'un côté, de l'autre seraient le bon droit et la victoire.

Aux menaces, Cerialis mêlait les promesses. Les Transrhénans, une fois ébranlés, les Bataves qui se trouvaient les plus maltraités des confédérés, se voyant abandonnés ou trahis par les autres Gaulois, et sur le point de l'être par les Germains, commencèrent à se désister de leur opiniâtreté première : « Il ne fallait pas achever de se perdre; était-il possible en effet à une seule nation de briser les fers du monde entier? Qu'avaient servi le massacre des légions et l'embrasement de leur camp, sinon d'en faire venir d'autres

en plus grand nombre et plus redoutables ? Si c'était pour Vespasien qu'on avait fait la guerre, Vespasien était empereur; quel espace occupaient donc les Bataves dans l'univers pour pouvoir l'affranchir de la servitude romaine? Ils n'avaient qu'à jeter les yeux sur les Rhétiens, les Noriques et sur les autres alliés de Rome, surchargés de tributs. A eux, on ne leur en imposait aucun ; on ne leur demandait que du courage et des hommes, ce qui approchait fort de la liberté. Après tout, s'il fallait absolument qu'ils reconnussent des maîtres, il était encore moins honteux d'obéir aux princes de Rome qu'à des femmes de la Germanie. » Ainsi parlait la multitude. Les grands murmuraient avec encore plus d'ingratitude et d'audace. « C'était la rage insensée de Civilis, disaient-ils, qui les avait précipités dans cette guerre; Civilis cherchait, dans la ruine de sa patrie, un refuge contre ses malheurs domestiques. Il fallait que les dieux fussent irrités contre les Bataves, le jour qu'ils leur laissèrent assiéger les légions, massacrer les lieutenans, entreprendre une guerre utile à un seul, fatale à tout le reste; réduits aux plus déplorables extrémités, il était bien temps de revenir à eux-mêmes, et, en sacrifiant une tête coupable, de prouver leur repentir. »

Fin de la guerre en Batavie; soumission de Civilis. — Déchu de ses hautes prétentions, craignant tout de ses ingrats concitoyens, n'espérant plus rien des étrangers, accablé du poids de ses maux, tenant peut-être encore trop à la vie, Civilis plia enfin son courage à la nécessité; il fit demander une entrevue à Cerialis. On avait coupé l'arche du milieu du pont sur le Wahl. Les deux chefs s'avancèrent aux deux extrémités, et Civilis commença ainsi la défense de sa cause. « Si j'avais à me justifier devant un lieutenant de Vitellius, les faits parleraient contre moi, et mes paroles ne mériteraient aucune croyance. Nous étions ouvertement enne-

mis ce prince et moi; il m'avait fait du mal le premier, et j'avais tâché de lui en faire davantage. Au contraire, j'ai cultivé de tout temps l'amitié de Vespasien, et lorsqu'il était particulier, nous nous appelions familièrement du nom d'amis. Antonius Primus le sait, lui qui m'engagea à prendre les armes, pour empêcher les légions distribuées dans la Germanie, et la jeunesse des Gaules de passer les Alpes. Ce qu'Antonius me demandait par ses lettres, Hordeonius me le conseillait de vive voix. J'ai allumé dans la Germanie et dans les Gaules la même guerre que Mucianus dans la Syrie, Aponius dans la Mesie, Flavianus dans la Pannonie [1]. . . .

. . . . . .

S'il faut s'en rapporter à l'historien Josephe, le résultat de cette conférence entre Civilis et le général romain, fut une entière soumission d'un côté, et un pardon illimité de l'autre.

On ignore comment s'opéra la réduction des Lingons, dont Tacite n'avait certainement pas manqué de rendre compte dans la partie de son ouvrage que nous regrettons. Il est à présumer que c'est de cette source précieuse que Frontin avait tiré ce passage de son livre des stratagêmes, où il dit : « que l'opulente cité des Lingons [2], qui avait suivi la cause de Civilis, s'attendait à être ravagée par l'armée de Vespasien, et détruite de fond en comble; mais, qu'ayant vu contre son attente, son territoire respecté, et toutes ses propriétés épargnées, elle se soumit de bonne grâce, et qu'elle offrit à Domitien soixante-dix mille hommes sous les armes. »

Nous n'entreprendrons point de discuter, s'il est possible que la seule cité des Lingons, quelque étendue que l'on sup-

[1] La suite de ce discours s'est perdue avec la fin du cinquième livre des Histoires de Tacite.

[2] Langres.

pose à son territoire, ait pu seule mettre à la disposition du chef de l'empire romain, soixante et dix mille combattans. Nous nous bornerons à remarquer que les Lingons se rendirent les derniers et sans résistance ; de sorte, qu'après des efforts prodigieux de courage, de grands succès, des désastres accablans, des espérances déçues, toute la Gaule confédérée pour sa liberté, rentra en peu de temps et pour plusieurs siècles encore, dans les anciennes bornes de la soumission.

Pour donner une idée de la violente agitation qu'éprouvèrent les Gaules depuis Jules César et du nouvel esprit de guerre dont Civilis les anima, nous n'avons pu que rapprocher des fragmens épars dans plusieurs livres de Tacite. Il nous reste à faire observer que l'ambitieux Batave portait ses vues trop loin, s'il se flattait, ainsi que l'indique l'historien romain, de réunir sous sa puissance les Gaules et la Germanie. Nous verrons, sept cents ans plus tard, Charlemagne mettre ce même projet à exécution, mais dans des circonstances bien différentes. L'idée grande et hardie de fonder l'empire des Gaules, tenait à deux suppositions, la première, que les guerres civiles de Rome dureraient long-temps, et elles se terminèrent à Vespasien ; la seconde, que la plupart des cités gauloises, mues par leur seul patriotisme, mettraient de côté des ressentimens récens ou de vieilles jalousies, et entreraient avec passion dans la ligue nationale : le contraire arriva. Au reste, par ce qu'exécuta Civilis avec des moyens assez médiocres, on peut juger de ce qu'il eût fait à la tête d'une confédération forte, puissante, animée d'un même esprit, et marchant vers un seul et même but.

Les Gaulois se trouvèrent, après la pacification, au même point qu'avant la révolte. Leur condition, comme Civilis l'avait prédit, n'en devint pas plus mauvaise. Il leur resta

de plus la considération acquise par le courage qu'ils avaient montré, et selon les apparences, ils en furent traités avec plus d'égards et de ménagemens par Vespasien, prince prudent et naturellement modéré. On peut même conjecturer qu'il acheva de communiquer le droit de citoyens romains, ou le droit d'entrer dans les légions à toutes les cités gauloises, ainsi que l'avaient fait César, et subséquemment Galba et Vitellius, pour celles qui avaient embrassé leur parti. On doit supposer également que ce fut sous le règne de ce prince et de ses deux fils, qu'adoptant de plus en plus la langue, les mœurs, les usages, les noms mêmes de leurs maîtres, les Gaulois cessèrent, pour ainsi dire, d'exister en corps de nation, pour devenir presque entièrement romains. Leur esprit militaire dut se reproduire alors sous une forme nouvelle, moins nationale, et se mêler, autant qu'il était possible, avec celui de la puissance dominante, mais cependant, en retenant toujours l'empreinte de son caractère essentiel.

CHAPITRE II.

De l'an 84 à l'an 480 de l'ère chrétienne.

Les troupes gauloises forment partie intégrante de la milice romaine. Première apparition des Francs dans les Gaules Le gaulois Posthumus se fait proclamer empereur. Nouvelle invasion des Francs et d'autres peuples germains. Gaulois insurgés sous le nom de *Bagaudes*. Premiers établissemens des Francs dans les Gaules. Les Gaulois forment exclusivement la milice de l'empire employée dans les Gaules. Magnence proclamé empereur par les troupes gauloises. Constancius attire de nouveaux Francs et des Allemands dans la Gaule. Campagnes de Julien dans la Gaule ; bataille d'Argentoratum. Julien empereur. Belle conduite d'un corps de troupes gauloises en Asie. Irruptions de plusieurs peuples de la Germanie dans les Gaules sous les successeurs de Julien. Troupes gauloises au service de l'empire d'Orient. Suite des événemens militaires dans les Gaules ; elles sont livrées presque sans défense au débordement des nations germaniques. Confédération armorique. Les Visigoths s'établissent dans la Gaule méridionale, et les Bourguignons dans la partie orientale. Théodemir ou Pharamond, chef des Francs, fonde un royaume dans la Gaule septentrionale. Clodion, roi des Francs, est battu par Aetius. Portrait des Francs. Triste situation de la Gaule envahie par Attila, roi des Huns. Aetius défait les Huns dans une première rencontre près Orléans. Bataille des Champs Cantalauniens. Retraite d'Attila derrière le Rhin. Mort de ce prince. Mort d'Aetius. Le gaulois Avitus élevé à l'empire par les Visigoths. Childéric, successeur de Clodion, déposé par ses sujets. Les Visigoths sont battus près d'Orléans par Ægidius ; Childéric remonte sur le trône des Francs. Partage de la Gaule (l'Armorique exceptée) entre les Visigoths, les Bourguignons et les Francs. Clovis succède à son père Childéric.

Lassés de tant d'inutiles efforts, déchus de l'espérance de recouvrer leur liberté ; les Gaulois n'eurent plus d'occasions d'exercer leur courage ou leur inquiétude qu'au service

des Romains, avec l'illusion consolante de croire combattre pour leur propre cause, puisqu'ils se regardaient comme partie intégrante de l'empire.

L'histoire est muette sur les événemens militaires dans lesquels purent figurer les Gaulois, tant sous le règne de Vespasien que sous ceux de Titus et de Domitien. La septième campagne d'Agricola [1] dans la Grande-Bretagne fournit un seul trait où l'on voit trois cohortes de Bataves et deux de Tongres, que Tacite appelle de vieilles troupes très-aguerries, charger l'épée à la main, enfoncer les Bretons et décider la victoire.

Trente-cinq ans plus tard, les Bataves reparaissent avec distinction sous Adrien. Leur cavalerie, exercée selon ses anciennes institutions, étonna les Sarmates, en traversant à la nage et en ordre de bataille le Danube, qui séparait les deux armées.

Les historiens gardent le même silence par rapport aux Gaulois, sous les règnes de neuf empereurs. Cependant ces princes avaient tous été obligés d'entretenir sur le Rhin des armées imposantes, et la plupart, nommément Domitien, Nerva, Trajan, Marc-Aurèle, Commode, de soutenir des guerres plus ou moins vives contre les Germains, soit pour les empêcher de pénétrer ou de s'établir dans les Gaules, soit pour les en chasser ou pour les repousser plus avant dans leurs forêts; mais il a plu aux annalistes de ne voir dans les guerres de Germanie que le choc des armes romaines contre celles des barbares, de considérer la Gaule elle-même comme absolument étrangère à sa propre défense, et de la supposer toujours dans une espèce de tutèle, sous la protection commune des légions; ce qui n'est vrai qu'à certains égards, puisque les Gaulois faisaient partie de ces légions, qui en tiraient souvent leur principale force.

[1] En l'an 84 de l'ère chrétienne.

Après les règnes éphémères de Pertinax et de Julien, et la mort de Niger, les Gaulois paraissent sortir de leur rôle passif, pour prendre part aux événemens dont leur pays est le théâtre. Spartien rapporte, à l'occasion de la guerre allumée entre Albin et Sévère, que celui-ci ayant gagné une grande bataille auprès de Lugdunum, fit mourir beaucoup de *magnats* de la Gaule qui avaient suivi le parti contraire. On pourrait encore induire, d'un passage obscur de Capitolin, que les Gaulois et les armées de Germanie voulaient un empereur particulier pour la Gaule, et qu'ils se réunissaient en faveur d'Albin. Mais il paraît, par des témoignages plus graves, que les Gaulois étaient partagés, surtout d'après l'aventure d'un Numérien, qui, de Rome, où il tenait école de grammaire, entreprit d'aller faire la guerre dans les Gaules, au nom et à l'insu de Sévère. Il s'y donna comme un sénateur du parti de ce prince, leva quelques troupes, remporta d'abord quelques légers avantages, ensuite de plus considérables avec de nouveaux renforts, et fit même passer une assez grosse somme d'argent à l'empereur pour lequel il combattait.

Sous Caracalla, Macrin et Héliogabale, il n'est presque pas question des Gaulois sous le rapport politique, et encore moins sous le rapport militaire.

Au reste, dans le peu de renseignemens qu'offrent à cet égard les annales d'un siècle entier, on découvre que, pendant cette période de temps, à dater du règne de Domitien, les Germains ne cessèrent de menacer et d'attaquer la Gaule. Il serait inutile de marquer ici par années les courses et les entreprises de ces voisins turbulens, étant d'ailleurs dans l'impuissance de rapporter aucun détail.

Les troupes gauloises font partie intégrante de la milice romaine. — Dans l'obligation où se trouvaient les Romains d'être toujours en armes sur le Rhin, d'où devaient-ils

plus naturellement, et de plus près, tirer leurs principales forces, si ce n'est de la Gaule, surtout dans les occasions urgentes ? Contre quels autres adversaires les Gaulois devaient-ils combattre pour de plus grands intérêts, avec plus de ressentiment et de haine que contre les Germains, toujours livrés à l'esprit de brigandage, et leurs éternels ennemis? Les légions qui avaient leurs quartiers sur le Rhin et dans la Gaule, devaient donc naturellement être recrutées en plus grand nombre parmi la nation gauloise ? Celles appelées gallicanes [1] ; la troisième, par exemple, à la tête de laquelle un Sévère voulait s'élever à l'empire sous le règne d'Heliogabale ; et la sixième qu'Aurelien commanda dans la suite, tiraient cette dénomination autant de leur composition que des quartiers où elles étaient placées.

Outre les conscrits légionnaires, la Gaule fournissait encore, comme autrefois, des cohortes auxiliaires et des corps de cavalerie [2], qui se distribuaient dans les camps et dans les postes de la frontière. Enfin, les cités gauloises, du moins les plus voisines du Rhin, avaient nécessairement des troupes particulières pour la garde de leurs villes, et sans doute des réserves toujours prêtes et désignées pour s'assembler promptement, et pour marcher où le besoin l'exigerait.

Les guerres germaniques nous mettent donc dans le cas de compter les Gaulois comme partie intégrante des armées romaines, et ils doivent, à nos yeux, en réclamer leur part de travaux et de gloire.

Sous le règne d'Alexandre Sévère, les Germains firent une irruption terrible dans la Gaule ; ravageant les campagnes, pillant les villes et les bourgs, attaquant les places d'armes et les forts construits sur le Rhin. L'empereur, ac- Ere chrét. 226.

[1] *Legiones gallicanæ*. (*V.* Spartien, Ammien Marcellin, Vopiscus, etc.).
[2] *Alæ*.

couru du fond de l'orient à la tête de toutes les forces de l'empire, les contraignit de repasser le fleuve; lui-même s'apprêtait à les suivre, lorsqu'il fut assassiné par ses soldats révoltés.

Ere chrét. 226. *Première apparition des Francs dans les Gaules.* — Maximin, soldat de fortune, Goth de nation, exécuta avec plus de bruit que d'utilité, le projet de Sévère. Quelques années après, les Germains recommencèrent leurs courses sous le règne de Gordien le jeune. Ce fut probablement alors que quelques-unes de leurs bandes ou de leurs peuplades se firent connaître pour la première fois des Romains sous le nom de *Franci*, Francs. Ils furent battus près de Mayence par Aurelien, tribun de la sixième légion gallicane, depuis empereur, qui leur tua sept cents hommes, et leur fit trois mille prisonniers. Ainsi, le chant militaire fait à cette occasion par les soldats d'Aurelien, et conservé par Vopiscus, pourrait être regardé comme le plus ancien titre historique des Francs [1].

Sous les règnes de Philippe l'Arabe, de Décius, de Gallus et d'Emilien, qui disparurent en moins de dix ans, même silence sur les affaires des Gaulois. L'historien Eutrope se borne à dire sèchement que Décius étouffa une guerre civile qui s'était élevée dans les Gaules, en l'an 250.

Au commencement de son règne, Valerien, voyant les Gaules menacées d'invasion par les Germains, en confia la défense à Gallien, son fils et son collègue. En rapprochant

[1] *Mille Francos, mille Sarmatas*
Semel et semel occidimus,
Mille, mille, mille, mille, mille Persas querimus.

Cette chanson, connue particulièrement sous la dénomination de *Chant de Probus*, rappelle une autre action d'Aurelien, déjà célébrée par les soldats; et comme elle annonce une expédition prochaine dans la Perse, laquelle eut lieu vers l'an 241, la date de la défaite des Francs serait peut-être l'année précédente.

ce que divers historiens ont écrit à ce sujet, il résulte que Gallien empêcha souvent les Germains et les Francs de passer le Rhin, et que toutes les fois qu'ils pénétrèrent dans les Gaules, il les en chassa, soit par lui-même, soit par ses généraux; qu'il parvint à diviser ces peuples, et qu'ayant acheté l'alliance d'un de leurs chefs, il défit particulièrement les Francs.

Pendant la captivité de Valerien chez les Perses, ces mêmes Francs firent une incursion en Espagne [1] en l'an 262, et pillèrent Taragona. Ayant trouvé des vaisseaux sur la côte, ils coururent la mer et abordèrent en Afrique, d'où il est probable qu'ils ne revinrent point.

Dans le même temps, plusieurs généraux ou commandans de provinces, que Trebellius Pollio [2] désigne sous le nom des trente tyrans, profitant de la faiblesse de Gallien, déchiraient le sein de l'empire qu'ils se partageaient. La Gaule elle seule, s'il faut en croire cet historien, en compta neuf, parmi lesquels se trouvait une femme.

Le Gaulois Posthumus règne dans les Gaules avec le titre d'empereur. — Posthumus, l'un d'eux, par son courage et par d'autres qualités estimables, mérite ici une mention particulière. Egalement considéré par ses compatriotes et par les Romains, il commandait depuis plusieurs années dans la Gaule; Gallien lui avait même envoyé son fils, afin qu'il le formât, par son exemple, au métier des armes, lorsque les Gaulois, indignés de la mollesse et de la lâcheté du père, Ere chrét. 260.

[1] Aurelius Victor, dans son Abrégé de l'Histoire romaine, dit que les Francs passèrent en Espagne après avoir traversé la Gaule, sans expliquer si ce fut de gré ou de force.

[2] Historien latin qui vivait vers la fin du troisième siècle de l'ère chrétienne; il avait écrit les vies des empereurs. Une partie de celle de Valerien, celles des deux Galliens et des trente tyrans, sont les seules qui soient parvenues jusqu'à nous.

assassinèrent le fils dans Colonia, à l'insu toutefois de Posthumus, alors occupé sur la frontière à repousser une invasion des Germains. Aussitôt ce meurtre commis, Posthumus fut proclamé empereur des Gaules; le peuple et toutes les troupes s'empressèrent de lui prêter le serment d'obéissance.

A la première nouvelle de la mort de son fils, Gallien, sortant de sa léthargie, rassembla une puissante armée et passa dans les Gaules. Posthumus appela les Francs à son secours et lui opposa une vigoureuse résistance. Après divers combats, Gallien, blessé au siège d'Augustodunum, quitta les Gaules, sous le prétexte de se rendre en Orient, où les affaires de l'empire exigeaient sa présence, laissant à Lollianus et à Victorinus le soin de poursuivre la guerre.

Inférieur en forces, mais soutenu par l'attachement de ses nouveaux peuples, Posthumus battit les deux généraux de Gallien, et demeura maître de la Gaule [1], qu'il défendit avec le même succès contre les irruptions des barbares.

L'usurpation de Posthumus fut un grand avantage pour la république, selon l'impression d'Orose [2]; il gouverna la nation gauloise avec beaucoup de sagesse pendant près de sept années, et la fit triompher de l'opiniâtreté des Germains, qu'il parvint à repousser et à contenir au-delà du Rhin.

Posthumus périt assassiné près de Mayence par ses propres soldats, gagnés par Lollianus, qui se fit proclamer son successeur à l'empire.

Sur le bruit de la mort de Posthumus, les Germains

[1] Peut-être tira-t-il quelques secours de l'Espagne et de la Grande-Bretagne, où il paraît avoir été reconnu.

[2] Prêtre espagnol, ami de saint Augustin et de saint Jérôme : il vivait au cinquième siècle, et a composé une Histoire universelle depuis la création du monde jusqu'en l'an 416 de l'ère chrétienne.

traversèrent le Rhin et furent repoussés par les Gaulois, ayant à leur tête le nouvel empereur Celui-ci fut également massacré dans une révolte de ses troupes.

A Marius et aux deux Victorinus, qui eurent le même sort, succéda Victorina, femme du premier; les Gaulois lui obéissaient fidèlement, et lui avaient même donné le nom de mère de la patrie; mais effrayée par la mort violente de tant d'empereurs, elle abdiqua du consentement de ses sujets, en faveur de Tetricus, sénateur romain, son allié, qui gouvernait alors l'Aquitanie.

Ce dernier revêtit la pourpre, et la conserva pendant dix ans environ, d'abord par la faiblesse de Gallien, ensuite à la faveur des grandes guerres qu'eut à soutenir l'empereur Claudius, second du nom; enfin il profita de l'éloignement d'Aurelien, que les armes de Zenobie et des Perses occupèrent assez long-temps. Sous son règne, la Gaule n'eut point à défendre sa frontière du Rhin, parce que les Germains s'attachèrent à l'Italie, où ils pénétraient avec plus de facilité; mais elle fut agitée au dedans par la mésintelligence de quelques cités qui ne voulaient plus reconnaître pour empereur que celui auquel Rome obéissait. Augustodunum entre autres, ayant inutilement demandé des secours à Claudius II, ne se rendit à Tetricus qu'après un siége de sept mois.

Tetricus remet l'empire des Gaules entre les mains d'Aurelien. — Dès qu'Aurelien, vainqueur de Palmyre et des nations orientales, parut dans la Gaule, Tetricus désespéra de lui résister. Irrité de l'esprit de mutinerie que manifestaient ses soldats, redoutant surtout le sort de ses prédécesseurs, il conçut le lâche dessein de trahir ceux qui combattaient pour lui, et traita secrètement avec Aurelien, auquel il promit de livrer l'armée gauloise. Ère chrét. 273.

Pour mettre sa perfidie à exécution, il engagea près de

Cantaulaunum [1] son armée dans un combat dont ses mauvaises dispositions avaient préparé la fatale issue. Pendant l'action, Tetricus passa du côté de l'ennemi. Cette bataille sanglante, dans laquelle les Gaulois se défendirent avec une grande opiniâtreté, renversa cet empire des Gaules qui avait été le rêve de Civilis deux siècles auparavant. Elevé par Posthumus, il n'avait subsisté que treize ou quatorze ans [2].

Peu de temps après, un soulèvement, que les historiens [3] se contentent d'indiquer, s'étant manifesté dans la Gaule, Aurelien s'y transporta une seconde fois. On ne sait pas bien si c'est dans le même voyage qu'il fit repousser au-delà du Rhin, par ses généraux, plusieurs bandes de Germains, et poursuivre les Francs jusque dans leurs marais.

Ere chrét. 275. *Nouvelle invasion des Francs et d'autres peuples germains dans les Gaules.* — A la mort de ce prince, les Francs, les Logions ou Liges, les Burgondes [4] et autres

[1] Châlons-sur-Marne.

[2] C'est à cette époque qu'il faut rapporter l'origine de ces bandes ou partis connus sous le nom de *bagaudes*. Ils combattirent long-temps pour l'indépendance de la Gaule contre la domination des empereurs d'Italie, tout en se livrant aux excès que ce genre de guerre entraîne avec lui.

[3] Aurelius Victor, Orose, etc.

[4] *Burgundii vel Burgundiones*. Si l'on s'en rapporte à Pline, ce serait un peuple germain descendu des *Venditi*; Ammien Marcellin et Orose veulent que leur origine soit romaine. Selon ces derniers auteurs, Drusus Nero et son frère Tibère, ayant subjugué plusieurs contrées intérieures de la Germanie, laissèrent des camps dans le pays pour contenir les peuples soumis. Ces camps, qui n'étaient autre chose que des forteresses gardées par des soldats vétérans, furent appelés, par les gens du pays, *Burgi* ou *Burgis*. Les Romains, s'accoutumant à ce mot, nommèrent les garnisons de ces forts *Burgundii*. On comprit dans la suite sous le même nom les Germains qui formèrent des alliances avec les vétérans romains et vinrent habiter avec eux dans les places ou *Burgi*. Cette opinion, émise par le savant géographe Mentelle, nous a paru très-probable. (*Voyez* l'Encyclopédie méthodique, dictionnaire de géographie ancienne, à l'article *Burgundiones*.)

peuples de la Germanie, se jetèrent sur les Gaules, où ils s'emparèrent d'un grand nombre de villes et d'une vaste étendue de pays. Un interrègne de sept mois, pendant lequel le sénat et le peuple romain se renvoyaient le choix d'un empereur, permit aux envahisseurs de s'acharner sur leur proie. Ni Tacite, vieillard respectable, mais déplacé à la tête des armées, que les soldats reçurent du sénat, et auquel ils donnèrent à peine le temps de s'asseoir sur le trône, ni Florien, son frère, n'eurent le loisir de s'occuper des Gaules. Ce soin et la gloire de les venger étaient réservés à Probus. Il y marcha dès qu'il fut paisible possesseur de l'empire en Italie, reprit soixante-dix villes ruinées par les Germains, défit ces barbares dans un grand nombre de combats, leur tua quatre cent mille hommes, et chassa le reste au-delà du Neker et de l'Elbe. Les Gaulois, exaspérés par les pertes immenses qu'ils venaient d'essuyer, ne contribuèrent pas peu à la délivrance de leur pays.

Probus avait à peine fermé les yeux, que les Gaulois se virent de nouveau attaquer par les Germains. Carinus, fils du nouvel empereur Aurelius Carus, obtint quelques succès sur le Rhin, et fit plus de mal par ses cruautés et par ses rapines, que de bien par ses victoires, aux peuples qu'il défendait. Ere chrét. 282.

A Carus, qui périt en Perse, succédèrent Numérien, son second fils, assassiné par un ambitieux, et Carinus qui, après avoir régné seul, un peu moins de deux ans, fut tué par ses soldats. On ignore comment, pendant cet espace de temps, les Gaulois résistèrent aux Germains, toujours prêts à déborder sur leur territoire. Il est vraisemblable qu'ils retrouvèrent alors dans leurs ames cette énergie, qu'Auguste et ses successeurs étaient parvenus à y étouffer.

Maximien Hercule défait un rassemblement de Gaulois insurgés, sous le nom de Bagaudes. — Dioclétien, de- Ere chrèt. 286.

puis plus d'une année, donnait des lois à l'empire, lorsqu'à l'occasion d'une révolte qui troublait alors la Gaule, il jugea convenable de s'associer Maximien, surnommé Hercule. Le nouvel Auguste y marcha aussitôt. Les insurgés gaulois, conduits par Amandus et Hélianus, portaient le nom de bagaudes ou vacaudes [1], par lequel ils s'annonçaient comme des gens réunis pour leur défense légitime et pour la liberté du pays. En effet, les cruelles vexations qu'ils venaient de souffrir sous le règne de Carinus, et que son successeur avait trop tardé à redresser, avaient décidé ce soulèvement. Leur armée se composait d'habitans de la campagne, rassemblés par la misère et le désespoir, devenus brigands par nécessité, féroces par l'habitude du pillage. Leurs deux chefs avaient pris le titre d'empereur.

Maximien défit les bagaudes dans plusieurs combats, les dispersa, et les réduisit à l'obéissance. Ils occupaient près de Lutèce, sur les bords de la Seine, un camp retranché [2], où ils firent une longue et vigoureuse résistance.

Cette guerre était à peine terminée, que la Gaule se vit attaquée par une foule d'ennemis étrangers; d'un côté par les Allemands [3] et les Burgondes; de l'autre par les Hérules et d'autres peuples de la Germanie, tandis que vers l'Océan, ses frontières maritimes étaient exposées aux descentes fréquentes, aux rapines des Francs et des Saxons. Maximien, sans se compromettre avec les nombreuses ar-

[1] On ne connaît pas bien l'étymologie de ce nom; il paraît cependant qu'il était honorable, et qu'il avait à peu près la même signification que celui de patriote.

[2] C'est, selon quelques écrivains modernes, sur l'emplacement de ce camp qu'a été bâti le village de Saint-Maur-des-Fossés.

[3] *Alemanni*, *Alemani*, *Alamani*, *Alambani*. (Voyez, sur l'origine de ce peuple germain, qui paraît pour la première fois sous ce nom dans les annales du troisième siècle, l'Encyclopédie méthodique, dictionnaire de géographie ancienne, article *Alemanni*.)

mées des Allemands et des Burgondes, les laissa ruiner par la famine et par les maladies, détruisit, dans une grande bataille, les Hérules et leurs alliés, et chargea un Batave, nommé Carausius, connu par son habileté, dans la marine, d'arrêter les courses des pirates : ce que celui-ci exécuta d'abord à la satisfaction du prince. Mais accusé bientôt de faire de la guerre un commerce sordide, en partageant avec les ennemis les dépouilles de la Gaule, et sachant que son arrêt de mort était prononcé, Carausius débaucha la flotte gauloise qu'il commandait, corrompit la légion et les autres troupes qui gardaient la Britannie [1], repoussa la nouvelle flotte qu'on avait armée contre lui dans la Gaule, et força Dioclétien et Maximien à légitimer son usurpation par un traité de paix. Il régna sept ans dans son île, par la supériorité de son courage et par les secours de différentes nations barbares, particulièrement des Francs, dont il reconnut les services, en les aidant de son côté à s'établir dans la Batavie et dans d'autres contrées de la Belgique.

Premier établissement des Francs dans les Gaules. — Ere chrét. 293. Plus heureux contre les Allemands, Maximien passa le Rhin, dévasta leur pays, et obligea, par la terreur de ses armes, quelques chefs de Francs à implorer sa clémence. Peu d'années après, soit à titre de grâce ou de châtiment, il transporta quelques-unes de leurs peuplades sur les terres incultes des Nerviens et des Trévériens. Constancius Chlorus créé césar avec Galerius, par l'empereur Dioclétien, et auquel était échu le gouvernement des Gaules, suivit le même système de colonisation ; système qui dut, dès-lors, exercer sur les mœurs gauloises une influence pareille à celle que leur avaient précédemment fait subir les colonies romaines. On explique ainsi, comment on vit souvent par la suite, des troupes franques faire partie des armées romaines.

[1] L'Angleterre.

Ayant accablé les Francs qui occupaient la Batavie et les cantons voisins, le nouveau César les prit à discrétion, et en envoya un grand nombre dans d'autres parties de la Gaule, pour y cultiver les terres abandonnées, à la charge de fournir des recrues et de payer un tribut.

Ere chrét. 296. Quelque temps après, lorsqu'il reconquit l'île Britannique sur Allecte, meurtrier de Carausius, et son successeur paisible depuis trois ans, Constancius transporta également dans les Gaules, pour repeupler les territoires des Ambiens, des Bellovaques, des Tricasses et des Lingons, un grand nombre de Francs auxiliaires qui étaient tombés en son pouvoir, lors de la prise de Londinium [1].

Plus irrités qu'effrayés par les rudes châtimens que Maximien leur avait fait éprouver, les Allemands et leurs alliés repassèrent le Rhin dix ans après, et pénétrèrent jusqu'aux portes d'Audematunum [2]. Constancius Chlorus les attaqua dans les environs de cette ville, et leur tua soixante mille hommes. Les Gaulois seuls avaient fourni à ce prince les troupes avec lesquelles il reconquit l'île Britannique, ainsi que celles qui venaient de vaincre les Germains, près d'Audematunum.

En effet, son ambition se trouvant satisfaite de commander dans les Gaules, et ayant abandonné l'Italie et l'Afrique aux deux nouveaux césars, Severus et Maximinus, nommés par Galerius, il ne pouvait pas tirer des provinces gouvernées par ses collègues, les levées nécessaires à la garde de ses frontières. Chacun des co-partageans du pouvoir impérial devait sans doute recruter son armée chez les peuples auxquels il donnait des lois.

Ere chrét. 306. *Les Gaulois forment exclusivement la milice de l'empire romain employée dans leur pays.* —Constantin ayant

[1] Londres.

[2] Langres.

succédé à son père Constancius, se servit des mêmes soldats et leur dut, comme lui, ses victoires. Il leur dut plus encore, car ils lui donnèrent l'empire entier.

La première année de son règne, avec le seul titre de césar [1], il battit les Francs qui ravageaient la Gaule, conduits par deux de leurs rois, Ascaric et Bagaise. Ces deux princes furent faits prisonniers, et livrés aux bêtes féroces.

C'est aux seules armes gauloises qu'il faut également attribuer la réduction de Marseille, où Constantin arrêta les fureurs de Galerius. C'est avec ces mêmes troupes qu'il vainquit deux ou trois ans après [2], les Bructères, les Cherusques, les Camaves (peuples de la ligue des Francs) et d'autres Germains qui s'étaient jetés de concert sur les Gaules. Enfin, bien que l'on voie, par les actes du concile de Nicée, que, dans l'armée de ce prince, forte de quatre-vingt-dix mille hommes de pied et de huit mille chevaux, lorsqu'il passa les Alpes pour délivrer l'Italie de la tyrannie de Maxence, se trouvaient des Francs, des Germains et des Bretons; il n'en demeure pas moins constant que le gros de cette armée, qui lui gagna plusieurs batailles, qui le rendit maître de Rome et de l'empire, était formé de Gaulois, et que les autres troupes n'en faisaient partie que comme auxiliaires. En effet, les troupes romaines levées à Rome et dans l'Italie, combattirent du côté de Maxence, ainsi que les Siciliens, quelques peuples africains et autres.

Constantin avait à peine séjourné quelques mois à Rome et à Milan, qu'une nouvelle irruption des Francs le rappela avec précipitation dans les Gaules. Comme il n'est pas vraisemblable que son armée ait pu l'y suivre, on doit sup-

[1] Galerius ne voulut d'abord lui donner que ce titre; ce ne fut que deux ans après qu'il le reconnut Auguste, et l'admit ainsi au partage de l'empire.

[2] En 310 ou 311.

poser qu'il n'employa contre l'ennemi que les garnisons et les troupes gauloises qu'il avait laissées sur les bords du Rhin, en partant pour son expédition contre Maxence. Les Francs furent vaincus en-deçà et au-delà du Rhin, et leur pays livré à la dévastation.

Les armes gauloises réclament encore la gloire de la défaite des Francs, vaincus sept ou huit ans après [1], par Crispus, fils aîné de Constantin et son lieutenant dans la Gaule. La victoire de Crispus valut, à la Gaule, une tranquillité non interrompue pendant près de vingt ans.

Ere chrét. 337. Après la mort de Constantin, l'empire fut divisé entre ses trois fils. L'aîné, Constantin II, eut dans son partage la Gaule, l'Espagne et l'île Britannique; mais l'ambition l'ayant porté à s'armer contre son frère Constant, il alla le chercher en Italie, à la tête d'une armée gauloise. Jeune et présomptueux, il tomba dans un piége dont tout le courage de ses soldats ne put le tirer, et périt dans la bataille qui lui fut livrée par son frère, près de la ville d'Aquilée.

L'éloignement de Constantin II et des troupes qui l'avaient suivi, fournit aux Francs une occasion favorable pour recommencer leurs courses sur la rive gauche du Rhin, ils la saisirent avidement. Constant, maître de tout ce qu'avait possédé son frère avant la bataille d'Aquilée, leur livra, l'année d'après, une bataille dont le succès demeura douteux; il ne put même les chasser de la Gaule que dans une seconde campagne, plutôt par de l'argent et des traités que par la force des armes.

Ere chrét. 350. *Magnence proclamé empereur par les Gaulois.*—La mollesse et la tyrannie de Constant lui avaient attiré la haine et le mépris des gens de guerre. Un Franc, transporté jeune encore dans un de ces cantons incultes qu'on repeuplait de captifs et d'étrangers, Magnence, profita de la disposition gé-

[1] En 319 ou 320.

nérale des esprits, pour l'assassiner impunément, et pour se mettre à sa place. La ville d'Augustodunum, où il fut proclamé Auguste, se déclara la première, et la révolution s'exécuta si promptement, que des villes, des provinces, des corps de troupes qui répugnaient d'abord à la révolte, furent entraînés par le torrent.

A la tête de l'armée gauloise, qu'il augmenta par de nouvelles levées, par des auxiliaires francs et germains, il ne craignit pas de marcher au-devant de l'empereur Constancius II, qui s'avançait vers lui avec toutes les forces de l'Orient réunies, pour venger le meurtre de son frère. Après quelques rencontres qui redoublèrent encore la confiance de Magnence, les armées se joignirent dans la Haute-Pannonie sur la Drave. Là se donna la terrible bataille de Mursa [1], où périrent cinquante-quatre mille hommes [2], dont trente mille du côté de Constancius, très-supérieur en nombre, et qui resta victorieux. Les Gaulois et leurs auxiliaires y combattirent avec la plus grande valeur et une fureur opiniâtre jusque fort avant dans la nuit.

L'empereur Julien leur rend cet honorable témoignage, que Magnence ne perdit la bataille que par ses mauvaises dispositions et par son impéritie; que les troupes gauloises, quoique défaites, s'obstinaient à ne pas céder, ne pouvant se résoudre à donner à l'univers le spectacle de soldats gaulois montrant le dos à l'ennemi.

Poursuivi en Italie, où il se soutint pendant une campagne, Magnence fut contraint, l'année suivante (353), de se rejeter sur les Gaules. Il y perdit, dans les Alpes cottiennes, entre Luc et Gap, la bataille de Mons Seleucus [3], et se tua pour ne pas tomber au pouvoir du vainqueur.

[1] Aujourd'hui Essek, en Hongrie.

[2] En l'année 351.

[3] Mont Salcon.

Constancius appelle les Francs et les Allemands dans la Gaule. — Ainsi l'empire ne reconnut plus que Constancius pour maître, mais la Gaule paya chèrement sa révolte. Ruinée d'une part par un usurpateur avide, forcé lui-même pour entretenir de grandes armées, d'exercer des vexations énormes, elle avait été ravagée en même temps par les Francs et par les Allemands. Ces peuples, sollicités par Constancius de passer le Rhin, afin de diviser l'attention et les soins de son compétiteur, avaient en outre obtenu des lettres de cession de tout le pays dont ils pourraient s'emparer. Leurs succès, plus grands que ce prince ne l'avait prévu, furent tels, qu'après la mort de Magnence, il essaya en vain, pendant près de trois ans, de les chasser de leurs conquêtes.

Ere chrét. 355. *Campagne de Julien dans les Gaules.* — Une révolte ou un mouvement de Bagaudes qui se déclara dans les Gaules et qui fut presqu'aussitôt étouffé par la mort de Sylvain, son auteur, Franc d'origine et grand-maître de l'infanterie gauloise, donna lieu à une nouvelle guerre des Francs. Ils avaient pris et saccagé quarante-cinq villes, renversé les forts construits le long du Rhin et ruiné la ville de Colonia, lorsque Julien, revêtu par Constancius de la dignité de césar, parut dans la Gaule.

Ere chrét. 356. A la tête de la milice gauloise, dont il ne tarda pas à apprécier la valeur et la discipline, il battit successivement l'ennemi entre Augustobona [1] et Autissiodorum [2], et près d'Argentoratum [3]. Il reprit et fit rebâtir Colonia : investi dans Agedicum [4] par une armée considérable, mais secondé par la vigueur et le courage de sa garnison, bien que peu

[1] Troyes.
[2] Auxerre.
[3] Strasbourg.
[4] Sens.

nombreuse, il contraignit l'ennemi de lever le siége après trente jours de blocus.

Marcel, grand-maître de la cavalerie gauloise, qui, au lieu de voler au secours de Julien, était resté dans une inaction honteuse, fut remplacé par Sevère.

Au printemps suivant, une armée romaine, commandée par Barbation, fut envoyée d'Italie par Constancius, pour agir de concert avec l'armée gauloise, que Julien avait déjà conduite à la victoire; mais Barbation, forcé dans son camp entre Argentoratum et Tabernæ [5], et vivement poursuivi par les Allemands, perdit dans sa retraite la plus grande partie de ses bagages. Ses troupes, que, par un sentiment d'envie, d'accord avec les dispositions de Constance, il avait distribuées dans leurs quartiers, quoiqu'on fût encore en automne, ne tardèrent pas à être rappelées en Italie par Constancius. Tout le poids de la guerre retomba donc sur l'armée gauloise, plus brave que nombreuse, suivant l'expression d'Ammien Marcellin, puisqu'elle n'était composée que de treize mille hommes. Ere chrét. 357.

Bataille d'Argentoratum. — Les Allemands, enorgueillis de leur victoire sur Barbation, passèrent le Rhin au nombre de trente-cinq mille hommes. Julien sortit de Tabernæ dont il avait fait rétablir les fortifications, et leur livra bataille dans la plaine d'Argentoratum. Ere chrét. 357.

Les deux armées combattirent long-temps avec acharnement, la cavalerie gauloise commença même à plier, mais l'infanterie, par sa bonne contenance, lui donna le temps de reformer ses rangs; toutes deux, alors chargeant de concert, pressèrent si vivement l'ennemi, qu'il fut rompu et mis en déroute. Six mille Allemands restèrent sur le champ de bataille, sans compter ceux qui se noyèrent en grand

[5] Saverne.

nombre dans le Rhin. Chonodomar, leur roi, fut fait prisonnier, et envoyé, par Julien, à l'empereur, comme une preuve de sa victoire. Les vainqueurs n'eurent à regretter que la perte de deux cent quarante soldats, et de quatre officiers.

Les Francs ravageaient alors la Belgique. Julien, sans s'arrêter, se mit à leur poursuite, les assiégea dans deux forts sur la Meuse, où ils s'étaient renfermés, et les força de capituler après un siége de deux mois. La campagne, ainsi terminée, Julien vint passer l'hiver à Lutèce, où il s'occupa de l'administration intérieure des Gaules.

Ere chrét. 358. Le mois d'avril n'était pas encore expiré, qu'il pénétra chez les Francs, affaiblis par leurs pertes de l'année précédente ; il soumit les contrées qu'ils avaient conquises au-delà du Rhin, à l'exception de la Toxandrie [1], où une partie d'entre eux se réfugia. Il se rendit également maître des îles occupées par les Saliens, dont il prit un corps à sa solde; il combattit et repoussa jusqu'au cœur de leur pays les Chamaves et autres peuples francs. Enfin, il leur accorda, avec la paix, le pays qu'ils possédaient, à l'exception de Colonia. Entre autres stipulations, Julien prescrivit aux vaincus de rendre tous les prisonniers de guerre, demeurés depuis plusieurs années en leur pouvoir. Ces prisonniers étaient au nombre de plus de vingt mille. Le retour du césar avec ce cortège d'infortunés qui n'espéraient plus revoir leur patrie, le rendit encore plus cher aux Gaulois. Sa gloire fut élevée jusqu'au ciel, et tous les prisonniers qui lui étaient redevables de la liberté, furent autant de hérauts qui publièrent les louanges de leur libérateur.

Tous les rois de la Germanie, redoutant la tempête prête

[1] *Toxandria locus*. On appelait ainsi une contrée au-delà de l'Escaut, qui porte aujourd'hui le nom de Campine.

à fondre sur eux, lui envoyèrent des députés, et demandèrent la paix. Sept villes sur le Rhin furent relevées, et les Allemands, qu'elles étaient destinées à tenir en respect, furent obligés de travailler eux-mêmes à leur reconstruction.

Julien proclamé empereur par son armée. — Julien était revenu passer l'hiver à Lutèce, et la jalousie de Constancius le menaçait d'une chute prochaine, lorsque son armée, dont il était l'idole, le proclama empereur. Ère chrét. 360.

Décence, un des secrétaires de Constancius, avait apporté de Constantinople, l'ordre aux Bataves, aux Herules, et à trois cents hommes de chaque légion, pris à son choix, de se tenir prêts à marcher. Un nouvel orage grondait sur la Mésopotamie, où l'empereur allait de nouveau combattre contre les Perses, ennemis, dans ce temps, bien autrement redoutables pour l'empire que les sauvages Germains. Les soldats gaulois, mécontens de quitter leur patrie, inquiets sur le sort réservé au prince, devenu l'objet de leur culte, commencent à s'ameuter; ils se plaignent hautement de l'injustice de Constancius, qui veut « les exiler comme des criminels aux extrémités de la terre. » Quelques femmes de centurions se mêlent au tumulte, et attisent le feu de la discorde; l'autorité de l'empereur est méconnue et outragée. Toutefois, les légions consentent à suivre l'envoyé de Constancius jusqu'à Lutèce. Julien sort de la ville, s'avance à leur rencontre, et les réunit au champ de Mars [1]. Là, dans une harangue énergique, il leur rappelle la générosité de Constancius, et le serment d'obéissance qui les lie. Ses efforts sont vains, et ses paroles ne sont accueillies par aucune des acclamations accoutumées. Les soldats rentrent en silence dans leurs tentes; mais au milieu de la nuit, ils se portent en foule au palais des Thermes, et saluent Julien du nom d'Auguste. Le césar

[1] C'était alors le terrain où se trouve aujourd'hui le quartier de Paris appelé Saint-Victor.

brave leurs cris, leurs menaces même, et refuse opiniâtrément de paraître. Au point du jour, ils s'introduisent, l'épée à la main, dans les appartemens; le prince se montre, et le titre d'Auguste retentit une seconde fois à ses oreilles; il oppose une plus vive résistance, il s'indigne, il se désespère; il les conjure, en pleurant, de ne pas flétrir leurs lauriers par une révolte; il leur promet de justifier leur refus de partir, auprès de l'empereur, et d'obtenir son assentiment à leur conduite. Indignation, prières, larmes, tout reste sans effet. Les cris mêlés de reproches, d'injures, redoublent avec une effrayante opiniâtreté. Enfin, Julien cède; ses soldats, brûlant du désir de contempler leur ouvrage, le couronnent avec le collier d'un officier de cavalerie, l'élèvent sur un bouclier, et le saluent empereur.

Quelques mois après, Julien, afin de tenir en haleine ces mêmes soldats, à l'affection desquels il était redevable de la dignité impériale, se décida à traverser le Rhin pour la quatrième fois; il fondit sur les Athuaires, peuplade de Francs, qui habitaient entre Clèves et Munster, les défit et les força à demander la paix.

Belle conduite d'un corps de troupes gauloises en Asie. — Pendant que les armes des Gaulois triomphaient ainsi sur le Rhin, un corps de la même nation étonnait les Perses sur le Tigre, par une audace dont l'histoire fournit peu d'exemples. Deux légions, incomplètes, levées sept ou huit ans auparavant par Magnence, envoyées ensuite par Constancius en Orient, se trouvaient avec beaucoup d'autres troupes romaines assiégées par Sapor dans la ville d'Amide en Mésopotamie. Furieux de voir du haut des remparts, dans lesquels ils ne demeuraient enfermés qu'à regret, les prisonniers traités avec la plus grande barbarie par les Perses, ils rugissaient comme des lions, et voulaient briser avec leurs épées la porte qui se trouvait barricadée, pour se jeter à

l'instant sur le camp ennemi. Leurs officiers n'obtinrent qu'avec la plus grande peine qu'ils attendraient jusqu'à la nuit; ils sortent alors, armés de haches et d'épées, avec la résolution d'aller égorger Sapor lui-même au milieu de son armée. En effet, ils pénétrèrent fort avant dans le camp des Perses, tuant et renversant tout ce qui se trouvait sur leur passage, jusqu'à ce que les cris d'effroi des blessés et le bruit des armes ayant entièrement réveillé leurs adversaires, ils furent obligés de rétrograder en bon ordre, et toujours en combattant. Après avoir fait un carnage effroyable et perdu quatre cents des leurs, ils rentrèrent au point du jour dans la ville, couverts de blessures et de gloire. Sapor, outré de colère, mais saisi d'étonnement, suspendit pendant trois jours les opérations du siége. Cet exploit ne sauva point Amide; néanmoins Constancius, qui se trouvait alors à Edesse, fit élever deux statues aux chefs des deux légions gauloises.

A la fin de la quatrième campagne, Julien abandonna le système de modération qu'il avait suivi jusqu'alors, réduit à cette extrémité par l'inflexibilité et par les artifices de Constancius. Il partit de Vienne en Dauphiné, où il avait passé l'hiver; et après avoir rassemblé une puissante armée, composée presque entièrement de Gaulois, il se préparait à aller combattre son rival, lorsque la mort de celui-ci le laissa paisible possesseur de l'empire.

Irruptions de plusieurs peuples de la Germanie dans les Gaules, sous les successeurs de Julien. — Les Allemands ne recommencèrent leurs excursions dans les Gaules qu'après la mort de Julien, arrivée en l'année 363, et sous le règne de Jovien. Ils profitèrent, pour se venger des pertes que leur avait fait éprouver Julien, du désordre qui résultait du fréquent changement de généraux romains appelés à commander dans la Gaule.

Ere chrét. 365. Valentinien ayant succédé à Jovien, abandonna l'Orient à son frère Valens, pour se livrer tout entier à la défense des Gaules qu'il s'était réservées avec l'Italie, une partie de l'Illyrie, l'Afrique, l'Espagne et l'île britannique.

Les Allemands étaient parvenus à s'emparer de plusieurs places dans la Gaule; il marcha contre eux, et fut défait à Scorpone [1] après un combat sanglant dans lequel les Bataves perdirent leur étendart; mais leur honte et celle du reste de l'armée fut bientôt lavée dans le sang de l'ennemi. L'empereur, cédant à leurs instances, les conduisit une seconde fois contre les Allemands, dont ils firent un horrible carnage.

Ere chrét. 366. L'année suivante vit la ville de Mogontiacum [2] surprise et pillée par les mêmes ennemis. Carieton et Severian, qui s'étaient avancés contre eux à la tête de quelques troupes, furent défaits et tués. Enfin, Jovin, grand-maître de la cavalerie gauloise, combattit successivement trois de leurs détachemens, les battit, surprit le dernier en désordre près de Catalaunum [3] et lui tua ou blessa dix mille hommes. Le combat fut terrible et dura jusqu'a la nuit, qui couvrit la retraite des Allemands. Quelques autres actions terminées avec le même succès dans d'autres cantons de la Gaule, la délivrèrent totalement de ces opiniâtres envahisseurs.

Ere chrét. 367. Toutefois les Francs et les Saxons ne tardèrent pas à succéder aux Allemands, et à porter la désolation sur la frontières des Gaules. Ils furent vaincus et repoussés dans leurs marais par Théodose, père de l'empereur de ce nom. A la tête de son armée, composée de Gaulois, de Bataves, d'Hérules, et de deux légions d'Italie, il passa ensuite dans la Grande-Bretagne, où il réprima les fureurs des Pictes, des

[1] Aujourd'hui Champeigne, au-dessus de Pont-à-Mousson.

[2] Mayence.

[3] Châlons-sur-Marne.

Attacotes et des Scots, auxquels les garnisons impériales ne pouvaient plus résister.

L'année suivante, Valentinien, en personne, livra, près des rives du Neker, une grande bataille aux Allemands; ils avaient pris position sur le penchant d'une montagne escarpée. Malgré le désavantage du lieu, les soldats gaulois forcèrent pied à pied l'ennemi à leur céder le terrain, et parvinrent au sommet de la montagne après des efforts prodigieux de courage et de vigueur. Les renforts venus d'Italie et d'Illyrie ne furent placés que subsidiairement pour couper la retraite aux Allemands, qui perdirent beaucoup de monde dans cette journée, et dont l'armée fut entièrement détruite dans une seconde bataille livrée peu de jours après sur un terrain nouveau. Un traité de paix fut le résultat de cette campagne. Ere chrét. 368.

Deux ans après, on vit les Burgondes sur les frontières de la Gaule. Appelés par Valentinien, qui leur promit des terres, afin de les opposer aux Allemands, et peut-être aux Francs, ces peuples parurent tout à coup au nombre de quatre-vingt mille hommes sur les bords du Rhin, qu'ils descendirent sans être inquiétés. Effrayé de leur multitude, Valentinien ne se trouva pas au rendez-vous fixé pour la jonction des armées. Les Burgondes, indignés de ce manque de foi, reprirent le chemin de leur pays après avoir égorgé tous leurs prisonniers. Ere chrét. 370.

Cependant, les Saxons, arrivés de l'Océan au Rhin, et, par le Rhin dans la Gaule, sur une quantité inombrable de frêles barques, après avoir battu en plusieurs rencontres les troupes de la frontière, avaient été obligés de capituler devant Sévère, que Valentinien avait envoyé contre eux; ils avaient même obtenu la permission de regagner leur patrie; mais le général romain les ayant fait devancer par un gros détachement de cavalerie et d'infanterie, les surprit, et les tailla en pièces près de Colonia.

Ere chrét. 375. Cinq ans après cette expédition peu honorable, Valentinien mourut d'un accès de colère à Bregetio, en Pannonie.

Les chefs de son armée craignirent dans ce moment que les troupes gauloises n'abusassent de leur influence et de leur courage pour proclamer un empereur d'Occident. En conséquence, et pour y mettre obstacle, le pont sur le Danube, qui liait leur camp avec celui du reste de l'armée, fut coupé. En même temps, les Gaulois reçurent ordre de partir pour leur pays, sur la nouvelle supposée d'une invasion des Germains. Le second fils de l'empereur mort, le jeune Valentinien, à peine âgé de quatre ou cinq ans, fut alors proclamé empereur, sans que son frère, Gratien, créé césar par son père, plusieurs années auparavant, et qui se trouvait alors à Trèves, capitale des Gaules, fût consulté à ce sujet. L'Italie, l'Illyrie et l'Afrique devaient être le partage du premier : la Gaule, la Britannie et l'Espagne, celui du second. Toutefois le jeune Valentinien n'eut que le nom d'empereur.

Ere chrét. 377. *Les troupes gauloises sont employées au service de l'empire d'Orient.* — La Gaule était tranquille, lorsque Gratien fit partir successivement deux corps de troupes de cette nation pour aller dans la Thrace au secours de son oncle Valens, vivement pressé par les Goths. Le premier de ces corps, commandé par Ricomer, ou Ricimer, roi des Francs et comte de la maison de l'empereur [1], réduit, par les désertions, à quelques cohortes gauloises, se trouva à la bataille de Salus dans la Petite-Scythie. Frigonde, à la tête du second détachement de Gaulois et de Pannoniens, défit près de Berée, en Thrace, un corps de Taïfates, et eut le bonheur d'échapper à la poursuite de l'armée gothique.

Gratien avait résolu de porter lui-même des secours plus

[1] *Comes domesticus.*

considérables à Valens, qui, après une campagne malheureuse, se trouvait en avoir le plus pressant besoin, lorsque les Lentiens, peuple allemand voisin de la Rhétie, jugeant l'occasion favorable, franchirent le Rhin au nombre de quarante mille combattans, et forcèrent l'empereur, non-seulement à rassembler toutes les forces de la Gaule, mais encore à rappeler les cohortes déjà arrivées en Pannonie.

Nannienus et Mellobaude, prince franc, généraux de l'armée impériale, joignirent les Lentiens près Colmar, et leur livrèrent une sanglante bataille, dont les détails ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Leur victoire fut complète; à peine cinq mille Germains purent-ils échapper au carnage; le reste périt avec leur roi Priarius.

L'empereur s'avança aussitôt dans le pays des vaincus, les poursuivit dans leurs montagnes escarpées, et accorda enfin la paix à leurs prières.

Cette guerre teminée avec autant de diligence que de bonheur, Gratien marcha vers l'Orient avec ses troupes victorieuses. Il avait envoyé de Sirmium en Pannonie le comte Ricimer auprès de l'empereur Valens, pour l'inviter à ne pas livrer la bataille à l'ennemi avant l'arrivée de l'armée gauloise prête à le rejoindre; mais le désir de ne pas partager avec son neveu une victoire que sa vanité lui représentait comme certaine, détermina Valens à précipiter la funeste journée d'Andrinople [1], où il vit massacrer plus des deux tiers de son armée, avant de périr lui-même au milieu des flammes dans une chaumière où il fut surpris par les Goths.

Gratien, heureusement à portée de réparer ce désastre, accourut à Constantinople, donna ordre de rassembler les troupes dispersées, et appela d'Espagne Théodose, depuis

[1] En l'an 378.

surnommé le Grand. Le nouveau général s'étant mis à la tête de l'armée, dont les Gaulois faisaient désormais presque l'unique force, battit complétement les Goths et les Sarmates réunis, et préserva ainsi la capitale de l'empire de la catastrophe qui le menaçait.

Profitant à l'envi de l'absence de Gratien et des ravages effroyables exercés par les Goths, les Huns, les Alains, les Taïfates, les Sarmates, les Quades, les Marcomans, les Francs, les Allemands, les Burgondes, les Suèves, les Saxons se précipitèrent sur la Gaule.

Ere chrét. 379. *Suite des événemens militaires dans les Gaules.* — A cette nouvelle, Gratien, se sentant fléchir sous le poids trop considérable des deux empires d'Orient et d'Occident, s'associa Théodose. Revenu ensuite à Trèves, il réussit à vaincre ou à repousser ses innombrables ennemis. Ses armes ne furent pas moins heureuses l'année d'après, en Pannonie.

Ere chrét. 381. Au commencement de la campagne suivante, il fit passer un puissant renfort à Théodose, sous le commandement d'Arbogaste et de Beauton, tous deux Francs d'origine. Ces deux chefs, puissamment secondés par les soldats gaulois, chassèrent les Goths de la Macédoine et de la Thessalie.

Ere chrét. 383. Gratien était occupé à soutenir une nouvelle guerre contre les Allemands, lorsque l'espagnol Maxime, qui occupait un grade élevé dans l'armée employée en Britannie, s'y fit proclamer empereur. Suivi de quelques vieilles troupes augmentées de nombreuses recrues fournies par les insulaires, il passa bientôt dans les Gaules.

Les garnisons des villes voisines de sa route, les peuples même se rangèrent sous ses enseignes, impatiens du joug d'un prince avare et cruel, que l'on comparait à Commode. L'armée gauloise, menée par Gratien à la rencontre de Maxime, passa du côté de cet usurpateur. Le fils de Valentinien, fuyant presque seul, fut assassiné par un

traître dans les environs de Lugdunum. Il était alors dans sa vingt-cinquième année.

Maxime inspira assez de crainte aux Germains, pour que, pendant son règne, ils suspendissent leurs hostilités habituelles.

Il avait conservé, par un traité, au jeune Valentinien, le partage qui lui avait été précédemment assigné; mais l'ambition lui fit bientôt rompre ce traité, et une seule campagne le rendit maître des états qu'il avait promis de respecter.

Théodose, vainqueur des Huns, des Goths et des Alains, se prépara, l'année suivante, à venger ses deux collègues. En peu de jours, Maxime, qui s'était avancé à sa rencontre, perdit deux batailles, l'une sur la Save et l'autre sur la Drave. Malgré les efforts héroïques des Gaulois dont il avait su gagner l'affection, une combinaison mal entendue lui fit diviser son armée en deux corps qui, trop faibles pour résister isolément à Théodose, lui auraient assuré la victoire pour leur réunion. Forcé dans Aquilée, où il s'était renfermé après sa défaite, Théodose lui fit trancher la tête. Ere chrét. 388.

Les forces que Maxime avait laissées dans les Gaules sous les ordres de Nannienus et de Quintinus, furent d'abord plus heureuses.

Défaite des Francs. — Conduits par trois de leurs chefs, Genobande, Marcomir et Sunnon, les Francs avaient envahi les frontières gauloises, dévasté le pays, et menaçaient Colonia. Les deux lieutenans de Maxime se mettent aussitôt en marche, et ayant rencontré les Francs près de la forêt Charbonière (partie des Ardennes), ils en tuèrent un grand nombre. Animé par ce premier succès, Quintinus, contre l'avis de son collègue, s'obstina à poursuivre, jusque dans leur pays, les Francs échappés aux derniers revers. Retranchés au milieu de leurs bois et de leurs marais, ils l'attendirent dans une position avantageuse après avoir brûlé leurs

habitations. Tombant alors sur les troupes de Quintinus, fatiguées d'une longue marche, ils en firent un horrible carnage. La nuit, qui survint, sauva le général et quelques soldats. Les Gaulois, épuisés par tant de pertes, ne purent résister à Arbogaste, envoyé par Théodose pour se saisir du jeune Victor, fils de Maxime, qui venait de se déclarer Auguste, et pour prendre le commandement des troupes de Valentinien II. La faible escorte qui accompagnait Victor, ayant été facilement dissipée, il fut pris et mis à mort.

Ere chrét. 389. L'année suivante, Arbogaste persuada à Valentinien, dont Trèves était la résidence, de marcher contre les Francs pour arrêter les courses qu'ils recommençaient déjà, et pour venger la défaite de Quintinus; mais Marcomir et Sunnon, son frère, ayant demandé une entrevue à l'empereur, donnèrent des ôtages et arrêtèrent les conditions d'un traité de paix qui fut respecté pendant quelque temps.

Ere chrét. 392. Valentinien II était revêtu de la pourpre impériale; mais Arbogaste régnait sous son nom. La Gaule respirait depuis trois ans, lorsque le jeune prince, fatigué d'une dépendance qu'on lui avait peut-être trop fait sentir, indigné de n'avoir pu forcer le général à quitter sa charge, ni les troupes à ne plus suivre les ordres d'un sujet ambitieux, s'oublia en public jusqu'à vouloir le frapper de son épée. Peu de temps après, Valentinien fut trouvé étranglé dans son palais.

Eugène, créature d'Arbogaste, fut par lui présenté aux soldats et au peuple, proclamé empereur dans la Gaule, et bientôt reconnu de tout l'Occident.

Ere chrét. 393. Cette révolution parut favorable aux Francs pour recommencer leurs excursions; mais Arbogaste passa le Rhin à la tête d'une puissante armée gauloise, ravagea les terres des Bructères et des Camaves, et força bientôt Sunnon et Marcomir qui avaient évité jusqu'alors une action générale, à demander la paix.

Théodose voulant venger la mort du fils de son bienfaiteur, fit marcher une armée sur les Gaules. Arrivée au pied des Alpes Juliennes, elle força les retranchemens qui lui en fermaient les passages, et rencontra l'armée d'Eugène sur le Frigidus [1]. Arbogaste, qui commandait cette dernière, avait récemment attiré à lui, tant par des traités, que par des promesses, un grand nombre de Germains et de Francs, ses compatriotes, dont il avait renforcé l'armée gauloise déjà considérable par elle-même. Ere chrét. 394.

L'armée d'Orient, commandée par Stilicon, était composée, outre les légions romaines, de Huns, de Goths, et d'autres peuples de l'autre côté du Danube. Ces auxiliaires comptaient au nombre de leurs chefs le Goth Alaric, devenu depuis si fameux. Ce furent eux qui commencèrent l'attaque. Dès le premier choc, dix mille Goths restèrent sur le champ de bataille. Ralliés par un de leurs généraux, ils firent de vains efforts pour mettre la victoire de leur côté; les légions romaines chargèrent alors, et ne purent triompher de la valeur des troupes gauloises, encouragées par la présence et l'exemple d'Arbogaste. Le combat dura jusqu'a la nuit, et les différens corps de l'armée romaine, presque également maltraités, lui durent leur salut.

Théodose et Stilicon, dans l'intention de courir une seconde fois les chances d'une bataille, rallièrent leurs troupes avec beaucoup d'activité, les rassurèrent, et leur firent prendre du repos. De son côté, Arbogaste, sentant la nécessité d'achever le lendemain la défaite des ennemis, avait envoyé ordre à un gros détachement de les tourner, et de les charger par derrière, en même temps que le gros de l'armée les attaquerait de front; mais le commandant de ce corps, le comte Arbitrion, passa du côté de Théodose, et, par sa

[1] Le Vipao, dans le comté de Goritz.

trahison, lui assura la victoire. Ce fait prouve que l'empereur d'Orient n'avait pas un besoin bien urgent de l'orage terrible que les historiens ecclésiastiques font crever sur l'armée gauloise, et qui repoussa, disent-ils, même les traits qu'elle lançait sur l'ennemi : miracle qu'ils attribuent d'ailleurs aux prières de Théodose. On peut donc présumer, sans être taxé d'incrédulité religieuse, que la défection du capitaine chargé par Arbogaste d'exécuter une manœuvre décisive, suffit pour assurer le succès de l'armée d'Orient.

Quoi qu'il en soit, Eugène, fait prisonnier et amené devant Théodose, fut massacré à l'instant; et la vue de sa tête, portée au bout d'une pique, détermina ceux de ses soldats qui opposaient encore une vigoureuse résistance, à mettre bas les armes; Arbogaste, entraîné dans la déroute générale, se tua lui-même de deux coups d'épée.

Tant de crimes commis ou vengés, tant de batailles meurtrières, n'aboutirent qu'à mettre la Gaule et le reste de l'empire d'Eugène entre les mains d'un enfant, d'un autre simulacre de prince. Honorius, âgé d'un peu plus de dix ans, fut déclaré empereur d'Occident en 395, par Théodose son père, qui mourut à Milan peu de temps après.

Le vaste empire romain se trouva alors partagé entre deux princes également faibles, et destinés à recevoir tous deux la loi d'un sujet. Arcadius, fils aîné de Théodose, gouverna l'Orient sous la tutèle de Rufin, et ensuite de l'eunuque Eutrope. Honorius, maître de l'Occident, eut lui-même pour général, pour ministre, pour beau-père, et bientôt pour maître, le fameux Stilicon.

Ce dernier se hâta d'assurer la tranquillité des Gaules, en négociant avec les Francs, les Allemands, les Suèves, et d'autres peuples germaniques, des traités de paix ou d'alliance, dont l'argent accéléra la conclusion. Après avoir fait

tuer Sunnon, il parvint à se rendre maître de Marcomir, et soit qu'il le dût à la victoire ou à la trahison, il le relégua en Toscane.

Libre de disposer à son gré des forces gauloises, Stilicon en joignit une partie aux troupes que Théodose avait amenées contre Eugène; il alla ensuite chercher dans la Thessalie les bandes nombreuses de Goths et d'autres barbares réunis sous les étendarts d'Alaric, les resserra dans leur camp, et se préparait à les y forcer, lorsque le ministre d'Arcadius, en lui retirant ses troupes orientales, le força de reprendre le chemin de l'Occident.

La campagne suivante le vit encore remporter quelques stériles avantages sur Alaric : à cette époque, il fut contraint de quitter de nouveau les états d'Arcadius qui l'avait fait déclarer ennemi d'un empire dont il se prétendait le défenseur. Enfin, ce fut à la tête des troupes gauloises, que, dans le cours des deux années qui suivirent cette expédition, il fit rentrer l'Afrique révoltée sous l'obéissance d'Honorius. Ere chrét. 396. Ere chrét. 397-398.

La Gaule était restée tranquille pendant cinq années; mais Alaric, ennuyé du service et de la protection d'Arcadius, s'unit à Radagaise, autre roi des Goths, traversa sans obstacle l'Illyrie occidentale, pénétra dans l'Italie par les Alpes cottiennes, et vint mettre le siége devant Aquilée. L'or ou l'approche des secours le décidèrent à se désister de ses projets, après qu'il eut néanmoins dévasté les contrées voisines. Ere chrét. 400.

Alaric rentra en Italie dès l'année suivante, à la tête d'une nouvelle armée de Goths, et ravagea la Venetie et la Lygurie. Stilicon alla lui-même chercher les troupes gauloises occupées alors dans la Rhetie, et leur joignit les garnisons des places sur le Rhin, après avoir acheté la paix des Allemands. Il amusa d'abord, par des traités insidieux,

Ere chrét. 402-403. le général des Goths; puis il l'attaqua à l'improviste, et lui livra bataille sur le Tanaro, près de Pollentia en Ligurie. La journée fut meurtrière, et la victoire demeura indécise; toutefois les pertes d'Alaric le déterminèrent à regagner l'Illyrie avec les débris de son armée.

Ere chrét. 405. Deux ans après, Radagaise ayant rassemblé à son tour un essaim nombreux de Huns et de Goths, dévasta tous les pays sur sa route, et parvint jusqu'aux portes de Florence, où son armée fut presque entièrement détruite par celle de Stilicon.

Cependant, un orage épouvantable sa formait à l'horizon et menaçait de fondre à la fois sur toute la surface de l'empire. Le moment fatal du bouleversement des Gaules approchait. Une multitude de barbares, réunissant leurs forces, s'apprêtaient à se jeter sur une proie que depuis longtemps ils convoitaient en vain.

Ere chrét. 406. *Les Gaules sont livrées presque sans défense au débordement des nations germaniques.* — Il était déjà trop tard pour rappeler, au bord du Rhin, les garnisons que Stilicon avait retirées quatre ans auparavant pour la défense de l'Italie, et plus récemment pour la garde du Danube.

Les Alains, les Vandales, les Suèves chassés vers l'occident par les incursions formidables des Huns, arrivèrent sur le Rhin sur la fin de décembre 406. Une peuplade de Francs, établie sur la rive droite, s'opposa à leur passage sur son territoire, et leur tua près de vingt mille hommes. Cependant ils parvinrent à traverser le Rhin sur un autre point dans les premiers jours de l'année 407. Les Allemands, les Burgondes, les Francs ne tardèrent pas à les suivre, et la Gaule fut inondée.

Une lutte terrible et décisive va s'engager entre cette multitude de peuples et l'empire romain. Afin de mettre nos lecteurs à portée de connaître par quels degrés s'opéra

le mélange des vainqueurs avec les vaincus, nous tracerons le tableau rapide de la marche des conquérans; nous suivrons plus particulièrement celle des Francs, qui finirent par réunir sous un seul empire tant de contrées long-temps divisées, et nous continuerons de rendre compte des derniers faits d'armes par lesquels les Gaulois, tant qu'ils conservèrent ce nom, ne cessèrent d'en soutenir la gloire.

Mais quelle résistance pouvaient-ils opposer à cette foule d'ennemis, dont un poète contemporain compare la fougue indomptable, à une inondation de l'Océan, franchissant ses rivages [1].

Il est vraisemblable que le peu de troupes gauloises qui se trouvaient alors dans les provinces, se renferma dans les places forces ou se dispersa, et que les cantons qui voulurent s'opposer au torrent dévastateur, ne firent que des efforts impuissans; il pénétra d'abord dans la Province germanique, passa dans la Belgique; de-là, dans l'Aquitanie, et se répandit enfin dans toutes les Gaules. La plupart des provinces devinrent un théâtre de carnage et de mort : Mogontiacum, Argentoratum, Durocorturum, Ambianum [2] et beaucoup d'autres villes furent livrées au pillage, ruinées, et leurs habitans égorgés par milliers.

Au milieu de ce déluge de maux, la Gaule, abandonnée depuis huit ou neuf mois par Honorius, vit débarquer, et accueillit comme un défenseur, un aventurier nommé Constantin. Aux troupes gauloises, préposées à la garde de l'île britannique, qui venaient de le proclamer empereur, il réunit celles qu'il put rallier ou lever sur le sol national. A leur

[1] *Si totus Gallos sese effudisset in agros*
Oceanus, vastis plus superesset aquis.
(Sancti Prosperi Aquitan., *De providentia.*)

[2] Mayence, Strasbourg, Reims, Amiens.

tête, il remporta plusieurs victoires sur les barbares, et parvint à réprimer leurs brigandages.

Honorius ayant envoyé contre lui une armée commandée par un Goth d'une grande valeur, nommé Sarus, Constantin éprouva d'abord un échec près de Valence, où il se vit même assiégé; mais bientôt, aidé des talens d'Edobius et de Géronce, le premier, Gaulois, le second, Breton, il défit à son tour les troupes impériales, et les poursuivit jusqu'aux Alpes. Là, Sarus fut forcé de capituler avec un rassemblement de Bagaudes [1] qui ne lui permirent le passage qu'après qu'il leur eut livré les dépouilles qu'il remportait.

Constantin, maître des Gaules, songea à réunir l'Espagne à son empire; il mit à la tête de l'armée destinée à cette expédition, son fils, Constant, qui, secondé par les Gaulois, s'ouvrit un passage à travers les Pyrénées. Après avoir défait les troupes et les montagnards qui cherchèrent à l'arrêter, il poursuivit ses adversaires jusqu'en Lusitanie, où il les tailla en pièces, et fit prisonniers les deux chefs principaux; il ramena ceux-ci à son père, qui lui conféra le titre de césar.

L'Espagne réduite, Honorius, trop faible pour disputer à Constantin une puissance qui déjà ne lui appartenait plus, prit le parti de lui envoyer la pourpre impériale, et le reconnut pour son collègue.

Ere chrét. 409. *Confédération armorique.* — Les succès rapides du nouvel Auguste lui en promettaient peut-être de plus grands encore contre les dévastateurs de la Gaule, si la révolte de Géronce, que Constant avait laissé à la tête de l'armée au-

[1] Nous avons déjà dit qu'on désignait sous ce nom les bandes formées par les malheureux habitans de la campagne, poussés au désespoir par les incursions des nations barbares, et par la conduite encore plus révoltante des agens du fisc impérial. On reverra plus tard les mêmes vexations et les mêmes injustices reproduire de pareilles bandes sous le nom de *Jacquerie*.

delà des Pyrénées, et devenu tout à coup le rival de son maître, n'eût augmenté les troubles. Profitant de ce désordre, les Gaulois de l'Armorique secouèrent leurs chaînes et réclamèrent une liberté perdue depuis quatre siècles et demi; ils chassèrent les magistrats romains qui se trouvaient alors dans le pays, et se chargèrent de le défendre seuls contre les insultes des étrangers qui commençaient à se nuire par leur multitude même. Ere chrét. 409.

L'Armorique fut dès-lors retranchée pour toujours de l'empire romain. La grande île britannique suivit son exemple.

Stilicon, accusé avec plus ou moins de fondement d'avoir appelé les Barbares et de troubler l'état, afin de détrôner Honorius, venait de payer de sa tête le crime d'avoir effrayé l'ame pusillanime de son maître. Sa mort, suivie du massacre d'un grand nombre d'auxiliaires de Germanie, égorgés par les soldats romains, ne tarda pas à être vengée. Trente mille de ces étrangers coururent offrir au roi des Visigoths leurs bras, et la juste fureur qui les animait. Alaric traversa l'Italie, investit Rome, lui fit supporter toutes les horreurs de la famine, et la réduisit à se racheter de ses trésors, de la dépouille de ses temples, et même à livrer, pour compléter sa rançon, la statue de la Valeur, divinité déjà si dégradée chez les Romains, et qui, pour passer du côté des Barbares, n'avait pas attendu l'outrage fait à son simulacre.

Ramené devant Rome par l'infraction de quelques articles du traité, Alaric y fit reconnaître pour empereur le préfet de la ville, nommé Attale, par lequel il se fit nommer général des armées de l'empire, et qu'il emmena à sa suite.

Cependant, Géronce n'osant prendre le titre d'empereur, en avait revêtu un mannequin nommé Maxime. Il avait augmenté son armée de milices espagnoles et de plusieurs bandes de Barbares. Constantin, informé de sa révolte dans la

ville d'Arles, où il avait établi sa résidence, demanda, de son côté, des secours aux Francs et aux Allemands, et sans les attendre, fit marcher son fils Constant, vers les Pyrénées, avec des forces considérables.

Tandis que les deux partis étaient aux mains, et s'affaiblissaient réciproquement par des combats opiniâtres, les Alains, les Suèves, les Vandales, trop resserrés par les autres hordes répandues dans la Gaule, repoussés par les provinces armoriques dont la confédération naissante signalait déjà sa force, franchirent à leur tour les Pyrénées, et forcèrent Constant d'évacuer le pays. Après d'horribles ravages, ils s'emparèrent d'une proie disputée par des rivaux auxquels elle devait également échapper, et ne laissèrent à Géronce, leur allié, que la Tarragonaise [1] et quelques contrées voisines. La Gaule, bien que débarrassée d'une partie de ses terribles hôtes, n'avait encore que trop d'ennemis à combattre. Les Bourguignons étaient cantonnés dans l'Helvétie et dans l'Alsace, les Allemands sur la rive gauche du Rhin, depuis Bâle jusqu'à Mayence; quelques corps d'Alains, séparés du reste de leur nation, n'avaient pas de demeures fixes. Quant aux Francs, on ignore quelle était à cette époque la position certaine de leurs quartiers. Il y a cependant lieu de croire qu'ils occupaient quelques cantons de la Belgique et des rives du Bas-Rhin.

Ere chrét. 410. Le colosse de la puissance romaine, si cruellement mutilé, levait encore une tête altière, lorsqu'Alaric, dépouillant tout à coup Attale des ornemens impériaux, revint investir Rome, qui ne put résister aux Visigoths et à la famine. Elle fut livrée aux flammes et au pillage, les temples chrétiens furent les seuls asiles respectés. Une maladie violente enleva, quelques mois après, le fier Alaric au milieu de sa gloire.

[1] Province romaine qui comprenait l'Aragon et la Catalogne.

Constantin, à la tête d'une armée gauloise, avait traversé les Alpes cottiennes, et s'apprêtait à passer le Pô, sous prétexte de défendre l'Italie, mais dans le dessein réel de l'envahir, lorsqu'il apprit, comme nous l'avons déjà dit, que Géronce franchissait les Pyrénées, pour lui enlever ses provinces de la Gaule; il revint promptement sur ses pas, et envoya un de ses officiers au-delà du Rhin, presser les secours de ses auxiliaires les Allemands et les Francs; mais il ne put empêcher la prise de Vienne sur le Rhône, où Constant, son fils, perdit la vie. Bientôt lui-même se vit assiégé dans Arles.

Une armée envoyée par Honorius, plus tranquille depuis la mort d'Alaric, fit lever à Géronce le siége d'Arles, et l'obligea de fuir presque seul, en Espagne, où il prévint la fureur de ses sujets révoltés, en se tuant de sa propre main. Ere chrét. 411.

Mais Constantin n'échappa au péril dont Géronce l'avait menacé, que pour tomber dans un autre. Investi de nouveau par Constance, général d'Honorius, les troupes que son envoyé lui ramena de Germanie, ne purent opérer sa délivrance; elles furent attaquées près du Rhône, et l'usurpateur, ayant perdu tout espoir de salut, conclut une capitulation dont Honorius viola lâchement l'article principal, en lui faisant trancher la tête.

Constantin, soutenait encore le siége d'Arles, quand Jovin ou Jovien, Gaulois d'une naissance illustre, soutenu par Goar, roi des Alains, et par Gondicaire, roi des Burgondes, prit dans Mogontiacum le titre d'Auguste, qu'il partagea peu après avec Sébastien, son frère, et qu'il ne garda pas deux ans.

Les Visigoths s'établissent dans la Gaule méridionale, et les Bourguignons dans la partie orientale. — Ataulphe, beau frère et successeur d'Alaric, épris des charmes de la Ere chrét. 412.

belle Placidie, sœur d'Honorius et sa prisonnière, consentit enfin à évacuer l'Italie. Honorius lui donna, par forme de compensation, une grande partie de l'Aquitanie et de la Narbonnaise, tandis que, de son côté, Ataulphe s'obligea à combattre Jovin et son frère. Leurs têtes, qu'il envoya à la cour de Ravenne [1], démontrèrent l'exécution de sa promesse. Ataulphe, se payant par ses mains, réunit aux concessions que lui avait faites son beau-frère, les villes de Tolosa et de Narbone.

Cependant, les Burgondes ou Bourguignons (ainsi que nous les appellerons désormais), déja cantonnés dans l'Alsace et dans l'Helvétie, avaient, dès l'année précédente, augmenté leurs conquêtes d'une partie du territoire des Eduens et des Séquaniens, où leur roi, Gondicaire, avait fondé un puissant état.

Les Francs, de leur côté, continuaient impunément leurs courses, et venaient de piller, pour la seconde fois, la ville de Trèves, dont ils s'étaient emparés sous la conduite de *Théodemir*, *Theudême* ou *Theudon*. Grégoire de Tours cite ce prince comme ayant réuni, le premier, sous son autorité plusieurs tribus des Francs, obéissant jusqu'alors à des chefs particuliers. Il était fils de Ricimer, l'un des principaux officiers de Constantin. Ricimer avait pour frères Triarius et Mellobaude, dont nous avons déja parlé. Après la mort de Gratien, il s'était retiré près de Théodose, dont il commandait les armées.

Ere chrét. 419-420.

Théodemir, chef des Francs, fonde un royaume dans la Gaule septentrionale. — Théodemir, élevé à la cour de ce prince, revint dans sa patrie après la mort de son père. Les Francs, séduits par ses qualités brillantes, le reconnurent pour leur chef, et l'élevèrent sur le bouclier. Successeur de

[1] Honorius y avait établi sa résidence.

l'autorité de Marcomir et de Sunnon, ses parens, il n'est plus connu dans l'histoire que sous le nom de *Pharamond*[1].

La Gaule se croyait délivrée des Visigoths. Ataulphe, cédant à des menaces et à de nouvelles offres de compensations, avait consenti d'évacuer les contrées qu'il possédait depuis trois ans, pour aller fonder en Espagne un nouveau royaume; mais ce prince fut assassiné presque aussitôt après son arrivée à Barcelone, qu'il avait choisi pour sa résidence. Il eut pour successeur Vallia : celui-ci, trois ou quatre ans après, abandonna l'Espagne, pour occuper de nouveau, non-seulement l'Aquitanie et les contrées cédées par Honorius à son prédécesseur, mais encore la Novempopulanie [2].

Cependant, les Gaulois de l'Armorique n'avaient cessé de maintenir valeureusement leur indépendance et contre Rome et contre l'étranger. Ligués avec eux par des traités d'alliance, les Francs, conduits par Théodemir, s'étaient établis depuis peu dans les environs de Trèves et de Tongres. Ils s'étaient emparés de plusieurs villes, tant de la Belgique que des deux provinces dites Germanies [3], lorsque attaqués avec vigueur par Castin, général commandant pour Honorius, ils éprouvèrent plusieurs échecs.

Les Gallo-Francs conclurent ensuite avec leurs adversaires un traité de paix mal observé de part et d'autre. Un tiers de la Gaule, était devenu la proie des nations étrangères. Quand Honorius mourut, Théodose II, son neveu, lui suc- Ere chrét. 423.

[1] Quelques savans ont prétendu qu'il ne fallait pas plus trouver un nom propre dans le *Pharamond* ou *Warmond* des Francs, que dans le *Pharaon* des Egyptiens; que l'un et l'autre mot, dans des langages différens, signifie tuteur, protecteur, souverain. Nous n'entreprendrons point de discuter cette opinion, fort étrangère d'ailleurs à notre sujet.

[2] La Gascogne, le Béarn, la Basse-Navarre, etc. (*Voyez* la géographie ancienne de l'Encyclopédie méthodique.)

[3] Les Romains avaient divisé ainsi toute la frontière de la Gaule sur le Rhin, depuis la Suisse, jusques et compris la Batavie.

céda. Un officier du palais de Ravenne, nommé Joannès, se fit reconnaître Auguste en Italie, en Espagne et dans une partie de la Gaule, mais en moins de deux ans, il fut défait et fait prisonnier. Sa mort laissa Théodose seul maître de l'empire [1]. Ce prince, conservant pour lui l'Orient, se débarrassa du soin de l'Occident, sur un enfant de six ans, Valentinien III, fils de Placidie, qui régna sous son nom.

Théodoric, successeur de Vallia, fut le premier, sous ce règne chancelant, à envahir, à la tête de ses Goths, plusieurs villes de la Gaule romaine. Il allait même s'emparer d'Arles, lorsque Aetius, le dernier de tant de grands capitaines qui illustrèrent le nom romain, à la tête d'une armée gauloise, le força de lever le siége, et renouvela avec lui d'anciens traités tombés en désuétude.

Ere chrét. 428. *Clodion, roi des Francs, est battu par Aetius.* — Trois années après cet événement, dans la première année du règne de Clodion, fils du Pharamond ou Warmond Théodemir, les Francs furent défaits dans plusieurs combats par Aetius, qui reprit sur eux une partie des contrées dont ils s'étaient emparés le long du Rhin, et les força de se resserrer dans la Toxandrie.

Ils furent de nouveau défaits par le même général en l'année 432. Bientôt la Gaule entière parut en armes. Tandis que d'un côté les provinces armoriques rompaient un traité dont la force avait dicté les conditions, un Gaulois entreprenant, nommé Tibaton, de concert avec elles, se mit à la tête d'un grand rassemblement de Bagaudes, soulevés par les mêmes motifs que nous avons déjà fait connaître.

Tibaton soutint pendant deux ans la guerre contre les Romains, qui remportèrent enfin sur lui une victoire décisive, dans laquelle il fut fait prisonnier avec ses principaux

[1] En 425.

officiers [1]. La ligue armorique se défendit avec autant de courage et plus de succès contre Litorius Celsus, dont l'armée, renforcée par un corps de Huns, après divers combats sur la Seine, sur la Loire, l'Allier et le Clain, ne put amener les Gaulois qu'à une simple suspension d'armes. L'ennemi en avait lui-même un pressant besoin pour faire tête à d'autres adversaires.

Gondicaire, roi des Bourguignons, avait profité de ces troubles pour envahir quelques cantons de la Belgique. Battu par Aetius, qui avait fait avec lui un traité de paix, il fut, à l'instigation du général romain, attaqué et tué par les Huns. Ere chrét. 436.

L'année suivante, les Bourguignons n'en fondèrent pas moins de nouveaux établissemens dans la Savoie et le Dauphiné.

Théodoric ne s'était pas montré plus strict observateur des traités, et s'était emparé de plusieurs villes enclavées dans ses possessions. Narbonne allait lui ouvrir ses portes, lorsque Litorius la sauva en y faisant entrer des vivres. Vaincu lui-même deux ans après, fait prisonnier, chargé de chaînes, le général romain fut conduit à Toulouse, capitale des états de Théodoric, et jeté dans une prison, où il mourut.

Les succès d'Aetius contre les Francs n'avaient fait que redoubler le courage de leur roi Clodion [2]. Renfermé dans le fort de Dispargum ou Dispurgum, sur le confin du pays de Tongres, il méditait de nouveaux projets de conquêtes. Enfin, il envoya reconnaître les environs de Camaracum [3] Sur les rapports qui lui furent faits, il se mit en marche à la tête d'une armée nombreuse, battit les troupes envoyées Ere chrét. 445.

[1] En 437.

[2] *Voyez* Grégoire de Tours.

[3] Cambrai.

à sa rencontre, pénétra dans la forêt Charbonnière, emporta Camaracum d'assaut, s'empara de Turnacum [1], poussa ses conquêtes jusqu'à la Somme, et ses courses jusque dans l'Artois; mais, surpris par Aetius et Majorien, au moment où il se livrait aux divertissemens d'une noce près de Lena [2], il essuya une perte considérable, tant en hommes qu'en butin; sa nouvelle épouse elle-même tomba au pouvoir de l'ennemi.

On ne sait si Cologne [3], que l'on voit deux ou trois ans après entre les mains des Francs, fit partie des conquêtes de Clodion, ainsi que Trèves, qui fut alors pillée pour la quatrième fois, et qu'il ne put conserver. Ce prince mourut, après vingt ans de règne [4], du chagrin que lui causa, dit-on, la mort de son fils tué au siége de Soissons.

Portrait des Francs. — Voici le portrait que trace des Francs Sidonius Apollinaris, poète contemporain : « Ces géans, dit-il, rougissent leurs cheveux naturellement blonds, les rassemblent du derrière vers le sommet, et s'en forment une aigrette en les nouant près du front. Ils ont les yeux bleus, se rasent tout le visage, et ne conservent de leur barbe que des filets menaçans, des moustaches d'une largeur régulière. Un vêtement serré et qui ne descend pas jusqu'aux jarrets, laisse voir toute la forme de ces grands corps; le même baudrier leur ceint les reins et porte leur épée. Exercés à manier adroitement le bouclier et leurs autres armes, c'est un jeu pour eux que d'envoyer au loin la hache à deux tranchans, et de lui prescrire les blessures qu'elle doit faire; de s'élancer rapidement sur l'ennemi, et d'arriver plus vite que le javelot qu'ils viennent de darder. La passion de la guerre

[1] Tournai.

[2] Lens.

[3] Nous nous servirons désormais des noms modernes des villes et des provinces.

[4] En 447 ou 448.

se fait sentir chez eux dès l'enfance, comme dans la maturité de l'âge. S'il faut combattre dans un lieu désavantageux ou contre des forces supérieures, ils bravent la mort ou la reçoivent sans la craindre; ils ont cessé de vivre, et leur courage n'a pas été vaincu. »

Triste situation de la Gaule; *elle est envahie par Attila, roi des Huns.* — Après la mort de Clodion, la Gaule, victime de la politique faible et vacillante des Romains, devint peu à peu la proie des étrangers, qu'Aetius distribuait dans les cantons voisins de ceux qui lui causaient de l'ombrage, pour les opposer les uns aux autres. C'est ainsi qu'une peuplade d'Alains fut envoyée avec Sambida, son chef, dans les environs de Valence, à proximité des Bourguignons et des Visigoths, tandis que d'autres Alains, conduits par Eoaric, allèrent s'établir à l'embouchure de la Loire, dans le voisinage des Armoriques. Ere chrét. 451.

La lassitude, l'étonnement, et peut-être la terreur causée par les préparatifs formidables du terrible Attila, laissèrent la Gaule dans un état de paix apparent, jusqu'au moment où le roi des Huns, à la tête d'une multitude innombrable de barbares, s'approcha du Rhin.

Ses premiers coups tombèrent sur les Francs, alors divisés par les prétentions de deux princes à la couronne; mais il est douteux qu'il faille voir dans ces deux princes, Merovée et Clodebald, fils de Clodion, puisque l'on est sans renseignemens positifs sur la naissance de Merovée, qui l'emporta sur son compétiteur, et devint la tige des Merovingiens.

La grandeur du péril réunit cette fois sous les mêmes enseignes, non-seulement les Gaulois et les Romains, mais encore les Visigoths, les Bourguignons, les Alains, et les diverses peuplades étrangères, établies depuis peu dans les Gaules. Merovée lui-même vint se ranger avec ses Francs

autour d'Aetius, auquel le commandement général des forces combinées avait été déféré.

Aetius défait les Huns dans une première rencontre près d'Orléans. — Attila, portant partout le ravage et la mort, était parvenu jusqu'à Orléans, qu'il assiégait. Déjà les remparts de cette ville étaient emportés, et les Huns pénétraient d'un côté dans la place, lorsqu'un corps considérable, commandé par Aetius, entra de l'autre, repoussa les Huns, et les contraignit à lever le siége.

Aetius, après avoir renforcé la garnison, suivit avec précaution la marche d'Attila, dans l'intention de profiter de la première occasion favorable pour le combattre.

Il le joignit enfin non loin de Châlons-sur-Marne. Pendant la nuit qui précéda la fameuse journée des champs catalauniens, un engagement terrible eut lieu entre un détachement de Francs et un corps de Gepides de l'armée d'Attila; quinze mille hommes furent tués, sans avantage décisif de part ni d'autre.

Bataille de Châlons ou des champs Catalauniens; Attila se retire au-delà du Rhin. — Enfin, arriva le jour qui devait éclairer l'une des batailles les plus sanglantes, dont l'histoire ait consacré le souvenir. Aetius plaça les Romains, ou plutôt les Gaulois, qu'il commandait en personne, à sa droite; les Visigoths, sous les ordres de Théodoric, et de son fils, Thorismond, se rangèrent à la gauche; les Francs, conduits par Merovée, formèrent le centre avec les autres auxiliaires germains. Parmi ces derniers, se distinguait Sangiban, roi des Alains, dont quelques relations avec Attila, faisaient craindre une trahison, mais qui se trouvait observé de près par suite de cette disposition, et dans l'impossibilité de quitter son poste sans être aussitôt accablé.

Attila, dans l'intention d'empêcher ses adversaires de pro-

fiter de la victoire, s'il était contraint à la leur abandonner, ne sortit de son camp que vers les quatre heures après-midi. Il rangea aussitôt son armée en bataille, et occupa le centre avec l'élite de ses troupes. Les Ostrogoths formèrent la gauche; les Gepides et autres peuples tenaient la droite.

Les deux armées en vinrent presqu'immédiatement aux mains; toutes deux, animées d'une égale fureur, et disposées à ne pas céder du terrain.

Une colline assez élevée semblait, par sa position sur le champ de bataille, devoir assurer la victoire à celui qui en resterait maître; ce fut sur ce point que se dirigea tout l'effort des combattans. Ce poste important, pris et repris différentes fois, demeura enfin à l'armée d'Aetius. Théodoric, après avoir signalé son courage, périt dans la mêlée; sa mort fut le signal de la déroute des Huns. Chargés avec fureur par les Goths, impatiens de venger la mort de leur roi, ils lachèrent pied, et se retirèrent dans le plus grand désordre. Le nombre des morts s'éleva de part et d'autre à environ cent cinquante mille hommes. Toutefois l'armée des Huns vaincus supporta la perte la plus considérable. Attila, frémissant de rage, fit sonner la retraite, et regagna son camp où il se tint renfermé plusieurs jours, retranché derrière ses chariots, et observé par Aetius. S'attendant à chaque instant à se voir forcé dans son dernier refuge, il avait fait dresser un vaste bûcher, dans l'intention d'y précipiter ses femmes, ses trésors, et lui-même lorsqu'il se verrait près de tomber entre les mains de l'ennemi.

Mais il ne fut pas réduit à cette extrémité; ses adversaires lui donnèrent le temps de revenir de son premier abattement, et d'échappér au péril dans lequel il s'était engagé. Peut-être l'union, que la nécessité avait opérée entre tant de peuples naguère ennemis, menaçait-elle déjà d'être troublée, peut-être aussi le général romain craignait-il de

paraître moins utile à son maître, en exterminant d'un seul coup de si redoutables ennemis. Quoi qu'il en soit, Aetius, sous différens prétextes d'intérêt particulier, réussit à éloigner les Visigoths, les Francs et les auxiliaires germains les plus puissans; il ne garda près de lui que les troupes gauloises et romaines avec lesquelles il observa les mouvemens de retraite d'Attila, et le conduisit jusqu'au Rhin.

Ere chrét. 452. *Mort d'Attila.* —L'année suivante, le roi des Huns, toujours furieux de sa défaite, n'en parut que plus redoutable à l'Italie épouvantée. Ce pays dégénéré n'échappa aux suites terribles d'une nouvelle invasion, qu'en donnant beaucoup d'or, et en promettant encore de plus grands sacrifices au féroce conquérant qui mourut quelques mois après.

Ere chrét. 454. *Mort d'Aetius.* — Cependant la Gaule romaine respirait sous l'administration régulière et bienfaisante de Tonance Ferreol, son préfet, tandis que le lâche Valentinien III tuait de sa propre main Aetius, l'épée et le bouclier de l'empire.

En vain envoya-t-il des ambassadeurs aux diverses nations germaniques, pour justifier un crime odieux, et pour renouveler les traités conclus par Aetius, Merovée, à la tête de ses Francs, se jeta sur la seconde Germanie et sur la seconde Belgique, prit et brûla Metz déjà saccagée par les Huns, et s'avança même jusqu'aux portes d'Orléans, sans qu'on voye que cette irruption ait été suivie d'aucun établissement solide dans ces divers cantons.

Les Allemands, déjà maîtres de la Souabe et de l'Helvétie, et qui, pendant le règne d'Honorius, s'étaient établis sur le lac Leman, firent de nouvelles incursions en deçà du Rhin. D'autre part, les Saxons, dans leurs frêles embarcations, reparurent en grand nombre sur les côtes de l'Armorique, menaçant les Gaulois de leur descente.

Peu de temps après le meurtre d'Aetius, Valentinien lui-même fut assassiné à l'instigation secrète de Petronius

Maxime, qui s'empara du trône, et ne le garda pas plus de deux mois. La vengeance d'Eudoxie, veuve de Valentinien, dont Maxime avait fait forcément sa femme, livra Rome à Genseric, roi des Vandales, établi sur la côte d'Afrique.

Le Gaulois Avitus élevé à l'empire par les Visigoths. — Ere chrét. 458. Pendant que les dépouilles, apportées six siècles auparavant de Carthage à Rome, repassaient alors de Rome à Carthage, Théodoric II, roi des Visigoths, et successeur de Thorismond, son frère, faisait proclamer Auguste dans la ville d'Arles, un Gaulois nommé Avitus. Ce dernier, soit pour venger Rome, soit pour prévenir de nouvelles tentatives de la part de Genseric, mit en mer une flotte considérable sous le commandement du comte Ricimer, fils d'un prince suève, et d'une fille de Vallia. Sous ce général, les Gaulois se signalèrent, en battant et dissipant près de l'île de Corse l'armée navale de Genseric. Un corps de Vandales fut également défait par eux en Sicile.

Ces mêmes Gaulois, ramenés en Italie, et excités à la révolte par Ricimer, combattirent Avitus près de Plaisance, le firent prisonnier, et ce fantôme d'empereur que ses mœurs débauchées avaient fait mépriser et déposer par ses sujets, reçut d'eux la mitre épiscopale.

Durant le cours de cette année, mourut Mérovée, qui eut pour successeur, son fils Childeric. Plusieurs écrivains du moyen âge ont reculé jusqu'en 459 l'époque de l'avénement de Childeric au trône, mais la plupart de leurs dates coïncident mal entre elles et manquent d'exactitude.

Après un interrègne de trois mois environ, Ricimer fit proclamer Majorien empereur d'Occident. Ce prince soutint pendant quelques années, par ses talens et par ses vertus, le fardeau d'un empire près de s'écrouler. Par suite de ses sages dispositions, les Vandales furent accablés sur les côtes de la Campanie, qu'ils étaient venus ravager. Il prépara

même un puissant armement pour aller, en personne, les combattre en Afrique.

Ere chrét. 458. *Childeric, roi des Francs, est déposé par ses sujets.* — Cependant, le jeune Childeric ayant irrité par son libertinage les Francs dont il séduisait les femmes et les filles, fut déposé par eux. Il se retira dans la Thuringe, attendant que Viomade, son ami, lui fît connaître un moment favorable pour son retour.

Ægidius Syagrius, général des troupes romaines, également connu sous le nom du comte Gille ou Gillon, Gaulois célèbre par sa valeur, sa justice et ses mœurs, fut unanimement reconnu roi par les Francs, dans la ville de Tournay.

Investi de la double autorité de général et de roi, Syagrius défit, à la tête d'une armée gallo-franque, Théodoric, qui s'était ligué avec le roi des Vandales, Genseric, le força à faire la paix et à abandonner son allié.

Majorien se reposant sur lui du soin de contenir les Visigoths et les Germains, se préparait à joindre sa flotte composée de trois cents voiles, et à aller combattre les Vandales, lorsque cette même flotte fut surprise et enlevée dans le port d'Alicante, par Genseric. Malgré cet avantage, le roi des Vandales demanda et obtint la paix peu de temps après.

Ere chrét. 461. Majorien n'avait pas régné tout à fait quatre ans, lorsqu'il fut assassiné par les ordres du Suève Ricimer, dont l'ambition inquiète créait des empereurs, et les renversait, au gré de ses caprices, d'un trône que sa qualité de barbare l'empêchait d'occuper.

Un homme sans naissance et sans mérite personnel, nommé Vibius Severus, reçut de lui la pourpre impériale; mais Ægidius, résolu de venger le meurtre de Majorien, refusa de reconnaître ce nouvel empereur, et retint le commandement des provinces gauloises.

Ægidius se proposait de passer en Italie, à la tête d'une armée gallo-franque, quand il fut arrêté dans ses projets par les hostilités de Théodoric, roi des Visigoths. Ce prince, ayant mis le siége devant Arles, place alors très-importante, le roi des Francs courut s'y renfermer, et força les assiégeans de se retirer; ils en furent dédommagés par la trahison d'un Gaulois nommé Agrippinus, créature de Ricimer, qui leur livra Narbonne, d'après les ordres de son maître. Ere chrét. 462.

Excités également par l'ambitieux patrice, les Francs ripuaires s'emparèrent de Cologne, ensuite de Trèves qu'ils saccagèrent, ainsi que tout le pays environnant.

Les Visigoths sont battus près d'Orléans par Ægidius. —Fréderic, frère de Théodoric, appuyé par les Alains de la Loire, s'était avancé, à la tête des Visigoths, jusque sous les murs d'Orléans. Tandis que ces forces combinées attaquaient Orléans, Odoacre, roi des Saxons, devait remonter la Loire et se rendre maître d'Angers. Ere chrét. 463.

Ce plan fut déconcerté par la victoire signalée qu'Ægidius remporta près d'Orléans, entre le Loiret et la Loire. Fréderic perdit la vie dans cette bataille, et ceux de ses soldats, échappés au carnage, purent à peine regagner en petit nombre leurs quartiers. La colonie des Alains établie à l'embouchure de la Loire depuis plusieurs années, fut dispersée et détruite.

Childeric remonte sur le trône des Francs. —Sur ces entrefaites, Childeric, après avoir reçu du fidèle Viomade l'avis convenu, quitta son asyle, et reprit possession de ses états; soit qu'à son arrivée, les Francs, fatigués d'un joug étranger eussent secoué l'autorité d'Ægidius, soit que celui-ci, vaincu en plusieurs rencontres par le fils de Mérovée, ait été forcé à lui rendre la couronne des Francs, soit enfin qu'il la lui ait remise généreusement de son plein gré. Quoi qu'il en soit, s'il faut en croire quelques historiens, Chil-

deric, attaché à Ægidius par la reconnaissance, ou reconcilié avec lui, prit part à sa dernière expédition contre les Visigoths et les Alains, et combattit en personne à la bataille d'Orléans.

La gloire et la fortune d'Ægidius ne tardèrent pas à porter ombrage à Ricimer, et le général gaulois fut trouvé mort dans son lit [1].

Un crime pareil enleva, l'année suivante, la vie à Vibius Severus, auquel succéda, après un interrègne de plus de dix-huit mois, Anthemius, dont le fille dut épouser Ricimer. A cette condition, l'ambitieux patrice voulut bien reconnaître le choix qu'avait fait du nouvel empereur d'Occident, Léon qui régnait alors en Orient.

A Théodoric II avait succédé son frère Euric. Après avoir fait, pendant trois ans en Espagne, la guerre aux Suèves et aux Romains, il chercha à s'étendre dans les Gaules du côté de la Loire. Parvenu jusqu'auprès de Bourges, il y rencontra un corps de douze mille Bretons, appelés par Anthemius au secours des troupes romaines. Ces Bretons, sous les ordres de leur roi Riothame ou Riothême, s'étaient établis dans l'Armorique en 458, lors de la conquête de l'île Britannique par les Anglo-Saxons. Les Gaulois ayant les mêmes mœurs et le même langage, avaient accueillis ces étrangers, et leur avaient concédés des terres.

Ere chrét. 471-480. *La Gaule partagée entre les Visigoths, les Bourguignons et les Francs, à l'exception de l'Armorique.* — Euric remporta une victoire complète sur la rivière d'Indre, et les Bretons furent contraints de se réfugier chez les Bourguignons, alors alliés de l'empire. Le vainqueur tourna ensuite ses armes contre le comte Paul, commandant dans la Gaule pour l'empereur Anthemius, et secondé par Childe-

[1] En 464.

ric ; mais le roi des Francs, renonçant bientôt à cette alliance, attaque lui-même le général romain, et le force à se renfermer dans Angers.

Quelque temps après, Childeric vint mettre le siége devant cette place, s'en empara, fit périr le comte Paul, battit Odoacre, roi des Saxons, accouru trop tard au secours de ce dernier, et finit par se liguer avec lui contre les Allemands et les Alains, qui furent défaits.

Toutefois, le roi des Francs, vaincu à son tour par Euric, conclut avec lui un traité par lequel ils s'assurèrent réciproquement leurs conquêtes. Les abréviateurs ne nous ont laissé que fort peu de renseignemens sur celles de Childeric, qui, suivant quelques-uns, aurait alors été maître de Paris, mais cette opinion est tout à fait dénuée de vraisemblance. Il paraît seulement certain, que sous le règne de ce prince, les Francs étaient maîtres du cours du Bas-Rhin et de la ville de Cologne, de plusieurs villes dans les deux Belgiques et de la plus grande partie du territoire, compris tant entre la Meuse et la Somme, qu'entre cette dernière et la Seine.

Les Allemands occupaient Mayence et les villes voisines, l'Helvétie, l'Alsace, la Rhétie, et quelques cantons de la Souabe.

Dans l'intérieur de la Gaule, les Bourguignons étendaient leur domination sur la province qui porte leur nom, sur celle appelée depuis Franche-Comté. La première Lyonnaise, avec les villes de Lyon, de Vienne, de Die, et autres vers les Alpes, Genève et la Savoie, étaient en leur pouvoir.

Tout le pays à l'occident était compris dans la ligue armorique, à l'exception de quelques villes, telles que Reims, Soissons et Sens, qui furent exceptées alors de l'usurpation totale, et qui se maintinrent quelque temps libres sous la prétendue autorité des empereurs d'Orient.

Il ne manquait plus à Euric, pour être maître de tout le

pays renfermé entre l'Océan, les Pyrénées, le Rhône et la Loire, que de soumettre la partie de la première Aquitanie habitée par les Arvernes : elle lui fut concédée par l'empereur Julius Nepos, l'un des successeurs d'Anthémius.

Mais les Arvernes, commandés par Ecdicius, fils de l'empereur Avitus, et beau-frère du poète Sidonius Apollinaris, défendirent leur pays avec opiniâtreté; leur patience fut à l'épreuve des plus grands maux. En eux brilla d'un dernier éclat le courage de ces Gaulois, dont le nom fut désormais anéanti : en un mot, ils se montrèrent alors les dignes descendans des guerriers de Vercingentorix.

Renfermés dans leurs villes, ils eurent à résister à la fois au fer des Goths, à la misère, à la famine, à la peste. Bientôt ils furent privés de la consolation que méritait leur héroïsme. Le feu des arts, dont ils avaient recueilli les dernières étincelles, s'éteignit sous la domination de leurs vainqueurs.

Anthémius était destiné, comme ses prédécesseurs, à périr victime de l'ambition de Ricimer. Anicius Olybrius, sénateur romain, époux de Placidie, fut le quatrième empereur auquel ce Suève donna et enleva tour à tour la pourpre et la couronne impériale. Meurtrier de ses maîtres, Ricimer périt de mort naturelle, quarante jours après son dernier attentat.

Un Glycerius, un Julius Nepos, un Romulus, plus connu sous le nom d'*Augustule*, décorés du titre fastueux d'empereurs romains, descendirent successivement du trône en moins de quatre ans.

Odoacre, roi des Hérules, sans bataille et presque sans rencontrer aucune résistance, acheva la destruction de l'empire d'occident, et se fit proclamer roi de l'Italie, où il avait été appelé par les partisans de Nepos.

Vers cette époque, la Gaule, abandonnée à son extrême faiblesse sous les quatre derniers empereurs, achevait de

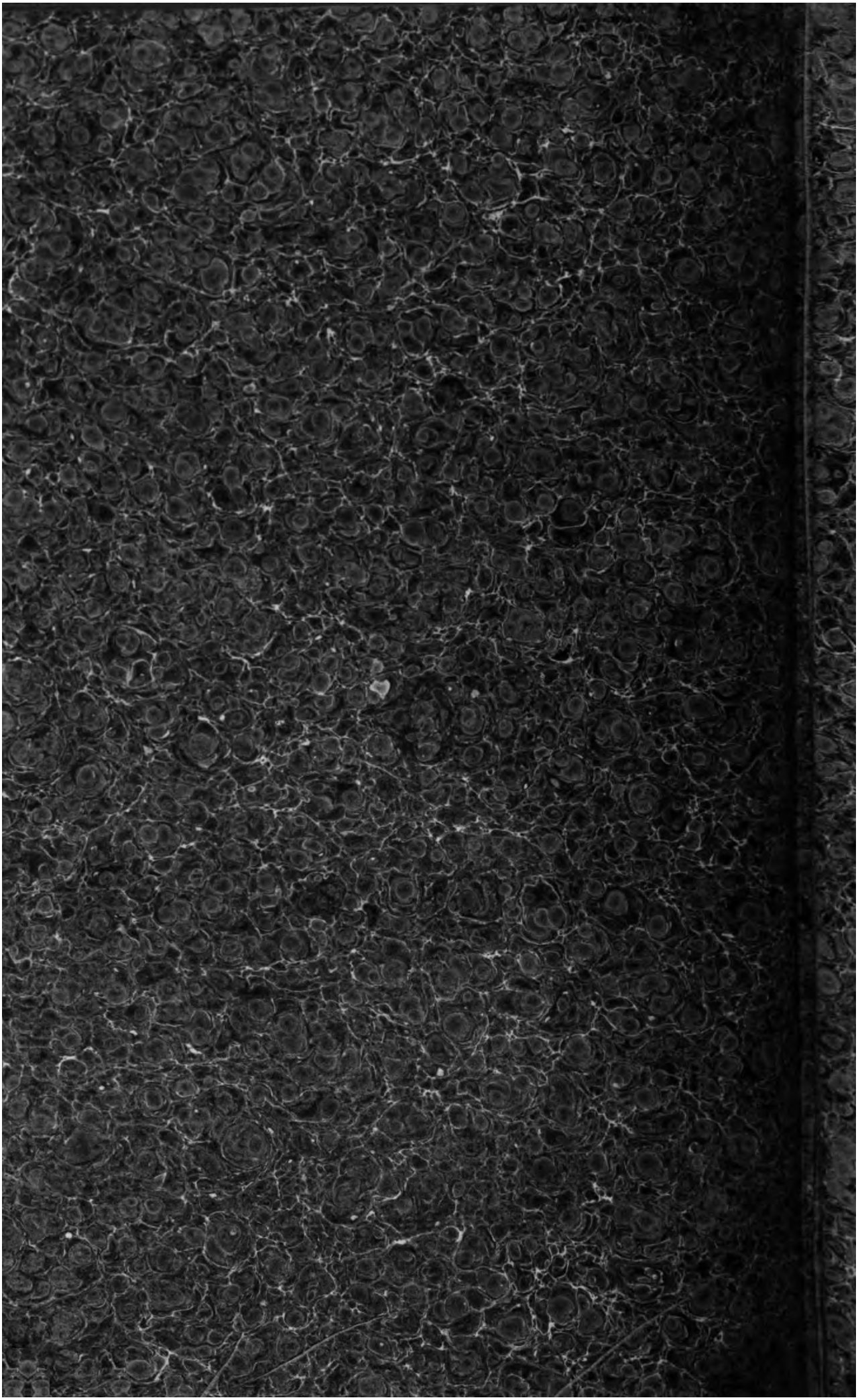
subir la même destinée que la superbe Italie, son ancienne dominatrice. Ses peuples indigènes avaient continué de perdre de leur vigueur, ou peut-être seulement de leur réputation, depuis Honorius; plus sensiblement depuis le troisième Valentinien : les progrès de cette décadence seront d'ailleurs faciles à saisir, puisque la milice des Gaulois, en dégénérant comme celle des Romains et par les mêmes causes, allait encore en s'affaiblissant de plus en plus, sous le rapport du nombre, proportionnellement aux barbares, ses auxiliaires ou ses ennemis.

A dater de la conquête entière des Gaules par Jules César, il y avait environ cinq cent vingt-cinq ans qu'elles obéissaient à de mauvais maîtres, lorsqu'elles passèrent des Romains aux barbares. Il s'en était écoulé huit cent soixante-six depuis la prise de Rome par Brennus, et mille soixante-sept ans depuis l'expédition de Bellovèse et de Sigovèse.

Clovis succède à son père Childéric. — Peu d'années après la grande catastrophe qui changea la face de l'occident [1], Childéric, roi des Francs, mourut, laissant le trône à Clovis, son fils. Ere chrét. 480.

Nous dirons, dans le volume suivant, comment s'effectua l'agrégation des Gaulois et des Francs, lorsque, sous le règne de Clovis, ceux-ci dominèrent dans la Gaule, et lui imposèrent le nom de *France*.

[1] L'entière conquête de l'Italie par Odoacre.

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE.

Not to be published